
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

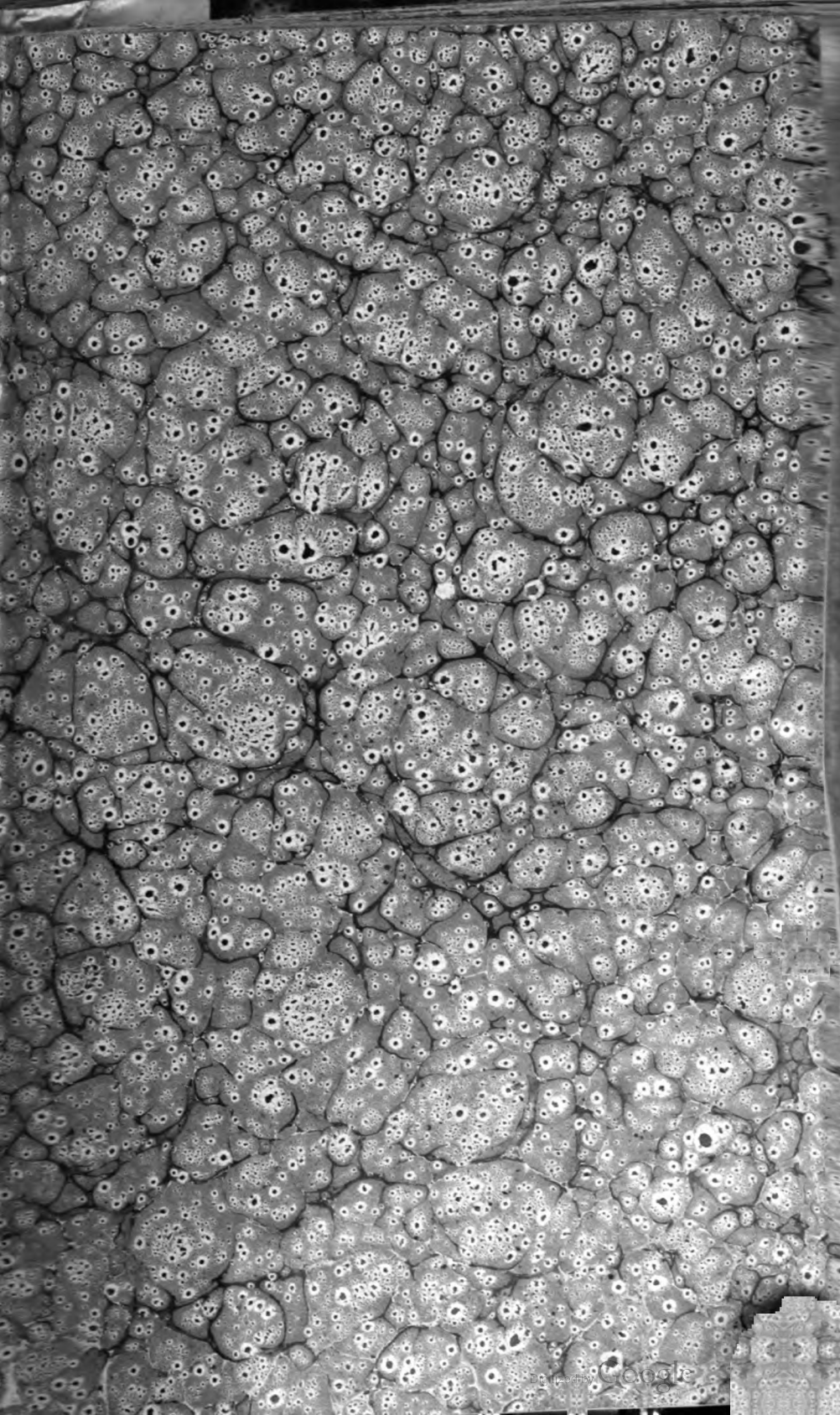
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



22

186

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DU MANS;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD GUÉRANGER.

1838—1839.

TOME TROISIÈME.



LE MANS,
IMPRIMERIE DE MONNOYER, PLACE DES JACOBINS.

1840.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ROYALE DU MANS.

DC611

S35155

v. 3

1838/39

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

MAK - 9 1977

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DU MANS.

LISTE

DE MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ, AU 1.^{er} JANVIER 1838.

Membres du bureau.

MM.

DAGONEAU, juge de paix, *Président.*

ETOC-DEMAZY, (F.) membre de plusieurs sociétés savantes, *vice-Président.*

BEDEL, licencié en droit, agréé au tribunal de commerce du Mans, *Secrétaire général.*

CAUVIN, inspecteur divisionnaire pour la conservation des monuments historiques et membres de plusieurs sociétés savantes, *Archiviste-Bibliothécaire.*

BERARD, membre de la société des antiquaires de France, *Trésorier.*

VERDIER, professeur de physique et mathématiques au collège du Mans, *sous-Trésorier.*

Membres nés.

M. le *Préfet* de la Sarthe.

M. le *Maire* de la ville du Mans.

Membres résidants.

MM.

Anjubault, naturaliste et bibliothécaire de la ville du Mans.

Basse *, maire de la ville du Mans.

Blavier, ingénieur des Mines.

Bourdon du Rocher *, officier en retraite, agriculteur.

Bouvier *, évêque du Mans.

Boyer, ancien profess. de rhétorique, officier de l'Université.

Chiron, membre de plusieurs sociétés savantes.

De Saint-Remy *, conseiller de préfecture.

Desjobert, receveur de l'enregistrement.

Desportes, conservateur du Muséum, membre de plusieurs sociétés savantes.

Drouet, naturaliste, membre du conseil général.

Dubreuil, principal du collège du Mans, officier de l'Université, chanoine de la Cathédrale.

Dupont, aîné, ancien professeur.

Dupont, jeune, directeur de l'Ecole Normale.

Etoë-Demazy, fils, médecin en chef de l'Asile de la Sarthe, membre de la société phrénologique de Paris.

Faye *, préfet du département de la Sarthe.

Foulard, horticulteur.

Guéranger (Ed.), pharmacien, membre de plusieurs sociétés savantes.

Guéranger, (Fréd.), professeur au collège du Mans.

Houbert, ancien député, ancien magistrat.

Janin, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

Laroche *, président du tribunal de commerce du Mans.

Laumier, homme de lettres, membre de plusieurs sociétés savantes.

Leprince, professeur de langues.

Lottin, chanoine de la Cathédrale du Mans.

Mallet, docteur en médecine, de la société de médecine de la Sarthe.

Marigné, ancien pharmacien.

Mauduit, artiste vétérinaire, de la société de médecine de la Sarthe.

Menard-Bournichon **, chef de bataillon du génie.

Mordret, docteur en médecine, de la Société de médecine de la Sarthe.

Pesche, jeune, membre de plusieurs sociétés savantes.

Piquet, professeur au collège du Mans.

Quentin *, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite.

Renvoisé, sous-principal du collège du Mans.

Richelet, membre de plusieurs sociétés savantes, imprimeur.

Suhard, docteur en médecine, de la société de médecine de la Sarthe.

Tournesac, antiquaire, prêtre sacristain de la Couture.

Triger, ingén., chargé de la carte géologique du département.

Trotté-Delaroche, membre du conseil général.

Vallée (François), ancien député, agriculteur.

Vallée (Platon), docteur en médecine, membre correspondant de l'académie royale de médecine.

Vétillart, négociant, membre de plusieurs sociétés savantes.

Voisin, docteur en médecine, de la société de médecine de la Sarthe.

Membres correspondants domiciliés dans le département.

MM.

Bruson, agriculteur, à Cormes.

Caillard-d'Aillères, député de la Sarthe, à Aillères.

Chappe *, ancien administrateur des lignes télégraphiques, à Allonnes.

Chauvin, naturaliste, à Pizieux.

Cherrier, jeune, ancien ingénieur des ponts et chaussées, à la Flèche.

Chorin, naturaliste, prêtre, desservant de Saint-Victeur.

Clotté, membre du conseil général, pharmacien, à la Ferté-Bernard.

De Clinchamp, maire de Changé.

De Courtilloles, (Emm.), maire de Saint-Rigomer-des-Bois.

De Crochard *, ancien magistrat, à St.-Michel de Chavaigne.

De Frébourg *, propriétaire, à Contilly.

De Mailly (le comte) O. *, propriétaire, à Requeil.

De Montesquiou (le comte) C. *, député de la Sarthe, à Bessé.

De Musset (le marquis) *, membre de plusieurs sociétés savantes, à Cogners.

De Nicolai (le comte), à Montfort.

De Perrochel (le comte Max.), membre du conseil général, à Saint-Aubin-de-Locquenay.

De Resé *, ancien officier supérieur, à Mamers.

De Saint-Maixent *, propriétaire, à Saint-Maixent.

De Talhouet (le marquis) *, pair de France, au Lude.

Desportes de Gagnemont, hommes de lettres, à Changé.

Dutertre des Courbes *, membre du conseil général, à Juillé.

Espaulart *, ancien conseiller de Préfecture, à Savigné.

Fournier *, ancien député, membre du conseil général, à Rouessé-Vassé.

Gendron, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes, à Château-du-Loir.

Goupil *, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes, à Avesé.

Guéranger, chanoine, abbé de la congrégation religieuse à Solesme.

Lelong, député de la Sarthe, à Château-du-Loir.

Lespine, docteur en médecine, à la Flèche.

Menard de Seillac, membre du conseil général, au Grand-Lucé.

Nepveu de Bellefille *, propriétaire, à Athenay.

Papigny, membre du conseil général, à la Flèche.

Pineau de Viennay, propriétaire , au Val.
Salmon, membre du conseil général , à Sablé ,
Vié, maire de Mansigné , agriculteur.

Membres correspondants non domiciliés dans le département.

MM.

Allou, ingénieur en chef des mines , à Paris.
Beaurepaire, (le comte de), à Falaise.
Beauvais, maître de pension , à Paris.
Beunaiche-Lacorbière *, docteur en médecin , à Paris.
Bigot de Morogues, naturaliste , à Orléans.
Bizard *, conseiller à la cour royale , à Angers.
Blanchard de la Musse, ancien magistrat , à Nantes.
Brétonneau, docteur en médecine , à Tours.
*Briole*t, avocat-général , à Bourges.
Bucquet, docteur-médecin , à Laval.
Cherrier, aîné, ingénieur en chef des ponts et chaussées , à
Bourg (Ain).
Chevallier, opticien , à Paris.
Collet-Dubignon, recteur de l'académie d'Angers.
Cazeneuve, naturaliste, aide-major au 14.^e régiment de
ligne.
De Caumont, membre correspondant de l'Institut , à Caen.
De Clermont *, ancien officier , à Versailles.
Dawmier, homme de lettres , à Paris.
Deby, homme de lettres , à Paris.
De Hercé, coadjuteur de Monseigneur l'évêque de Nantes.
De la Quérière, membre de plusieurs sociétés savantes , à
Rouen.
Delidonne, mathématicien , à Paris.
De Saint-Aignan *, préfet de la Somme , à Amiens.
Désétrichers de la Barre, à Angers.

D'Estourmel *, ancien préfet de la Sarthe.

Desvaux , naturaliste , à Angers.

De Vibraye (le comte) *, à Cheverny, près Blois.

Deville , membre de plusieurs sociétés savantes , à Metz.

Douette-Richardot , membre de plusieurs sociétés savantes ,
à Langres.

Dubois , sous-préfet , membre de plusieurs sociétés savantes ,
à Vitré.

Dudésert , docteur en médecine , à Condé sur Noireau.

Dumoulinet , membre du conseil général de la Mayenne , à
Sainte-Suzanne.

Duval , chirurgien-oculiste , à Argentan.

Edom , inspecteur de l'Académie , à Caen.

Faneau de la Cour , doct. en méd., à Souzai (Indre-et-Loire).

Fontenelle de Vaudoré , conseiller à la cour royale de
Poitiers , membre de plusieurs sociétés savantes , à
Poitiers.

Gaude , directeur des contributions indirectes , à Evreux.

Girard *, conseiller à la cour royale , à Poitiers.

Gousset-Lalande , président du tribunal civil, à Château-
gontier.

Guérin-Dogomer , secrétaire de la société des Sciences et
Arts de Blois.

Guilbert , membre de la société d'Emulation , à Paris.

Guinebert , professeur au collège de Saumur.

Guyard , chanoine, sous-principal au collège de Pont-Levoi.

Guyonneau de Pambourg , membre de plusieurs sociétés
savantes , à Paris.

Hubert , professeur de peinture , à Paris.

Hubert , professeur , à Charleroi.

Johanneau , homme de lettres , à Paris.

Jolivard *, peintre , à Paris.

Joubert , naturaliste , à Beaulieu (Maine-et-Loire).

Jullien, homme de lettres, à Paris.

Kermaingant *, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, à Paris.

La Vaissière, principal du collège de Craon.

Lamercier (le comte), C. *, pair de France, à Paris.

Lépre, inspect.-divisionn. des ponts et chaussées, à Paris.

Lévesque-Bérangerie, docteur en médecine, à Laval.

Madiot, membre de plusieurs sociétés savantes, à Lyon.

Malle, secrét. de la société des sciences et arts de Strasbourg.

Martineau, juge, à Paris.

Mauléon, membre de plusieurs sociétés savantes, à Paris.

Millet, membre de plusieurs sociétés savantes, à Angers.

Pasquier (le baron) G. *, chancelier de France, président de la chambre des Pairs, à Paris.

Pasquier (Jules) *, directeur-général de la caisse d'amortissement, à Paris.

Patin, professeur, à Paris.

Pavet de Courteille *, docteur en médecine, à Paris.

Potier-Deslaurières, docteur en médecine, à Paris.

Piot, docteur en médecine, à Clairvault (Jura).

Renault, membre de plusieurs sociétés savantes, à Tours.

Reynault *, mathématicien, à Paris.

Salverte (Eusèbe), député de la Seine, à Paris.

Sylvestre (le baron) *, secrétaire de la société royale d'agriculture de Paris.

Turbat, juge, à Alençon.

Ursin, membre de plusieurs sociétés savantes, à Nantes.

Vaidy *, médecin en chef de l'hôpital militaire de Lille.

Verdure, ancien principal du collège au Blanc (Indre).

Verger, inspecteur des monuments historiques, à Nantes.

Vergnaud-Romagnési, littérateur, à Orléans.

DE L'ÉTABLISSEMENT

DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ.

La Société en créant un Bulletin s'est proposé particulièrement de concourir au progrès de l'Agriculture et de l'Industrie. En conséquence, elle continuera, comme par le passé à insérer dans son Bulletin, l'indication des meilleures méthodes, découvertes tant en agriculture qu'en économie domestique; elle y rendra compte de tout ce qui se pratique d'utile dans ces diverses branches de la prospérité publique, notamment dans la culture des céréales, des plantes oléagineuses et fourragères, des arbres, etc.; dans l'éducation des bestiaux, des vers à soie, des abeilles; elle fera également connaître les travaux des Comices agricoles, établis dans ce département; enfin, elle indiquera les heureuses applications des arts industriels à l'agriculture et au commerce.

La Société s'occupera pareillement des sciences et des lettres; elle n'oubliera point que l'instruction, en développant l'intelligence des hommes, les rend plus sociables, plus vertueux; elle fera donc connaître les meilleures méthodes d'enseignement, à commencer par celles qui peuvent être utiles dans les écoles primaires.

La Société, par sa délibération du 8 août 1837, a reconnu qu'un Mémoire, présenté par un de ses membres, M. Menard-Bournichon, ayant pour titre : *Parfait accord des paroles et de leur écriture*, contenait d'excellentes vues grammaticales sur les moyens d'établir une parfaite concordance entre l'orthographe des mots et leur prononciation; que ce mémoire pouvait être utile aux instituteurs primaires; elle a en conséquence arrêté sur le rapport d'une commission spéciale, qu'un extrait de ce travail serait inséré dans son Bulletin.

PARFAIT ACCORD

DES

PAROLES ET DE LEUR ÉCRITURE ,

INDIQUÉ PAR DES TILDES (a) OU SIGNES AUXILIAIRES.

SANS NÉCESSITER AUCUNE MODIFICATION DANS L'ORTHOGRAPHE.



Ce travail commencé en avril 1833, fut favorablement accueilli par la Société des Arts du Mans, dans sa séance du 20 novembre de la même année. On devait le terminer de suite, mais la mort d'un collaborateur fit ajourner cette opération, qui n'a été achevée et adoptée par la Société, que le 8 août 1837. Des difficultés typographiques occasionèrent de nouveaux retards, nous les avons mis à profit, pour coordonner ce petit ouvrage avec la sixième édition du dictionnaire de l'Académie, et avec les ouvrages les plus récents qui traitent de la prononciation.

(a) Voir la première note à la fin de la Théorie.

ABRÉVIATIONS

Indiquant la page et l'édition des ouvrages consultés.

AF.	Appel aux Français par Marle, édition de. . . .	1829
CD.	Citolégie de Dupont.	1834
D.	Dictionnaire de l'Académie française, 6. ^e édition	1835
DA.	Dictionnaire de Danet.	1707
DC.	Dictionnaire de Catineau.	1802
DD.	Dictionnaire des Dictionnaires de Darbois. . . .	1830
DE.	Dictionnaire de l'Académie Espagnole.	1803
DF.	Dictionnaire Français de Lemare.	1820
DL.	Dictionnaire de Landais, 3. ^e édition.	1837
DN.	Dictionnaire de Noël et Chapsal, 3. ^e édition. .	1832
DV.	Dictionnaire de Vosgien.	1793
GA.	Grammaire Allemande de Gottsched.	1794
GE.	Grammaire Espagnole de Ruéda-Léon.	1797
GG.	Grammaire des Grammaires, 4. ^e édition. . . .	1819
GL.	Grammaire de Landais.	1835
GN.	Grammaire de Noël et Chapsal.	1836
ML.	Méthode de lecture de Peigné.	1836
MN.	Méthode naturelle de lecture par Herpin. . . .	1833
NP.	Prononciation et Nouvelle prosodie de M ^{me} Dupuis	1836
PL.	Parfait lecteur de Radiguel.	1837
TP.	Traité de la prononciation par Dubroca.	1824
W.	Grammaire de Wailly, 9. ^e édition.	1782

Les chiffres mis après ces abréviations indiquent les pages des ouvrages, le volume est désigné par le nombre des points mis après les chiffres.

INTRODUCTION.

Les nouveaux syllabaires présentent tous quelques améliorations : les uns adoptent la *nouvelle appellation* des lettres (CD IX, ML VII et MN 19.) (*) inutilement prônée vers 1774 dans la grammaire de Port-Royal ; d'autres changent l'*ordre alphabétique* pour le coordonner au jeu successif des organes de la voix (MN 18, PL 8) : ceux-ci placent les *voix nasales* au nombre des voyelles (MN 7. TP 27) : ceux-là présentent des séries de *diphthongues consonnes* ou *consonnes inséparables* (CD 18, 42, NP 35, 214) dont dérivent les règles de la syllabisation (b) : quelques-uns établissent qu'une voix n'est régulièrement représentée que par une consonne et une voyelle (CD 68, MN 15.), ce qui force de supposer une H devant la voyelle initiale d'un mot, et un *Schéva* (CD 68, 69 et 86) ou un E insensible (GN 69) après chaque consonne sonore qui n'est pas suivie d'une voyelle : quelques auteurs reconnaissent des *voyelles consonnes* (PL 38 ; 52) : d'autres des *lettres accents* (NP 79) : d'autres des *lettres blanches* (**) ; enfin la *suppression de l'épellation* (ML III, MN 9.) trouve beaucoup de partisans qui disent, avec raison, que la parole est représentée par des syllabes et non par des lettres. Toutes ces considérations isolées ne satisfont pas, on espère toujours que, parmi les nouveaux ouvrages qui se succèdent rapidement, on rencontrera un travail complet.

Cette grande quantité d'ouvrages annonce-t-elle l'épuisement des combinaisons de l'art de s'exprimer (D IX) et la déconstruction (D XI) de la langue ? ou bien indique-

(*) Voir le tableau des abréviations.

(**) Dans les tableaux de Peigné, destinés aux écoles primaires, les lettres qui ne doivent pas se prononcer, sont indiquées par des lettres blanches.

t-elle une force progressive tendant vers le perfectionnement ? Dubroca dit (TP IV) « C'est toujours par la prononciation que commencent les altérations d'un idiome, altérations qui, bien qu'insensibles d'abord, finissent par changer les formes du langage. » Le passé nous assure que les modifications du langage sont continuelles ; les anciens manuscrits révèlent une multitude de changements dans la prononciation ainsi que dans l'orthographe : depuis 1440 l'impression constate le nombre toujours croissant de ces changements, ainsi que la série progressive qui s'en continue depuis 1790. Quelques lexicographes attribuent ces changements soit au fréquent usage des mots, qui en altère la prononciation (NP 128, 194) ; soit à l'inattention des *orthographistes* (NP 64, 108) ; soit à l'habitude qui a conservé diverses lettres dans l'orthographe de quelques mots, dont la prononciation a changé (GG 36 GL 188). Ces détails sont peu propres à fixer nos idées sur l'altération ou le perfectionnement du langage.

Chacun croit que l'Académie et l'Université ont le pouvoir de donner à ce mouvement une direction salutaire. Landais dit (GL 19) « Nous devons considérer l'Académie comme l'aréopage de la langue ; les hommes de lettres peuvent accueillir les heureuses innovations qui doivent être protégées, et leur offrir le droit de cité » en attendant leur naturalisation : ne doit-on pas ajouter ? *Mais en ayant soin de se défendre de tout changement partiel, qui dans l'ensemble de l'idiome ne serait qu'une nouvelle bizarrerie, rendant les précédentes plus difficiles à rectifier.*

Pour prévenir la corruption du langage (D IX), pour faire accueillir des améliorations rationnelles, pour ne pas brusquer les habitudes nationales (*), et pour amortir cette

(*) Landais dit (GL 19), Marle a été trop loin et surtout trop vite.

tendance à l'altération des voix, ne pourrait-on pas, sans méconnaître le néologisme (NP 1j), le modérer au moins et conserver ainsi la prononciation, en fixant l'état actuel de l'orthographe. Alors l'écriture pourrait long-temps représenter avec exactitude les mêmes voix : ce serait un grand service rendu aux instituteurs de nos frontières, ainsi qu'à ceux des populations isolées de nos campagnes et de nos colonies : ce serait un acheminement pour l'uniformité du langage, en attendant que tous les instituteurs pussent avoir les mêmes livres classiques, et que les autorités littéraires eussent reconnu une grammaire nationale (TP v, 35).

Nous espérons parvenir à ce but sans modifier l'orthographe ni la prononciation actuelle ; nous nous bornons à les classer dans un ordre rationnel, et nous signalons par des tilles les différentes valeurs des lettres, y compris celles qualifiées de *dormantes* (GG. 898) que l'orthographe maintient dans l'écriture.

Il est facile de remarquer : 1.^o Qu'en traitant des éléments de la lecture, nous ne pourrions nous occuper que des intonations du langage familier et non de la déclamation ; 2.^o Qu'en parlant de toutes les voix et articulations, nous nous bornerons à citer quelques mots pour en faire l'application.

Nous admettrons que toute voix n'est, théoriquement, bien représentée, que par le concours d'une consonne et d'une voyelle (CD 37, 102. PL 8). Nous ne reconnaissons, avec l'Académie que trois espèces d'E sonores : nous donnons la qualification d'élémentaire à celui qui est toujours sans accent ; l'Académie le nomme E muet, Catineau l'appelle E guttural. Cet E peut être plus ou moins bref, plus ou moins long, ainsi que toutes les autres voyelles ; c'est ce qu'on appelle *quantité* (GG 70) ; il peut avoir d'autres dénominations, comme E faible, E féminin, E demi-muet

(NP 33, 35) ; nous ne nous occuperons pas de ces distinctions qui pourraient embrouiller la mémoire (NP 222) des élèves, et que nous ne croyons importantes que dans le discours soutenu. Nous considérons comme valeurs accidentelles de l'E, celles qui sont indiquées par des tildes ou par quelque règle spéciale, comme celle relative à la nasalité : elle donne à l'E dans *Mendès* (DL) le son que prend l'I dans *Benjamin* (c).

Quelques rapprochements faits entre les langues Italienne, Espagnole et Française, nous ont facilité les moyens de rendre rationnelle l'écriture des voix mouillées.

Nous présentons ici le complément des signes accessoires de l'écriture ; leur usage doit prévenir toute incertitude : 1.° Dans la valeur des syllabes considérées, soit dans les mots isolés, soit dans ceux qui ont entre eux des rapports intimes ; 2.° Dans la lecture du latin, ainsi que des noms extraits des langues étrangères. Nous conservons les anciens signes dans leurs fonctions, mais nous augmentons rationnellement les attributions du plus grand nombre, et nous leur adjoignons cinq nouveaux signes, ce qui porte leur nombre total à quinze. Nous faisons usage de quelques règles bien fixes, et déduites de ce qui a déjà été porté à la connaissance des élèves. Ces moyens suffisent pour indiquer la vraie prononciation de tout ce qui s'écrit en français, sans avoir recours au grec, ni au latin, ni à des considérations grammaticales qui sont nécessairement étrangères aux faibles connaissances des élèves. Ce système s'accorde avec celui de plusieurs nouveaux ouvrages qui, pour éviter un grand nombre de règles suivies d'une multitude d'exceptions (NP 61), recommandent de consulter de bons dictionnaires (GL 22, 26, 30, 35, 39, 150), mais il faut surtout consulter ceux dont l'orthographe et la prononciation ne changent pas à chaque édition (VV 511).

L'écriture étant devenue propre à représenter exactement la parole, les détails relatifs à la prononciation et à l'orthographe pourront ne plus faire partie de la grammaire qui alors sera considérablement simplifiée.

Nous conservons l'ancien ordre *alphabétique* et son *appellation*, nous considérons cette dernière comme le nom propre des lettres; leur valeur est exprimée par la nouvelle appellation; cette distinction, adoptée par Radiguel, concilie tout : le C, le K et le Q, qui dans la nouvelle appellation portent le nom de *ke*, peuvent alors être désignés séparément; il en est de même des lettres E et H, qui toutes deux s'appellent *he*; par ce moyen l'instituteur peut clairement dire à ses élèves, que l'orthographe du mot *Franklin*, exige un K et non un C ou un Q; qu'après le premier A de *Dahlia*, il faut une H et non un E; et qu'après l'A de *Caen*, il faut un E et non une H.

Notre prononciation explicative ou figurée diffère de celle des divers lexicographes (c), en ce que nous y maintenons la valeur élémentaire des lettres, et que nous ne reconnaissons que quatre voyelles combinées, *ai*, *au*, *oi* et *ou*; les lettres cumulées *æ* ne forment point une voyelle combinée, puisqu'elles ne présentent jamais que le son de l'E, et que l'O est toujours dormant. Les voyelles cumulées *eu* ne présentent alternativement qu'un E ou qu'un U sonore, tandis que l'autre voyelle est dormante, comme dans *il eut*, à *jeun*, *deux*, *aufs* (d); *ain* et *ein* dans les mots *étain*, *dessein*, ne sont équivalents de *in* que parce que l'*a* et l'*e* sont dormants.

Les tildes qui se placent les uns au-dessus, les autres au-dessous des lettres, n'occasionent dans l'écriture aucune confusion : cette augmentation de signes, est peu sensible à l'œil, ainsi que l'on s'en convaincra par l'extrait d'une idylle de Racine, entièrement tildée, qui se trouve à la suite des tableaux.

Notre travail est divisé en trois parties : la première, uniquement destinée aux instituteurs, peut être qualifiée de *Théorie* ; elle fait connaître tout ce qui est relatif, 1.^o à l'*écriture des voix* ; 2.^o à la *valeur des tildes* ; 3.^o à la *syllabisation* ; 4.^o à la *valeur des lettres* avec leurs tildes ; 5.^o à quelques détails sur l'*enseignement*.

La seconde partie, intitulée *Grand Syllabaire*, se compose de divers tableaux répartis en cinq classes : 1.^o *alphabet* et voix non tildées ; 2.^o *syllabes non tildées* et citations choisies ; 3.^o *valeur des lettres* et des tildes : (on y a joint un tableau indiquant le nom et la valeur des lettres et comparant leur forme ainsi que leurs qualifications de *fortes*, de *faibles* et d'*équivalentes*) ; 4.^o *syllabes complexes* et citations tildées ; 5.^o *bizarries de l'orthographe*. On ne considère dans ces tableaux que les syllabes qui composent les mots.

La troisième partie doit être présentée aux élèves comme tout autre livre classique ; nous la qualifions de *Lecture courante* : elle traite, 1.^o de la *ponctuation* et des *pauses* ; 2.^o de la *quantité des syllabes* ; 3.^o des *élisions* et des *liaisons* ; 4.^o des *lettres euphoniques* ; 5.^o des *homonymes* et de leur classement ; 6.^o de l'*écriture tildée*, du *latin* et de quelques *noms étrangers* dont l'orthographe actuelle ne peut indiquer la prononciation.

Les syllabaires sont ordinairement terminés par des prières, des phrases usuelles, des traits historiques, etc. ; ces accessoires pourraient grossir notre ouvrage, sans être d'une absolue nécessité. Quand les élèves seront bien exercés dans la prononciation des mots isolés, ils devront passer à la lecture de l'*Écriture courante tildée*, puis à celle *non tildée*. C'est alors que, dans cette transition, pour stimuler le zèle des élèves, il faudra, par forme de récompense, mettre entre leurs mains de petits ouvrages Religieux, Historiques, Scientifiques, etc.

Notre écriture tildée se prête facilement à tous les modes d'enseignement : elle facilite l'instruction des élèves et maintient celle des instituteurs, sans contrarier leurs habitudes. Nos tildes peuvent être employés dans les manuscrits comme dans la typographie ; on peut les ajouter sur les tableaux qui existent dans les écoles : ils peuvent être substitués à la prononciation figurée, et servir à constater la situation actuelle de la prononciation.

Chaque instituteur doit, selon son système d'instruction, reconnaître l'opportunité d'expliquer à ses élèves, les notions élémentaires de la lecture. Il peut commencer par l'appellation des lettres et le *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, ou par les voix et les articulations, ou enfin, par les mots syllabisés. Sans donner aucune préférence à une méthode plutôt qu'à une autre, nous suivrons un mode rationnel ; nous présenterons d'abord les *voyelles élémentaires non tildées* et les *voyelles équivalentes*, suivies de l'*Alphabet ordinaire* : selon l'usage, nous l'indiquons avec plusieurs espèces de lettres. Nous donnons ensuite des tableaux relatifs aux *syllabes directes*, aux *syllabes inverses*, aux *syllabes closes* (Voir sect. I. art. IV), aux diverses syllabes avec *articulations simples* ou avec *articulations complexes* (Voir sect. I. art. VIII) : les nasales sont au nombre des voyelles. Les mots que nous citons pour exemples de toutes ces syllabes, sont graduellement composés de consonnes élémentaires et de consonnes inséparables ; les articulations nasales forment un tableau avec les syllabes inverses. Enfin deux tableaux réunissent les citations pour les syllabes closes, le tout *sans tildes ni accents* : les voyelles tildées, ainsi que celles qui les équivalent, forment une classe distincte. Les premiers tableaux contiendront toutes les consonnes frappant sur toutes les voyelles. Dans chaque ligne du tableau de la

valeur des tildes, nous n'avons mis en pratique que le signe qui est au commencement de cette ligne.

Nous nous sommes exactement conformé à l'orthographe de l'Académie, ainsi qu'à la prononciation et à l'accentuation qu'elle a indiquée : ce n'est qu'à défaut de renseignements que nous avons eu recours à divers grammairiens, mais nous avons toujours eu soin de l'indiquer par un renvoi, ou seulement en écrivant par une majuscule le mot dont l'orthographe, la prononciation ou l'accentuation ne se trouvaient pas dans l'Académie. Notre travail eût été bien plus facile, si nous eussions pu ne consulter qu'un seul ouvrage, une Grammaire Nationale.

Tout le système de nos tildes est basé : 1.° sur la distinction des lettres élémentaires, des simples, des combinées, des équivalentes, des variables et des dormantes ;

2.° Sur le classement des voix qualifiées de simples, de nasales, de mouillées et de complexes ;

3.° Sur l'existence de consonnes inséparables ou diphthongues-consonnes, ou articulations complexes, qui facilitent la syllabisation.

On trouvera dans des Notes ci-jointes, des détails : 1.° sur le mot *tilde* ; 2.° sur les mots *syllaber* et *syllabiser* ; 3.° sur la *prononciation figurée* destinée à faire connaître les voix ; 4.° sur les deux voyelles *eu*, dont l'une est toujours dormante quand l'autre est sonore ; 5.° sur les *voix mouillées* ; 6.° sur l'*accent circonflexe* ; 7.° enfin, sur les tildes du mot *Qũia*.

PREMIÈRE PARTIE.

THÉORIE.

I.^{re} SECTION. — ÉCRITURE DES VOIX.

I. *Les mots sont l'image de la parole ; celle-ci est formée de l'assemblage des voix. De même les mots sont composés de syllabes , et ces dernières sont une réunion de voyelles et de consonnes , dont les combinaisons correspondent aux diverses voix. Le nombre de ces combinaisons est immense ; il s'élève , selon Saury , à 1391 nonillards. La langue française ne comporte pas un milliard de mots. Il est alors naturel de se demander : « comment se fait-il que les lettres aient été forcées de figurer avec diverses valeurs , et qu'il y ait un si grand nombre d'homonymes ? » On répondra que les mots sont créés par le besoin , et que le plus souvent les gens de lettres ne président point à leur adoption. Les combinaisons des syllabes se font avec dix voyelles et vingt consonnes élémentaires , tant simples que combinées. La liste des diverses lettres en usage forme ce qu'on appelle l'Alphabet ; ce nom dérive des mots grecs Alpha et Béta qui désignent les deux premières lettres de cet idiome. Le rang que chaque lettre occupe dans l'alphabet , s'appelle ordre alphabétique.*

II. *Les voyelles et les consonnes s'aident réciproquement à représenter les voix , puisque chaque voyelle est toujours précédée réelle-*

ment ou fictivement d'une consonne, et que chaque consonne est également suivie réellement ou fictivement d'une voyelle. Quand il n'y a pas de consonne écrite devant une voyelle sonore, on y suppose la consonne H, qui y produit le même effet que l'H des interjections ha! hé! ho! Quand il n'y a pas de voyelle après une consonne sonore, on y suppose un Schéva ou un E insensible, ainsi qu'on peut le remarquer dans les mots bec, Job, mat : par suite de ces suppositions, on peut exactement comparer les voyelles à des timbres, et les consonnes à des marteaux qui agissent sur ces timbres.

III. On appelle voix le son que représente une voyelle, ou plutôt le son que l'homme profère d'une seule émission. Une voix est simple, quand, lors de son émission, il n'y a aucun mouvement de la langue ni des lèvres, comme il arrive en exprimant le son des dix voyelles a, e, i, o, u, ou, an, in, on et un. En considérant les voyelles écrites, on les qualifie de simples ou monogrammes (ML III), quand elles sont exprimées par une seule lettre, telles que a, e, i, o, u; elles sont dites polygrames ou combinées, quand elles se composent de deux ou de plusieurs lettres, comme ou, an, in, on et un; les quatre dernières sont connues sous le nom de nasales, parce que le son qu'elles représentent est modifié par le nez.

IV. Lorsque les voix simples sont modifiées par le mouvement de la langue ou des lèvres,

on les qualifie de voix articulées (GG 2, 3 et 17'), et pour les représenter, les voyelles sont jointes à des consonnes : si la consonne est devant la voyelle, la syllabe prend le nom de Directe ou Préarticulée, comme dans les monosyllabes la, de, fi, Pô, tu, chou, ban, lin, mon, brun. Quand la voyelle est suivie d'une consonne comme as, et, il, or, ut; la syllabe prend le nom d'inverse ou Post-Articulée : on lui donnerait le nom de Close (CD 35) ou d'encadrée, si la voyelle était précédée et suivie de diverses consonnes, comme bas, met, mil, cor, lut. La prononciation mouillée peut être approximativement comparée à une suite d'articulations (DL 124 : 236 : et GL 57), mais il est plus simple de dire aux élèves que c'est une voix élémentaire, puisque l'écriture ne peut indiquer cette prononciation (e).

V. Il existe des réunions de voyelles qui représentent des sons simples déjà indiqués : ces nouvelles expressions des voix prennent le nom d'équivalentes ; telles sont ai, au, oi, am, em, en, im, ym, yn, om et um, qui équivalent à e, o, an, in, on et un : on les reconnaîtra dans les mots faiseur, étai, roide, Adam, embase, enfer, impasse, thym, Syndic, noim, parfum. L'Y concourt quelquefois à former des syllabes combinées, comme dans Auray, Caylar, paÿs; mais alors cet Y est toujours tildé.

VI. Quand les voyelles cumulées représentent deux sons qui n'exigent qu'une seule émis-

sion de voix, comme Dieu, fruit, oui, pion, vieux; ces voix, ainsi que les syllabes qui les représentent, prennent le nom de Diphthongues.

VII. *Il existe trois consonnes combinées, 1.° le Ch dont la valeur est élémentaire dans les mots chat, chemin, chou, chut, mais qui ne présente que deux consonnes cumulées dans chrétien, christ, Echo, (Voir section IV, article XIV), 2.° Le Ph qui équivaut à f dans Phare, Prophète, Zéphir, 3.° Le W qui a deux valeurs : l'Académie lui attribue la fonction d'ou dans Whig, etc. Il conserve cette valeur dans un grand nombre de mots étrangers : Landais le considère comme une lettre étrangère (GL 17), il est souvent omis dans la nomenclature alphabétique des lettres (ML et MN). La seconde valeur du W, est équivalente de celle du V, comme dans les mots Warsovie, Weissenbourg (DA) Wimpffen, Wolodmir, Wurtemberg (DV).*

VIII. *Les consonnes cumulées sont quelquefois intimement liées entre elles, comme bl, cr, gn, str, phr, etc., dans les mots blé, cri, igné, stras, phrase, etc., nous les désignons sous le nom d'articulations complexes, de consonnes inséparables, ou de diphthongues consonnes.*

IX. *Les mêmes signes devraient toujours représenter les mêmes voix (GG 901, ML III MN 25.), cependant, de toutes les lettres de l'alphabet il n'y a que le J, le Ph et le V qui conservent toujours leur valeur élémen-*

taire ; et en outre il n'y a que le C et l'E qui aient quelques-uns de leurs changements indiqués par des signes ; les autres sont régis par l'étymologie ou par des considérations grammaticales qui toujours comportent des exceptions. Toutes les lettres sont susceptibles de devenir dormantes , à l'exception du W et des trois lettres précitées : ainsi l'A du mot taon est dormant ; le B de plomb ; le C de Jonc ; le Ch d'almanach ; le D de gond , etc. Sans rechercher l'origine de ces changements , nous les signalerons en faisant usage des onze premiers tildes et de quelques règles à la portée des élèves.

X. Les onze tildes qui seront utilisés dans la seconde partie ou Grand Syllabaire , sont : 1.° l'accent aigu ; 2.° l'accent grave ; 3.° l'accent circonflexe ; 4.° la cédille ; 5.° l'apostrophe ; 6.° le point moniteur ; 7.° le tréma ; 8.° le tilde dormant ; 9.° le tilde bref ; 10.° le tilde mouillé ; 11.° le tilde tersé : ce dernier signale la troisième valeur de l'U et de l'X.

XI. Les vingt-cinq lettres de l'alphabet sont toujours écrites dans l'ordre qui suit : a , b , c , d , e , f , g , h , i , j , k , l , m , n , o , p , q , r , s , t , u , v , x , y et z. Outre ces lettres , il existe encore dix-neuf lettres combinées : ai , au , ay , oi , ou , am , an , em , en , im , in , om , on , um , un , ym , yn , ch , ph et w.

Nous avons déjà signalé quelles étaient les lettres élémentaires et celles qui étaient équivalentes , nous ferons actuellement remarquer,

que in a cinq autres nasales équivalentes , em , en , im , ym et yn. Nous reconnaitrons d'autres lettres équivalentes quand nous nous occuperons des lettres tildées. (Voir le tableau de la valeur des lettres).

II.^e SECTION. — VALEUR DES TILDES.

I. L'accent aigu se met sur l'E fermé, comme dans régénéré; nous le plaçons aussi sur l'I et sur l'Y, quand ils se combinent avec l'A pour former l'équivalent de l'E fermé, comme dans les mots aimé, Caýlus.

II. L'accent grave se met sur l'E ouvert, comme dans procès; il sert aussi à distinguer quelques homonymes, comme là adverbe, de la article; où adverbe, de ou conjonction, etc.; nous l'employons sur l'I et sur l'Y, quand ils se combinent avec l'A pour former l'équivalent de l'E fermé; l'E qui se joint à ces deux voyelles, est toujours dormant; les mots suivants présentent des exemples de ces voyelles cumulées : délai (NP 10), démangeaison (GL 35), Tournay.

III. L'accent circonflexe est conservé avec toutes ses attributions, sans y faire aucune modification (f).

IV. La cédille se met sous le C, quand il fonctionne comme S devant les voyelles a, o et u; ce qui a lieu dans ça, leçon, reçu. Nous employons la cédille sous les lettres S, T, X et W, quand leurs valeurs élémentaires

sont adoucies, comme dans présence, transit, xavier.

V. L'apostrophe sert à indiquer l'élision d'une voyelle (D 86.) comme on le voit dans les mots c'est, l'argent, qu'il, s'impose; nous en faisons encore usage pour signaler la prononciation des deux mots en ivrer, en'orgueillir, qui se prononcent comme s'il y avait deux N, la première nasale et la seconde articulée (D 645, 648.). Cette prononciation est naturellement indiquée par l'apostrophe qui, graphiquement, isole la préposition en du mot auquel elle est jointe, ce qui indique sa nasalité; cette apostrophe indique aussi l'élision comme dans les premiers mots cités ci-dessus. (Voir sect. IV art. VIII.)

VI. L'usage veut qu'on mette un point sur l'I et le J; nous plaçons ce signe sous les lettres c, e, g, u et x quand elles prennent la fonction du g, de l'a, du k, de l'ou et du z; comme dans les mots second, femme, gangrène, lingual, sixain.

VII. Le tréma se place (D 880) sur les trois voyelles e, i, u, lorsqu'elles doivent se détacher de la voyelle qui précède, ou de celle qui suit, comme dans ciguë, ïambe, naïf, poëte, Saül. Dans ces circonstances nous reconnaissons trois espèces de tréma, l'initial, le médial et le final. L'initial se place sur l'I qui n'est précédé d'aucune autre voyelle, comme dans Briare, ïota, tablier. Le mé-

dial a lieu quand la voyelle tréma est précédée d'une autre voyelle et suivie d'une lettre quelconque, comme dans haïr, Païen, (Voir sect. IV art. IX) Saül. Le tréma final existe sur l'E qui termine les mots besaiguë, ciguë, exiguë : cet E final est toujours dormant, il ne sert qu'à faire prononcer l'U long (GG 82), ce n'est donc qu'un signe et non un accent (GG 964 GL 188).

VIII. *Le trait d'union, tiret ou division, s'emploie : 1.° à la fin d'une ligne quand le mot n'y est pas fini ; 2.° quand il unit deux mots qui sont censés n'en faire qu'un, comme dans plain-chant ; 3.° pour indiquer la liaison des lettres euphoniques, comme soyez-en, viendra-t-il ? nous le plaçons sous les lettres qui sont dormantes comme dans Caen, Saône, thème.*

IX. *Le tilde bref fort usité dans la poésie latine, s'emploie rarement en français (GG 71 TP 327), il indique les voyelles brèves. Ce signe n'a pas de nom propre, nous l'emploierons pour indiquer la première voyelle d'une diphthongue comme bien, fiole, pöème, tüile.*

X. *Les deux points se placent (D 446) « à la fin d'une proposition dont le sens grammatical est complet, mais qui a une liaison nécessaire avec la suivante. » Nous le mettons sous les consonnes L et N lorsqu'elles coopèrent à une prononciation mouillée, comme*

dans agneau, gril, fille, ces points prennent alors le nom de tilde mouillé.

XI. *Le tilde tersé a pour objet de désigner la troisième valeur de l'U et de l'X dans album, soixante. L'Académie emploie le mot tersé (D 831 :) pour désigner une opération faite pour la troisième fois, tel qu'un troisième labour.*

III. SECTION. — SYLLABISATION.

I. *Pour déterminer quelles sont les lettres d'un mot, qui se groupent pour former une syllabe, nous poserons en principe :*

1° *Toute voyelle dormante est absolument nulle pour la syllabisation. L'H dormante peut s'interposer dans les diphthongues consonnes sans les désunir, comme dans rythme.*

2° *Les consonnes initiales ainsi que les finales, ne forment jamais qu'une seule articulation.*

3° *Le trait d'union laisse toujours les mots dans toute leur intégrité, ainsi dans arrière-petite-fille il y a trois mots à syllabiser séparément.*

4° *Les voyelles combinées ainsi que les diphthongues sont considérées ne former qu'une seule lettre, comme dans les mots ils jouaient, mieux, oui, ils voient.*

5° *Quel que soit le nombre des voyelles cumulées sans interposition de consonnes, elles ne représentent jamais plus de deux voix, comme dans ils voyaient.*

6.° *Quel que soit le nombre des consonnes médiales cumulées sans interposition de voyelles écrites, elles ne coopèrent jamais à plus de deux articulations, comme dans pamphlet.*

7.° *Les voyelles ainsi que les consonnes groupées, sont séparables ou inséparables; les lettres accolées ai, au, ou, bl, ch, cr, scr, etc., sont inséparables: la totalité de cette espèce de lettres, est comprise dans la première colonne du tableau de la valeur des lettres.*

II. *Ces Préliminaires bien compris, nous établirons les trois règles ci-après.*

1.° *Les voyelles séparables représentent deux voix, et par conséquent forment deux syllabes, comme créé, maïs, nouûre, Royauté; mais il n'y a qu'une syllabe dans les mots bien, fôuet, ils lôuaient.*

2.° *Toute consonne entre deux voyelles, forme toujours une syllabe directe avec la seconde voyelle, comme dans age, éffilé, ipécacuaana, oubli; à moins que cette consonne ne soit nasale, comme dans enivrer.*

3.° *Dans les consonnes médiales cumulées, il n'y a que la première qui puisse être séparable et sonner à la suite de la voyelle qui précède; toutes les autres consonnes frappent sur la voyelle qui suit, comme dans amplitude, ophthalmie, Kamtschatka, ponction, qui se syllabiseront am pli tu de, oph thal mie, Kam tschat ka, pon ction. Dans la syllabisation des mots crier, pays, il faut supposer*

l'i répété comme s'il y avait cri ier, pai is, (Voir Sect. V art. XIV).

IV. SECTION.—VALEUR ET USAGE DES LETTRES ET DES TILDES.

I. *Les voyelles sont sonores ou dormantes dans les mots, selon qu'elles coopèrent ou non, à la représentation des voix. La prononciation mouillée ne peut être indiquée que par approximation, elle est du ressort de la tradition orale ; l'I, l'L et l'N servent à indiquer cette prononciation ; nous signalons les deux consonnes, en mettant deux points au-dessous : l'I mouillé, équivalant à deux I, il est indiqué par un tréma : le premier jouit de la plénitude du son élémentaire ; le second qui est bref, forme diphthongue avec la voyelle qui suit, comme dans iambe, oublier, qui se syllabiseront i iam be, ou bli ier. (Voir Sect. II art. VII).*

II. *Le J, le Ph et le V, sont les seules lettres invariables (Voir Sect. I art. IX), toutes les autres changent plus ou moins souvent de valeurs : l'Y a neuf fonctions ; l'E cinq ; l'U et l'X quatre ; les lettres C, G et I, chacune trois ; les lettres A, L, M, N, O, S, T et W chacune deux ; enfin, les consonnes B, Ch, D, F, H, K, P, Q, R et Z n'ont qu'une fonction ; elles peuvent devenir dormantes, ainsi que A, C, E, G, I, L, M, N, O, S,*

T, U, X et Y dont nous venons d'indiquer le nombre des changements.

III. Toute lettre non tildée conserve sa valeur élémentaire à l'exception : 1.^o du **C** et du **G** suivis de **E**, **I** ou **Y** ; 2.^o de l'**E** et de l'**M** nasals ; 3.^o des voyelles combinées **ai**, **au**, **oi** et **ou** (Voir Sect. IV art. XIII).

IV. Toute syllabe est réellement ou fictivement composée d'une consonne et d'une voyelle. Les consonnes finales d'un mot et en général toute consonne sonore qui n'est pas suivie d'une voyelle écrite, présente une syllabe physique (GL 69), c'est-à-dire une consonne qui frappe sur une voyelle fictive (Voir Sect. I art. II) que nos organes font entendre quoiqu'elle ne soit pas écrite ; cette voyelle fictive est désignée sous le nom de schéva ou d'**E** insensible.

V. La valeur élémentaire du **C** et du **G**, est celle que nous leur connaissons dans calcul, concours, ciguë, goguenard, gourgane. Le **C** et le **G** sont doux ou équivalents de l'**S** et du **J**, quand ils sont suivis des voyelles **E**, **I** ou **Y**, comme dans ceci, cyprès, généalogie, gypse (c).

VI. Quoique les lettres dormantes ne coopèrent point à la représentation des voix, cependant les voyelles **A**, **E** et **U** dormantes, placées après le **C** ou le **G**, conservent à ces consonnes la valeur qu'elles auraient, si ces voyelles étaient sonores, ainsi qu'on le remarquera dans accueil, africain, cerceau, geolier, gueule, gui : il en est de même de l'**H** dormante après le **C** élémentaire, comme

dans chyste, orchestre (*Voir article XV ci-après*).

VII. Dans les voix nasales, l'E élémentaire prend toujours le son de l'I, comme dans Agen, ancien, Mendès. L'E non accentué n'est initial d'une syllabe, que dans les nasales, et quand il est suivi de la voyelle U, comme dans empire, enfin, Europe, il eut. L'E grave n'est jamais final d'un mot, et l'E circonflexe n'est initial que du mot être.

VIII. L'M nasale est toujours l'équivalente de l'N nasale; l'M et l'N sont toujours nasales quand elles forment une syllabe inverse, à moins que ces consonnes ne soient précédées d'une voyelle grave qui alors doit toujours être accentuée : ces deux circonstances se rencontrent dans les mots Abrahàm, Adam, ambe, àmmoniac, ènnéagone, examen, hymèn. L'M et l'N suivies d'une autre consonne sonore sont toujours nasales, comme dans Candi, dindon, fente, monture; dans hanneton, hennir, innocent la première N est dormante. L'Académie veut que dans les mots enivrer, enorgueillir, l'N soit censée redoublée et que la syllabe initiale soit nasale; pour indiquer cette prononciation, il nous suffira de mettre un point moniteur sous l'E initial, et une apostrophe après l'N : nous écrirons donc en'ivrer, en'orgueillir, (*Voir sect. II art. V*)

Si l'on voulait faire sonner l'E initial comme celui de ère, il suffirait de mettre un accent grave sur l'E, alors l'N perdant sa nasalité, irait naturellement frapper la voyelle de la se-

conde syllabe. Enfin , si on voulait prononcer anivrer, on se bornerait à mettre un point morniteur sous l'E initial d'enivrer, tout cela découle des règles déjà établies.

IX. *Deux voyelles cumulées dont la première est brève , forment toujours une diphthongue comme dans bōis, cīel, frūit, pōele, rōide, rōuage. Les diphthongues peuvent former la première syllabe d'un mot, sans qu'elles soient précédées d'une consonne écrite ; cela se voit dans ōie, ōiseau, ōuest, ŷeuse, ŷole. Les voyelles A ni E ne forment jamais la brève d'une diphthongue. Quand l'antipathie des voyelles ne suffit pas pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de diphthongue, alors on met un tréma sur la seconde voyelle, ce qui est indispensable quand ces voyelles sont quelquefois combinées, comme laïque, Saül, païen : l'Académie met un tréma sur l'I de ce dernier mot ; mais sa prononciation serait mieux déterminée avec le tilde bref ; car ce signe annonce une diphthongue à former avec la voyelle qui suit, tandis que le tréma indique seulement que l'I doit être détaché de l'A qui précède ; si on oubliait les règles de la syllabisation, on pourrait prononcer pa i en, ainsi que quelques personnes ont affecté de prononcer o u i au lieu de ōui. L'usage indique un tréma sur des voyelles qui pourraient s'en passer, tel que Ciguë, Maëstricht : le tréma sur l'E de ciguë avertit que*

l'U est sonore tandis qu'il est dormant dans figure ; mais en se rappelant que toute lettre non tildée conserve sa valeur élémentaire , on devrait se borner à supprimer le tréma de ciguë et mettre un tilde dormant sous l'E, on écrirait alors cigue. Le tréma de l'E de Maëstricht nous paraît n'avoir aucun effet pour la prononciation. Les dissyllabes qui résultent de l'antipathie des sons , n'ont besoin d'aucun signe , tels sont les mots Baal , chaos, gluant, Léopard , péage.

X. L'I tréma équivaut à deux I : (Voir sect. II art. VII). 1.° quand il est la première des voyelles de la syllabe ou qu'il est le premier des voyelles cumulées, comme dans ïonique ; 2.° quand il se trouve entre deux voyelles, et qu'il sert d'appui à la première : cette règle peut s'appliquer aux mots ïonique , hïer , Qũia , Réquïem , et à tous ceux dont l'L ou l'R d'une diphthongue consonne s'appuie sur un I suivi d'une autre voyelle , comme crierd , oublier , priorité , Triumvir (g).

XI. Deux points placés sous l'L ou sous l'N des voix mouillées , suffisent pour signaler cette prononciation (e) : quand dans ces syllabes , l'orthographe veut y maintenir des lettres qui n'y fonctionnent point , ces dernières doivent être affectées du tilde dormant : ainsi la prononciation des mots ail , avril , bataillon , cueille , aiguille , groseillier , Pardalhan , Sully , agneau , dignité , oignon , bague , châtaignier , rognure , sera indiquée très-exactement , en

les tildant comme il suit : aïl, avril, bataillon, cueille, aiguille, groseillier, Pardalhan, Sully, agneau, dignité, oignon, baigne, châtaignier, rognure : cette prononciation sera figurée approximativement par a lïe, a vri lïe, bata lïon, cue lïe, ai gui lïe, gro sé lïer, Par da lïan, Su lïi, a nïau, di nïi té, o nïon, ba nïe, châ tai nïer, ro nïu re.

XII. *La voyelle combinée ai prend sur son I l'accentuation des E qu'elles représente : ainsi on mettra un accent aigu sur l'I de faisant, laitage ; et un accent grave sur l'I de faire, lait. On en usera de même pour œ du mot cédème. L'Y prendra sur ses branches les tildes des I auquel il équivaut. (Voir art. XIX ci-après). Quand l'Y est sans tilde, il équivaut à l'I simple.*

XIII. *Les voyelles cumulées oi ont trois différentes fonctions : 1.° quand l'I n'est pas accentué et que l'O est tildé bref, elles prennent le son d'oa, comme dans böis, pöids, söie.*

2.° Quand l'O n'est pas tildé bref et que l'I seul est accentué, alors ces deux voyelles sont combinées et équivalent à un E. Si la voix devait être grave, comme dans roïde, on mettrait un accent grave sur l'i et on écrirait roïde.

3.° Si l'I étant grave, il devait former diph-

thongue avec l'O qui le précède , on se bornerait à mettre un tilde bref sur ce dernier et alors rōide se prononcerait rōède, il en est de même des mots coiffe, poil, voisin, etc.

L'Académie fait quelques observations sur l'orthographe des mots avoine ou aveine et sur ceux de roide ou raide sans indiquer celle qui est à suivre ; elle ne dit absolument rien sur les autres prononciations d'oi , d'où l'on pourrait conclure qu'il n'y en a qu'une seule, cependant tous les Grammairiens reconnaissent deux prononciations à cette diphthongue.

Nous nous conformerons à l'usage , et dans le syllabaire nous indiquerons les diverses valeurs d'oi, comme è , comme òa et comme òè.

XIV. *Les consonnes combinées Ch , forment une articulation élémentaire dans les mots chacun, cher, chiche, choc ; mais dans les mots choléra, chiragre, écho, elles ne présentent plus que deux consonnes cumulées ; dont la première est le C élémentaire , et la seconde une H dormante ; les derniers mots que nous venons de citer, pourront donc être tildés choléra, chiragre, écho , et leur prononciation ne présentera plus rien d'embarassant.*

XV. *Les consonnes C et G ont une valeur accidentelle dans Czar , drachme , gangrène, second , on les signalera avec le point moniteur ; placé sous le C , il avertira qu'il fonctionne comme un G , et sous le G , il prévendra qu'il a la valeur du K. Nous écrirons*

donc Çzar, drachme, gangrène, second, et nous prononcerons Gzar, draghme, Kangrène, segond.

XVI. Les consonnes S, T, X et W sont cédillées quand elles adoucissent leur valeur élémentaire et qu'elles fonctionnent comme Z, S, GZ et V, ce qui a lieu dans balsamine, pétition, Xercès, Wagram, qui se prononcent balzamine, pétision, Gzercès, Vagram.

Quand le W forme la finale des voyelles cumulées d'une syllabe, il équivaut à un U (D 264) ce qui a lieu dans Braunaw, Newton, newtonien; quoique cette règle soit bien précise, le W équivalent de l'U sera indiqué par un point moniteur, ainsi nous écrirons Braunaw, Newton, newtonien (d).

XVII. Outre la valeur élémentaire et la valeur adoucie de l'X, elle prend encore deux autres valeurs : 1.° elle fonctionne comme S dans Bruxelles, dix, soixante, cette troisième valeur est signalée par le tilde tersé (Voir sect. II art. XI.) On écrira donc Bruxelles, dix, soixante, et on prononcera Bruselles, dis, soisante.

2.° L'X fonctionne comme Z dans deuxième, sixain, sixième, ce que nous indiquerons avec le point moniteur : ainsi on écrira deuxième, sixain, sixième, que nous prononçons deuzième, sizain, sizième. On écrit maintenant dizain, dizaine (D 558); il est à

désirer que l'on puisse bientôt adapter cette orthographe aux autres mots de cette espèce.

XVIII. L'U peut prendre successivement la fonction de l'O ou de l'OU, il peut encore devenir nasal ainsi que dormant. Nous considérons que la valeur élémentaire de l'U, se trouve dans les mots lugubre, questure, unité; sa prononciation nasale existe dans les mots chacun, à jeun, emprunt. Les mots décorum, dé Profundis, Sund, présentent la troisième valeur de l'U; ils se prononcent décorom, dé Profondis, Sond; et seront indiqués par le tilde tersé, décorum, dé Pro-
fundis, Sund.

Nous emploierons le point moniteur pour signaler la quatrième valeur de l'U dans les mots aquarelle, lingual, quatuor, qui se prononcent aquouarelle, lingoual, quouatuor. Ces U qui font partie de diphthongue, doivent être affectés du tilde bref et rien ne s'oppose à ce qu'ils aient en même temps, un tilde supérieur et un tilde inférieur, l'E du mot indemnité se trouve dans une position semblable.

XIX. L'Y équivaut tantôt à un I, tantôt à deux I qui conservent les valeurs que nous leur avons reconnues, articles X et XII ci-dessus. En tildant les branches de l'Y, les mots azyme, dynastie, Marly, Mayenne, yole, Caylar, Auray, fuyard, rayon, paysan, quayage, thym et bey, s'écriront azyme, dynastie, Marly, Maÿenne, ÿole, Caÿlar,

Auray, fũyard, raÿon, paÿsan, quaÿage, thym et bey : ils se prononceront azime, dinastie, Marli, Maïenne, ïole, Caïlar, Aurai, fuïard, raïïon, païisan, quaïïage, thim et bé.

XX. Les lettres dormantes sont affectées du tilde dormant, nous avons indiqué les circonstances dans lesquelles elles conservent quelque utilité (Voir art. VI ci-dessus).

XXI. Beaucoup de mots ont une double orthographe et par suite une prononciation qu'on pourrait qualifier de flottante, tels que :

Almicantarat.	Almucantarat.
Aveine.	Avoine.
Basilicon.	Basilicum.
Caroube.	Carouge.
Daurade.	Dorade.
Fabricien.	Fabricier.
Gaieté.	Gaîté.
Lambruche.	Lambrusque.
Machecoulis.	Machicoulis.
Nécromant.	Négromant.
Poêle.	Poile.
Raïde.	Roïde.
Sacramentalelement.	Sacramentellement.
Thorachique.	Thoracique.
Vermicel.	Vermicelle.

Il serait bien à désirer qu'il n'y eût qu'une manière d'écrire le nom d'une même chose et qu'une manière de l'appeler : lorsqu'il n'y a que la valeur des lettres qui change, nous avons

indiqué le moyen d'écrire la véritable prononciation en attendant que toute incertitude disparaisse.

V. SECTION. — ENSEIGNEMENT.

I. *L'instituteur adopte le mode d'enseignement pour lequel il a le plus d'aptitude : il doit aussi se décider sur ce qu'il croit le mieux convenir à ses élèves ; mais quelle que soit sa méthode , il doit s'assurer que son élève ou ses élèves , savent distinguer leur main droite de leur main gauche ; le haut , du bas d'une page ; le recto , du verso d'un feuillet ; le commencement , de la fin d'une ligne , etc.*

II. *Quand il enseigne à ses élèves , il doit prononcer très-distinctement et faire sentir chaque voix : il doit faire remarquer la différence d'une voix simple, à une voix articulée, et celle qui existe entre les voix gutturales , les nasales , et les mouillées ; ces détails doivent faire l'objet de la première leçon qui doit avoir lieu , pour ainsi dire à livre fermé.*

III. *Dans chaque classe les leçons se divisent selon que l'instituteur le juge convenable et chaque partie s'étudie par procédés ou exercices.*

IV. *Les élèves réunis écoutant avec attention, et ayant tous leurs livres ouverts à la première page ; ou bien étant tous placés devant le premier tableau , l'instituteur ou le moniteur dit :*

1.° HA *et en même temps il montre le carac-*

rière A qui représente cette voix : aussitôt tous les élèves profèrent ensemble cette même voix.

2.^o L'instituteur montre la lettre A, et sur le champ les élèves prononcent tous ensemble, la voix HA.

3.^o L'instituteur profère HA, et un des élèves, qu'il désigne, montre dans son livre, ou sur le tableau, la lettre A qui représente cette voix.

V. Ce mode convient à un, comme à plusieurs élèves ; l'instituteur doit en faire usage pour tout le syllabaire, ayant soin de ne point suivre de routine, surtout pour le troisième exercice, afin de s'assurer que ses leçons ont été bien entendues.

VI. Ces exercices conviennent aux syllabes, aux mots et aux phrases : il ne peut se présenter aucune difficulté tant qu'il s'agit de la valeur élémentaire des lettres.

VII. L'instituteur ayant réuni les élèves qui passent de la seconde à la troisième classe, il les prévient que les lettres ont, outre leurs valeurs élémentaires, des valeurs accidentelles ; qu'elles peuvent devenir dormantes ; qu'elles présentent des voix complexes ou diphthongues ; il leur explique la prononciation mouillée.

VIII. Quoiqu'il importe peu à la lecture que toutes les articulations régulièrement possibles, soient ou non pratiquées ; l'instituteur pourra cependant faire remarquer à ses élèves, que beaucoup d'articulations n'ont jamais lieu ; qu'on ne voit jamais celle du J et de l'I ;

que celle du Q et de l'U élémentaire n'existe que dans piqûre, et dans les mots où l'U forme diphthongue, comme dans équilatéral, questure, etc. : car on doit déjà faire sentir la nécessité de connaître quelles lettres on emploie pour écrire certains mots. Après avoir donné une idée des valeurs accidentelles des lettres, l'instituteur devra faire valoir l'importance des signes qui avertissent de ces changements.

IX. Ces préludes terminés, après avoir disposé ses élèves devant les tableaux, ou après avoir vérifié si leurs livres sont ouverts à la même page, il procédera comme il a été pratiqué pour les deux premières classes.

X. S'il s'agit de syllaber les mots, il existe une difficulté dans ceux qui ont un Y équivalent à deux I : on ne peut la surmonter qu'en répétant l'I selon le tilde que porte chaque branche de l'Y. S'il faut épeller le mot paysan : l'instituteur dira, pé ha hi grave ; pé ; hi simple ; hi ; èse cédillée ha ène, zan ; pé hi zan ou paï i san.

XI. Si ces premières notions étaient uniformes, il est certain que la génération qui s'avance, ignorerait la différence qui existe entre les diverses prononciations, et les accents provinciaux feraient place à l'accent national : mais attendons tout du temps.

XII. Les élèves étant exercés sur tout ce qui est dans les attributions des troisième et quatrième classes, il ne reste à étudier qu'une espèce de récapitulation dans laquelle on passera en revue toutes les difficultés qui se sont

présentées jusqu'à ce moment , afin d'affermir les élèves sur tout ce qui leur aura été enseigné.

XIII. Voilà le moment où ceux qui ont écouté avec fruit, les leçons de leur maître , seront jugés capables de passer dans une classe supérieure : voilà le moment de leur faire envisager les avantages de lire dans de gros livres ; d'étudier dans le Catéchisme ; de suivre dans l'Eucologe les chants de l'Eglise ; de lire des histoires récréatives ; et toutes les choses auxquelles ils peuvent être sensibles. Cette émulation bien soutenue peut faire faire des progrès surprenants , et faire regretter aux paresseux d'avoir mal employé le temps.

XIV. Quoique la troisième partie ait pour objet tout ce qui est relatif à la quantité des voix et à leur orthographe , cependant le maître doit de suite , habituer ses élèves à appuyer sur les syllabes longues ; il doit aussi en montrant à écrire , faire observer l'orthographe, mais sans parler des règles auxquelles elle est assujétie : il doit surtout faire sentir combien il est important de ne pas employer une lettre l'une pour l'autre , puisqu'une très-grande quantité de mots qualifiés d'homonymes , changent de signification par l'addition ou la suppression d'une seule lettre et même d'un accent. Un des moyens les plus efficaces pour que les élèves puissent facilement de graver dans leur mémoire l'orthographe des mots, c'est de les exercer à appeler les lettres qui existent dans chacun.

NOTES EXPLICATIVES.

(a) Renvoi de la page 9.

Le mot accent a diverses acceptions ; on dit l'accent national , provincial , grammatical , oratoire , prosodique , tonique , etc. Il en est de même du mot signe : on dit signe de croix , signe du zodiaque , signe dans le ciel , signe sur la peau , signe de vie , etc. M.^{me} Dupuis grossit le nombre de ces acceptions , en considérant l'M et l'N nasales comme de véritables accents (NP 79) : on pourrait aussi qualifier d'accents l'a , l'e , l'h et l'u quand ils ne servent qu'à adoucir ou à conserver la valeur élémentaire du C et du G , ce qui arrive dans les mots berceau , chiragre , gain , Lucain , orgueil , pigeon , recueil , vergeure , etc. Ne voulant pas augmenter les embarras qui peuvent résulter des diverses acceptions des mots accent et signe , nous avons emprunté à la langue de l'Europe la plus régulièrement accentuée , le mot Tilde qui en Castillan signifie petit signe affectant une lettre , pour indiquer une modification de la voix , ou pour signaler la différence qui existe , soit entre la valeur des lettres , soit entre celle des intonations (DE 836).

(b) Renvoi de l'introduction, p. 11.

Les mots syllaber et syllabiser se trouvent dans Londaïs : le premier , dit-il , est relatif à

la prononciation des syllabes ; et le second , s'entend de la fixation ou de la réunion des lettres qui composent une syllabe ; ainsi l'un a pour objet la parole , et l'autre l'écriture. Nous adopterons cette définition puisque l'Académie ne dit rien qui soit en opposition , et qu'elle ne mentionne que les trois mots syllabaire, syllabe et syllabique.

(c) Renvoi de l'introduction , p. 14 et 15 de la section IV art. V.

Les signes de la prononciation figurée (GL 201) varient selon l'auteur qui en fait usage. On rencontre quelquesfois dans le même ouvrage , deux manières de représenter la même articulation ; ainsi pour indiquer une consonne finale sonore , on voit tantôt cette lettre rester seule , tantôt elle est suivie d'un E insensible , et tantôt elle est redoublée : comme rom et romb pour rhum et rumb ; reteintome et tranzite pour retentum et transit ; enfin Dé profondiss pour dé profundis. On voit encore tantôt in pour ain et ein , dans étin pour étain et éteint ; et tantôt ein pour in , comme dans décein et pein pour Dessin et pin. L'emploi des consonnes C, K et S , présente également de grandes variations , mais toutes ces différences ont lieu , sans que la prononciation en soit moins bien indiquée. La prononciation figurée dont nous faisons usage , est restreinte à indiquer les voix correspondantes aux syl-

labes tildées : cette convention une fois établie, les tildes suffisent pour indiquer la prononciation de tous les mots français. Nous avons voulu que cette écriture des voix fut dérivée de notre système, dans lequel : 1.° chaque lettre conserve sa valeur élémentaire, à moins de signe indiquant le contraire : 2.° toute voix est représentée au moins fictivement par une consonne et une voyelle ; dans notre prononciation figurée, nous n'admettons aucune lettre dormante. Le C ayant quatre différentes fonctions, comme dans les mots calcul, ceci, façade, second ; nous avons préféré le K au C dur et l'S au C doux : le K n'a qu'une fonction, et l'S n'en a que deux, comme dans les mots kan, son, visage.

L'appellation du G est indiquée par Jé et non par Gé, parce que le J n'a qu'une fonction, et que le G a trois différentes valeurs ; une valeur élémentaire, comme dans galon, argo, guttural, goulu ; une valeur adoucie comme dans généalogie, gypse ; enfin la valeur du K dans gangrène. D'ailleurs les grammairiens n'étant point d'accord et l'orthographe de cette appellation étant différente pour l'écriture usuelle, nous avons préféré l'orthographe la plus rationnelle. La valeur élémentaire du G est dure, il faut donc une convention spéciale pour y déroger et lui donner accidentellement une valeur équivalente à celle du J ; cependant cela se rencontrerait, si l'on écrivait Gé pour représenter le nom du G tel qu'on l'entend prononcer dans la première syl-

labe de Géant ; au lieu qu'en prenant pour exemple la première syllabe de Jésus , on ne fait pas intervenir une règle exceptionnelle pour indiquer l'appellation élémentaire du G.

Quant à la manière de représenter la valeur élémentaire du G nous considérons que l'usage de l'H est plus rationnel que l'emploi de l'U , notre opinion s'appuie principalement sur ce que autrefois on écrivait maghnésie (NP 123) , ce qui indiquait alors que les deux consonnes G , N , étaient sonores. Dans cette circonstance l'U ne peut remplacer l'H qui représente une aspiration plus ou moins prononcée ; il est même impossible de reconnaître à l'U, aucune participation sonore à la représentation des voix dans les mots bague, béguin, autrement il faudrait ajouter un U aux mots Garde, Gond. Mais en ne considérant que la prononciation figurée , si on admet l'U pour indiquer la prononciation du G dur, alors les mots cagot, ciguë, drogue, igné, lingual, s'écriront caguot, ciguë, drogue, igné, lingual, à la vue de cette écriture, on s'aperçoit de suite des inconvénients qu'elle entraîne: si au contraire, on admet l'H pour signaler la prononciation du G dur, nous écrirons caghot, cighuë, droghe, ighné, linghual, ce qui est en parfaite harmonie avec la valeur élémentaire des lettres, avec leur nouvelle appellation et avec la prononciation réelle.

Ces détails doivent suffisamment motiver notre prononciation figurée.

(d) Renvoi de l'introduction , p. 15.

Les deux voyelles cumulées eu ne présentent point une voix élémentaire , elles sont alternativement dormantes quand aucun signe n'indique le contraire ; c'est pourquoi les e de castoréum , Muséum , réunion , sont accentués. Les deux voyelles eu étant habituellement accolées , on s'est persuadé qu'elles étaient non seulement inséparables , mais encore nécessaires l'une à l'autre. Si nous confrontons les mots peu , que , on y voit les voyelles eu dans un ordre réciproquement inverse ; elles font entendre une même voix mais différemment articulée par le P et par le Q. Si on retranchait l'U du mot que et si on remplaçait le Q par l'équivalent K ; on trouverait que Ke et Que représentent exactement un même son : nous en concluons que l'U n'est point nécessaire aux mots peu et que , et qu'en les écrivant pe et ke , l'oreille entendra toujours le même son.

Comparons maintenant des mots écrits par eu , avec d'autres écrits par un e seul , tels que : le jeu que je veux ; je ne veux que ce jeu , je ne me meus que peu : ces monosyllabes donnent le même son à l'e ainsi qu'à l'eu ; on pourrait donc écrire : le jē ke je vē ; je ne vē ke ce jē ; je ne me mē ke pē , sans que l'oreille pût remarquer d'autre différence que celle de la quantité. Catineau et plusieurs autres grammairiens reconnaissent que l'eu de jeu , peu ,

veux, ne présente que le son de l'e élémentaire : Herpin, dit (MN 27 :.) qu'il y a douze manières de représenter la voix eu, parmi lesquelles on trouve les mots écueil, jeu, œil, retenir, il n'est donc pas étonnant que les monosyllabes précités ne présentent aucune différence. Mais supposons que ces raisonnements et ces autorités ne puissent convaincre : voici un autre argument basé sur ce que Darbois dit (DD 136), eu a le son de es dans les mots Charles, Nantes, vous redites, Troies, etc. Il est évident que l'S finale de ces mots ne coopère en rien à la voix de leur dernière syllabe, et qu'on ne changerait pas la prononciation, en écrivant Charle, Nante, vous redite, Troie, etc. On peut donc supprimer l's des finales es : alors on dira eu a le son de e, ce qui mathématiquement ne peut être, sans que l'u d'eu, soit égal à zéro. On est donc forcé de reconnaître que eu, a le son de l'e élémentaire, et que l'orthographe seule maintient ces deux lettres réunies.

Il y a moins d'opposition pour reconnaître la nullité de l'e : dans les mots à jeun, gaigeure, il eut, qui ne font entendre que la voyelle u. Ces mots présentent donc l'e dormant et l'u sonore, tandis que nous avons vu plus haut, que dans accueil, orgueil, peu, l'e est sonore et l'u est dormant. Les deux voyelles eu ne sont donc jamais combinées, et quand l'e n'est pas accentué, chacune de ces voyelles est sonore quand l'autre est dormante.

(e) Renvois de la sect. I art IV, et de la sect. IV art. XI.

*La prononciation mouillée est traditionnelle. L'Académie (D 237) laisse à désirer sur cet article. Landais (GL 57) dit : « C'est à nous « d'orthographier de notre mieux, cette infer-
« nale prononciation, car personne ne la fait
« sonner d'après les lettres qui servent à l'é-
« crire » M.^{me} Dupuis dit (NP 138) « Cette
« prononciation toute française, a besoin d'un
« maître pour être comprise, la langue écrite
« se refusant à toute explication satisfai-
« sante ». Mais quel est le maître qui fera
comprendre cette prononciation quand il existe
quelque diversité dans les opinions. En étu-
diant les articulations mouillées, tant en
Français qu'en Espagnol et en Italien, nous
nous sommes convaincu que les syllabes mouil-
lées, écrites avec une ou deux L, devaient
se prononcer très-approximativement comme
lle et que celles qui avaient le Gn mouillé de-
vaient se prononcer nle : qu'enfin toute lettre
sur laquelle le mouillé ne s'appuyait pas, était
dormante. En effet, les Espagnols ainsi que
les Français font usage de l'N mouillée,
mais dans toute l'Espagne on ne se sert
point du G, on ne fait usage que d'un tilde
placé sur cette consonne, comme dans Buñol,
Logroño, Peñiscola, Réquena, etc. Le G
ne fonctionne donc point pour exprimer la
voix mouillée. Cela est si vrai que la seconde*

syllabe de miniature qui n'a pas de G, se prononce comme celle signature. () Nous ajouterons que le G ne précède jamais l'L mouillée des mots avril, fille, Pardalhac, quoique les Italiens le placent toujours avant l'L mouillée de Biglia, Figlio (NP 133) qui se prononcent Bì ïa, Fì ïo. L'L et l'N sont donc les seules lettres qui sont nécessaires pour exprimer approximativement une articulation mouillée, les autres sont dormantes.*

(f) Renvoi de la sect. II art. III.

L'accent circonflexe n'indique point uniquement les voyelles longues (D 321); il se met principalement sur les voyelles restées longues après la suppression d'une lettre, comme dans âge, blâme, fête, gîte, etc., qui s'écrivaient (GL 189) aage, blasme, feste, giste, etc. : l'accent circonflexe se place encore sur les mots qui ne sont pas longs, mais qui ont une lettre de supprimée, tels que hôtel, gaîté, rôti (NP 58); dû, mûr, sûr, qui s'écrivaient deub, meur, seur (GG 189) : quelques grammairiens mettent l'accent circonflexe sur crû, tû, (GG 957); mais l'Académie les écrit sans accent. Les mots hôtel, gaîté, rôti et leurs dérivés qui présentant une syllabe aigue marquée d'un accent circonflexe, doivent former exception comme

(*) « L'N mouillée et l'N non mouillée, sont regardées par les poètes « comme des lettres identiques » (DF 426). Cette phrase indique l'N comme signe principal de cette articulation mouillée.

dû , mûr, sûr ; *dans la troisième partie nous indiquerons le moyen de signaler ces syllabes longues. L'E circonflexe n'est compris dans cette seconde partie que comme équivalent de l'E grave.*

(g) Renvoi de la sect. IV art. X.

Pour se convaincre de la rationalité des tildes du mot Qũia; il faut se rappeler : 1.º que toute voyelle tildée brève doit se lier avec celle qui suit, et former diphthongue; 2.º qu'une voyelle tréma doit se prononcer séparément de la voyelle qui précède; 3.º que les voyelles cumulées ne peuvent représenter que deux voix au plus : en conséquence, l'U bref de Qũia doit se lier avec l'I tréma qui suit; et cet I doit former une seconde syllabe avec l'a final : pour satisfaire à ces deux exigences l'I de Quia doit donc fonctionner comme ceux des autres mots précités, ïonique, hïer, criard, oublier, prïorité. Le mot requïèm se tilde comme Qũia, en observant de mettre un accent grave sur le dernier E, (Voir sect. IV art. V III).

ERRATA.

Page 8, ligne 26, des paroles et de leur écriture, lisez, de la parole et de l'écriture.

Page 9, lignes 2 et 3, DES PAROLES ET DE LEUR ÉCRITURE, lisez, DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRITURE.

Page 11, ligne 26, quantité, lisez, diversité.

Page 13, ligne 4, l'écriture, lisez, la même écriture.

Page 13, ligne 24, ajoutez, 3.^o Que pour indiquer la prononciation il faut déterminer la syllabisation, parce que les voix qui sont les éléments de la parole, sont représentées par des syllabes.

Page 14, ligne 24, après le mot signes, ajoutez, un seul pour la seconde partie et les quatre autres pour la troisième.

Page 15, ligne 32, l'extrait d'une idylle de Racine, lisez, la copie d'une fable de Lafontaine.

Page 16, ligne 10, voix, lisez, syllabes.

Page 16, ligne 24, ajoutez, 7.^o Les abréviations les plus usitées.

Page 16, ligne 30, l'écriture courante, lisez, l'écriture ordinaire.

Page 17, ligne 27, forment un tableau avec les syllabes inverses, lisez, observent la même graduation.

Page 17, ligne 31, qui les équivalent, lisez, qui ont des valeurs accidentelles.

Page 18, ligne 2, Valeur des tildes, ajoutez, ainsi que dans celui de l'usage des lettres et des tildes.

Page 18, ligne 8, l'indiquer, lisez, les indiquer.

Page 24, ligne 6, de la valeur des lettres, lisez, de l'usage des lettres et des tildes.

Page 25, ligne 3, ajoutez, Donawert, Waux-hall.

Page 25, ligne 20, U et X, lisez, U, W et X.

Page 25, ligne 21, de l'Ou et du Z, lisez, de l'U, de l'Ou et du Z.

Page 25, ligne 23, lingual, sixain, lisez, lingual, landav, sixain.

Page 29, ligne 3, XIV, lisez, X.

Page 29, ligne 14, mouillé indiqué, lisez, mouillé.

Page 29, ligne 25, G et I, lisez, G, I et W.

Page 29, ligne 26, S, T et W, lisez, S et T.

Page 30, ligne 2, T, U, X, lisez, T, U, W, X.

Page 40, ligne 21, instituteur, lisez, instituteur.

XVI TABLEAU.

LETTRÉS ÉLÉMENTAIRES.

GOTHIQUES.		ITALIQUES.	APPELLATION.	VALEUR.	GOTHIQUES.		ITALIQUES.	APPELLATION.	VALEUR.
majus- cules.	minu- scules.				majus- cules.	minu- scules.			
A	a	a	ha	ha	M	m	m	hème	me
An	an	an	han	han	n	n	n	hène	ne
B	b	b	bé	be	O	o	o	ho	ho
C	c	c	sé	ke	On	on	on	hon	hon
Ch	ch	ch	che	che	ou	ou	ou	hou	hou
D	d	d	dé	de	p	p	p	pé	pe
E	e	e	hé	he	R	r	r	hère	re
F	f	f	hèfe	fe	S	s	s	hèse	se
G	g	g	jé ⁽¹⁾	ghe	T	t	t	té	te
H	h	h	hache	he	u	u	u	hu	hu
I	i	i	hi	hi	un	un	un	han	hun
In	in	in	hin	hin	v	v	v	vé	ve
J	j	j	ji	je	x	x	x	hikèse	kse
L	l	l	hèle	le	3	;	z	zède	ze

LETTRÉS DIVERSES.

ÉLÉMEN- TAIRES.	ÉQUIVALENTS.	VALEUR.
c	k q ⁽¹⁾	ke
f	ph	fe
i	y ⁽²⁾	hi
in	im ym em en	hin
ou	yn W ⁽³⁾	hou

ANALOGIE DE FORME DANS LES LETTRÉS.

GOTHIQUES.	{ B C F G a c f g i n
	{ D E I O n e t ; r u
MAJUSCULES	{ A B C D E K I M N O
	{ V R G P F R L W X Q
MINUSCULES	{ b c h i n p r v b l s
	{ d e k j u q t x h t z
LETTRÉS	{ faibles B D J V Z Ce Ge
	{ fortes P T Ch F S Ca Ga

(1 et 2) Ces trois lettres s'appellent *ka*, *ku* et *hi grec*.

(3) L'académie n'indique pas le nom du W, elle ne lui attribue que la valeur de OU.

(*) Voir la note C.

FONCTIONS DES TILDES.

XVII TABL.

TILDES		APPELLATION.	LETTRES TILDÉES.	VALEUR.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
anciens	non-anciens				
(´)		accent aigu.	ai ay é	hé	Caý lar, é bé té, lai ta ge.
(˘)		accent grave.	ai à y è	hè	Au ray, Cèr bè re, lait.
(ˆ)		accent circonflexe	Sur les syllabes longues et sur quelques brèves.		bât, rô̂t, gaî té, rô̂ ti. ⁽¹⁾
(˚)		cédille.	c	se	fa ça de, le con, re cu.
	(˚)	idem.	s	ze	ca sa que, dé sert, tran sit.
	(˚)	idem.	t	se ⁽²⁾	fa cé tíe, mar tial, pé ti tion.
	(˚)	idem.	x	gheze	e xister, he xa mè tre, Xa vier.
	(˚)	idem.	w	ve	Waux-hall, Weimar, Wolfram
(˘)		apostrophe.	Voyelle élidée, ou liaison à faire.		j'a voue, l'or, m'en' i vre.
(˘)		point voyelle.	i, j	hi je	ju bi lé, ra jeu ni.
	(˘)	point moniteur	ç	ghe	Czar, draç hme, se cond.

(.)	idem.	e	ha	en cens, femme, in dem ni té.
(.)	idem.	g	ke	gan gré neux.
(.)	idem.	u	hou	A quarelle, lingual, qua tu or.
(.)	idem.	x	ze	deu xiè me, di xiè me, si xain.
(.)	idem.	w	hu	Brau naw, new to nien.
(..)	tréma.			ci guë, o vo ï de, Sa ü.
(-)	tréma.			crï er, ï am be, pri o ri té.
(-)	trait-d'union.			a-t-il, ce lui-là, cerf-vo lant.
(-)	tilde dormant.			Caen, fe mme; nu que, pont.
(~)	tilde bref.			fûi te, lïeu, Ma ÿe nne, ÿo le.
(:)	deux points.			(Voir la punctuation, 3. ^e partie.)
(:)	tilde mouillé.			ba il, fi lle, pi gnou.
(&)	tilde tersé. ⁽¹⁾	u	ho	al bum, dé pro fun dis, Sund.
(&)	idem.	x	se	Aix, dix-neuf, soi xan te.

(1) Voir la note e. — (2) Le T équivalait de S, est toujours suivi d'un I diphthongue. (3) L'accentué (D 83.) emploie le mot Teré pour désigner une troisième fois.

LETTRES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
a	ha	a do ra ble, a li bí, a va ri ce.
e	ha	em bú che, fe mme, rem pli.
a	...	ao ris te, bain, Saô ne.
ai	he	bien fai sant, fai seur.
ai	hé	je Bé che raí, é taí, mi ne raí.
ai	hè	faì san, graì ne, maì re.
ai	hé	gaî ment, gaî té.
ai	hè	aî né, chaî non, faî ta ge.
am	han	am bre, lam bris, pam phlet.
an	han	A le xan dre, dan se, fan fa re.
em	han	em bâ ter, pé remp toi re.
en	han	en can, pen te, sen ti ment.
àm	hamě	A bra hăm, àm nis tie.
em	hamě	in dem ni té.
àn	haně	àn na te, An no nay.
au	ho	au bé pi ne, Lau sa nne.
aw	ho	Brau naw, Brès law, Bris gaw.
aÿe	hè	Blayè (DL).
b	{ be bě	ba ga tè lle, bé ca sse.
b	...	ab ste nir, Ja cob, ob jet.
b	...	a bba tial, à plomb, Doubs.
bb	běbe	gib beaux, gib bo si té.
bl	běle	blan chir, blou se, sa ble.
br	běre	bra vou re, ca bri, bro che.

LETTRES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
c	ke	ca ba ret, cai sse, co car de.
	kě	bouc, mic-mac, suc, tac.
ch	ke	a na cho rè te, Mel chi se dech.
c	ghe	Cza rine, drac hme, se con de.
k	ke	ka mi chi, Gen gis kan, Kelh.
q	ke	cinq, pi qû re, quës tu re.
c	se	ce ci, cein tu re, cy près.
c	se	de cà, ma con, re cu.
c	...	blanc, es to mac, jonc.
cc	kěse	ac ce ssoi re, oc ci dent.
chr	kěre	chré tien, chro ma ti que.
cl	kěle	cla bau der, cler gé, clo che.
cr	kěre	crain te, cri mi nel, cru di té.
ch	che	cha ton, che min, chi mè re.
sch	che	Scha ffou se, sché rif, schi ste.
ch	...	al ma nach.
d	de	da te, dé di ca ce, di man che.
	dě	Bag dad, Da vid, La med.
d	...	blond, noi raud, Ma drid.
dd	děde	ad di tion, ad duc tion, ed da.
dr	děre	a dre sse, ca dran, drô le.
e	he	de man de, Eu re, Ve ni se.
ai	he	fai seur, je Fai sais (NP. 15).

LETTRES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
eu	he	a ve <u>u</u> , je <u>u</u> , é me <u>u</u> t, pe <u>u</u> .
œu	he	bo <u>eu</u> f, dé so <u>eu</u> vré, no <u>eu</u> d.
e	ha	fe mme, so le nnel.
é	hé	é bé té, fé dé ré, ré gé né ré.
aí	hé	Aí cre ba (DL), A laí ser, il A vaít.
aî	hé	gaî ment, gaî té.
óé	hé	óé dè me, óé nò mel, óé so pha ge.
è	hè	èr mi te. lè mme, mèr lan.
àì	hè	Faì sant, maì re, traìt.
oi	hè	roi de.
ê	hè	a pprêt, bê ler, gê ne, tê te.
aî	hè	aîné, fraî cheur, traî tre.*
e	...	a go nie, Caen, ci guë, sein.
em	hin	Lem berg, sem pi ter nel.
en	hñ	A gen, e xa men, Men dès (DL).
im	hin	bim be lot, im ber be, lim be.
in	hin	cin tre, in di ca tif, min ce
ym	hin	cym bà le, lym phe, tym pan.
yn	hin	lynx, syn co pe, syn ta xe.
èm	hèmě	Bet hlé èm, Jèm ma ppes.
èm	hamě	in dèm ni té. (*)
em	han.	dé cem bre, em pha se, mem bre.
en	han	cen dre, en fant, men ton.

(*) L'Académie et Catineau prononcent *indåmmité*, Landais et Lemare prononcent *indèmnité*, Chapsal admet ces deux prononciations.

LETTERES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
èn	hèně	Dé cèn nal, gra mèn, hy mèn.
f	fe fě	ca fé, dé fi, fa tal, fu gue. chef, da tif, lof, œuf.
ph	fe	al pha bet, phos pho re, phil tre.
f	...	a ffaï re, bœuf-gras, clef.
fl	fěle	fla geo let, sou fle, flo tte.
fr	fěre	fra cas, fri tu re, frus te.
g	ghe ghě	a ga te, ca got, dé goû té. Ag de, Bug, dog me.
c	ghe	Czer ni kof, se con der.
g	ke	gan grè ne.
g	je	â ge, gé né a lo gie, pi geon.
g	...	bourg, doigt, ha reng, vingt.
gg	ghěghe	Cou ag ga, sug ge stion.
gl	ghěle	ai gle, gla ne, gli ssa de, glo be.
gr	ghěre	a gg ra ver, cha gri né, gru me.
h	he	ha bleur, hé ler, honte, hu ne.
h	...	ba ccha nal, dé han ché, rhu me.
i	hi	ci li ce, in di vi si bi li té, pi pe.
y	hi	cy mai se, dy nas tie, ly re.
i	...	nei ge, pei ne, rei ne, sei ze.
ī	hihĩ	hĩ er, ī am be, ī o ni que.
ī	hihĩ	ché vrĩ er, dé plĩ é, Qũĩ a.
ỹ	hihĩ	a ppuỹ é, loỹ al, po lý è dre.

LETTRES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
ĩ	hiĩ	A lli ĩons-nous, Dé fi ĩez-vous.
ii	hihi	Di i po lies, Ic hty i the.
im	hin	brim ba le, im pie, Sim plon.
em	hin	Gro nem bourg, Mem phis.
en	hin	an cien, Ben ga le, Den dri te.
in	hin	dé clin, in car né, in dex.
ym	hin	nym phe, sym pa thie, thym.
yn	hin	la rynx, syn dic, syn thè se.
ĩm	hiĩmĕ	I bra hĩm, ĩm mor tel, Sé ĩm.
ĩn	hiĩnĕ	ĩn na vi ga ble, ĩn né, ĩa no mé.
j	je	ad ja cent, Jé sus, Jo seph.
g	je	a gent, gi ra fe, gyp se.
k	{ ke kĕ	ka o lin, ko ran, kur tchis. Bo rack (DF 56), Lu beck, Yorck.
c	ke	a ca dé mie, co ca sse, fa cul té.
ch	ke	ba cĉa nal, ĉo lé ra, li ĉen.
g	ke	gan gre ner.
q	ke	é qui ta tion, pi qû re, quar ti di.
k	...	Bo kking.
kl	kĕle	Fran klin.
kr	kĕre	Kreut zer, Krèm lin.
l	{ le lĕ	la che té, le vain, lit, lu trin. al bran, car tel, para sol.
l	lie	a vri l, dé ta il, flo ti lle. ^(*)

(*) Les lettres l et L sont indiquées dormantes parce qu'elles ne sonnent pas dans la syllabe dont elles font partie. La lettre G est également dormante devant l'N mouillée.

LETTRE.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
l	...	Ar nou <u>l</u> d, Hé r <u>au</u> lt, Mé ne hou <u>l</u> d.
ll	lê <u>l</u> e	col li s <u>i</u> on, il lu stre, syl la be.
m	me	ma tiè re. mo ment, mu le.
m	mě	in té rim, Jé ru sa lem, rhum.
m	ne	am bre, com ble, par fum.
m	...	ar de m <u>m</u> ent, gra m <u>m</u> e.
mm	même	am mon, im mor tel, mam mi fer.
n	ne	na geur, Né rac, no vi ce.
n	ně	ab do men, al der man, Tarn.
m	ne	am bi gu, im pur, Om pha le.
n	nĭe	mi g <u>n</u> ar der, si g <u>ne</u> , tei g <u>ne</u> .
n	...	a n <u>ne</u> au, <i>ils</i> chan tent, to n <u>ne</u> rre.
nn	nêne	an ne xe, con né xi té, in né.
o	ho	a bo n <u>ne</u> , dos, or tho gra phe.
au	ho	au tel, dau be, nau sée.
aw	ho	Brau naw, Lan daw, Pa ssaw.
u	ho	punch, Sund, Yung.
o	...	Craon, faon, Laon, paon.
oi	hè	roi de.
õi	hõha	bõis, gri võis, põids, sõie.
õi	hõhè	a bõi, mõi ne, rõi de, või sin.
om	hon	com ble, dom pter, prompt.
on	hon	bon ban ce, con cert, rond.
un	hon	de pro fun dis, jun te, punch.

LETTRES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
òm	homě	Ep sòm, òm ni vo re.
ùm	homě	lau da nùm, mu sé ùm, o piùm.
ou	hou	cou de, fou dre, mou ton.
u	hou	a qua ti que, é qua teur, quartz.
w	hou	Wans bek, Wind sor, Wom bat.
p	{ pe pě	pa pe, pé ni ble, pu ri ste. A lep, cap, ja lap.
p	...	a ppas, ba ptis mal, com pte.
pl	pěle	pla nè te, re pli, tem ple.
pp	pěpe	ap pen di ce, ap pé ter.
pr	pěre	pra ti que, pré lat, pro duit.
ph	{ fe fě	am phi bie, a po stro phe. Jo seph.
f	fe	ca fé, fa con, ré for me.
phl	fěle	pam phlet, phleg me, phlyc tè ne.
phr	fěre	phra se, phré né siē, Phry gie.
q	{ ke kě	é que stre, pi qû re, qua tu or. cinq, coq.
c	ke	ca ble, cou ra ge, cu ré.
ch	ke	ba cchan te, tec hni que.
g	ke	gan gré neux.
k	ke	fa kir, Kam tschat ka, Pé kin.
q	...	cinq-cent, coq-din de.

LETTRE.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
r	re	a ra be , dé ri ve, ré gal, Ru sse.
	rě	Bar-le-duc, dur cir, pour tour.
rh	re	a rrhes, Rhin, Rho des, rhum.
r	...	bê ler, cha rron, mo nsieur.
rr	rěre	er reur, hor ri ble, ir ri ga tion.
s	se	sa tin, se mi, si rop, sourd.
	sě	a lo ès, Cré sus, Mo mus, vis.
c	se	a ci de, Cin ce ne lle, cy me.
c	se	ar con, for cat, per cu.
sc	sěke	Sca pin, scor pion scul ptu re.
sc	sěce	sus cep ti ble, sus ci ter.
sc	se	sceau, sci ssu re, scy ta le.
ss	sěse	A bys si nie, trans su der.
z	ze	be sa ce, di se tte, me su re.
s	...	a bus, Char les, les, mo des.
t	se	ca pi ta tion, nu ptial, sa tié té.
x	se	Au xè rè, Ca dix, soi xan te.
t	te	a tte la ge, bé ton, ca ta rac te.
	tě	brut, dot, fat, lest, sept.
th	te	a thé née, By thy nie, thê me.
t	se	cap tieux, dic tion, pro phé tie.
t	...	de vant, ins tinct, mar mot.
tl	těle	a tlan ti que, a tlas, a thlè te.

LETTRES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDÉES.
tr	těre	cou tre, pol tron, tri bu ne.
tt	těte	At ti que, Cot ta be (DL 497).
u	hu	a du ler, brû lu re, fu ron cle.
eu	hu	ga geu re, <i>ils</i> eu rent, ver geu re.
u	...	deux, ple u rer; se u le.
um	hun	hum ble, par fum.
un	hun	à jeun, dé funt, em prunt, un.
um	hon	um bi lic, um ble.
un	hon	de pro fun dis, Sund.
um	homě	gé ra niùm, mi niùm, rhùm.
u	hou	al gua sil, lin gual, Lu xor.
w	hu	Brau naw, Bris gaw, Span daw.
v	ve	va leur, vé ri té, vi si ble.
w	ve	Wal lons, We sel, Wil na, Wolga.
vr	věre	ché vron, pau vre, vri lle.
w	hou	Wa ha bis, West-fri se, wisk.
ou	hou	oua illes, ouest, ouir, our se.
w	ve	Waux-hall ⁽¹⁾ , Wen ceslas, Worms.
w	hu	Bris gaw, Bres law, lan daw.
w	...	New ton, New Yorck.
x	{ kěse kěšě	{ an ne xe, é li xir, ta xa tion, bo rax, in dex, Pol lux.

(1) Voir la seconde règle de la syllabisation. Darbois supprime le trait d'union.

LETTRES.	VOIX.	CITATIONS PAR SYLLABES TILDEES.
x	ghěze	Xa vier, e xer gue, e xhul ter.
x	se	Aix, Bru xe lles, coc cyx, dix.
x	ze	deu xiè me, di xiè me, si xain.
x	...	a fflux, cru ci fix, vi traux.
y	hi	a zy me, Clé ry, mar tyr.
i	hi	ci vil, di vi ni té, li vi de.
ÿ	hĩ	hÿa cin the, Lÿon, ÿo le.
ÿ	hĩ	ba ÿa dère, Ca ÿenne, Ma ÿenne.
ÿ	hí	Caý lar, Caý lus.
ÿ	hì	Au raý, Cer naý, Lai ssaý.
ym	hin	sym pho nie, tym pa non.
yn	hin	La rynx, syn thè se.
ÿm	himě	hÿm ne.
ÿ	hihi	a ppuÿ é, fuÿ ard, roÿ al.
ÿ	híhi	Maÿ et, quaÿ a ge.
ÿ	hìhi	a bbaÿ s, paÿ sa ge, paÿ san.
ÿ	hìhi	ba laÿ u re, fraÿ eur, raÿ on.
y	...	A vèÿ ron, Bèÿ, Ta lley rand.
z	ze	a ze ro le, bi za rre, zinc, zò ne.
z	zě	biez, Au ster litz, gaz, Suez.
x	ze	deu xiè me, di xiè me, si xain.
z	...	a ssez, chan tez, nez, riz.

Bizarrierie de l'orthographe.

ardent, constant, hydraulique.
ardemment, constamment, hydrolique.
autèl, catéchisme, bout en bout, son fils.
hôtèl, catéchiser, bout-en-train, les fils.
ils couvent, cloué, cil, héroïde, mais.
le couvent, enrôué, sourcil, rôide, mais.
Jésus-Christ, les lis, S.^t Roch, nain.
Le Christ, les fleurs de lis, un roc, naïf.
chargeure, gageure, il eut, à jeun.
chargeur, gageur, jeu, que, veut.
ennemi, ennobli, èrreur, innoverer, saule.
en'arrher, en'ivrer, tèrreur, innocent, Saül.
damné, sempitèrnél, èxigence, Pau, le Pô.
indèmnité, rédempteur, èxigeant, peau, pot.
équitation, quésture, Maÿènne, bénitier.
équitable, quéstion, Maÿét, initier.
miniature, maëstral, tranquille, transi.
signature, Maëstricht, quille, transit.

FABLE.

Le Satyre et le Passant.

Au fond d'un antre sauvage.
 Un Satyre et sès enfans
 Allaient manger leur potage
 Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eut vus sur la mousse
 Lui, sa femme, et maint petit:
 Ils n'avaient tapis ni housse,
 Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
 Entre un passant morfondu;
 Au brouet on le convie,
 Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
 De le semondre deux fois.
 D'abord, avec son halèine,
 Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délícat, il souffle aussi.

Le Satyre s'en étonne:

Notre hôte! à quóí bon ceci?

L'un réfróidit mon potage,

L'autre réchauffe ma main.

Vous pouvez, dit le Sauvage,

Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux, que je couche

Avec vous, sous même toit.

Arrière ceux dont la bouche

Souffle le chaud et le froid.



AVIS AUX ABONNÉS.

La Société d'agriculture sciences et arts du Mans, en reprenant la continuation de son Bulletin, dont la publication n'avait été interrompue que par des circonstances indépendantes de sa volonté, se propose de faire tous ses efforts pour fournir dans le plus bref délai, les numéros de 1838, qui se trouvent arriérés. Quant à ceux de 1839, ils paraîtront selon la coutume qui avait été adoptée, c'est-à-dire de trois mois en trois mois.

La création de ce Recueil ayant eu pour objet de répandre parmi les cultivateurs du département, les méthodes les plus avantageuses. La Société continuera d'y faire insérer, non-seulement ses propres travaux, mais encore toutes les découvertes qui se font journellement en agriculture. Nous tâcherons de rendre cette partie du Bulletin, aussi varié qu'instructive. Nos relations avec le plus grand nombre des sociétés d'agriculture de France, qui font avec nous échange de leur bulletin, avec les comices agricoles du département, la richesse de notre bibliothèque et notre abonnement aux journaux spécialement consacrés à l'agriculture, nous faciliteront beaucoup ce genre de travail, auquel nous attachons la plus grande importance.

Ainsi les semis de mûriers, leur plantation, leur culture; l'éducation du ver à soie, le filage du cocon; l'éducation des bestiaux; la production des engrais, le choix des amendements; la culture des céréales, des prairies artificielles, des racines, des plantes textiles; la découverte et l'emploi de nouveaux instruments aratoires, etc., nous fourniront de nombreux articles, que nous aurons toujours soin de choisir parmi ceux qui sont spécialement applicables au sol de

notre département et dans les auteurs les plus capables d'inspirer la confiance.

Au moment où l'industrie de la soie est désirée et encouragée sur tous les points de la France, nous ne croyons pas pouvoir mieux débiter, qu'en reproduisant, en partie, un article très-remarquable, de M. Amans Carrier, sur le semis des mûriers.

DU SEMIS DU MURIER. (1)

Persuadé, comme nous le sommes, que les semis de mûrier et l'établissement des pépinières particulières et publiques sont les moyens les plus efficaces, les plus prompts et en même temps les plus économiques pour répandre et multiplier cet arbre précieux dans tous les départements propres à sa culture, nous nous empressons d'indiquer aujourd'hui les divers procédés généralement reconnus les meilleurs. Nous nous proposons de faire connaître ensuite la manière de le soigner en pépinière et de suivre son éducation jusqu'au moment où le propriétaire pourra jouir de ses richesses, et quand nous en serons là, nous dirons comment il convient de le traiter en le taillant, en le cultivant et en le dépouillant de ses feuilles pour obtenir le plus de produits.

Avant d'arriver à notre sujet, nous affirmons que notre longue expérience nous a appris que les semis et les pépinières locales donnent toujours des sujets mieux disposés à reprendre et à prospérer que ceux qu'on est obligé de se procurer au loin, parce qu'ils s'habituent en naissant et pendant leur jeune âge au climat dans lequel ils sont des-

(1) Extrait du Propagateur de l'Industrie de la soie en France.

finés à vivre, et à la nature du sol qui doit les nourrir : on peut d'ailleurs ne les arracher qu'au moment de les mettre en place et, par ce moyen, que nous recommanderons expressément, on ne court pas le risque de les voir arriver avec les racines desséchées et parfois frappées par la gelée : qu'il nous soit permis d'ajouter que le mûrier, comme tous les végétaux d'origine étrangère, réclame ces précautions plus particulièrement que nos arbres indigènes.

Voici maintenant ce que l'étude et la pratique nous enseignent :

Du Semis.

Toutes les espèces de mûrier blanc sont convenables pour fournir la graine. On conseille cependant de donner la préférence au fruit du mûrier greffé : la sève en est plus parfaite, assure-t-on.

Il convient de la cueillir sur des arbres qui ne soient ni trop vieux ni trop jeunes et qui n'aient pas été dépouillés l'année antérieure. On doit attendre que le fruit soit bien mûr et qu'il tombe des arbres avant de commencer la cueillette : alors on ramasse les mûres qui sont sur la terre et on place ensuite des toiles pour recevoir celles qui tombent en secouant légèrement les branches du mûrier. Tous les fruits ne sont pas mûrs le même jour ; aussi faut-il recommencer cette opération jusqu'au moment où les plus beaux sont épuisés. En 1837, nous avons récolté seulement un demi-kil. de graine sur 15 mûriers de 14 ans de plantation, quoique les mûres fussent assez abondantes cette année.

Ce fruit doit être gardé pendant cinq à six jours, en le tenant à l'air, sur le plancher d'une pièce élevée : on le place de manière à ce qu'il ne soit pas trop épais et on a l'attention de le remuer à plusieurs reprises pour qu'il ne s'échauffe pas : par ce moyen, la graine achève de mûrir dans la baie. Après cela on met les mûres dans un baquet ;

on les y écrase en les broyant fortement dans les mains ; et on verse de l'eau à mesure pour séparer la graine d'avec l'enveloppe : on laisse quelques minutes reposer cette eau, sur laquelle tout ce qui est étranger à la graine surnage, et l'on a soin de le jeter dehors ; on continue ainsi à mettre de l'eau dans le baquet et à l'en faire sortir, en inclinant ce vase de temps en temps et jusqu'à ce que la graine soit nette ; après quoi, en le remplissant d'une nouvelle eau bien claire, le choix de la meilleure graine se fait, car la bonne, qui est plus pesante, se réunit toujours dans le fond du vaisseau, et on se débarrasse des mauvaises qui surnagent toujours : on retire ensuite cette bonne graine du baquet pour l'étendre sur un linge ou du papier et la faire sécher à l'ombre. Il faut avoir soin, à mesure qu'elle sèche, de la passer plusieurs fois dans les doigts pour désunir les petits grumeaux que la gomme aura réunis et en bien diviser les grains. Lorsqu'elle est bien sèche, on la nettoie de tout ce qui lui est étranger et on la garde, jusqu'au moment de s'en servir, dans des boîtes ou des sacs à l'abri de l'humidité et de la trop grande chaleur : il convient aussi de la préserver des rats qui en sont très-friands. Cette graine ne conserve sa fécondité qu'une seule année ; plus vieille, elle ne germe pas, ou du moins en bien petite quantité : nous en avons fait l'expérience nous-même en lui donnant cependant les soins les plus minutieux.

Il y a deux époques dans l'année pour semer la graine de mûrier.

Cette graine peut se semer aussitôt qu'elle a été recueillie ; mais cette époque de l'année est plus périlleuse, parce qu'alors on est obligé de la garantir de la sécheresse et des ardeurs du soleil, et que d'ailleurs le jeune plant ne pouvant, dans le cours de l'été, acquérir assez de force, il est à craindre qu'il périsse par les froids de l'hiver suivant. Il

convient beaucoup mieux d'attendre le mois d'avril pour faire les semis : la graine lève avec plus de facilité et plus également au printemps , et les plants se fortifient assez dans le reste de l'année pour résister à la saison rigoureuse. Au surplus, chacun doit se régler sur la connaissance des saisons relativement au climat du pays qu'il habite : l'époque fixe du semis ne peut être indiquée pour tous les départemens et ne saurait être la même dans les contrées du midi et dans celles du centre et du nord de la France.

Choix et préparation du terrain pour faire les semis.

Le fonds qui convient le mieux pour semer la graine de mûrier, est celui d'un jardin ou d'une chenevière anciennement amendée, à l'exposition du midi et dont la terre soit franche, douce et légèrement humide. Ce choix fait, et avant l'hiver qui précède le semis, il faut défoncer ce terrain à 15 ou 18 pouces de profondeur. Les terres ainsi remuées, mélangées, mûrissent pendant l'hiver, se divisent et s'imprègnent de toutes les substances atmosphériques qui leur sont indispensables pour fournir une nourriture convenable à la belle végétation de la graine du mûrier.

Vers le commencement de février et quand le terrain sera sec, on en nivellera grossièrement la surface et on répandra au-dessus une bonne couche de fumier bien consommé, plus ou moins épaisse suivant la bonté du sol : on donnera sur-le-champ un nouveau labour à la bêche. Un léger binage, qui sera pratiqué peu avant le semis, et un coup de râteau sur toute la surface termineront la préparation du sol.

Si après une première récolte on désire en obtenir une seconde du même terrain, il faudra répéter les opérations de la première fois : travailler la terre et la fumer de la même manière ; mais l'ouvrage sera plus facile et la dépense beaucoup moindre, parce que le sol sera bien moins tenace.

Nous pratiquons depuis long-temps ce procédé dans tous les carrés de notre pépinière , à chaque renouvellement des jeunes arbres qu'ils ont produits , et il nous a été facile d'en remarquer les bons effets et de constater que le second défoncement coûte le tiers de moins que le premier : cette façon donne d'ailleurs chaque fois de la terre presque vierge et infiniment plus meuble , condition inappréciable pour la réussite et la prospérité des semis de toute sorte.

A la fin du mois mars , lorsque la terre est bien essorée , il faut faire donner avec le hoyau le binage dont nous avons déjà parlé , à cinq ou six pouces de profondeur seulement , et laisser le terrain dans cet état jusqu'au moment de répandre la semence. Ce léger travail fera germer les graines des mauvaises herbes qui se trouveront jusqu'à cette profondeur , et le coup de râteau qui sera donné au moment de faire le semis , suffira pour détruire complètement toutes les plantes nuisibles qui auront germé.

Semis.

Pour donner à la graine du mûrier la chance la plus favorable , pour lui ménager le moyen de lever avec facilité et pour que le jeune plant ait le temps de prendre un peu de force avant l'arrivée des grandes chaleurs , il convient d'avancer autant que possible le moment du semis ; et ce moment arrive lorsque les froids ne sont plus à craindre et qu'on a la presque certitude que les mûriers naissans ne seront pas attaqués par les gelées blanches tardives : on se réglera dans chaque pays suivant sa température , et nous dirons pourtant que pour nous , à Rodez , les derniers jours d'avril sont les plus convenables , parce que la graine n'y germant que 25 à 35 jours après qu'elle a été mise en terre , et par conséquent du 15 au 25 mai , nous sommes alors sans le moindre danger.

Le choix du jour pour faire le semis demande encore quelque attention : il faut que le temps soit beau et calme , et la terre *amoureuse*, comme disent les bons jardiniers , c'est-à-dire qu'elle ne soit ni trop sèche ni trop humide et que le râteau , à dents assez serrées , puisse bien la niveler et l'émietter parfaitement.

Lorsque ces heureuses circonstances se présentent , on se hâte d'en profiter , en se mettant à l'ouvrage sans perdre un moment. La première opération à faire après que le terrain aura été bien nivelé , c'est de le diviser en planches dont la dimension permette de les sarcler , de les biner et de les arroser commodément : donner à chacune trois pieds de largeur en laissant entr'elles un petit sentier d'un pied , quelle que soit la longueur , est une règle que nous conseillons et dont nous nous trouvons bien. Ces divisions doivent être faites au cordeau et marquées d'une manière très-apparente par des raies qui se pratiquent avec un simple bâton ou une petite binette à long manche , en suivant la ligne du cordeau d'un bout à l'autre , en long et en large , à chaque face de la planche. Ce travail , qui se fait très-promptement , doit embrasser toute la surface du sol destiné à recevoir la graine , parce qu'il aide à calculer la quantité de semence qu'on peut répandre sur chaque compartiment , en égard à la provision dont on peut disposer.

Il nous serait bien difficile de fixer ici la quantité de semence qui doit être employée pour un espace donné ; il nous suffira de dire que le jardinier le moins intelligent , qui a seulement l'habitude de faire des semis de menues graines , comprendra aisément ce qu'il en faut pour obtenir un semis bien meublé et régulier. On observera toutefois qu'il est plus convenable de répandre trop de graine que pas assez , attendu qu'il s'en perd beaucoup et qu'il vaut mieux être obligé d'éclaircir le plant , s'il est trop dru , que de voir

un terrain auquel on a consacré tant de soins , présenter l'image de la nudité.

Trois façons de la distribuer sur la terre sont indiquées : la première , qui ne peut être employée que dans les semis d'été , parce qu'il faut que la mère soit fraîche , consiste à frotter avec une poignée de ce fruit des morceaux de vieilles cordes , qu'on aura détordues et divisées le plus possible , et sur lesquels on aura appliqué et fixé les graines au moyen de la gomme que contient la mère : ces tronçons de corde ainsi préparés sont étendus dans une raie disposée d'avance , les uns à la suite des autres , et recouverts d'un pouce de terre. On assure que ce moyen hâte beaucoup la germination en entretenant l'humidité autour de la graine et produit ensuite un très-bon terreau qui favorise la croissance du jeune plant. Nous n'avons aucune observation personnelle à présenter , puisque notre localité nous interdit les semis d'été. Nous croyons néanmoins que cette manière de procéder est peu pratiquée aujourd'hui.

La seconde façon est celle de jeter la graine à la volée sur toute la surface de la planche , ayant soin de la distribuer avec toute l'attention que portent nos habiles jardiniers à semer leurs graines les plus menues et les plus précieuses. On emploie ensuite , pour la faire pénétrer dans la terre , le râteau à dents légères , serrées et longues seulement de 12 à 15 lignes , qu'on manœuvre à la manière du hoyau , passant avec soin et petit à petit toute la surface du sol. Ce procédé est fort expéditif et produit de bons résultats ; néanmoins il a l'inconvénient de rendre les binages plus difficiles , parce que le plant couvre irrégulièrement le sol : il réclame aussi de grandes précautions pour l'enlèvement des mauvaises herbes qu'il faut chercher au milieu des jeunes mûriers et qui se confondent souvent avec eux : on court souvent le risque d'arracher ou du moins de déranger les faibles plantes

qu'on a tant d'intérêt à conserver, lorsqu'on a été assez heureux pour les obtenir. Voilà pourquoi, dans tous les cas, il est important de n'employer à ce travail délicat que des ouvriers soigneux, patients et qui sachent bien distinguer le mûrier de toute autre plante. En 1833, nous avons perdu plusieurs milliers de pourrètes en nous servant, au premier sarclage, de femmes inhabiles et sans expérience. Quand une planche est ainsi préparée, on a soin de la recouvrir d'une légère couche de fumier sec et bien émiétté. Cette bonne couverture engraisse encore le terrain, conserve la fraîcheur à la graine et empêche la terre de se plomber à la suite des arrosements ou des grandes pluies, inconvénient qui contrarie beaucoup la sortie des jeunes plants.

La troisième manière et la meilleure, suivant nous, c'est de semer la graine par rayons distans l'un de l'autre de 6 à 7 pouces : elle est d'ailleurs aussi expéditive que la précédente et présente de bien plus grandes facilités pour la culture du semis en général. Voici la façon de l'exécuter : on trace au cordeau, sur la largeur de la planche et sur toute la longueur, avec une binette à tête tranchante et large de 15 à 18 lignes, 7 rigoles de la profondeur d'un pouce et demi ; on répand ensuite très-également la graine au fond de ces raies sans marcher sur la planche, chose très-aisée, puisque les deux petits chemins qui la longent permettent à l'ouvrier, en passant alternativement d'un côté à l'autre, d'atteindre à toutes les sept raies. Lorsque les rayons de la planche ont reçu la semence, on passe le râteau sur la surface entière, mais assez légèrement, afin de ne ramener dans chaque sillon que la quantité de terre nécessaire pour recouvrir la graine d'un seul travers de doigt, ce qui ne comble pas et ne doit pas combler la raie : c'est avec du fumier sec et bien broyé qu'il faut remplir toute la cavité qui reste jusqu'au niveau du sol ; le fumier doit se répandre à la main, comme

la graine , et quoique son épaisseur soit beaucoup plus forte que dans le semis à la volée , la quantité employée n'en est pas plus grande , parce qu'on se contente d'en placer seulement dans le vide des rigoles et immédiatement au-dessus de la graine. Cette bonne épaisseur de fumier ainsi disposée produit les meilleurs effets et donne toujours des résultats satisfaisans : elle chauffe la terre et provoque une germination plus prompte et plus assurée ; elle conserve à la terre une légère et indispensable humidité , et , en l'empêchant de se serrer , favorise la sortie du germe qui ne trouve aucune résistance pour traverser le peu de terre qui recouvre la graine.

Dans un prochain numéro nous indiquerons les soins qu'il convient de donner aux semis jusqu'au moment d'enlever les plants pour la pépinière , et nous ferons connaître les bons et les mauvais résultats que nous avons obtenus dans notre établissement en pratiquant pendant un assez grand nombre d'années les divers méthodes qui viennent de nous occuper.

RAPPORT

DE M. LAUMIER, *membre résident*,
AU NOM DE LA COMMISSION CHARGÉE D'EXAMINER UN COUPE-
RACINES DE L'INVENTION DU SIEUR MULLIER, COUTELIER ET
MÉCANICIEN, AU MANS.

Messieurs,

A l'une de vos dernières séances vous nous avez chargés, MM. Mallet, Verdier, Mordret et moi, d'examiner une machine récemment inventée par le sieur Mullier, coutelier et mécanicien au Mans, machine destinée à couper par fragments les racines employées dans la nourriture des

animaux domestiques , de trait et de labour , et sur laquelle l'inventeur a sollicité le jugement de votre compagnie.

Votre commission s'est réunie le 28 mai , sous la présidence de M. Dagoneau ; c'est du résultat de ses observations et de son examen que je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Avant de s'occuper de la machine nouvellement créée par le sieur Mullier , vos commissaires ont cru devoir rechercher si elle avait un but d'utilité réel et positif ; si elle n'était point une de ces inventions plus ou moins ingénieuses , qui , après avoir prouvé dans leurs auteurs une heureuse disposition , une féconde aptitude de l'esprit , sont destinées à prendre place dans une collection d'instruments aratoires , comme une chose bien imaginée , mais que personne ne met en application. Vos commissaires ont cru devoir rechercher si le coupe-racines du sieur Mullier satisfaisait à un des besoins de l'agriculture , et s'il atteignait au but que l'auteur avait en vue quand il s'est livré aux combinaisons et aux calculs qui lui ont été nécessaires pour la créer.

Sur le premier de ces deux points , sur celui de savoir si la machine du sieur Mullier satisfaisait à un des besoins de l'agriculture , notre commission a reconnu d'abord que la pratique de nourrir de racines les animaux domestiques offrait un avantage tellement avéré , que de proche en proche , elle s'étendait partout. Dans un grand nombre de fermes , dans plusieurs régiments de cavalerie , il a été prouvé par une expérience longtemps prolongée , que certaines racines sont un excellent aliment pour les chevaux , qu'elles provoquent leur appétit en apportant de la variété dans leur nourriture et les maintenant en un heureux état de vigueur et de santé. Dans les environs de Paris , il est prouvé par une expérimentation qui date également

de fort loin, que certaines racines donnent aux innombrables vaches qui fournissent aux besoins de la capitale, un lait plus abondant et plus délicat, en variant par une alimentation humide et sucrée, la nourriture sèche qu'en hiver les herbes leur fournissent; c'est par suite de cette observation que l'on voit ça et là aux environs de Paris, jusqu'à plusieurs lieues de distance, des champs étendus plantés de betteraves, qui ne doivent point fourbir de matière première aux sucreries, mais servir de pâture aux vaches dont le laitage se distribue tous les matins à la population de la capitale.

Outre l'avantage d'être une bonne nourriture pour les animaux, les racines ont encore celui de remplacer celle que, dans des temps de stérilité et de sécheresse, les prairies ne peuvent point leur fournir, et porter remède à ces famines quelquefois si déplorables, qui ruinent les cultivateurs, les forçant de vendre à bas prix le bétail qu'ils ne peuvent plus nourrir. En effet, les racines se sèment ou se plantent au retour de la belle saison, au moment où l'on peut déjà calculer à peu près si les prairies donneront ou non un fourrage abondant, en se trouvant là en temps utile et tout à propos, pour suppléer à l'insuffisance des récoltes fauchées. Sous cet aspect, elles sont encore un bienfait dont l'agriculteur ne saurait trop remercier le ciel.

Ces diverses considérations prises, vos commissaires ont reconnu que, si les racines étaient une excellente nourriture pour le bétail et une précieuse ressource dans les mauvais temps, il était nécessaire que les agriculteurs qui en font usage et qui les coupent à la main pour les présenter aux animaux, eussent à leur disposition pour les diviser, une machine qui les mît à même de faire cette opération d'une manière facile, rapide et qui économisât le temps et la fatigue. Sous ce point de vue, l'invention du sieur Mallier

lui a paru d'une utilité réelle et positive ; et elle a jugé qu'elle satisfaisait à un besoin.

Pour reconnaître si elle atteignait au but que l'auteur avait et devait avoir en vue , elle en a fait un examen attentif dont voici le résultat :

Sa machine se compose d'un bâti en bois de 3 pieds 6 pouces de hauteur, 2 pieds 4 pouces de longueur et de 17 pouces de largeur. Une trémie à plan incliné reçoit les racines qui tombent par l'effet de leur seule pesanteur, devant un appareil en fonte de 16 à 17 pouces de hauteur. Là, un couteau placé horizontalement, qui se meut de haut en bas, à l'aide d'un manche qui fait saillie en dehors, et qui enlève avec lui l'appareil en fonte dont nous parlons, tombe sur les racines et les tranche en rouelles au moyen d'une prise de rappel, qui a un mouvement d'avance et de recul, le contenu et l'appareil soulevés par le bras qui décrit nécessairement un arc de cercle qu'ils devraient décrire aussi, retombent perpendiculairement. Quand les racines sont tranchées en rouelles, elles se présentent à une ouverture horizontale de deux pouces environ, où elles rencontrent six petits couteaux placés verticalement qui les tranchent de nouveau sur la largeur des rouelles, puis enfin elles tombent à terre amenées à la dimension nécessaire pour que les animaux puissent les saisir avec la bouche et s'en nourrir.

Cette machine ne présente aucune complication et est d'un mécanisme fort simple. Elle n'exige pour être mise en mouvement que la force d'une femme ordinaire ou celle d'un jeune homme sortant de l'enfance. Elle fonctionne avec une telle rapidité qu'il suffit de deux minutes pour trancher un boisseau de pommes de terre qui pèse 20 kilogrammes.

Votre commission, Messieurs, a été pleinement satisfaite de l'examen auquel elle s'est livrée et des essais qu'elle a

faits de la machine inventée par le sieur Mullier. Elle en a apprécié la simplicité et la rapidité d'action qu'elle vient de vous signaler, et a jugé qu'elle serait dans les fermes, dans les manèges, dans les régiments de cavalerie, de la plus grande utilité, pour la division des racines données comme nourriture aux chevaux et aux bêtes à cornes.

Mais ce n'est pas seulement leur opinion que vos commissaires ont prise pour base du jugement qu'ils viennent de prononcer sur la nouvelle invention du sieur Mullier. Ils se sont appuyés sur une autre qui aura un grand poids à vos yeux, parce qu'elle émane d'hommes de capacité et repose sur une expérimentation qui se renouvelle tous les jours.

Vous savez tous, Messieurs, que le sieur Mullier est inventeur d'un hache-paille, fort bien imaginé, qui a figuré à l'exposition du Mans, où il a obtenu un prix, et dont nous ne donnerons point la description, parce qu'il est connu aujourd'hui. Ce hache-paille est, ainsi que le coupe-racine dont nous avons l'honneur de vous entretenir, en usage à l'école de cavalerie de Saumur. Voici l'opinion que les chefs de cet établissement ont manifestée sur ces deux machines, dans un certificat qu'ils ont délivré au sieur Mullier.

« École de cavalerie. Les membres du conseil d'administration déclarent que le hache-paille et le coupe-racine de M. Mullier, coutelier au Mans, sont en usage à l'école de cavalerie et que ces instruments d'un appareil simple et ingénieux, ajoutent au double avantage de causer peu de fatigue à l'ouvrier et de couper bien net, celui de fonctionner très-long-temps sans nécessiter de réparations. »

Nous n'ajouterons rien, Messieurs, à cette honorable et décisive attestation, émanée, ainsi que nous vous l'avons dit, d'hommes parfaitement en position de prononcer un jugement en pareille matière. Cependant nous croyons

devoir vous faire observer, qu'aux avantages signalés par Messieurs de l'école de cavalerie de Saumur et par nous, la machine nouvelle réunit encore celui du bas prix et que l'auteur peut la livrer à l'agriculteur pour la somme de 45 francs.

En conséquence de ce qui précède votre commission conclut :

A ce qu'il plaise à la société de reconnaître que le sieur Mullier a créé une machine utile, qui satisfait à un besoin de l'agriculture et atteint complètement le but que s'était proposé l'auteur, en réunissant à un bon service, une grande modicité dans le prix d'établissement et les frais d'entretien.

Votre commission conclut encore à ce qu'il vous plaise aussi d'ordonner que le présent rapport soit lu en séance publique et imprimé dans le bulletin trimestriel de votre compagnie, pour repandre, autant qu'il est en vous, dans les villes et les campagnes la connaissance d'une machine dont les avantages vous sont prouvés.

RAPPORT

SUR L'ENGRAIS JAUFFRET,

LU À LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE SCIENCES ET ARTS DU MANS,

PAR M. ÉDOUARD GUÉRANGER, membre résident.

Messieurs,

Chargé de vous faire un rapport sur l'engrais Jauffret, je viens m'acquiescer aujourd'hui de cette tâche difficile. Je dis difficile, parce que le procédé étant resté enveloppé de mystère, il est impossible de le juger autrement que par ses résultats, qui eux mêmes n'étant connus qu'au loin d'une

manière positive, ne nous ont été transmis que par les rapports divers qui en ont été faits et qui se contredisent les uns les autres. Les pièces que vous avez mises à ma disposition sont toutes favorables à l'auteur et ont d'ailleurs un caractère respectable, ce sont, sans compter le prospectus de l'auteur, une lettre du préfet des Bouches-du-Rhône, une autre du sous-préfet d'Aix, une liste assez nombreuse de signatures honorables, enfin un numéro du journal l'Académie de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale. En recherchant ce qui avait été écrit sur cette matière, j'ai rencontré des jugemens tout-à-fait opposés, portés par des personnes spéciales et dont l'opinion est recommandable. Certes, Messieurs, mon embarras eut été grand si je n'avais eu le bonheur de trouver dans le Cultivateur, n.º de janvier 1837, une lettre de M. Moll., agriculteur distingué, qui a vu lui-même manœuvrer l'inventeur, a séjourné dans le pays et a pu y recueillir des renseignements positifs sur les effets de cette méthode. C'est dans cette lettre que je vais puiser une grande partie de mon travail. Je commencerai d'abord par vous exposer la méthode; je passerai ensuite à l'application.

Production de l'engrais.

La méthode Jauffret consiste à diviser à l'aide d'instrumens tranchans, mus par un manège, soit la paille, soit les autres substances végétales ligneuses, coriaces ou herbacées, que l'on veut convertir en engrais, et à les arroser avec une lessive alcaline dont la composition constitue le secret de l'inventeur. Bientôt la réaction commence, et au bout de dix à douze jours la désorganisation est assez complète pour que le mélange ait l'apparence du gros fumier. Jusques-là rien de bien nouveau pour la science; on sait très-bien depuis fort longtemps que les substances

alcalines agissent sur les matières végétales et les désorganisent; que plus la masse du mélange est considérable et plus aussi l'action doit avoir d'intensité. Si l'on ajoute à celà la température du lieu où l'expérience se fait (à Aix); on se rendra facilement raison comment des personnes peu familiarisées avec les manipulations chimiques ont pu prendre pour une fermentation merveilleuse ce qui n'était au fond qu'un phénomène chimique très-ordinaire, produit sur une grande échelle. Aussi cette merveille a-t-elle eu peu d'admirateurs à Paris.

On trouve dans le prospectus de M. Jauffret que sa lessive change en engrais non seulement les matières végétales; mais encore toute espèce de terre, *le sable lui-même*. Cette prétention, Messieurs, a du nuire singulièrement à l'auteur; en effet, comment comprendre que du sable, que de l'argile, qui seront toujours, quoiqu'on fasse, argile et sable, comment comprendre, dis-je, qu'en les arrosant d'une certaine lessive on les reduirait en terreau? Cette prétention n'a pu s'expliquer pour nous qu'après la lecture de M. Moll, qui représente Jauffret, comme un simple praticien, *dénué d'instruction*.

Application de la méthode Jauffret.

La question économique agricole; dit M. Moll, que je vais citer presque littéralement dans cette seconde partie de mon rapport, se complique de plusieurs autres questions entièrement locales. Jauffret, en attribuant à sa méthode des avantages aussi grands pour le reste de la France que ceux qu'elle a pour son pays, en prétendant surtout, qu'au moyen de son invention on pourrait, à l'avenir, se passer généralement de bestiaux de rente, a cru que les circonstances, sous l'empire desquelles il avait opéré jusques là, étaient les mêmes partout.

Permettez-moi avant d'aller plus loin de vous présenter ici un exposé rapide de la culture du pays où vivait Jauffret. Cet exposé vous fera comprendre facilement et le succès qu'a dû y avoir son invention et les espérances qu'elle a du lui donner. La partie nord-ouest des Bouches-du-Rhône n'a point d'agriculture proprement dite ; c'est la production végétale seule , c'est le jardinage poussé au dernier degré de perfection avec tous ses avantages , mais aussi avec ses immenses inconvénients qui constituent l'industrie du pays.

Vous concevez facilement que, privés de bestiaux et avec une culture aussi exigeante que le jardinage , les cultivateurs de ce pays doivent être constamment en quête d'engrais. Je ne puis m'empêcher, dit toujours M. Moll, de rapporter, à cette occasion , un fait dont je fus témoin. Je me trouvais à Manosque , et, de la fenêtre de ma chambre , je regardais passer une troupe de chevaux de bât ; suivis , à peu de distance , par leurs conducteurs. Je vis un homme vêtu fort proprement , quitter brusquement ses compagnons , voler vers son cheval qui s'était arrêté pour fianter, recevoir dans son chapeau les précieux crottins , en ramasser quelques-uns qui étaient tombés à côté , et mettre le tout dans un cabat , artistement ouvragé , que portait le cheval. Après quoi , mon homme ayant remis son chapeau sur sa tête , revint auprès de ses compagnons.

La rareté des fumiers, et leur haut prix, augmenté encore dans une énorme proportion , par un transport de quinze et même vingt lieues , occasionnent une telle dépense , sous ce rapport , que les cultivateurs cherchent par tous les moyens possibles à suppléer aux fumiers d'écurie. Les masses considérables de rognures de corne et de peaux , de débris quelconques d'animaux , de tourteaux d'huile , etc. , qui arrivent, dans cette contrée , de tous les points de l'Europe ,

sont insuffisants pour cela. Heureusement que la nature toujours inépuisable est venue en aide à ce pays. Ces immenses étendues de rochers, mises à nu par des défrichements inconsidérés, se sont couverts peu à peu, de cistes, de buis, de romarins, de sauges, de bruyères, de lavandes, de chênes kermès, d'arbousiers et autres plantes analogues. Les cultivateurs coupent ces plantes et les entassent pour en faire de l'engrais.

Toutefois, la nature ligneuse de ces plantes, jointe à la richesse habituelle de l'atmosphère, oppose de grands obstacles à leur décomposition : pour la hâter, on les étend dans des lieux de passage ; et l'étranger voit avec étonnement les rues des villages et de la plupart des petites villes jonchées d'une couche épaisse de ces plantes. Dans le même but, de même que pour augmenter l'énergie de ces fumiers, on y ajoute, mais sans observer aucune règle à cet égard, des excréments, des cendres, et, en général, tout ce que l'on a sous la main en fait de matières fertilisantes, et on les arrose de temps à autre ; néanmoins ce n'est qu'au bout de 5 à 6 mois que ce compost est susceptible d'être employé, et son action, quoique variable, est toujours inférieure à celle du fumier ordinaire.

C'est dans de semblables circonstances, et stimulé par ces circonstances mêmes, que Jauffret a inventé son procédé.

Vous comprenez, dès lors, toute l'importance que devait avoir cette découverte pour ce pays et celle que devait attacher l'inventeur à la promptitude de la décomposition obtenue par sa lessive ; de même que l'espérance qu'il a pu concevoir que sa méthode permettrait, à l'avenir, de se passer de bestiaux dans toute la France.

Si toutes les circonstances, qui ont fait naître cette découverte et lui ont assuré tant de succès dans cette contrée, ne se rencontrent que dans quelques localités restreintes,

elles existent en partie, du moins momentanément, dans une grande portion de la France. Le manque d'engrais est en général le grand vice de notre agriculture : les terres sont pauvres et ne peuvent être améliorées que par du fumier, mais pour se procurer celui-ci, il faut du bétail, et pour avoir du bétail, il faut du fourrage ; or, les terres sont trop maigres pour en produire.

Que dans de pareilles circonstances on offre aux agriculteurs un moyen peu coûteux de transformer promptement en un bon engrais les genets et les bruyères dont ces pays sont ordinairement couverts, et quel changement cette circonstance ne va-t-elle pas opérer dans leur condition ?

Dans ces localités la méthode Jauffret me semble devoir remplacer avec un avantage évident l'écobuage qui s'y pratique assez généralement. De même que celui-ci, elle ne sera pas l'élément principal de production, elle ne sera qu'un moyen d'arriver à cette production qui sera toujours le fumier de bétail.

Quant aux localités bien cultivées en général, aux contrées où les seuls matériaux de litière sont la paille, elles ne me paraissent pas devoir retirer, à beaucoup près, d'aussi grands avantages de l'invention Jauffret. Un simple calcul suffira pour le démontrer et pour prouver, en même temps, quel fâcheux résultat aurait, pour ces contrées, l'adoption de la méthode Jauffret, à l'exclusion du bétail, pour la production des engrais.

Une vache consommant chaque jour 30 livres de foin, ou l'équivalent en autre nourriture, ne reçoit tout au plus que 10 livres de paille pour litière, ces 40 livres multipliées par le chiffre de Bloc, 2, 3 donneraient 92 livres de fumier. La paille pouvant absorber, d'après le même auteur, 2, 8 fois son poids d'humidité, les 10 livres employées dans cette circonstance fourniraient avec l'urine qu'elles ont

absorbées, 38 livres de fumier. Comme cette proportion de la paille au fourrage est à peu près celle qui règne dans toutes les exploitations bien organisées, il en résulterait que si l'on voulait en exclure le bétail pour adopter la méthode Jauffret, la quantité d'engrais produite diminuerait dans la proportion de 92 à 38, c'est-à-dire presque des deux tiers, sans parler de la différence dans la qualité. Ainsi, les cultivateurs, bien loin de songer à mettre de côté leurs bestiaux, doivent au contraire faire tous leurs efforts pour en augmenter le nombre. Le bétail seul peut assurer leur prospérité.

M. Moll termine sa lettre en faisant l'apologie de l'espèce de terreau que Jauffret prépare en arrosant la terre avec sa lessive. Les essais, dit-il, qu'on a fait dans le midi avec ce terreau ont constaté ses bons effets d'une manière irrécusable. Employé en couverture sur les semailles et sur les prairies artificielles et naturelles, il a eu, *m'a-t-on assuré*, des effets très remarquables; et quoique ce terreau me paraisse devoir agir plutôt comme stimulant que comme engrais, son emploi n'en offrirait pas moins d'avantage par la facilité qu'on aurait de le créer dans toutes les fermes et même dans chaque pièce de terre.

Ce passage de la lettre de M. Moll semble être en contradiction avec ce que nous avons dit en commençant sur le prétendu terreau, obtenu par l'arrosement d'une terre quelconque, au moyen de la lessive Jauffret; et cependant nous croyons être d'accord avec lui; ainsi que nous, ce savant agronôme n'a pas compris que la terre était convertie en engrais de la même manière que la paille, le ligneux ou les autres matières végétales, mais seulement imprégnée de la lessive, qui alors serait le seul engrais et dans ce cas, au lieu d'y avoir formation du terreau, il y aurait simplement imbibition d'une manière *stimulante*, comme le dit

M. Moll lui-même. Moyen commode de repartir également sur de grandes surfaces de petites quantités de matière.

En résumé, dit toujours M. Moll, je considère l'invention de Jauffret comme pouvant être utile, comme pouvant avoir d'heureux résultats pour notre agriculture, quand cela ne serait qu'en indiquant à nos cultivateurs l'emploi d'une foule de choses qu'ils laissent perdus, en les habituant à soigner davantage leurs fumiers et à mieux apprécier cette matière précieuse, source de toute prospérité en agriculture. Seulement il ne faut pas, comme l'a fait Jauffret, opposer cette méthode au bétail et prétendre exclure ce dernier ; il faut que ces deux méthodes marchent ensemble et que la méthode Jauffret soit au contraire le moyen pour arriver à l'extention la plus grande du bétail, cette tâche est encore assez belle pour n'être pas dédaignée.

DE LA PERTE DE LA CHALEUR

DANS L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE,

PAR M. VERDIER, PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES,
membre résident.

A voir la manière peu raisonnée dont on emploie les divers combustibles, tels que le bois, la houille, le charbon et les quantités considérables de chaleur qu'on laisse perdre dans l'économie domestique, on dirait que ces objets indispensables de nos premiers besoins seraient inépuisables et à vil prix ; cependant chacun sait qu'il n'en est rien ; le combustible, en effet, est une des parties les plus dispendieuses de nos ménages. Les bois, les forêts ne peuvent déjà plus suffire ; leur destruction journalière pour les constructions, les usines, la marine ne le prouve que trop.

Heureusement que l'homme a été fouiller au sein de la terre et y a trouvé pour les remplacer, à l'état de charbon, les restes d'une végétation puissante qui couvrait la terre bien long-temps avant qu'il pût l'habiter.

Mais il est constant, d'après divers calculs, qu'en combinant mieux nos moyens de chauffage nous pourrions employer cinq ou six fois moins de combustible pour nos usages ordinaires, et obtenir, en outre, de meilleurs effets.

Dans les usines et les manufactures, on ne peut nier que l'art n'ait fait des progrès, mais c'est dans nos maisons, dans la construction des cheminées, des poêles, dans la préparation des aliments qu'il y aurait à faire connaître des améliorations, à propager des principes d'économie déjà consignés dans les mémoires des savants où l'on pourrait dire qu'ils resteront enfouis tant que l'on ne s'occupera pas plus de les populariser.

En effet, que de choses anciennement connues nous sont données comme nouvelles par les derniers inventeurs, parce qu'ils n'avaient pas été à même de lire les ouvrages trop chers ou trop rares, qui les contenaient et dont ils n'avaient d'ailleurs aucune idée. Il existe donc dans les arts comme en agriculture beaucoup d'inventions, de perfectionnements utiles, importants, curieux, qui sont peu connus et qui mériteraient d'être mis en pratique et propagés.

Tel serait peut-être le but principal que devraient se proposer nos sociétés modestes qui sont des intermédiaires, des canaux par où doivent passer, dans la classe moyenne et parmi le peuple, les diverses améliorations, découvertes et inventions que la réunion de leurs lumières, et la variété de leurs connaissances met à même de connaître, soit par les ouvrages et mémoires qui sont en leur possession, soit

par leur instruction qui les rend capables de les apprécier avec plus de justesse.

C'est d'après ces observations que nous nous proposons de vous parler, messieurs, d'un appareil encore peu répandu, qui, tout récemment, a mérité à l'auteur, M. Sorel, deux médailles, une, décernée par l'académie de l'industrie, et l'autre, par la société d'encouragement, et pour lequel il a pris un brevet d'invention.

Cet appareil est un modèle en ce genre, fondé sur les meilleurs principes économiques de la chaleur, et est de nature à devoir être répandu dans la classe moyenne et chez l'ouvrier aisé des villes. On y utilise tout à la fois, la chaleur rayonnante, celle de contact, et celle qui est entraînée par un courant d'air chaud. La cuisson se fait au bain-marie, le potage, les mets ne sont chauffés que par l'eau bouillante, le rôti se cuit en même temps à feu nu. Dans un appareil de moyenne grandeur, la quantité de charbon brûlé ne s'élève pas au delà de cinq à six centimes pendant les six heures de temps que dure l'opération culinaire.

Cet appareil contient une pièce appelée le régulateur du feu, qui est on ne peut plus ingénieuse et qui en fait le plus grand mérite. Voici comment M. Poncelet, dans un rapport à l'académie des sciences, séance du 21 août 1837, s'exprime sur le régulateur du feu de M. Sorel, après l'avoir décrit. « Ce dispositif a été appliqué, par M. Sorel, à divers appareils culinaires fort estimés; il permet de maintenir, à quelques fractions de degrés près, une température constante pendant un temps pour ainsi dire illimité, ce qui le rend applicable à l'incubation artificielle des œufs, à l'échauffement des serres, des étuves, des magnaneries.

M. Péclet, professeur de physique à l'école centrale des arts et manufactures, au nom du comité des arts écono-

miques, dans un rapport fait à la société d'encouragement, dit :

» Une fois que les viandes, l'eau, les légumes, sont placés et que le feu est allumé, la machine fonctionne d'elle-même sans danger, est toujours en ébullition, enfin on peut ne s'en occuper que pour les retirer et les servir. On a donc, sous un petit volume, toute une officine culinaire, bain-marie, chauffage à la vapeur, feu direct et dans lequel on peut disposer de quatre degrés différens de température, ce qui permet d'y placer, en même temps, des aliments de nature très-diverse, tels que des viandes dures, tendres, des légumes verts, secs, dont la cuisson s'opère, avec tout le soin désirable.

En résumé, cet appareil présente une grande simplicité, une grande économie de combustible, un prix peu élevé (1), à la condition si importante de se régler lui-même et de n'exiger aucun soin pendant sa marche.

PROCÉDÉS ÉCONOMIQUES

POUR ACIÉRER LE FER.

Le fer s'use promptement en terre et ploie sous les efforts; l'acier trempé résiste beaucoup mieux et dure plus

(1) Comme preuve que cet appareil est à la portée de toutes les fortunes, nous donnons les différens prix que des renseignements positifs nous ont fait connaître.

N.º 1 pour quatre personnes.....	28 fr.
N.º 2 pour huit personnes.....	35 fr.
N.º 3 pour douze personnes.....	45 fr.
N.º 4 pour seize personnes.....	55 fr.

Cet appareil très-portatif et de petite dimension, peut être placé sur une table pendant qu'il fonctionne et comme la combustion du charbon est très-lente, il ne répand pas de vapeurs malfaisantes de manière à incommoder.

longtemps : mais il est cher , souvent difficile à souder ; en sorte que l'agriculteur évite autant que possible son emploi. On y supplée de plusieurs façons ; les journaux ont depuis peu annoncé un procédé qu'il est utile de répandre , parce qu'il est simple et d'une facile exécution. Les feuilles où on l'annonce parlent de son emploi pour les socs de charrues ; mais il est évident qu'il peut s'appliquer à tout instrument de fer qu'on expose au frottement et dont l'entretien est dispendieux. Il consiste à faire chauffer le soc de fer et un morceau de fonte placés l'un sur l'autre ; lorsqu'ils sont chauds au rouge blanc , on promène à plat le morceau de fonte sur la pointe de fer , en le tenant appliqué et en le faisant couler doucement sur tous les sens de l'instrument qu'on veut acier ; on trempe au rouge cerise , et il paraît tout-à-fait certain que la surface du fer prend la qualité de l'acier : elle résiste à la lime et s'use beaucoup moins dans le sol. Il faut alors admettre que le charbon de la fonte se vaporise et s'insinue dans les premières couches du fer , qui passent par conséquent à l'état d'acier. Lorsque la surface du soc vient à s'user par l'usage , on redonne une nouvelle chauffe avec le morceau de fonte.

Mais on remplit le même but d'une manière plus efficace , plus durable et qui ne demande pas beaucoup plus de main-d'œuvre.

Dans quelques parties de la France , dont le sol renferme beaucoup de petites pierres , et particulièrement des graviers siliceux , on se trouve très-bien de se dispenser d'employer l'acier pour les socs de charrue. On le remplace au moyen d'un morceau de fonte qu'on fait fondre et qu'on étend sur la pointe du soc. Ce fer garni de fonte , qui prend sans doute lui-même une partie du charbon qu'elle contient , et par ce moyen se change en acier , résiste , avec la fonte qui le recouvre , plus que s'il était un morceau d'acier.

Pour exécuter ce procédé, on prend un morceau de marmitte cassée, ou d'autres débris de fonte, d'un pouce à peu près en carré, on le met au feu sur le soc qu'on tourne sens dessus dessous, on chauffe, et lorsque la fonte coule, on l'étend avec un instrument sur tous les contours de la pointe, et on plonge dans l'eau le soc, lorsqu'il est descendu au rouge cerise, pour le tremper. Le dessous du soc conserve le plus de fonte, parce que c'est la partie qui s'use le plus vite.

Ce procédé est aussi utile qu'économique ; il épargne des frais, et le soc, ainsi traité et entretenu, dure plus que si on le chargeait et rechargeait d'acier.

Cette méthode est en usage dans quelques points du département de l'Ain et pourrait être presque partout utile. Elle est aussi employée à Grignon, à Rieux, etc., sous le nom de potivage.

Extrait du journal d'Agriculture de l'Ain:

QUATRIÈME NOTICE

SUR DES MÉDAILLES ROMAINES,

TRouvées à différentes époques dans le département de la Sarthe ;

PAR M. DESJOBERT, *membre résident.*

Messieurs,

Les médailles romaines trouvées dans le département, qui m'ont été communiquées ou que j'ai achetées pendant l'année 1837, depuis ma précédente notice, ne sont pas en aussi grand nombre qu'en 1836 ; mais leur découverte a eu lieu dans beaucoup plus de localités, telles qu'à Allennes, Moncé-en-Belin, Bonnetable, Mont-Saint-Jean,

le Mans, Courgains, Savigné et Montmirail; toutes n'offrent pas des revers assez intéressants pour être décrits.

Je vais vous faire l'explication de celles qui m'en ont paru susceptibles; elles sont au nombre de douze, savoir : une consulaire et onze impériales.

I.^{re} (Médaille consulaire , argent.)

Cette médaille est de Lucius Cassius Longinus, préteur, l'an de Rome 641, ou 113 avant J.-C.

D'un côté, la tête d'une Vestale, sans inscription.

Au revers, un figure jettant dans un vase une tablette sur laquelle on remarque la lettre A., dans le champ est aussi l'inscription : LONGINUS III VIR.

Cette médaille est un monument de la quatrième loi *Tabellaria* que Cassius, alors tribun du peuple, promulgua l'an 616 de Rome; elle était relative aux jugements à rendre contre les accusés de crimes capitaux.

Ce revers nous fait voir de quelle manière étaient prononcés ces jugements. On se servait de tablettes marquées d'un A ou d'un C, *Absolvo*, *Condemno*, je condamne ou j'absous; ces tablettes étaient jettées dans une urne ou un autre vase à ce destiné (voir *Morellius familia Cassia*.)

Cassius Longinus s'était rendu redoutable par les jugements qu'il rendait avec la plus grande sévérité, il condamna deux Vestales qui étaient coupables d'incontinence.

On lui attribue la maxime *Cui bono*, citée si souvent par Cicéron et dont la signification est : « Que tout coupable, » de quelque crime que ce soit, le commet par intérêt. »

Cette médaille a été trouvée à Allonnes.

II.^e (Argent.)

CAESAR AVGVSTVS DIVI F. PATER PATRIAE.

Cæsar Augustus divi filius Pater Patriæ.

César Auguste, Fils du divin Jules, Père de la patrie.

La tête d'Auguste, ceinte d'une couronne de laurier.

Au revers, Caius et Lucius, fils de Marcus Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, revêtus de la robe prétexte, tous deux debout et soutenant deux boucliers posés par terre devant deux hastes ou javelots; on y voit aussi le lituus et le *sympolum* et la légende C. L. CAESARES AVGVSTI. F. COS. DESIG. PRIN. IVVENT.

Claudius Lucius Cæsares Augusti filii consules designati, principes juventutis.

L'empereur Auguste ou Caius Julius Cæsar Octavianus, était fils de Caius Octavius Edile et d'Accia, fille de Julie, sœur du Jules Cæsar; il naquit à Rome ou à Vilitri, l'an 691 de la fondation, ou 63 avant J.-C. Cicéron et Caius Antonius Nepos étant consuls; il n'avait que 4 ans lorsqu'il perdit son père; Jules César, son grand-oncle, l'adopta; et il était âgé de 18 ans lorsque ce dernier fut assassiné au milieu du sénat.

Auguste mourut à soixante-seize ans, après en avoir régné cinquante-cinq, à partir du triumvirat, et 44, à compter de l'époque de la bataille d'Actium, qui eut lieu l'an 723, ou 31 avant J.-C.

Cette médaille confirme ce que rapporte Tacite, liv. I.^{er}, qu'Auguste avait adopté Caius et Lucius, ses deux petits-fils, qu'il les fit proclamer princes de la jeunesse ou héritiers de l'empire, quoiqu'ils n'eussent pas encore 17 ans, et qu'ils fussent consuls désignés avant l'âge voulu par la loi.

Les attributs gravés sur cette médaille sont ceux du consulat et du grand pontificat.

La prétexte était une robe longue, bordée de pourpre, que portaient les consuls; les hastes et les boucliers étaient dans cette circonstance déposés au capitolé comme une offrande faite aux dieux; le lituus était le bâton augural, que

portait le grand pontif pendant les cérémonies des sacrifices, et le *sympulum* était un vase sans pied, d'un orifice oblong qui servait à puiser le sang des victimes dans de plus grands vases.

Cette médaille a été trouvée à Moncé-en-Blin, par un journalier qui bêchait dans un champ; je la dois à l'obligeance de M. Richard, maître-clerc de M. Vidal, notaire en cette ville, qui me l'a procurée.

III.° (Moyen bronze.)

NERO CAESAR. AVG. P. MAX. TR. P.

Nero Cæsar Augustus Pontifex maximus tribunitid potestate.

Néron César Auguste, Grand Pontif, Tribun du peuple.

La tête de Néron, couronnée de laurier.

Néron était fils de Caius Domitius AEnobarbus et d'Agripine, il naquit à Antium, la 14.^e jour de décembre de l'an 790 de la fondation ou 37 de J.-C., sous le consulat d'Acceronius-Proculus et de Pontius Nigrinus; et il mourut en l'an 821 ou 68 de J.-C., à l'âge de 31 ans; il se poignarda pour éviter le supplice auquel l'avait condamné le sénat.

Au revers, la déesse de la Sécurité, représentée sur une chaise, découverte jusqu'à la ceinture, la tête appuyée sur sa main droite, tenant une lance dans la gauche; on voit à ses pieds un autel allumé, auprès duquel est un flambeau et la légende, *SECVRITAS AVGVSTI* à l'exergue *S. C. Senatus consulto*, par ordre du sénat.

Ce revers paraît faire allusion au rétablissement de la tranquillité publique, à l'époque où la paix se fit avec les Arméniens et les Parthes.

Cette médaille a été trouvée aux environs de Bonnetable.

IV.^e (Argent.)

HADRIANVS AVGVSTVS.

Hadrien Auguste.

La tête d'Hadrien couronnée de laurier, au revers la lune presque en son plein, comprenant sept étoiles dans son cintre et la légende *Cos II*, étant à son second consulat.

C'était la coutume chez les anciens de choisir, pour se marier, l'époque où la lune était presque en son plein et accompagnée d'étoiles, un temps pur, clair et serin; considérant ce jour là comme favorable à la génération et à la naissance; c'est probablement pour quoi les premiers jours de chaque mois étaient dédiés à Junon-Lucine et autres déesses ou dieux qui présidaient à ces deux époques.

Proculus remarque sur le livre IV de Ptolémée *de Judiciis*, que lorsque la lune est accompagnée de plusieurs étoiles, au moment de la naissance d'un enfant, ces astres semblent lui promettre de grandes dignités.

Censorinus, chap. 13, *de die natali*, dit: « *Septem stellis inter cælum et terram vagas mortalium geneses moderari.* »

Cette médaille paraît avoir été frappée lors du mariage d'Hadrien et de Sabine sa femme.

Elle a été trouvée dans la forêt de Sillé, commune de Mont-Saint-Jean. M. Pesche jeune, notre confrère, a bien voulu me la céder.

V.^e (Grand bronze).

HADRIANVS AVGVSTVS COS. III.

Hadrien Auguste, consul pour la troisième fois.

La tête d'Hadrien, ceinte d'une couronne de laurier.

Au revers, la légende EXERCITVS RAETICVS :

L'armée de Rethie.

A l'exergue, S.-C : Par ordre du sénat.

L'empereur, à cheval, faisant une harange aux légions envoyées chez les Rhètes, pour empêcher les Gaulois et les Allemands de pénétrer en Italie.

Le pays des Rhètes, Rhæti alpini, ou des Grisons, servait de barrière à l'Italie, et tenait, en respect, la Gaule et la Germanie.

Il y a lieu de croire que quelques soldats, qui sont figurés sur cette médaille et qui portent des enseignes, représentent ces légions, (voir Spartianus et Dion-Cassius), car l'histoire ne parle pas d'expédition qu'aurait pu faire Hadrien, chez ces peuples qui d'ailleurs avaient été soumis deux fois par Drusus et Tibère, sous le règne d'Auguste. (Voir Suetone, chapitre 21).

Madame veuve Haton de la Goupillière a eu l'obligeance de me céder cette médaille ; elle a été trouvée aux environs du Mans.

VI. (Moyen bronze.)

IMP. CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVG.

L'empereur César Trajan Hadrien Auguste.

La tête d'Hadrien couronnée de laurier.

Au revers, la déesse de la fortune assise, tenant sa main droite appuyée sur un gouvernail, et portant sur son bras gauche une corne d'abondance.

A l'exergue, *Fortunæ reduci*, à la fortune de retour, et enfin la légende PONT. MAX. TR. POT. COS. II.

Grand Pontife, Tribun du peuple, Consul pour la seconde fois.

Cette médaille a probablement été frappée après quelques combats desquels Hadrien est revenu victorieux.

Elle a été trouvée dans le terrain dépendant de la maison de feu M. Renusson d'Hauteville, située au Mans, par des ouvriers qui y font des déblais considérables ; elle est d'une

belle conservation, et elle est couverte d'un beau vernis antique.

VII.^e (Moyen bronze.)

DIVA FAVSTINA.

La divine Faustine.

La tête , voilée , de Faustine.

Le revers représente l'éternité , sous la figure d'une vierge assise sur le globe terrestre qu'elle semble cacher avec ses vêtements ; sa tête , couverte d'un voile , levant la main droite au ciel , et s'appuyant , de la gauche , sur une haste ; autour de ce revers est la légende AETERNITAS.

Cette médaille , qui est bien conservée , est de Faustine la mère ; elle a été frappée après sa mort.

Elle a été découverte à Allonnes.

VIII.^e (Argent.)

HER. ETRVSCILLA AVG.

Herennia Etruscilla Augusta.

Le buste de l'impératrice Etruscilla sur un croissant.

L'histoire ne fait aucune mention de cette princesse ; mais il a été reconnu , d'après les médailles , qu'elle était femme de l'empereur Trajan Dece.

Le revers représente la déesse de la pudicité , et la légende qui est autour est PVDICITIA AVGVST.

Elle appartient à M. Lacroix , ex-notaire ; elle a été trouvée en bêchant un jardin dépendant de sa ferme de la Verdière , commune de Courgains.

IX.^e (Petit bronze.)

SALONINA AVG.

Salonine Auguste.

Le buste de Salonine , sur un croissant.

L'impératrice Julia-Cornelia Salonina , d'une famille

ignorée , a d'abord été concubine de l'empereur Gallien , et est ensuite devenue son épouse légitime. Elle était belle et savante , elle favorisa les sciences et les arts , elle fut mise à mort , ainsi que Gallien , à la suite d'une conspiration , le 20 mars 248 , sous les murs de Milan , où s'était renfermé le tyran Aureols.

Au revers , la déesse Junon , tenant de la main droite une patère , et de la gauche , une haste ; à ses pieds est un paon , oiseau qui lui est consacré , et la légende JVNO CONSERVAT.

Junon conservatrice.

X. (or.)

POSTVMVS PIVS AVG.

Postume pieux Auguste.

La tête de Postume , couronnée de rayons.

L'empereur Postume , père , naquit , dans la Gaule , d'une famille obscure ; Valérien lui donna le commandement des légions qui occupaient cette province ; les mêmes légions se mutinèrent et le proclamèrent empereur , l'an de Rome 1011 , ou 258 de J.-C. ; mais il fut tué , avec son fils , l'an 1020 de Rome , ou 267 de J.-C. , par ses soldats , après la prise de Mayence , suite de la victoire qu'il avait remportée sur Lælianus.

Au revers , l'empereur debout , revêtu de la toge ou robe longue , armé du parazonium , et sacrifiant sur un trepied ; de l'autre côté de ce trepied , on voit le dieu Mercure , aussi debout , portant son caducée de la main droite , et de la gauche , sa bourse ; autour , est la légende PM. TR. P. VII. Cos III. PP. : Grand Pontife , Tribun du peuple sept fois , Consul trois fois , Père de la patrie.

Elle a été trouvée aux environs de Montmirail , canton de la Ferté-Bernard.

XI.° (Petit bronze.)

IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG.

L'empereur Caius-Marcus-Aurelius Claudius Quintillus.

La tête de Quintillus , couronnée de rayons.

Quintillus succéda à Claude le Gothique , son frère , l'an 1023 de Rome , ou 271 de J.-C. , au mois de mai ; il fut élu empereur par l'armée et par le Sénat : mais ayant appris que Aurelius avait été proclamé Auguste , il se fit couper les veines et mourut à Aquilée. Son règne ne dura que dix-sept jours , suivant plusieurs historiens , mais Zosime , livre 1.^{er} , chapitre 47 , prétend qu'il aurait régné pendant quelques mois.

Au revers , la déesse de la paix , debout , tenant dans sa main droite une branche d'olivier , et dans sa gauche , une haste avec la légende PAX AVG. la paix d'Auguste.

Cette médaille , ainsi que la précédente , n.° 9 , ont été trouvées dans la commune de Savigné-l'Evêque ; elles appartiennent à notre confrère M. Pesche , qui me les a communiquées.

XII.° (Or.)

D. N. HONORIVS P. F. AVG.

Notre seigneur Honorius , Pieux , Auguste.

Le buste d'Honorius , la tête ceinte d'un diadème en perles , et revêtu de ses habits impériaux.

L'empereur Honorius est né à Constantinople , l'an 1137 de la fondation ou 384 de J.-C. , il était fils de Théodose le Grand ; après la mort de ce dernier , il fut déclaré Auguste , l'an 1148 de Rome , ou 395 de J.-C.

Il partagea l'empire avec Arcadius , son frère , qui eut l'orient , et lui l'occident , et il mourut âgé de 29 ans , à Ravenne , l'an 423 de J.-C.

Au revers , l'empereur foulant aux pieds un captif , et

tenant de la main droite un labarum , et de la gauche , une victoire ; sur un globe la légende Victoria AVGGG. la victoire des trois Augustes ; à l'exergue, CON. O. B., monnaie frappée dans le second hôtel de Constantinople.

Cette médaille a été frappée à l'occasion d'une victoire remportée du vivant de Théodose , puisque le mot Augustorum est exprimé par trois G.

Telle est, Messieurs, l'influence de la numismatique sur l'histoire du monde , qu'elle nous fait connaître les événements arrivés chez les différentes nations , qu'elle rappelle leurs législations, leurs mœurs, leurs usages, leurs cérémonies religieuses, les noms des princes qui les ont gouvernées, ceux des magistrats et des héros qui ont illustré leur patrie; qu'elle nous montre aussi , gravées sur les médailles, leurs effigies, leurs costumes, ainsi que ceux des divinités de chaque pays, leurs attributs et leurs temples.

Qu'elle nous fait remarquer le progrès des sciences et des arts, chez chaque peuple de l'antiquité.

La mythologie revit dans la numismatique , et cette dernière est très-utile à l'archéologie.

Enfin les médailles éclairent l'histoire, lui servent souvent de preuves, et la rectifient quelquefois.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL

DÈS CHANCES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DU NANG.

1838. — *janvier.*

CORRESPONDANCE.

La Société reçoit : I, les Ephémérides de la société d'agriculture du département de l'Indre. — II, le n.º 9, décembre 1837 du journal d'agriculture rédigé par le Comité central de la Côte-d'Or. — III, les n.º 10, 11 et 12 du Bon

Cultivateur, publié par la Société centrale de Nancy. — **IV**, le tome 17.^{me} des Annales d'agriculture du département d'Indre-et-Loire. — **V**, la 2.^{me} livraison du Bulletin de la société statistique de la Drôme. — **VI**, une notice de M. Fontenelle de Vaudoré, membre correspondant, intitulée les Arts et Métiers à Poitiers, pendant les 13.^{me}, 14.^{me} et 15.^{me} siècle. — **VII**, une Notice du même auteur, intitulée : Philippe de Commines en Poitou.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

La Société entend la lecture : 1.^o d'une notice de M. Desjobert, sur un vase antique en verre, trouvé à Andigné près Noyen.

2.^o D'une pièce de vers de M. Laumier, ayant pour titre : le Pauvre et son Chien.

3.^o D'une série d'Observations Météorologiques, recueillies par M. Dagoneau.

4.^o Un Mémoire du même membre sur plusieurs planettes.

Février.

CORRESPONDANCE.

I, le n.^o 9 des Archives curieuses de la ville de Nantes et des départements de l'Ouest, par M. Verger, membre correspondant. — **II**, le journal d'Agriculture et d'Horticulture, publié par le comité central de la Côte-d'Or. — **III**, les n.^{os} 41, 42, 43 et 44 des Actes Administratifs de la préfecture de la Sarthe, terminant l'année 1837 et les n.^{os} 1, 2, 3 et 4 du même Recueil 1838. — **IV**, la livraison de janvier 1838 des Annales agricoles, littéraires et industrielles, du département de l'Arriège. — **V**, une lettre circulaire de MM. les secrétaires-généraux de la sixième session du Congrès scientifique de France, à Clermont, invitant la Société à présenter des questions à cette assemblée. — **VI**, un recueil intitulé : Société Havraise d'études di-

verses , résumé analytique de la 4.^e année. — VII, Mémoires de la société royale d'agriculture , histoire naturelle et arts utiles de Lyon , 1835-1836.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

La Société prend en considération l'invitation des secrétaires-généraux du Congrès de Clermont. Ce Congrès devant être divisé en six sections, la Société nomme six commissions , chargées chacune de présenter les questions de sa spécialité.

La Société entend la lecture de deux Mémoires envoyés au concours littéraire.

M. Anjubault , au nom de la commission dont il fait partie , présente trois questions d'histoire naturelle pour le congrès de Clermont.

Mars.

CORRESPONDANCE.

I , journal de la Société d'agriculture et des comices agricoles du département des Deux-Sèvres. — II, le Bon Cultivateur , ou Recueil agronomique , publié par la Société d'agriculture de Nancy : janvier et février 1838. — III, le n.^o 2 du tome 13 du journal de la Morale chrétienne. — IV, le programme d'un prix , proposé par la Société des sciences et belles-lettres de Blois , à l'auteur du meilleur mémoire sur Denis Papin , de Blois , inventeur des Machines à vapeur. — V, le journal d'agriculture pratique de jardinage et d'économie politique. — VI, une proposition de la Société de vétérinaire du Calvados , d'échanger ses publications avec celles de la Société d'agriculture du Mans , cette proposition est adoptée. — VII, un Mémoire de M. Edom , intitulé : Voyage à Solesme. M. Boyer est chargé d'en faire un rapport.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

La Société nomme dans son sein trois membres chargés de la représenter au Congrès scientifique de Clermont. Ces membres sont MM. Dagoneau, Cauvin et Anjubault.

M. Boyer fait un rapport sur les questions à présenter à la section de littérature du Congrès.

M. Berard, un rapport sur les questions d'agriculture.

M. Blavier, un rapport sur les questions relatives aux sciences physiques et mathématiques.

M. Etoc fils, un rapport sur les questions médicales.

La Société nomme une commission chargée de coordonner toutes ces questions pour les adresser à MM. les secrétaires-généraux du Congrès de Clermont.

La Société continue à s'occuper des mémoires qui lui ont été adressés pour le concours littéraire.

NOTE

SUR

L'ÉCLOSION DES HANNETONS EN 1839.

Quoique ce numéro du Bulletin appartienne à l'année 1838, nous croyons cependant pouvoir y insérer la note suivante de 1839, au moment où chacun est à même d'en vérifier l'exactitude et d'en apprécier l'importance.

Nous avons observé que cette année, qui était l'époque triennale où le ver blanc se métamorphose, la production du hanneton n'a pas été, à beaucoup près, aussi considérable qu'en 1836. Différents cultivateurs que nous avons consulté à cet effet, ont aussi fait la même remarque.

Nous avons cru pouvoir en attribuer la cause, et au zèle éclairé avec lequel nos administrateurs ont fait ramasser, à frais d'argent, dans nos campagnes, le plus de hannetons

qu'il leur a été possible, (1) et aussi à la persévérance avec laquelle les agriculteurs ont poursuivi , dans certaines localités , la destruction du ver blanc. Nous formons des vœux bien sincères pour que ces efforts réunis , qui promettent à l'agriculture l'anéantissement d'un des fléaux les plus menaçants pour nos récoltes , ne se lassent pas d'agir de concert.

Nous rappellerons à ce sujet que M. Menard-Bournichon, membre de la société , a remarqué que dans le canton d'Ecommoy, les terres amandées avec la cendre de chaux n'avaient pas été dévastées par le ver blanc , tandis que les autres avaient beaucoup souffert. M. Salmon , de Sablé , aussi membre de la société , a fait des observations à peu près analogues.

BONS EFFETS DE LA CHAUX

POUR DÉTRUIRE LES LIMACES ET LES INSECTES NUISIBLES A L'HORTICULTURE.

Les horticulteurs connaissent bien les ravages que les limaces occasionnent aux jeunes pousses des plantes et particulièrement aux semis. Voici un moyen commode pour détruire ces animaux.

Il faut visiter son jardin de grand matin , au moment où les planches , moites de rosée , sont couvertes de limaces qui viennent butiner , on répand alors , soit à la main , soit avec un tamis , de la chaux en poudre sur tous les endroits où l'on en aperçoit , toutes celles qui sont touchées périssent , à moins que la pluie ne vienne les laver. Dans ce cas , il faut recommencer cette opération , qui n'est ni embarrassante ni couteuse , et dont le résultat est certain si elle est faite en temps convenable.

Ce même moyen est aussi employé avec succès pour détruire les limaçons , les pucerons et les chenilles.

(1) Voyez le Bulletin 1836, p. 95.

RECHERCHES DE M. GUÉNON,

POUR

LA CONNAISSANCE DES VACHES LAITIÈRES.

M. Guénon, cultivateur à Libourne, envoya il y a quelque temps à la Société d'agriculture, sciences et arts du Mans, le prospectus d'une brochure dans laquelle il enseigne un moyen infallible, suivant lui, pour reconnaître au premier aperçu combien une vache quelconque est susceptible de donner de lait par jour; il engageait en même temps la société à souscrire à cette brochure.

Voici ce que nous trouvons au sujet de cette découverte dans le Cultivateur, journal des progrès agricoles. Nous nous empressons de reproduire cet article afin de mettre ceux de nos lecteurs qui auraient eu connaissance des travaux de M. Guénon, à même d'en apprécier l'importance et l'utilité.

*Rapport de M. Yvart, à la Société royale et centrale
d'agriculture.*

« M. Guénon, cultivateur à Libourne, a fait connaître à M. le ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce, qu'il avait découvert une nouvelle méthode de classer les vaches de toutes races selon la quantité de lait qu'elles peuvent donner par jour, sa qualité, et le temps plus ou moins prolongé pendant lequel elles le conservent;

« M. le ministre a invité la Société à se charger des expériences nécessaires pour constater la valeur de cette découverte; la société a confié ces expériences à une commission composée de MM. Huzard, Girard, Dailly, Payen et Yvart,

M. Guénon, avant de venir à Paris, a cherché à faire juger sa méthode à Bordeaux par le comice agricole central de la Gironde, et à Aurillac, par la Société centrale d'agriculture du Cantal. Il s'est attaché à se procurer des souscripteurs ; il leur promet d'envoyer à chacun d'eux une explication détaillée de sa méthode et des moyens de la pratiquer, aussitôt qu'il aura réuni un certain nombre de souscriptions. En effet, M. Guénon nous a montré une brochure qu'il compte envoyer à tous les agriculteurs qui ont souscrit, et dans laquelle se trouvent établies des divisions indiquant d'une manière précise les qualités laitières des vaches de toutes races. Enfin M. Guénon, qui n'a pas caché à MM. les commissaires de Bordeaux et d'Aurillac sa manière d'examiner les vaches, nous a donné les mêmes détails sous le sceau du secret. En vous parlant de la méthode de M. Guénon, votre commission est obligée de garder une réserve d'autant plus scrupuleuse qu'elle ne partage pas toute la confiance qu'il a dans sa découverte.

« Vous n'avez pas oublié que M. Guénon prétend apprécier la qualité du lait, aussi bien que sa quantité. Sa prétention est encore que son système s'applique aux veaux même les plus jeunes et aux taureaux, dans ce sens que M. Guénon dira, à l'inspection d'un veau femelle, les qualités et les défauts qu'il aura à l'âge adulte, et, à l'examen d'un taureau, les caractères de ses produits. Ces assertions ne sont relatées que pour prouver qu'un examen complet demanderait plusieurs années.

« M. Guénon a classé devant nous 149 vaches laitières, et il a déclaré son opinion sur les qualités de 17 taureaux et veaux mâles, et de 30 génisses et veaux femelles.

« Ces opérations ont duré 4 jours ; elles ont eu lieu : à Monceaux, chez 3 nourrisseurs ; à Alfort, chez 2 cultivateurs, 4 nourrisseurs, et dans la vacherie de l'école

d'Alfort ; près de Versailles , chez 3 cultivateurs ; enfin dans les étables de l'Institution agronomique de Grignon et de la ferme royale de Rambouillet (1).

« Toutes les fois qu'il s'est agi de vaches donnant du lait , les déclarations de M. Guénon et celles des propriétaires ont été recueillies contradictoirement sur la quantité du lait après le vêlage. Dans 25 vaches , les mêmes déclarations ont porté sur la quantité du lait à une époque plus ou moins éloignée de la parturition , dans l'intention de connaître jusqu'à quel point peut être appréciée la propriété qu'ont les vaches de conserver leur lait pendant plus ou moins de temps.

« Nous présentons à la Société les tableaux de ces opérations , contenant les noms et qualités des personnes qui ont bien voulu nous aider , leurs déclarations et celles de M. Guénon.

« Si l'on consulte le 1.^{er} de ces tableaux , on arrive au résultat suivant :

« Dans 21 cas , les déclarations de M. Guénon et celles des propriétaires sont les mêmes.

	Litres.
« Dans 13 cas , la différence est de . . .	1
40	2
19	3
23	4
11	5
14	6
4	7
1	8
3	9

149

(1) Dans la ferme de RAMBOUILLET les expériences ont été faites en présence de M. Bourgeois , qui nous en a adressé une note détaillée.

« Le 2.^e tableau ne donne pas un résultat plus conforme aux promesses de M. Guénon.

« Dans 1 cas, les déclarations de M. Guénon et des propriétaires sont les mêmes.

	Litres.
« Dans 1 cas, la différence est de. . . »	$\frac{1}{2}$
7	1 »
4	2 »
2	3 »
6	4 »
3	5 »
1	7 »

« Ainsi, dans les deux séries d'expériences, soit qu'il s'agisse de la quantité de lait immédiatement après le vêlage, soit qu'il s'agisse de la durée et de l'abondance de la lactation, nous trouvons beaucoup de différences dans les déclarations de M. Guénon et celles des propriétaires. Nous disons alors qu'il s'est trompé, parce que nous considérons comme exacte la déclaration des propriétaires, tout en avouant que de ce côté peuvent exister quelques erreurs. La mesure exacte de ses opérations consiste dans le relevé suivant :

« M. Guénon a jugé des vaches qui ont été déclarées donner en tout 2,573 litres de lait; les erreurs, tant en plus qu'en moins, ont été de 514 litres, soit environ $\frac{1}{5}$ du total.

« Ces faits recueillis, il était bon de déterminer si les caractères qui servent de base au système sont faciles à saisir. Nous répondons affirmativement; nous pensons qu'après un peu d'étude ils peuvent être saisis et appréciés. Nous nous trouvons seulement dans la nécessité de déclarer que ce qui peut jeter de la confusion dans l'application, c'est

le nombre des divisions et sous-divisions. La forme de certaines marques établit, pour M. Guéron, ce qu'il appelle 8 familles; dans chacune de ces familles, l'étendue de la marque détermine la formation de 8 ordres: voilà donc 64 divisions. Dans chacune d'elles les formules varient de 3 degrés, selon la taille des vaches: c'est donc, en définitive, 192 divisions, dans lesquelles peuvent se trouver encore des distinctions relatives à des vaches désignées sous la dénomination de *bâtardes*.

« Il est facile de remédier, nous nous empressons de l'avouer, à ce défaut, qui n'est peut-être pas entièrement du fait de M. Guéron; car dans l'exposé de ses recherches il y a deux choses, la découverte et la manière dont elle est présentée. Le caractère dont il se sert existe sur tous les animaux de l'espèce bovine; il est facile à distinguer et même à mesurer approximativement dans ses formes et ses dégradations.

« L'important est de savoir si ce caractère a la valeur qui lui est attribuée, et secondairement si les observations de M. Guéron peuvent être de quelque utilité, lors même qu'elles n'auraient pas toute la valeur qu'il a cru leur reconnaître. Il ne faut pas confondre ces deux questions.

« Les faits relatés dans ce rapport ne permettent pas d'admettre le système tel qu'il est présenté. Pour peu qu'on réfléchisse à toutes les connaissances acquises jusqu'à présent en physiologie et en hygiène, il est impossible d'admettre des règles aussi rigoureuses, des formules aussi invariables que celles que propose l'auteur de la découverte. Les problèmes ne sont pas si simples; ils sont toujours fort compliqués. Les exceptions aux règles admises dans la brochure de M. Guéron ont été reconnues dans les expériences faites à Bordeaux et à Aurillac; dans nos expériences, ces exceptions ont été fort nombreuses. Nous en sommes au

point de discuter si la règle existe, c'est-à-dire si le signe dont il est tenu compte a de la valeur.

« A cet égard, vous allez juger dans quel embarras nous place notre position près de Paris. Pour déterminer si décidément M. Guénon a fait une découverte de quelque utilité, il faut lui faire examiner de grands troupeaux dont toutes les bêtes ont été élevées et sont nourries dans les mêmes conditions, et il faut, de plus, que ces troupeaux contiennent des animaux de qualités très différentes. Ces grands troupeaux sont fort rares dans les environs de Paris, et, quand ils existent, il est encore plus rare qu'ils contiennent de mauvaises vaches. Indépendamment de ce que, dans le nord de la France, les races sont bonnes pour le lait, les nourrisseurs et les cultivateurs épurent les troupeaux de manière à ne conserver que des bêtes rapportant du bénéfice. Il devient ainsi fort difficile de trouver, dans la même étable, des vaches tout à fait mauvaises, au milieu de vaches bonnes laitières.

« Dans le petit nombre d'observations de ce genre que nous avons pu faire, M. Guénon a été plutôt heureux que malheureux. Alfort, Rambouillet et Grignon peuvent être particulièrement cités, à cause de la certitude des déclarations des vachers. A Rambouillet, une mauvaise vache, la seule qui existât dans l'étable, a été bien désignée; à Alfort, une vache fort inférieure aux autres a été reconnue; M. Guénon a signalé, à Grignon, une vache qui était dans les mêmes conditions, et il s'en allait satisfait, quand nous lui montrâmes deux vaches, dont l'une conservait bien son lait, et dont l'autre le perdait fort peu de temps après la parturition : il se trompa dans les deux cas.

« Une circonstance nous frappa dans l'estimation des veaux mâles et femelles de Grignon; les mâles furent classés, en général, au-dessous des femelles; il n'est cependant pas

probable que les mâles dégénèrent quand les femelles conservent leurs qualités. Il est bien plus probable que le sexe apporte des différences dans la valeur de la marque.

« Quand on veut déterminer si M. Guénon n'est pas dans une erreur complète, il faut lui tenir compte de toutes les expertises dans lesquelles ses déclarations ne se sont que peu éloignées de la vérité; le nombre en est considérable, comme on peut le voir dans le résumé de nos expériences.

« D'après ces considérations, nous pensons que son système ne doit pas être rejeté, et qu'il mérite d'être plus complètement examiné. Le signe dont il se sert est nouveau, il a passé jusqu'à présent inaperçu; en théorie, il n'est pas déraisonnable de l'admettre, et il est à présumer qu'il a quelque valeur.

« La découverte de M. Guénon devant s'appliquer aux races de toute la France, la publication de sa brochure est le seul moyen qu'il y ait de résoudre cette question. La bonne foi qui nous a paru exister dans son auteur, la confiance qu'il a dans son procédé, les démarches et les voyages qu'il a faits, l'importance dont pourrait être sa découverte, nous font un devoir d'émettre le vœu qu'il soit encouragé à raison des recherches auxquelles il s'est livré. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. SOSSON,

CURÉ DE LA BACONNIÈRE,

COMMUNIQUÉE A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DU MANS,

PAR M.^{sr} BOUVIER, ÉVÊQUE DU MANS.

(Voir dans le Bulletin 1836, page 155, une autre lettre du même auteur).

Ma ferme est maintenant soumise à l'assolement indiqué dans ma lettre du mois de décembre 1836; la pomme de

terre , le lin , le froment et le colza occupent toute la terre labourable.

Conformément à vos désirs , je m'empresserai , aussitôt que la récolte sera terminée , de vous exposer les résultats que j'aurai obtenus , et les observations que j'ai pu faire sur la culture du colza ; dans nos contrées. Veuillez me permettre , aujourd'hui , de vous parler d'une nouvelle charrue dont j'espère quelque utilité pour donner aux labours plus de perfection.

Les meilleures charrues laissent à désirer dans beaucoup d'occasions ; on regrette qu'elles ne divisent pas assez le sol et qu'elles n'enfouissent pas parfaitement le gazon. Le plus ordinairement , elles ne font que mettre sur le côté , au lieu de la retourner en entier , la tranche de terre levée par le soc.

Plusieurs labours , exécutés à des intervalles éloignés , peuvent remédier à cet inconvénient ; mais , outre qu'il y a dépense de temps et de travail , il est impossible d'user de ce moyen quand une récolte doit succéder immédiatement à une autre récolte , ce qui se pratique dans toutes les terres cultivées avec soin , qu'on ne laisse se reposer que par la diversité des produits. Aussi arrive-t-il souvent que placé dans l'alternative de semer trop tard , ou de semer après un seul labour , on s'expose à deux chances de non succès , un sol peu meuble et mal nettoyé.

Je sais qu'après la charrue , on n'emploie pas sans effet l'extirpateur ou la herse ; ces instruments aplanissent la surface et l'ameublissent , l'un plus , l'autre moins ; toutefois , ils n'atteignent pas le but désiré ; ils remettent au jour des plantes nuisibles , pleines de vie et disposées , si la saison est pluvieuse , à s'emparer du terrain ; ils ne peuvent contribuer à en faire périr une partie , qu'aidés d'un soleil ardent.

J'ai cru apporter, à ce mal, un commencement de remède, en construisant, pendant les mauvais jours de l'hiver, une charrue que je crois de forme nouvelle; du moins je n'ai point lu ni entendu dire qu'il en ait été construit de ce genre. J'ai la confiance qu'immédiatement après cette charrue je pourrai herser et ensemenner aussi sûrement, qu'après plusieurs labours faits avec les autres, à des époques différentes. Elle divise en trois la bande de terre qui ailleurs reste entière. Ce n'est point seulement au moyen de coutres, comme des agriculteurs l'avaient essayé autrefois, c'est avec trois socs qui ont chacun contre et versoir, ou l'équivalent.

Le premier soc, qui est d'une forme toute particulière; est placé en tête, et a pour fonction de détacher, horizontalement, à une légère profondeur, le gazon de la superficie, de le renverser dans la raie tracée précédemment, et de nettoyer ainsi les deux tranches de terre qu'enlèvent les socs qui marchent derrière. Pour cette raison, je le nomme enfouisseur. Si le travail a lieu dans un sol pierreux, il ne faut qu'un instant pour suspendre son action, ou pour le lui rendre. Je présume que l'on peut le placer sur toute autre charrue, avec quelques modifications que l'usage indiquerait.

Viennent ensuite les deux autres socs; ils sont solidement adaptés, l'un à droite, l'autre à gauche, à un age de longueur moyenne. La pointe du premier commence où finit le sep de celui du milieu. Avec l'aide des coutres, et par la manière dont ils sont espacés, ils coupent en deux, dans toute sa profondeur, la bande que vient de peler l'enfouisseur, et qui, avec la charrue ordinaire, est enlevée d'une seule pièce. Le gazon se trouve ainsi renfermé hermétiquement, et, au lieu de nuire à la nouvelle récolte, il devient un engrais.

Je viens de mettre sur les deux derniers versoirs des dents de fer assez inclinées pour qu'elles n'empêchent pas la terre d'y glisser. Elles produisent l'effet d'une petite herse, agissant sur le côté de chaque tranche, à mesure qu'elle se forme en guéret.

Je n'ai pas encore mis cet instrument à toutes les épreuves possibles, je n'ai pu faire qu'un essai de l'enfouisseur et des dents fixées sur les versoirs. Je m'en suis servi avant ces additions qui sont à peine terminées ; il rendait le sol assez meuble, mais il ne cachait pas parfaitement les plantes parasites.

Il est inutile de dire qu'il n'est pas propre à un défrichement ; les pierres, les racines seraient un obstacle à sa marche. Il réclame une terre habituellement cultivée, et par la nature de sa construction, et parce qu'il doit donner un labour profond sans lequel l'herbe ne serait pas assez couverte pour certaines récoltes. Je m'en suis servi pour charruer une pièce de terre située sur une pente rapide et qui n'avait pas été labourée depuis deux ans ; il s'enfonçait de neuf à dix pouces, quoiqu'il ne fut tiré que par deux chevaux et deux vaches de force moyenne, qui ne paraissaient pas fatigués excessivement.

J'ai remarqué qu'il convient mieux à faire des planches que des sillons, la terre trop morcelée ne peut se tenir en ados, et d'ailleurs, le premier soc n'agit d'une manière égale que sur un sol uni. Il ne serait peut-être pas impossible, dans un pays sablonneux, et avec un attelage assez fort, de faire double cette charrue et de former, d'un seul trait, et à quatre raies, un billon de deux pieds de largeur.

Il m'a semblé que cet instrument, qui avec tous ses socs n'excède pas la longueur des autres charrues, était de nature, quand il peut fonctionner, à exécuter un labour aussi rap-

proché que possible du travail fait à la bêche, et que l'on sait être le meilleur dans beaucoup de cas.

Je l'avais d'abord construit sur le plan de l'araire, et j'avais placé à la partie antérieure de l'age, une roulette que je regardais comme un moyen de transition de la charrue à avant-train, à l'araire simple, que l'on assure exiger moins de force de tirage. Soit défaut de construction, soit maladresse du garçon de charrue, et probablement par ces deux motifs, sa marche n'était point régulière, et je l'ai fait à avant-train. L'exécution atteste mon inexpérience et celle de mon maréchal. Si jamais j'ai occasion d'en faire une seconde *édition*, j'en chargerai un habile serrurier de mon voisinage, qui construit très-bien la charrue Domballes.

Si cet instrument, lorsqu'il sera bien éprouvé, offre effectivement quelque avantage, son acquisition sera aussi une occasion de dépense; et, cependant, le prix élevé de ceux que l'on regarde comme nécessaires à une bonne exploitation, est déjà un grand obstacle à leur adoption. Pour détruire cette difficulté, il faudrait que l'on cherchât le moyen de placer, à volonté, sur un même age, et d'en ôter, en peu de temps, les instruments les plus utiles, moins herbes et les rouleaux. On adapterait à un age solide, les grosses charrues, et à un age plus léger, la charrue à battre, le rayonneur, la houe-à-cheval. En simplifiant ainsi les choses, et en mettant moins de luxe dans la construction, on pourrait se procurer une diminution de deux tiers sur les prix actuels, diminution qui serait toute en faveur des petits propriétaires et des petits fermiers qui ne possèdent qu'un attelage et n'ont pas besoin de tant d'ages, de tant de régulateurs ou d'avant-trains, de tant de moncherans. Nous sommes encore réduits, dans l'art le plus nécessaire, à l'état d'un artisan qui serait contraint d'avoir autant de vilebrequins que de méches pour percer son bois. Je sais

qu'il y aurait de grandes difficultés à surmonter pour les grosses charrues, les autres instruments en présentent bien moins.

Dans plusieurs départements, on vient de fondre en un seul instrument la herse et l'extirpateur, et l'on s'en sert avec beaucoup de succès. Il a la forme de la herse, et se compose, comme elle, d'un certain nombre de rangées de dents faites sur le modèle ordinaire; les dents des autres rangs sont construites sur le modèle des socs de l'extirpateur, mais elles sont bien plus petites; elles ressemblent à une lame recourbée, placée de manière à couper horizontalement, et ne faisant avec leur pied qu'une seule pièce de fer.

En évitant le luxe dans la construction, des cultivateurs de ma paroisse bâtissent sur le plan de ma charrue à deux versoirs, que j'ai achetée 70 fr., des charrues solides et faisant de bon travail, qui ne leur coûtent que 25 fr. Ces faits donnent l'espoir que le temps amènera d'autres améliorations de ce genre, avec lesquelles les progrès de l'agriculture ne pourront manquer d'être rapides.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

SCIENCES ET ARTS DU MANS.

SÉANCE PUBLIQUE DU 18 JUIN 1838.

M. Dagoneau, président, a ouvert la séance.

Il a fait une allocution dans laquelle il a exposé l'origine de l'agriculture, née de la nécessité; ses progrès dus au génie industriel de l'homme; les causes qui ont retardé ou accéléré ces progrès; enfin l'état actuel prospère de l'agri-

culture , qui ne permet plus de craindre le renouvellement de ce fléau destructeur, la famine , qui moissonna en France en 1709 , une partie de la population.

M. le président signale deux époques , auxquelles l'agriculture , en France , doit principalement ce mouvement progressif qui a hâté son développement. C'est le règne de Henri IV et la révolution régénératrice de 1790.

Sous Henri IV , le grand Sully fit opérer d'immenses défrichements , forma des prairies artificielles , et dessécha de vastes marais qui bientôt se couvrirent d'abondantes moissons.

On vit sous les règnes suivants , également favorables à l'agriculture , se former ces Sociétés savantes qui recueillant tous les faits résultant des meilleurs essais dans la culture des terres , en firent une corps de doctrine , et composèrent , avec quelques autres savants , ces ouvrages dans lesquels ils enseignent la véritable théorie de la science agricole , fondée sur les lois mêmes de la nature , avec l'indication des meilleures méthodes connues.

L'agriculture commença alors à sortir de ces voies étroites où la routine et l'habitude la retenaient dans une sorte d'esclavage.

De nouveaux instruments aratoires furent inventés , d'autres perfectionnés , et leur emploi dirigé avec beaucoup plus de discernement.

Mais l'obstacle le plus grave qui s'opposait , depuis plusieurs siècles , au développement de l'agriculture , en France ; était l'état de servitude des agriculteurs , sous le régime féodal. Tant que le cultivateur a été attaché à la glèbe , tant que les droits de propriété du citoyen sur ses terres ou sur leurs produits , ont été , ou méconnus , ou altérés , l'agriculture a été et a dû être languissante. Travailler et ne pas jouir du fruit de ses travaux , voir ses récoltes passer

entre les mains d'un maître hautain et sans pitié, ou, en tout cas, se voir accablé d'impôts énormes, quand des classes privilégiées en étaient affranchies, telles étaient les causes de découragement qui prolongeaient l'agriculture dans son enfance.

La révolution de 1790 éclata; les droits de propriété, que les progrès de la civilisation avaient déjà fait reconnaître, furent solennellement proclamés; et chacun, sous la protection des lois, put jouir, avec sécurité, du fruit de ses travaux.

L'agriculture alors, délivrée de toutes entraves, prit le plus grand développement, et ses progrès, toujours croissants, ont constitué l'état prospère où elle se trouve aujourd'hui.

Si l'agriculture doit à la sagesse de notre législation actuelle, ses progrès, les arts industriels doivent également à la liberté que les lois nous assurent, et qui ont détruit ce monopole odieux, connu sous le nom de *maîtrise*, les immenses développements qu'ils ont reçus.

Les arts industriels, unis à l'agriculture, procurent aux hommes, non seulement des aliments sains agréables et abondants, mais encore tout ce qui constitue les commodités de la vie. Ils ont concouru au développement de l'agriculture, par la création de divers instruments agricoles, aussi ingénieux qu'utiles, dont nous faisons usage.

De son côté, l'agriculture a secondé l'industrie, en lui fournissant ses riches produits par elle mis en œuvre et importés dans notre pays, de toutes les parties du globe.

C'est ainsi que l'agriculture et les arts industriels se prêtent de mutuels secours, et croissent ensemble.

La sagesse de l'administration contribue puissamment au développement de ces deux branches de la prospérité publique.

Dans notre département, des concours de bestiaux viennent d'avoir lieu, et M. le préfet a créé 12 comices agricoles pour diriger les cultivateurs dans l'exploitation de leurs terres. Ces comices, composés de cultivateurs expérimentés, feront connaître les avantages ou les inconvénients des méthodes en usage, et indiqueront les perfectionnements dont elles sont susceptibles. La réunion de ces comices entretiendra cet esprit d'émulation si favorable aux progrès de l'agriculture.

M. le préfet, de concert avec le conseil général, avait arrêté qu'une exposition des produits de l'industrie et des arts aurait lieu le 24 mai 1836. Cette exposition a offert les résultats les plus satisfaisants, dans toutes les branches des arts industriels.

M. le président, en énumérant les causes auxquelles l'agriculture et l'industrie doivent leur prodigieux accroissement, signale spécialement la formation des grands établissements agricoles de Grignon, de Roville, de Ménil-St-Firmin, en France; de l'institut agricole de Fillemborg, à Howill, près Berne, et celui de John Sincler, en Angleterre. Dans tous ces établissements, où un grand nombre d'élèves sont admis, on rencontre la théorie de l'art agricole jointe à la pratique.

Il signale également ces utiles associations, employant d'immenses capitaux pour la création des concours, des usines, des chemins de fer, etc.

M. le président, termine son allocution, en proclamant les noms des agriculteurs qui ont remporté, dernièrement, les prix du concours des bestiaux, et vont recevoir des médailles d'honneur à la fin de cette séance.

DISTRIBUTION
DES PRIX ACCORDÉS AUX AGRICULTEURS,
POUR L'ÉDUCATION DES BESTIAUX.

1.º Concours des Poulains.

M. Abot , d'Yvré , a remporté le premier prix.
M. Lacroix , de St-Saturnin , le second prix.

2.º Concours des Pouliches.

MM. Etienne Cocu , de Chassillé , a obtenu le premier prix.
Jousselin , d'Ardenay , médaille d'argent.
Batteux , René , de Sargé , médaille d'argent.
Cahoreau , médaille de bronze.

3.º Concours des Taureaux.

MM. Hourdel , d'Yvré , a remporté le premier prix.
Le Batteux , de Rouillon , médaille d'argent.
Aubert , de St.-Pavace , médaille d'argent.
Hervé , de Sargé , médaille de bronze.

4.º Concours des Génisses.

MM. Le Batteux , de Sargé , ont obtenu le prix.

PRIX PROPOSÉS

PAR LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE , SCIENCES ET ARTS DU MANS.

AGRICULTURE.

M. le président a ensuite exposé que la société , dans la séance du 27 juin dernier , avait arrêté qu'il y aurait différents concours , tant en agriculture que pour les arts industriels , pendant les années 1838 , 1839 , 1840 , et 1841 , et qu'elle distribuerait les prix dans ses séances publiques de ces mêmes années.

Que pour les concours agricoles , il sera décerné :

1.^o Pour 1839 , une médaille d'or , de 80 fr. , à celui qui aura perfectionné , dans ce département , l'éducation des abeilles.

2.^o Pour 1840 , deux médailles d'or , de 50 fr. chacune , à ceux qui auront introduit la culture du colza dans ce département.

3.^o Pour 1841 , deux médailles d'or , de 80 fr. et 50 fr. à ceux qui , pour l'éducation des vers à soie , auront planté le plus grand nombre de pieds de murier blanc et multicaule.

INDUSTRIE.

Quant aux concours relatifs aux arts industriels il sera décerné :

1.^o Pour 1838 , une médaille d'or de 100 fr. , pour la découverte d'une pierre propre à produire , par la cuisson , une chaux analogue au ciment romain de Pouilly et de Vassy.

Et une autre médaille d'or de 50 fr. , à celui qui aura fourni des produits supérieurs à nos meilleures chaux hydrauliques naturelles.

2.^o Pour 1839 , une médaille d'or , de 100 fr. , à celui qui aura fabriqué , avec le suif du pays , des bougies dont la qualité se rapprochera de la bougie connue , dans le commerce , sous le nom de bougie de l'Etoile. Et une autre médaille de 50 fr. , à celui qui sera parvenu à rendre moins insalubre , la fabrication de la chandelle.

3.^o Pour 1840 , une médaille d'or , de 100 fr. , à celui qui aura trouvé le moyen de préparer facilement une boisson salubre , d'une assez longue conservation , et peu coûteuse.

4.^o Pour 1841 , deux médailles d'or , de 100 et 50 fr. , à ceux qui auront introduit , dans les campagnes , une fabrication facile de sucre de betteraves et de maïs.

M. le président donne lecture du programme de tous ces divers concours ; lequel programme a déjà été imprimé et inséré dans le bulletin de la Société , du 2.^e trimestre de 1837.

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

SCIENCES ET ARTS DU MANS ,

RÉDIGÉ PAR M. BÉDEL, SECRÉTAIRE.

Messieurs ,

En acceptant les fonctions que m'ont conféré vos honorables suffrages , j'ai contracté , je le sens surtout aujourd'hui , des obligations difficiles à remplir , il faudrait , pour les accomplir dignement , un talent à défaut duquel je m'efforcerai , du moins , d'être exact , et peut-être aurai-je satisfait à l'une des conditions du compte que j'ai à vous rendre.

Votre société , dans l'année qui vient de s'écouler , a-t-elle ressenti cette impulsion progressive imprimée de nos jours , aux sciences et aux arts ? il est permis de le croire , si l'on considère les travaux nombreux auxquels vous vous êtes livrés , l'extension que prennent , chaque jour , vos relations avec les sociétés des autres départements , les demandes d'admission qui vous ont été présentées et dont vous avez accueilli le plus grand nombre.

En recevant , comme membre correspondant , M. de la Fontenelle de Vaudoré , au nombre de vos membres résidents , M. le préfet de ce département , MM. Blavier , Quentin , Tournesac et Laumier , vous avez acquis de nouveaux inter-

prêtes, à la science administrative, à la géologie, à la numismatique, à l'archéologie, à la littérature.

Je devais rappeler les noms des nouveaux élus, avant d'associer leurs travaux à ceux de leurs collègues plus anciens.

Si vous devez vous féliciter de ces nouveaux choix, vous avez à déplorer la mort de trois de vos collègues.

La cendre de M. Renvoizé, sous-principal du collège du Mans, n'est point encore refroidie; les regrets de tous ceux qui l'ont connu, l'ont accompagné dans la tombe, et le souvenir de ses vertus, des soins paternels dont il ne cessa d'entourer ses élèves, restera profondément gravé dans leurs cœurs. Vous avez fait une perte difficile à réparer dans la personne de M. Lespine, dont M. Vallée, cédant au besoin de son cœur, va, dans un instant, vous retracer les vertus et les talents.

Enfin les rangs de vos membres correspondants se sont encore éclaircis par la mort de M. Martené, de St-Pater.

J'ai cru devoir adopter, dans le compte que je vais avoir l'honneur de vous rendre, la marche que suivit, en pareille circonstance, M. Anjubault, mon prédécesseur, à la retraite duquel vous avez donné de si justes regrets.

Je vous entretiendrai donc d'abord, de vos rapports extérieurs, ensuite, des travaux de vos membres correspondants, Je terminerai en vous retraçant ceux de vos membres résidents.

PREMIÈRE PARTIE.

M. Verger, propriétaire au Lude, vous a fait connaître une nouvelle espèce de pomme de terre, dite de Rohan.

Cette espèce, pour réussir, n'exige pas d'autres soins, d'autre choix de terrain, que la pomme de terre commune, et lui est bien supérieure pour la quantité des produits, sans le lui céder en qualité.

Les résultats recueillis par M. Verger , de la culture de ce tubercule , ont été confirmés par les essais non moins heureux de M. Brouard , propriétaire à Conlie.

M. Verger vous a fait aussi part des soins qu'il donne à l'amélioration des vins dans notre département, et sait avouer, avec une franchise rare chez un propriétaire , que le succès n'a pas toujours couronné ses expériences, mais dans les inventions, les tentatives d'améliorations, les efforts constants triomphent seuls des obstacles. M. Verger paraît pénétré de cette vérité, en se proposant de redoubler de soins pour atteindre le but qu'il se propose. La société industrielle d'Angers a eu recours à vos lumières, pour en obtenir des renseignements sur les pressoirs à vin et à cidre, les plus économiques et les plus forts de pression , usités dans votre département.

Tout récemment encore , la même société vient de solliciter le concours de vos efforts pour les succès de l'exposition industrielle qui doit en ce moment repandre tant d'éclat sur la ville d'Angers.

La société d'agriculture de Rhodéz vous a consultés sur les moyens de propager, en France , la culture du mûrier, et de nous affranchir du tribut que notre commerce de soie paie aux nations étrangères. En effet, la France , avec les ressources de son agriculture, et , sous son beau climat , ne devrait-elle pas se suffire à elle-même , pour cette branche d'industrie.

M. Jauffret vous a fait part d'un nouvel engrais artificiel qu'il a découvert.

M. Hugues vous a fait connaître le semoir dont il est l'inventeur. Le congrès scientifique de France , dont la session doit se tenir à Clermont-Ferrand , au mois de septembre prochain , vous a invités à déléguer quelques-uns de vos membres pour vous représenter au congrès , et

à lui soumettre plusieurs questions à résoudre , dans l'intérêt des sciences et des beaux-arts.

Les travaux dont se sont occupées vos diverses commissions et dont je rendrai compte dans la troisième partie de mon rapport , prouvent que vos sympathies ont compris l'appel fait à votre zèle.

M. Lair, de Caen , vous a offert sa description des jardins de Crusset , dans les environs de Boulogne-sur-Mer.

M. Paringault vous a fait hommage de sa notice sur la ville de Laon.

M. Piet , clerc de notaire , vous a prouvé de nouveau , son zèle pour la recherche des antiquités dont notre département est si riche ; vous avez entendu , avec un vif intérêt , la lecture de sa notice historique sur le carrefour de la Tuerie, commune de Coulans.

M. Mullier , coutelier au Mans , vous a soumis deux instrumens qu'il a inventés , l'un pour hacher la paille, l'autre pour couper les racines destinées à la nourriture des bœufs ; vous vous êtes rendus avec empressement aux vœux de cet ingénieux mécanicien. Vous allez entendre sur son invention, par l'organe de M. Suhard , le rapport de votre commission (1).

Madame Clarisse Beaudou de Beaumont-le-Vicomte , vous a fait hommage de son théâtre des familles ; comme Berquin, dont l'ouvrage de Madame Beaudou rappelle le genre et le style , l'auteur sait faire goûter à l'enfance les enseignements de la morale en les parant de l'attrait d'un innocent plaisir. Monseigneur l'évêque du Mans a continué de donner les plus vifs encouragements aux progrès agricoles.

Aussi, M. Sossén , curé de la Baconnière (Mayenne) ,

(1) Ce rapport de M. Laumier a été imprimé dans le dernier numéro du bulletin.

a-t-il doté de précieuses améliorations l'agriculture de sa commune , en soumettant d'après les avis de M. Bouvier la ferme qu'il faisait valoir à l'assolement suivi pour les terres bien cultivées.

Les avantages recueillis par M. Sosson se trouvent consignés dans la lettre qu'il adresse à Monseigneur et que ce prélat éclairé s'est empressé de vous transmettre (1).

M. Sosson ne s'est point contenté de ces améliorations , il a inventé une charrue , qu'il vous a décrite et dont vous avez pu apprécier l'utilité. Cet instrument , après avoir atteint son dernier degré de perfection , deviendra peut-être rival de la charrue Granger et autres , dont on ne peut nier aujourd'hui la supériorité (2).

Je terminerai l'énumération de vos rapports extérieurs , en vous rappelant que vous avez conservé tous ceux que vous possédiez d'abord et que vous en avez établi de nouveaux avec les sociétés de Loir-et-Cher , Tarn-et-Garonne , Nancy , du Puy , du Jura , de la Drôme , d'Indre-et-Loire et la Société vétérinaire du Calvados.

DEUXIÈME PARTIE.

Ceux de vos membres correspondants , qui vous ont communiqué leurs travaux , sont en petit nombre.

M. de Clinchamp (Auguste.) , vous a fait connaître son précis sur la culture de la betterave.

M. Barbout a découvert le moyen de préparer et broyer le chanvre sans lui faire subir le rouissage à l'eau. L'inventeur à la place de cette insalubre opération use d'un procédé qui n'altère en rien la qualité de la plante.

M. Guérin , secrétaire de la société de Blois , vous a demandé des renseignements sur la statistique sericicole de

(1) Voyez le Bulletin 1836 , page 155.

(2) Cette seconde lettre de M. Sosson est imprimée dans ce numéro.

votre département. Cette demande et celle dont j'ai parlé plus haut, que vous a faite la société de Rhodéz, ont dû vous prouver combien les idées industrielles tendent à la prospérité de nos fabriques de soies.

Vous partagerez ces idées ; vous vous rappellerez que vos pères cultivèrent le mûrier avec un succès tel, que la Touraine était devenue tributaire de votre province.

M. Salmon, propriétaire à Sablé, vous a indiqué comme moyen de préserver les provins des larves de hameton, l'emploi de la chaux avec la fane de ces provins.

Vous avez fondé l'admission de M. de la Fontenelle de Vaudoré, comme membre correspondant, sur deux notices dont il est l'auteur ; la première, les arts et métiers à Poitiers, pendant les 13.^e, 14.^e, 15.^e siècles, n'offre pas seulement un intérêt de localité, elle annonce encore de la part de l'auteur de profondes recherches, sur les premiers siècles de la monarchie ; ces recherches sont autant de sources où peut aller puiser l'homme qui s'adonne à l'étude de notre histoire.

La seconde, Philippe de Commines en Poitou, se rattache à l'une de nos époques historiques les plus remarquables : le règne de Louis XI.

Dans cette notice, l'auteur produit sous son véritable jour le caractère de Commines ; s'il lui accorde le premier rang parmi les historiens de son temps, il lui refuse ces grandes qualités dont nos faiseurs de chroniques se sont plu à l'orner. M. de la Fontenelle ne peut excuser la défection de Commines, qui passa du service de Charles-le-Téméraire, son bienfaiteur, à celui de Louis XI, près duquel il pouvait mieux satisfaire la cupidité dont il était dévoré.

M. de la Fontenelle relève en outre plusieurs erreurs dans lesquelles sont tombés à l'égard de son héros, notre vieil historien Mezeray et plus récemment Walter-Scott, dans

son Quentin Hurward. Les assertions de l'auteur sont empreintes d'une couleur de vérité que vient encore fortifier son séjour dans les mêmes lieux où Commines passa les dernières années de sa vie. M. de la Fontenelle a pu, sur l'existence de cet historien, homme d'état, obtenir des renseignements dont l'authenticité ne saurait être contestée.

M. Gendron, médecin à Château-du-Loir, vous a offert son ouvrage sur les moyens curatifs du retrécissement de l'œsophage.

M. Edom, votre compatriote, inspecteur de l'académie de Caen, vous a fait hommage de sa notice historique sur l'abbaye de Solesme. M. Boyer, ancien professeur de M. Edom, s'est empressé de faire sur cette notice un rapport qui trouvera sa place parmi les travaux de vos membres résidants.

J'arrive à l'exposé de ces travaux.

M. Etoc-Demazy père, a rempli parmi vous, pendant la plus grande partie de votre année académique, les honorables fonctions de président. Il n'a point borné son zèle aux soins que son titre lui imposait, il est encore resté chargé de la rédaction de votre bulletin : ce travail seul, mériterait votre reconnaissance. Votre règlement limite à un an la durée de la présidence ; vous avez élu, comme successeur de M. Etoc, M. Dagoneau, à l'égard duquel le passé vous offrait tant de garanties pour l'avenir.

A la juste sollicitation de M. Edouard Guéranger, vous avez remis en vigueur un ancien usage qui commençait à s'abroger parmi vous, celui de nommer divers rapporteurs, chargés d'analyser des mémoires, journaux, discours, qui vous étaient remis et de suppléer, par des analyses, au temps dont le défaut ne permet pas à tous vos membres de prendre connaissance de ces discours ou mémoires.

M. Edouard Guéranger , au nom de la commission dont il était membre , vous a fait un rapport sur les prix d'encouragement à distribuer à l'agriculture et à l'industrie ; vous avez adopté le programme de ces prix et proposé pour 1838 , une médaille d'or de cent francs , à celui qui découvrirait dans la Sarthe une pierre susceptible de produire par sa cuisson une chaux dont les propriétés fussent analogues à celles du ciment romain de Pouilly et de Vassy. Une autre médaille de cinquante francs , à celui qui , combinant les mélanges indiqués par Messieurs Berthier et Vicat , aurait préparé et fourni à la consommation des produits supérieurs à nos meilleures chaux hydrauliques.

L'année ne se terminera pas , nous l'espérons , sans que plus d'un industriel , excité moins par l'intérêt pécunier que par l'amour du pays et des découvertes utiles , fasse valoir ses droits au prix proposé.

M. Edouard Guéranger vous a fait aussi connaître son opinion sur l'engrais fabriqué par M. Jauffret. Cet engrais , dit M. le rapporteur , résultant de végétaux convertis en débris par les mélanges d'alcalis ou autres matières propres à leur décomposition , peut être employé avec avantage dans les localités peu fertiles ou arriérées sous le rapport de l'agriculture ; mais dans nos contrées plus heureuses , où la consommation des bestiaux peut suffire à l'engrais ordinaire , cette dernière espèce est préférable à l'engrais de M. Jauffret.

Vous devez encore à M. Guéranger une notice intéressante sur les oiseaux de passage que les froids rigoureux du dernier hiver ont amenés dans notre département ; les observations de M. Guéranger constatent la présence dans nos contrées , de cent trente-une espèce d'oiseaux différents.

M. Laumier vous a offert le rapport de la séance publique de la société du Jura , dont il était membre.

Cet hommage n'était qu'un prélude à celui d'œuvres plus personnelles à M. Laumier.

Ses deux pièces de vers, l'une le *Follet*, l'autre le *Vieillard*, ont valu à l'auteur son admission parmi vous. La première de ces deux pièces, vous a dit M. Dupont jeune, rapporteur de la commission chargée de les examiner, est légère et gracieuse, la seconde réunit au mérite du style l'expression de sentimens graves et religieux. Vous n'avez point laissé sans réponse l'appel fait à votre zèle par le congrès scientifique de Clermont-ferrand, auquel vous avez transmis les questions qu'il demandait dans l'intérêt des arts, des sciences et de l'éducation. Ces questions ont été soumises à votre approbation par Messieurs Anjubault, Blavier, Etoc fils, Verdier, Richelet, Boyer, auxquels nous devons adjoindre comme collaborateurs Messieurs Etoc père, Frédéric et Edouard Guéranger, Berard, la Roche, Vétillard, de Saint-Remy, Vallée, Mordret, Dejobert, Tournesac, et M. Laumier, qui s'est chargé du rapport sur l'ensemble des travaux de la commission. Ce rapport et les questions qu'il contient ont satisfait le congrès; vous en avez la preuve dans le programme des travaux dont il doit s'occuper, car la solution des cinq questions que vous avez posées fait partie de ces travaux.

Vous aviez établi un concours littéraire pour 1837; une médaille d'or devait, dans cette séance, être décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur Robert Garnier, poète du 16.^e siècle, qu'a vu naître et dont a droit de s'enorgueillir l'ancienne province du Maine; votre commission composée de MM. Dupont jeune, Richelet, Carvin, Laumier, se serait trouvée heureuse de pouvoir émettre sur l'un des deux mémoires produits une opinion assez favorable pour qu'il fut couronné.

Après avoir entendu le rapport que M. Laumier vous a

fait au nom de la commission, ainsi que la lecture de ses deux mémoires, vous avez cru devoir vous borner à encourager les deux concurrents dont l'œuvre néanmoins, sous le rapport du style principalement, renferme un mérite que vous vous êtes plu à reconnaître.

Vous aurez à examiner si vous devez proroger ce concours. Puisqu'en vous rappelant les travaux de M. Laumier, j'ai été amené à vous parler de Robert Garnier, j'intervertirai pour un instant l'ordre que je m'étais proposé de suivre, en vous rappelant que les restes de ce poète étaient déposés chez M. le marquis du Luard, l'un de ses descendants, et qu'à la sollicitation de M. Etoc père, alors votre président, M. du Luard a consenti à ce que ses restes fussent transférés dans votre cathédrale.

Espérons que M. Etoc ne sera pas moins heureux auprès de l'autorité compétente; et que bientôt, grâce au zèle de votre ancien président, grâce au sacrifice que M. du Luard n'a pas hésité de faire de ses affections particulières à l'honneur de son pays, le voyageur, l'amateur des arts; quand il visitera les beautés de votre basilique, associera dans ses souvenirs à la gloire de Germain-Pilon, celle de Robert Garnier, auquel il a manqué de naître un siècle plus tard, pour être l'émule de Racine et de Corneille.

M. le docteur Mordret vous a fait un rapport sur les vaccinations opérées dans ce département en 1836. Elles sont inférieures en nombre à celles de 1835. D'où naît cette différence dans le temps où l'accroissement de population devrait produire un plus grand nombre d'opérations?

M. Mordret l'explique et la fait résulter d'un vice dans les lois administratives.

Vous aurez reconnu avec M. le rapporteur, que l'arrêté du 19 août 1835, en astreignant les seuls enfants indigents à fournir aux directeurs des écoles où ils se présentent, des

certificats de vaccination , produit cet inconvénient que les pères et mères , blessés d'une mesure qui ne s'étend pas aux élèves non gratuits , refusent de soumettre leurs enfants à l'utile opération de la vaccine ; aussi la répugnance des parens peut encore produire le triste résultat de priver leurs enfants des bienfaits de l'éducation élémentaire.

Le rapport de M. Mordret soulève , comme vous le voyez , une question d'utilité publique dont l'administration sans doute , n'aura pas méconnu la gravité. M. Mordret vous a aussi démontré le danger des systèmes exclusifs en médecine et semble reconnaître que , malgré ses progrès , cette science sera toujours accompagnée d'une malheureuse incertitude ; il engage les praticiens à rester dans un doute prudent , jusqu'à ce que des résultats incontestables démontrent la supériorité d'une théorie sur l'autre.

M. le docteur Vallée vous a communiqué les moyens curatifs par lui employés dans le traitement de la grippe.

Ainsi que venait de le dire son confrère M. Mordret , il est en médecine des systèmes dont les lumières et le temps font trop souvent raison ; il en est aussi que le temps et des résultats certains consacrent ; il est permis de ranger parmi ces derniers la thérapeutique de M. Vallée , si l'on consulte le grand nombre de péripleumonies , résultant de la grippe , qu'il a guéries par l'emploi du protoxide d'antimoine.

M. Drouet a signalé son retour auprès de vous en vous payant le tribut de ses études numismatiques ; il vous a entretenus des découvertes monétaires faites en avril 1837 , aux environs de St.-Michel-de-Chavaignes : elles consistent en 450 deniers 8 oboles d'argent , frappés sous le règne de l'empereur Charles-le-Chaûve , dans les hôtels des monnaies du Mans , d'Orléans , de Chartres et de Bayeux , et confirment cette vérité historique que , sous nos rois Carlo-

vingiens, votre ville était une des plus considérables de France.

En outre, M. Drouet, joignant ses lumières à celles de M. Piet, vous a fait part des médailles découvertes, par ce jeune amateur de la science, dans le bois de Témires.

Ces médailles, frappées au coin de plusieurs empereurs Romains, embrassent un espace d'environ 160 ans : la plus moderne remonte à l'an 244 de notre ère.

La démonstration matérielle des médailles serait insuffisante pour l'instruction, si elle n'était accompagnée du précis historiques des temps où elles ont été frappées, des souverains dont elles portent les traits, des faits qu'elles consacrent : c'est ce qu'a senti M. Drouet ; il a joint à l'énumération des médailles dont il vous a entretenus, des notes historiques propres à rehausser l'intérêt de la découverte due à M. Piet.

Les travaux de M. Boyer ont eu pour objet principal l'éducation à laquelle il a consacré son existence.

Ce professeur vous a démontré les avantages bien appréciés aujourd'hui, de faire entrer la musique dans les études de la jeunesse. L'enseignement de cet art, dit M. Boyer, ne doit pas être purement mécanique, mais comme celui de toute autre branche des connaissances humaines, se diviser en trois parties bien distinctes, l'histoire et la philosophie de l'art, la théorie des principes, l'exercice pratique.

M. Boyer considère la musique, non seulement comme un art d'agrément, mais encore comme un nouveau moyen d'exprimer la pensée, idée que l'auteur rend par ce vers :

La musique est encore une langue expressive.

A l'appui de son opinion, M. Boyer cite le système de téléphonie, ou l'art de transmettre au loin la pensée par les sons, inventé par M. Sudre.

M. Boyer vous a lu aussi son apologie en vers de la Fortune; la sublime invective, comme il l'appelle, de Jean-Baptiste Rousseau, contre l'aveugle déesse, a suggéré à l'auteur l'idée de sa composition, il oppose au brillant paradoxe de l'exilé de Bruxelles cette vérité si douce : que l'homme adonné à la pratique des vertus, n'est jamais malheureux, quelques soient les coups dont le sort le frappe; ces coups au contraire semblent relever son courage.

Et substituant la Providence à la Fortune qu'avait chantée Rousseau, M. Boyer découvre une source d'espoir en un meilleur avenir, là où son antagoniste avait développé une idée désespérante et dont la beauté des vers ne peut déguiser la fausseté.

Vous avez encore entendu de votre collègue quelques vers du deuxième chant de son poème sur l'éducation; l'auteur y fait le tableau du cours de rhétorique et de philosophie uni à l'étude des arts; il termine en signalant les tristes effets de la prévention, et découvre une vérité trop peu connue peut-être, c'est que cette fâcheuse disposition de l'esprit est un des plus funestes fléaux de la société, car la prévention enfante la calomnie, préconise le vice et déprécie la vertu.

Dans d'autres vers, extraits du neuvième chant du même poème, l'auteur traite la question si souvent débattue de la préférence que mérite l'éducation publique sur l'éducation particulière. M. Boyer établit cette distinction, que si l'éducation publique est préférable, celle du premier âge se fait mieux néanmoins dans la maison paternelle.

Interrompant pour un instant ses travaux de prédilection, M. Boyer vous a démontré les dangers auxquels s'exposent les cultivateurs de la commune de Brins en employant sans précaution l'arsenic dans le chaulage de leurs semences.

Pour parer aux dangers signalés par M. Boyer, M. Anjubault vous a rappelé que votre société, dans son bulletin d'octobre 1835, avait indiqué un nouveau mode de chauffage, inventé par MM. Dombasle et Dout; le succès est certain sans présenter aucun inconvénient.

Plus qu'à tout autre de vos membres, il appartenait à votre honorable collègue, de juger la notice de M. Edom, son ancien élève, sur son voyage à Solesme.

M. Edom a, dans un style approprié au sujet, décrit l'église de Solesme et les sculptures dont elle est enrichie; c'est une véritable galerie où sont réunis des faits, des scènes sacrées, représentés sur la pierre.

Tout en félicitant notre département d'avoir donné le jour à Germain Pilon, l'auteur démontre qu'aucun témoignage historique ne vient confirmer l'opinion généralement répandue que le sculpteur de Loué produisit les beautés de Solesme. Les sculptures sont probablement l'œuvre de trois Italiens, faisant partie de ces nombreuses migrations d'artistes qui, dans le seizième siècle, passèrent d'Italie aux cours de François I.^{er}, d'Henri et de François II.

M. Edom finit sa notice par une histoire abrégée de l'abbaye de Solesme et par la description de son heureuse situation, qui fournit une douce retraite aux religieux attirés dans ces lieux saints par une *vocation véritable*.

Il appartenait à l'amitié d'écarter le voile dont la modestie couvrait la vie de M. Renvoizé, M. Boyer terminant ses travaux par l'accomplissement d'un devoir douloureux, vous a fait l'éloge de son ancien confrère.

Je vous avais en peu de mots rappelé les vertus de cet homme de bien, malheureusement la mémoire des vertus s'efface bientôt. Au tableau de celles de M. Renvoizé, votre collègue a joint les titres plus durables du digne professeur à d'honorables souvenirs.

Les œuvres de M. Renvoizé sont :

La Charité considérée dans son principe , dans ses applications , dans son influence sur les mœurs , et sur l'économie sociale.

Paul, ou les Entretiens familiers sur les vérités fondamentales de la religion.

Une traduction en vers français des maximes tirées de l'écriture sainte.

Un recueil des extraits de Lactance.

M. le Préfet de ce département , dans l'intérêt de notre richesse territoriale , a créé douze comices agricoles repartis sur plusieurs points de notre département , et vous a engagés à lier avec eux de fréquentes relations. Ce magistrat a de plus obtenu de M. le Ministre de l'Intérieur diverses subventions destinées à faciliter les progrès de ces comices agricoles , et les dépenses que l'intérêt de l'agriculture impose à votre société , destinées en outre à l'entretien des élèves dans les fermes modèles , l'amélioration des bestiaux , la culture d'arbres résineux , auxquels est propre le sol de votre département.

M. Menard-Bournichon a fourni sur les presses les plus économiques , les plus forts de pression usités dans votre département , les renseignements demandés par la société d'Angers , aux vœux de laquelle vous paraissez avoir pleinement satisfait. Car tandis que la presse multipliait la notice de votre honorable collègue , la lithographie s'occupait de reproduire l'image de l'instrument qu'il avait décrit.

Les lumières ramènent les choses à leur véritable valeur ; le gui non seulement a perdu la superstitieuse vénération dont l'entouraient les Druides , mais encore l'agriculture est fixée sur les propriétés nuisibles de cette plante parasite , M. Menard vous a fait connaître les moyens d'en préserver les arbres.

Le même collègue ne s'est pas seulement montré cultivateur rempli de zèle, il vous avait déjà fait connaître un ouvrage dont il est l'auteur, je veux parler de son syllabaire à l'usage des écoles.

Dans cet ouvrage, M. Menard établit une concordance entre la prononciation et l'écriture actuelle, en utilisant les accents et autres signes accessoires usités, au moyen d'une légère augmentation dans leurs attributions.

Partageant l'avis favorable de M. Leprince fils, rapporteur de la commission, à l'examen de laquelle vous avez confié ce syllabaire, vous avez cru devoir le faire insérer dans votre bulletin.

Venant confirmer l'opinion de M. Salmon, de Sablé, M. Menard vous a fait part d'une découverte utile à l'agriculture, c'est que les terres fumées avec les cendres de four à chaux, dans les communes d'Ecommoy et de Teloché, n'avaient point l'an dernier été ravagées par les vers-blancs; tandis que les terres voisines, fumées par d'autres procédés, n'ont pas joui de cet avantage.

M. Etoc-Demazy père, alors votre président, vous a fait connaître le concours des bestiaux au mois de novembre dernier: vous allez en savoir le résultat:

Le même membre ne s'en est point rapporté à ses seules lumières pour la rédaction du bulletin de vos séances; il vous a demandé votre opinion sur la composition de ce recueil et les moyens de l'améliorer, vous avez déclaré être pleinement satisfaits du travail de votre rédacteur.

M. Etoc père vous a aussi proposé d'apporter à votre règlement quelques modifications assez importantes et concernant ceux de vos membres résidents qui perdent ce titre en s'éloignant de la ville.

Vous avez nommé une commission pour examiner les modifications proposées.

M. le docteur Mallet vous a fait un rapport avantageux sur le semoir et le sarcloir de M. Hugues.

Les agriculteurs , a dit M. Mallet , reconnaissent dans ce semoir une grande économie de semence , ils font monter cette économie à un tiers sans que les produits soient inférieurs à ceux des grains semés à la volée ; ils ont au contraire été trouvés supérieurs.

M. Mallet a trouvé de tels avantages dans le semoir de M. Hugues, qu'il vous a engagés à faire des démarches auprès de l'autorité compétente, enfin d'obtenir l'acquisition de cet utile instrument.

M. le docteur Voisin vous a communiqué la découverte qu'il a faite d'un moyen ingénieux de remédier au begaiement. Il suffit d'appuyer le rebord de la main sur le menton, de manière à abaisser la mâchoire inférieure et laisser la bouche entr'ouverte. M. Voisin démontre avec lucidité l'effet que ce geste si simple produit sur tout le mécanisme de la mâchoire ; c'est avec la même lucidité qu'il déduit les causes productives de ces heureux effets.

M. Voisin vous a fait aussi un rapport favorable sur les mémoires présentés par M. Quentin , lieutenant-colonel de cavalerie en retraite , pour obtenir à ce candidat son admission parmi vous.

Le premier de ces mémoires a pour sujet le classement des forçats ; le second , le moyen de prévenir la mendicité et de détruire le vagabondage.

Les hautes questions d'intérêt social, que soulevaient de pareils sujets , ont été traitées par M. Quentin avec tout le talent qu'elles exigeaient ; aussi ces deux mémoires avaient-ils été précédemment couronnés par la société de Macon.

M. Quentin a réalisé les espérances que vous avait fait concevoir son admission.

Dans le mémoire qu'il vous a lu sur la glyptique , comme

aidant souverainement à l'iconographie de l'antiquité, l'auteur fait ressortir tous les avantages résultant pour l'étude de l'histoire de la gravure sur pierres fines.

La glyptique, dit M. Quentin, partage avec la sculpture la gloire d'avoir servi l'iconographie des anciens et l'emporte même sur sa rivale par le grand nombre de ses monuments, que leur durée rend comme impérissables et que leur petit volume soustrait plus facilement aux causes de destruction. L'auteur termine par un abrégé de l'histoire de la glyptique. Varon, lieutenant de Pompée, peut être regardé comme le fondateur de l'iconographie des anciens, d'après la collection de cinq cents portraits qu'il avait rassemblés, et dont il s'était servi pour composer un grand ouvrage intitulé les Semaines ou les Images.

Ce ne fut qu'après le 15.^e siècle, à la renaissance des arts en Europe, que celui de graver les pierres fines et les médailles égala chez nous la perfection grecque.

Je vous ai fait connaître les titres que M. de la Fontenelle de Vaudoré vous a présentés pour être admis parmi vous comme membre correspondant; le rapport de M. Cauvin sur les ouvrages de M. de la Fontelle ont en outre déterminé cette admission.

M. Cauvin vous a aussi présenté la demande de M. l'abbé Tournesac et fait un rapport sur le mémoire fourni à l'appui de cette demande :

La notice archéologique de M. Tournesac, sur l'église de la Couture, ne pouvait qu'exciter parmi vous un vif intérêt. L'auteur vous a révélé tous les genres de beautés monumentales que renferme cette église; il a confirmé son éloge, de celui qu'en fait M. Merimé, inspecteur des monuments de France, et qui sait allier à l'étude de la littérature, les études plus scientifiques de l'architecture et de l'archéologie.

M. Pesche s'est chargé d'examiner l'ouvrage de M. Blavier, intitulé *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne*. L'ouvrage de M. Blavier, est divisé en trois parties :

Dans la première, l'auteur décrit la configuration, l'étendue et les limites du département de la Mayenne, les similitudes, et les différences qu'offre ce département avec celui de la Sarthe, sous le rapport de la géologie.

La deuxième, présente une description minéralogique et géognosique de cette ancienne partie du Maine.

La troisième en contient la statistique minérale et industrielle, et l'auteur y passe en revue toutes les espèces d'industrie auxquelles donnent lieu l'exploitation des substances fournies par le sol de ces contrées, telles que le marbre, l'ardoise, le calcaire à bâtir, les terres à poterie, à fayence, et à briqueterie.

Je regrette que les bornes de mon travail ne me permettent pas d'analyser l'ouvrage de M. Blavier; vous y suppléerez en suivant, comme un guide éclairé, M. Pesche, au milieu de tous les intéressants détails consignés dans la notice qu'il avait à juger.

M. Dagoneau, votre nouveau président, a continué les observations météorologiques, dont il avait bien voulu se charger, et vous a présenté, en résumé, le tableau de ses remarques, pour l'année 1837. Ce tableau signale les accidents astronomiques survenus pendant cette année, l'énonciation des vents qui régnèrent le plus constamment, et le nombre des jours de pluie.

M. Dagoneau vous a aussi entretenus des observations qu'il a faites personnellement sur le soleil et différentes planètes.

Il vous a démontré comment le jésuite J. Chenier et Galilée, en remarquant dans le soleil certaines taches qui

disparaissent pour faire place à d'autres et reparaissent après une période de 25 jours 12, ont fixé à cette durée celle du mouvement de rotation de cet astre sur son axe.

Quand aux taches qui se font remarquer sur le disque de la lune, la forme, la place de ces taches ne variant jamais, M. Dagonneau pense, avec les astronomes, qu'elles indiquent les vallées et les montagnes dont la lune est sillonnées. Ce mémoire a dû vous donner une nouvelle preuve du zèle de votre président pour les études astronomiques; elles l'ont conduit à un autre genre d'études, celle de la division des temps, depuis les siècles connus jusqu'à nos jours, dans sa notice sur le calendrier, les ères des différents peuples et le comput ecclésiastique. M. Dagonneau ne se borne point à d'arides calculs, il nous reporte à des époques reculées de l'histoire sainte et de l'histoire profane; et l'auteur nous fait renouer avec la mythologie, cette vieille connaissance un peu négligée de nos jours.

M. Desjobert vous a lu un mémoire sur un vase antique trouvé dans les fondations d'une maison que M. d'Andigné faisait construire sur la terre de ce nom. L'auteur pense que ce vase en verre, portant le monogramme du chrisme, et le chrisme ayant été employé dès le sixième siècle, comme invocation dans les actes publics, on peut en tirer l'induction que quelques années ou même quelque siècles après, ce signe sacré a figuré sur les monuments, ensuite sur les meubles, particulièrement sur ceux qui devaient accompagner les dépouilles mortelles des chrétiens. M. Desjobert termine en concluant que ce vase est du moyen âge.

A ce mémoire intéressant, votre collègue a joint une notice relative à douze médailles romaines, consulaires ou impériales, découvertes aux environs du Mans, dans les communes d'Allonnes, de Moncé-en-Belin, Bonnétable, Mont-saint-Jean, Courgains, Savigné-l'Évêque, Mont-

mirail et celle du Mans elle-même. Ces médailles et les observations que l'auteur a jointes à leurs descriptions, sont autant de documens historiques et précieux, écrits par M. Desjober, dans le style que comportait son sujet. Nous devons ajouter que sur ces douze médailles, deux ont été communiquées à l'auteur par son collègue, M. Pesche jeune, dont vous avez su apprécier les efforts à seconder parmi vous les progrès de la numismatique.

M. Verdier vous a lu ses observations sur l'emploi peu réfléchi qu'on fait en France des divers combustibles; il vous a démontré combien l'économie dans le mode de chauffage devient de jour en jour nécessaire par suite de la consommation de bois ou de charbon qu'entraînent les établissemens industriels. M. Verdier se plaint de cette imprudente déperdition du calorique, surtout dans la préparation de nos alimens; et pour y remédier, il engage à recourir à l'appareil de M. Sorel. Il vous a mis sous les yeux cet appareil simple et ingénieux, à l'aide duquel, moyennant une très-minime dépense de charbon, un ménage peut sans embarras, préparer ses repas journaliers.

M. Verdier a joint à l'exposé de cette utile invention, celui de la découverte non moins précieuse, qu'a faite M. Sorel, d'un procédé pour étamer la tôle de manière à la préserver de la rouille et la rendre ainsi bien préférable au zinc et au fer-blanc.

Les observations de M. Verdier peuvent être considérées comme un rapport sur le procédé de M. Sorel, pour la galvanisation du fer ou moyen de préserver de la rouille, le fer, l'acier, la fonte; la description de ce procédé se trouve consignée dans une notice dont vous avez ordonné le dépôt dans vos archives.

Tels sont Messieurs, les travaux dont j'avais à vous

rendre compte ; s'ils nous ont appris les progrès que nous avons faits , ils nous montrent aussi ceux qui nous restent à faire. Unissons nos efforts pour avancer dans la voie qui nous est ouverte.

Les travaux de l'esprit humain trouvent dans la paix des états un puissant auxiliaire ; sachons recueillir les fruits de celle dont nous jouissons.

Les belles-lettres , presque tous les beaux-arts , ont peut-être acquis chez nous , dans les deux derniers siècles , le degré de perfection qu'il nous était permis d'atteindre pour ces branches des connaissances humaines ; innover , c'est témoigner peut-être , l'impuissance où nous sommes d'améliorer , ou seulement de conserver.

Mais les sciences tirent plus directement leurs sources de l'étude de la nature , et les secrets de la nature sont innépuisables , pour les sciences ; l'innovation est le plus souvent un progrès. Puissiez-vous partager cette opinion , laborieux cultivateurs , dont les noms viennent d'être proclamés et dont les travaux vont être couronnés dans un instant.

Rentrez chez vous avec la ferme intention de ne pas fermer plus longtemps les yeux à la lumière. Sans craindre d'offenser la mémoire de vos pères , profitez des améliorations offertes à l'agriculture.

Pensez avec nous que la première de nos sciences , laisse beaucoup à désirer , conséquemment un immense bien-être à conquérir.

Et si par notre concours , nous sommes assez heureux pour hâter vos progrès , notre plus douce récompense sera de pouvoir dire : et nous aussi , nous avons su contribuer au bonheur de notre pays.

NOTICE

SUR LE DOCTEUR LESPINE,

LUE A LA SÉANCE PUBLIQUE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DU MANS, LE 18 JUIN 1838,

PAR M. PLATON VALLÉE, D. M. *membre résidant.*

Il est une classe d'hommes dont l'existence modeste, mais plus utile, sans aucun doute, que celle de plus d'un personnage célèbre, est destinée à ne laisser, sur la terre, qu'une mémoire fugitive. Ces pages brillantes que l'histoire consacre à ses héros, qui ne furent souvent que des oppresseurs de l'humanité, restent muettes pour des dévouements obscurs qui ne firent jamais couler que les larmes de la reconnaissance. Le savant, le philosophe, le poète, l'artiste, trouve dans ses œuvres mêmes, les garanties d'une mémoire durable. Mais celui qui sût, par des applications habiles, laborieuses, désintéressées, tourner au profit de la société, les découvertes ou les idées demeurées stériles entre les mains de leurs auteurs, celui-là ne doit pas espérer de participer à la gloire dont il a été le promoteur. N'y a-t-il pas, Messieurs, dans ce rapprochement, quelque chose qui blesse vos sentiments d'équité naturelle? si la renommée, si les hommages de la postérité sont le partage assuré des hommes de théorie, les hommes de pratique ne doivent-ils donc attendre que l'oubli pour terme de leurs labeurs, de leur abnégation, de leurs sacrifices?

Sans doute, ils n'ont ambitionné, ni les honneurs, ni l'illustration d'un nom impérissable. C'est avec amour, c'est par devoir, qu'ils se sont consacrés au service de

leur patrie et de l'humanité, et ils n'ont cherché leur récompense que dans le sentiment de ce devoir accompli, de cet amour satisfait. Mais si un tel prix fut suffisant pour ces hommes de cœur, ce n'est pas assez pour le pays qui a bénéficié de leur dévouement, ce n'est pas assez pour la morale publique qui se fortifie par la puissance de l'exemple, qui réclame une rémunération pour la vertu, comme une flétrissure pour le crime. Il reste donc une dette contractée par la société, et cette dette, Messieurs, *ma faible voix s'élève pour l'acquitter devant vous, et en votre nom, envers l'excellent docteur Lespine, que nous nous honorons de compter au nombre de nos collègues. Quelques fleurs jettées sur sa tombe, quelques éloges mêlés à beaucoup de regrets, ce serait bien peu pour payer ce tribut sacré, si l'espérance de n'avoir pas vainement posé ce modèle devant nos jeunes concitoyens, ne nous promettait, dans l'avenir, un hommage plus digne de sa mémoire.*

Ce n'est pas d'événements, d'anecdotes piquantes que se compose la vie d'un homme utile tel que fut le docteur Lespine. La partie historique occupe peu de place dans l'application d'une existence dont les travaux professionnels, dont les qualités du cœur et de l'esprit furent le véritable lustre.

Né à la Flèche, en 1773, d'un père médecin, qui le destinait à suivre la carrière dans laquelle il s'était distingué lui-même, Victor-Timothée Lespine fit de brillantes études dans ce même collège dont il devait plus tard diriger avec tant d'éclat le service médical; mais l'ardeur martiale, qui, au début de notre révolution, s'emparait de toute la jeunesse française, le lança dans une carrière bien moins conforme à ses goûts et à sa capacité. Toutefois, dans les camps mêmes, son éducation soignée et surtout ses connaissances en mathématiques le firent promptement sortir de la ligne commune,

De bataillon de Maine-et-Loire, où il s'était enrôlé, et du grade de sergent qu'il y avait obtenu presque à son début, il passa bientôt à celui de lieutenant dans un régiment d'artillerie ; mais sa vocation était décidée, et les séductions de la gloire ne purent le retenir sous les drapeaux, du moment où l'ennemi eut cessé de souiller le sol de la patrie. Il saisit donc la première occasion pour déposer l'épée et venir à Paris, reprendre sa place sur les bancs de l'école. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer par son assiduité et une portée d'esprit qui trahissait un homme d'avenir. Corvisart, qui se connaissait en hommes, l'avait jugé tout d'abord, et, voulant lui ouvrir une carrière digne de son mérite, il s'efforça de le retenir dans la capitale où tout lui présageait une brillante destinée. Mais des goûts modestes, et le plus tendre attachement pour sa famille, le rappelaient dans son pays natal.

Ce fut donc à exercer à la Flèche, qu'il tourna son ambition ; et l'estime universelle, la confiance des médecins comme des malades, tant dans l'Anjou que dans le Maine, vinrent le dédommager d'une fortune peu éclatante. En 1808, il fut nommé médecin en chef de l'école, poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort avec un zèle et une habileté qui ne se sont pas plus démenties que son dévouement aux malades de la contrée et aux progrès de la science.

J'ai hâte, Messieurs, de terminer cet exposé d'un intérêt secondaire, pour vous entretenir de Lespine lui-même, pour vous peindre le praticien, l'homme du monde, le citoyen que tant de regrets ont suivi dans le tombeau,

Si je voulais vous tracer le type du médecin, je n'aurais, pour ainsi dire, besoin que de mémoire pour le reproduire sous les traits du docteur Lespine.

Esprit observateur, judicieux, prompt à concevoir, instruction solide et pourtant variée ; longue expérience du

monde et connaissance profonde du cœur humain, prudence, moralité, discrétion à toute épreuve, dignité, délicatesse et probité au-dessus du soupçon vis-à-vis des riches, désintéressement avec les pauvres, commisération envers les uns et les autres, aménité, douceur et patience inaltérables, activité de tous les instants, courage pour braver les dangers, abnégation de toute la vie.... Tel est l'admirable et presque impossible assemblage de qualités, dont l'imagination se plaît à revêtir le prêtre d'Esculape. Eh bien ! Messieurs, quel est l'ami, qu'el est le client de Lespîne qui ne le reconnaîtrait pas dans cette peinture, autant toutefois qu'il est donné à l'homme d'approcher de ce beau idéal de la plus noble profession ?... Rendons-lui ce témoignage : pour lui qui le prit toujours au sérieux, cette profession fut une sorte de sacerdoce, et ce sentiment le guida dans toute sa carrière.

Essentiellement ennemi de l'esprit de système, l'éclectisme était sa religion médicale, et quarante années d'une pratique aussi heureuse que brillante, sont là pour témoigner de l'excellence de cette doctrine. Le *Brounisme* dans lequel il avait été élevé, s'était modifié tout d'abord, à l'école du praticien éminent qui posséda au plus haut degré ce coup d'œil qui constitue le tact médical, de cet illustre Corvisart, qui n'avait jamais renié le culte d'Hippocrate, et dont la devise inscrite dans son amphithéâtre, était ce judicieux aphorisme de Stoll : *Devant une indication incertaine, abstiens-toi et ne te décide jamais à agir sur une simple hypothèse*. Dès son point de départ, il avait pris position entre l'*humorisme* routinier de l'ancienne faculté et le *solidisme* exclusif de l'école de Cabanis et de Bichat. *Vitaliste* par goût, il observait la marche spontanée de la nature médicatrice, et n'accueillait les théories nouvelles qu'avec la sage méfiance d'un homme d'expérience, accou-

tumé, qu'il était, à faire une large part à l'engouement et à la mode, dans les prétendus miracles des novateurs. Lais-
sant, à des esprits plus aventureux, les premières applica-
tions d'un moyen nouveau, il attendait que la balance de
leurs succès et de leurs mécomptes eût fixé l'opinion, pour
le condamner à l'oubli, ou s'enrichir d'une arme de plus
contre les causes de destruction qui s'attaquent à l'humanité.
C'est ainsi que son empirisme éclairé mit à profit les divers
essais tentés par les systématiques qu'il suivait d'un œil im-
partial dans le champ clos de la polémique, s'y prenant
corps à corps, y proclamant simultanément des triomphes
imaginaires, et subissant enfin le jugement sans appel
du tribunal de l'expérimentation.

Déjà parvenu au milieu de sa carrière médicale, et soli-
dement assis sur une masse, assez imposante, de faits pra-
tiques, il vit, sans en être ébloui, s'opérer la révolution
dont le célèbre docteur Broussais se proclama le chef et est
demeuré le symbole. Cette secousse, inévitable suite des pro-
grès de l'anatomie pathologique, ce grand cataclysme du
monde médical qui renversa tous les autels, bouleversa toutes
les croyances, remit en question toutes les gloires des siècles
passés, et couvrit la voix des sages restés fidèles à l'Hippo-
cratisme, ne parut à Lespine qu'une crise palingénésique,
dont l'effervescence, une fois apaisée, laisserait surgir des
vérités inconnues, dont la science antique tirerait un nouveau
lustre, loin d'en être foudroyée ou ramenée à l'enfance.
En attendant cette réaction qui suit nécessairement toute
révolution scientifique ou sociale, il ne partagea ni l'eni-
vrement aveugle des jeunes adeptes de la médecine physio-
logique, ni la dédaigneuse incrédulité des stationnaires;
mais il fit son profit des idées positives qu'avait enfantées la
la nouvelle doctrine, et modifia en conséquence sa pratique,
toujours docile à la voix de l'espérance. Aussi ne fut-il

point déconcerté par l'anarchie qui se mit bientôt dans les rangs des réformateurs , et plus d'un enthousiaste désabusé , après avoir regardé en pitié sa lenteur circonspecte en présence de l'entraînement général , se vit plus tard , non sans étonnement , ramené par Lespine lui-même dans la voie du progrès que celui-ci n'avait jamais quittée.

Une disposition d'esprit aussi sage fait pressentir le genre de relations qui dût s'établir entre lui et ses confrères. C'est à leurs souvenirs , c'est à leurs regrets unanimes , que j'en appelle pour vous révéler les douceurs de cet échange de pensées où ils avaient tout à gagner. Il vous diront que toujours loyal , délicat , indulgent , ils le trouvèrent constamment disposé à mettre à leur service , ses avis , ses lumières , son crédit , qu'il accueillait les débutants avec la bienveillance la plus aimable , et que , loin de les écraser du fardeau de sa supériorité , il ne cherchait que l'occasion de les produire , de les faire valoir. Aussi le proclamions-nous l'oracle des médecins du département , étions-nous heureux , dans les cas épineux , de nous abriter sous ses ailes , et reconnaissons-nous aujourd'hui qu'il faudra bien des années pour le remplacer.

Dans ces consultations où il versait à flots les trésors d'une érudition aussi vaste que choisie , quel secours ses lumières ne promettaient-elles pas à ses collègues , comme aux malades eux-mêmes ! Il existait peu de cas nouveaux ou imprévus , pour un praticien aussi consommé ; aussi les maladies les plus graves , les plus compliquées , le trouvaient toujours prêt , toujours armé de sa longue expérience pour y découvrir sinon des remèdes , au moins du soulagement.

S'il survenait quelque dissentiment entre les consultants et lui , s'il voyait quelque chose à improuver dans la marche suivie avant la conférence , c'était alors que venaient à son aide ce tact exquis , cette finesse oratoire , disons mieux ,

cette généreuse participation à une responsabilité embarrassante, qui, dans une position aussi délicate, mettaient à couvert, tout à la fois l'honneur de la robe et les intérêts du malade.

La raison embellie par tant de ménagements et d'affabilité, ne pouvait manquer de trouver grâce devant les susceptibilités les plus chatouilleuses; et je me suis demandé quelquefois s'il n'était pas plus désirable d'avoir tort avec un censeur aussi généreux, que d'avoir gain de cause contre un adversaire moins courtois. Quoiqu'il en soit, la victoire était rarement douteuse, et l'on sortait de cette discussion avec une erreur de moins et un ami de plus.

Vis-à-vis des malades, que de moyens de consolation ou d'encouragement, que de titres à une confiance sans bornes! C'était un art d'interroger, une exactitude de détails, une attention affectueuse, une sérénité, qui donnaient du prix au remède le plus insignifiant, et s'il s'agissait de surmonter quelque répugnance du patient, c'était un langage paternel, onctueux, empreint d'une bienveillance si touchante, que peu de personnes pouvaient échapper à son influence persuasive.

Dans le monde, son commerce facile, doux, indulgent et gai, son caractère d'une égalité peu commune, le faisaient rechercher comme l'ornement de toutes les sociétés. Sa conversation, remplie de charmes, puisait jusque dans ses qualités physiques un attrait particulier. Une physionomie animée sans être belle, un œil spirituel, sans perdre l'expression de bonté qui lui était naturelle, une voix d'un timbre flatteur, donnaient plus d'agrément à des récits pleins de sel, à des réparties vives et fines, à une discussion tout à la fois enjouée et substantielle, dont l'aigreur n'approchait jamais. La science se présente trop souvent sous des formes arides, qui effarouchent les caractères timides, rebutent les

esprits légers et paresseux. Chez le docteur Lespine, elle n'était point déparée par cette écorce hautaine et repoussante. Jamais le savoir ne fut plus abordable aux profanes, et pour parler plus vrai, il n'existait plus de profanes parmi ses interlocuteurs, tant était prompte et facile l'initiation dont il se chargeait de faire les frais, dans ses explications familières, et, pour ainsi dire, transparentes à force d'évidence. Au reste, savant sans pédantisme, élégant sans affecterie, simple sans trivialité, sceptique quand il fallait douter, le plus parfait sentiment des convenances l'aurait prémuni contre le ridicule du professorat de salon, lors même que son esprit encyclopédique n'eût pas été armé de toutes pièces, pour s'élancer dans l'arène de la conversation, quelqu'en fût le sujet. Peu de littérateurs possédaient au même degré que lui la connaissance, des poètes et des prosateurs, tant anciens que modernes. Son goût épuré, sa mémoire prodigieuse, étonnèrent souvent les hommes du métier par l'à-propos des citations, quelquefois longues, toujours exactes, dont il semait ses entretiens.

Il ne maniait pas la plume avec moins d'aisance que la parole; et l'on a droit de s'étonner, mais plus encore de regretter, qu'un praticien aussi habile, un écrivain aussi pur, n'ait presque rien publié des résultats de son expérience. Quelques faits curieux, épars dans les journaux de médecine, un travail sur la gymnastique, des mémoires adressés à cette société, entr'autres l'histoire de l'épidémie de fièvre typhoïde avec exudation couenneuse, qui régna à la Flèche en 1826, voilà à peu près tout ce qu'il a laissé.

Au milieu des travaux de sa place, de sa clientèle, des assujétissements que lui créaient ses nombreuses relations sociales, le docteur Lespine savait encore utiliser quelques instants pour ses devoirs de citoyen. Dans le conseil muni-

cipal de la Flèche, ses lumières, comme administrateur et comme médecin, rendirent encore des services à ses compatriotes, non seulement dans les mesures d'utilité générale, auxquelles il prit part avec le zèle qu'il puisait dans son patriotisme éclairé, mais plus particulièrement dans les questions d'hygiène publique, que les épidémies ou diverses causes d'insalubrité lui donnèrent souvent lieu de discuter avec sa lucidité ordinaire.

Une vie si précieuse, si bien remplie, confiée à une organisation saine et énergique, entourée de toutes les garanties qui naissent d'une situation aisée, presque opulente, et surtout de l'amour de toute une population, promettait de se prolonger jusqu'à un terme avancé. Il n'en devait pas être ainsi. Déjà, depuis quelques années, de légers ressentiments de goutte, annonçaient à Lespine que l'heure de la vieillesse avait sonné pour lui. Et pourtant rien dans son organisation morale ne justifiait le reproche de caducité, qu'il s'adressait lui-même en présence de ses amis. Hélas ! L'instinct médical ne l'avait que trop bien averti de sa décadence ! Vers la fin de l'automne de 1837, au commencement de sa 65.^e année, des douleurs aiguës dans les nerfs sciatiques, se prolongeant dans la moëlle épinière, signalèrent l'explosion d'une maladie grave, contre laquelle ses confrères les plus dévoués déployèrent en vain toutes les ressources de l'art.

La bienfaisante nature, en affaiblissant ici la sagacité du savant praticien, lui rendit le privilège de l'illusion et de l'espérance, dont sont communément exclus les hommes de sa profession. Longtemps il méconnut son mal, et l'heureuse sécurité qui l'abusa, lui déguisa les approches du moment fatal. Ce ne fut que quelques jours avant ce terme, déjà prévu par ses confrères et sa famille, qu'il sentit approcher sa fin. Il envisagea sa position en sage, et sa belle

âme n'en fut pas abattue. Consacrant ses derniers moments à cette noble portion de son être, qui seule avait encore un avenir, il appela à son chevet l'amitié, les affections de famille et les consolations de la religion, qui entourèrent son heure suprême de tout ce qui peut en adoucir les angoisses.....

Le 26 mars 1838, les larmes de toute une ville et les bénédictions du pauvre déposaient sur sa tombe, la plus touchante des oraisons funèbres.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

Avril 1838.

OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ.

I, Un n° des annales de la société Séricicole. — II, le Bulletin de la société industrielle d'Angers, n° 6, 8^e année. — III, revue zoologique par la société Cuverienne ; mars 1838. — IV, le Bon Cultivateur, publié par la société centrale d'agriculture, de Nancy, mars et avril 1838. — V, le journal d'agriculture et d'horticulture publié par la société centrale de la Côte-d'Or. — VI, les annales d'agriculture publiées par la société d'agriculture du département d'Indre-et-Loire. — VII, le Bulletin des séances de la société royale et centrale d'agriculture, janvier et février 1838. — VIII, programme des prix proposés par la société royale d'agriculture et du commerce. — IX, Recueil de la société libre d'agriculture, sciences et belles-lettres du département de l'Eure. — X, Publications de la société de Meaux. — XI, Annales des sciences physiques et naturelles, etc., publiées par la société d'agriculture de Lyon.

COMMUNICATIONS DES MEMBRES.

M. Platon Vallée fait hommage d'un ouvrage de

M^{me} Beaudoux, de Beaumont-le-Vicomte, intitulé : **Théâtre des familles**.

M. Edouard Guéranger lit une notice sur les oiseaux de passage qu'il a remarqué au Mans , pendant l'hiver rigoureux de 1837-1838.

La société , après avoir examiné scrupuleusement les mémoires envoyés pour le concours littéraire , décide que malgré le mérite bien reconnu de plusieurs d'entr'eux , aucune n'ayant parfaitement rempli ses intentions , il n'y a pas lieu à décerner le prix cette année.

Mai.

OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ.

I , Le rapport annuel de la société industrielle de Mulhouse. — II , recueil agronomique publié par la société des sciences , agriculture et belles-lettres de Tarn-et-Garonne. — III , procès-verbal de la 104^{me} séance publique de l'athénée des arts. — IV , Annales d'agriculture du département d'Indre-et-Loir. — V , Bulletin de la société de statistique , des arts et des sciences naturelles , du département de la Drôme. — VI , séance publique de la société d'agriculture , commerce, sciences et arts du département de la Marne. — VII , extrait des travaux de la société centrale d'agriculture , du département de la Seine-Inférieure. — VIII , archives curieuses de la ville de Nantes et des départements de l'Ouest.

Mai.

CORRESPONDANCE.

La société reçoit une lettre de la société industrielle d'Angers , pour obtenir son concours à la prospérité de l'exposition qui doit avoir lieu dans cette ville. — II , une lettre de M. Amant Carrier, de Rhodéz , pour obtenir des renseignements sur la statistique séricicole du département de la Sarthe. — III , le programme des questions qui doi-

vent occuper la sixième session du congrès scientifique de France, à Clermont. La société voit avec plaisir que les questions qu'elle avait proposées ont été adoptées dans ce programme. — IV, une lettre de M. le président de la société Française, pour la conservation et la description des monuments historiques, qui annonce que cette société tiendra sa séance annuelle, à Tours, en juin 1838.

COMMUNICATIONS DES MEMBRES.

M. Desjobert lit une notice sur douze médailles trouvées dans l'arrondissement du Mans. Cette notice est imprimée dans le Bulletin.

M. Boyer fait un rapport sur la notice de M. Edom, intitulée voyage à Solesme.

M. Dagoneau communique une notice dont il est l'auteur, sur le calendrier, les ères des différents peuples, et le comput ecclésiastique.

M. Verdier lit un mémoire sur l'emploi peu raisonné du combustible en France, il termine en indiquant l'appareil économique de M. Sorel, pour l'usage culinaire : un extrait de ce mémoire a été imprimé dans le dernier numéro du Bulletin.

M. Mullier, coutelier-mécanicien, au Mans, ayant envoyé à la société un coupe-paille et un coupe-racine de son invention, il est nommé une commission chargée de faire un rapport sur ces deux instruments.

Juin.

CORRESPONDANCE.

La société reçoit : I, une lettre de la société d'encouragement pour l'industrie nationale. — II, deux exemplaires des prix que propose cette société pour être décernés, en 1838, 1839, 1840, 1841, 1844, 1846. Il sera donné un extrait de ce programme dans le Bulletin. — III, une lettre de M. le préfet, annonçant à la société que M. le ministre

des travaux publics , de l'agriculture et du commerce lui a alloué une somme de 1000 fr. , destinée à lui fournir les moyens d'encourager , dans le pays , les travaux agricoles. — IV, une lettre de M. Sosson , curé de la Baconnière , sur l'invention d'une nouvelle charrue. Cette lettre est imprimée dans le Bulletin. — V, une autre lettre de M. le préfet , annonçant l'envoi de trois exemplaires du n° 21 du Recueil administratif , contenant une nouvelle circulaire relative aux comices agricoles.

COMMUNICATIONS DES MEMBRES.

La société entend la lecture du rapport de M. Laumier , sur le coupe-paille et le coupe-racine de sieur Mullier, ce rapport a été imprimé.

Elle adopte les discours suivants pour être lus en séance publique.

SÉANCE PUBLIQUE DU 18 JUIN 1838.

M. le président prononce son discours d'ouverture.

M. le secrétaire rend un compte détaillé des travaux qui ont occupé la société depuis la dernière séance publique.

M. Platon Vallée lit une notice nécrologique sur M. le docteur Lespine , de la Flèche.

M. Berard , quelques observations que lui ont suggéré l'état actuel de l'agriculture , de l'industrie et l'établissement des chemins de fer.

M. le docteur Voisin , des observations sur le danger des inhumations trop promptes , et des considérations sur les moyens à employer pour parer à ce grave inconvénient.

M. Laumier , une pièce de vers intitulée : le Pauvre et son Chien.

La séance se termine par la distribution des prix remportés au dernier concours de bestiaux. V. p. 124.

NOTA. La gravure qui est jointe à ce numéro , se rapporte au Pressoir qui a été décrit dans le Bulletin, 4.^e trimestre de 1837 , page 349.

EXTRAIT DES PROCES-VERBAUX DES SEANCES DE LA SOCIÉTÉ:

SÉANCE DU 10 JUILLET 1838.

Présidence de M. Dagoneau.

M. Delorme, président du Comice agricole du canton d'Ecommoy, par une lettre en date du 7 juillet, apprend à la société que le comice qu'il préside a cru devoir faire emploi de la somme de 400 f. à lui allouée par M. le Préfet, en primes d'encouragement pour le perfectionnement des races bovines et chevalines.

M. le Préfet de la Sarthe écrit à la société pour obtenir des renseignements sur la floraison des grains en 1838; et sur les effets que le dernier hiver, 1837-1838 a pu produire par rapport à la végétation des céréales; M. Houbert veut bien se charger de fournir ces renseignements.

M. le Président propose d'employer les 500 f. alloués par le ministre des travaux publics, sur l'exercice 1837, à acheter le semoir-sarcoir de M. Hugues.

Cette proposition est renvoyée à l'examen d'une commission, composée de MM. Mallet, Houbert, Edouard Guéranger, Blavier.

MM. Quentin et Voisin lisent leurs observations sur le danger des inhumations trop promptes.

Ces observations sont soumises à l'examen d'une commission composée de MM. Quentin, Vallée, Mordret, Laumier, Leprince et Lottin.

M. Boyer lit les notes du 10.^e chant de son poème sur l'Education, l'auteur revient sur la nécessité de faire entrer la musique dans l'enseignement et dans l'éducation, il développe les perfectionnements qu'ont acquis les pianos, déplore l'oubli dans lequel la harpe court risque de tomber, regrette vivement la perte du véritable harmonica, et fait

des vœux pour le perfectionnement de l'acordéon , qui peut un jour remplacer l'orgue de nos églises.

SÉANCE DU 24 JUILLET.

Présidence de M. Etoc-Demazy, père, vice-président.

M. Guiet , président du comice agricole du canton de Montfort , écrit à la société pour lui annoncer que la somme de 400 f. allouée par l'administration au comice qu'il préside , et destinée à être donnée en prix , sera fractionnée en portions de 75, 50 et 25 f. pour être distribuées aux cultivateurs qui auront élevé les meilleurs taureaux , génisses , étalons , pouliches , truies , vérats , et aux domestiques de ferme qui se seront le plus distingués par leur conduite , leur zèle , leur assiduité au travail et leur attachement à leurs maîtres.

M. Houdbert communique à la société le tableau qu'il a dressé de l'état des diverses productions agricoles du département , des vicissitudes qu'elles ont éprouvées par suite des accidents atmosphériques , et notamment de l'effet qu'ont produit sur elles les froids du dernier hiver.

La société s'entretient des avantages du semoir-Hugues , et tout en les reconnaissant , pense qu'il sont peu applicables à la culture du département.

M. Laumier fait quelques observations sur les produits qu'on pourrait retirer du maïs , céréale généralement cultivée dans le département ; il regrette que cette nourriture ne soit employée que pour les besoins des bestiaux , tandis qu'elle pourrait être appropriée à ceux de l'homme ; il fortifie ses observations de l'usage suivi à cet égard dans le département du Jura.

La société engage M. Laumier à faire insérer ses observations dans le premier n.º du Bulletin.

SÉANCE DU 7 AOUT 1838.

Présidence de M. Etoc-Demazy, père, vice-président.

M. le secrétaire de la société royale et centrale d'agriculture de Paris transmet à la société le programme d'un prix de 1000 f. à décerner en 1839, pour la composition d'un ouvrage destiné à enseigner aux écoles primaires la comptabilité agricole.

M. le docteur Lepelletier rentre dans la société comme membre résidant : ce membre venant fixer son domicile au Mans.

La société s'entretient de nouveau de l'emploi des 500 f. à elle alloués par le ministre des travaux publics, sur l'exercice de 1837.

M. Dupont aîné fait quelques observations tendantes à prouver qu'ils devraient être employés en prix à décerner aux jardiniers et horticulteurs qui obtiendraient les plus beaux produits en fruits et en légumes.

M. Launier indique un autre emploi : celui d'un prix à décerner à l'auteur d'un *Traité élémentaire d'agriculture* approprié au département de la Sarthe.

Ces diverses observations sont renvoyées à l'examen de la commission nommée à cet effet.

M. Vallée, au nom de la commission dont il fait partie, lit son rapport sur les observations de MM. Voisin et Quentin, relatives aux inhumations trop promptes.

La société arrête que ce rapport et les observations qui en sont l'objet seront transmis à l'autorité compétente, comme sujet d'intérêt municipal.

SÉANCE DU 21 AOUT 1838.

Présidence de M. Etoc-Demazy, père, vice-président.

La Commission d'examen sur l'emploi des 500 f. alloués

sur l'exercice 1837, par le ministre de l'intérieur fait son rapport.

Cette commission est divisée entre l'acquisition du coupe-paille et coupe-racine de M. Mullier, du semoir-sarcoir de M. Hugues, et d'un prix pour la composition d'un manuel agricole.

Après plusieurs observations émises par plusieurs membres, combattues par d'autres, la société arrête que ces 500 f. seront employés à acheter le semoir-sarcoir de M. Hugues.

SÉANCE DU 30 OCTOBRE 1838.

Présidence de M. Dagoneau.

M. le président du comice agricole des trois cantons du Mans et du canton de Ballon réunis, adresse à la société le programme des prix que ce comice décernera l'an prochain, et rappelle que le concours des bestiaux de ce même comice aura lieu le 2 novembre prochain.

Les comices agricoles des cantons de la Chartre, Marolles-Braux, la Ferté-Bernard et Mamers, envoient des extraits de leurs délibérations; toutes ces délibérations portent que les sommes allouées à ces comices seront employées au prix à décerner aux propriétaires des plus beaux chevaux, taureaux, bœufs, génisses et autres bestiaux.

M. le président, à l'occasion de la rentrée de la société, fait une allocution dans laquelle il fait ressortir les progrès qu'a fait l'agriculture, dans le département de la Sarthe, ceux qui lui restent à faire et signale les bienfaits résultant des comices agricoles. Il soumet à la société la question de savoir s'il ne serait pas à propos d'établir un concours général de bestiaux pour tout le département, où seraient admis les vainqueurs proclamés aux concours particuliers des comices, et termine en citant comme preuve de la considé-

ration dont la société du Mans jouit auprès des autres sociétés savantes, le choix qu'a fait de notre ville, le congrès scientifique de France pour sa prochaine session.

M. Cauvin, membre de la société, et secrétaire général de la 7.^e session du congrès, annonce que les secrétaires provisoires des sections de ce congrès l'ont chargé de leur adjoindre deux membres de la société.

Il résulte d'un scrutin secret, que M. Dagoneau et M. Etoc-Demazy, père, sont nommés secrétaires-adjoints.

M. le président fait observer qu'il ne se présente pas de concurrents pour les prix à décerner par la société. Il demande s'il n'y aurait pas lieu de revoir le programme de ces prix. La société arrête qu'il sera suffisant de leur donner une nouvelle publicité par la voie d'appositions de placards dans les communes, et d'insertion au Recueil des actes administratifs, si M. le Préfet y consent.

M. le président annonce à la société l'intention de M. Etoc-Demazy père de ne plus rédiger, à l'avenir, le bulletin des travaux de la société.

La société renvoie à la commission de rédaction la nomination du successeur de M. Etoc-Demazy père.

M. Menard-Bournichon propose d'employer les 500 f. imputables sur l'exercice 1838, alloués par le ministre de l'intérieur, en prix d'encouragement à l'arboriculture, et à la fondation d'un conservatoire agricole dont il avait entretenu la société dans une séance précédente.

Cette proposition est renvoyée à une commission composée de MM. Menard-Bournichon, Pesche, Dupont aîné et Drouet.

SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1838.

Présidence de M. Dagoneau.

M. le Maire de Gherancé ; soumet aux lumières de la société un guépier d'une grosseur extraordinaire.

L'examen de ce guépier est mis au rapport de M. Anjubault.

M. Mordret lit une notice sur le décroissement qui survient chaque année dans le nombre des vaccinations ; il attribue cette calamité à des causes dont plusieurs peuvent être reprochées à la négligence des parents ou des maîtres d'écoles , qui ne demandent pas des certificats de vaccination aux enfants qu'ils instruisent.

SÉANCE DU 27 NOVEMBRE 1838.

Présidence de M. Dagoneau.

Les comices agricoles des cantons de Saint-Pater , la Ferté-Bernard , Tuffé , Beaumont-le-Vicomte , adressent leurs rapports à la société ; tous mentionnent les prix décernés dans les concours de bestiaux de ces cantons.

Une lettre de M. le Préfet de la Sarthe , annonce à la société que l'administration remet à ses soins le concours des bestiaux dans l'arrondissement du Mans et pour les concours des autres arrondissements. M. le Préfet la prie en outre de nommer parmi ses membres deux commissaires par arrondissement.

La société , nomme commissaires :

Pour le concours de l'arrondissement du Mans , MM. Berard , Trotté-Delaroche , Mauduit et Pesche ;

Pour le concours de l'arrondissement de Saint-Calais , MM. Menard de Seillac et de Crochard ;

Pour celui de l'arrondissement de la Flèche , MM. Vié de Mansigné et de Mailly.

Pour celui de l'arrondissement de Mamers , MM. de Perrochel et de Saint-Maixent.

M. le président lit quelques observations sur l'ouvrage de M. Philippart de Versailles , intitulé : *Traité organographique et physiologie agricole.*

M. Boyer fait hommage à la société de son poème sur l'Éducation.

M. Bédel est chargé de faire un rapport sur cet ouvrage , dont la société remercie l'auteur.

M. le docteur Lepelletier, dans un discours déjà lu à l'Académie royale de médecine de Paris , à l'occasion d'une discussion importante sur les avantages et les inconvénients de la *Méthode numérique* , démontre , par le raisonnement et l'expérience , qu'il est du plus haut intérêt pour le perfectionnement de la médecine d'observation, de compter exactement les faits et surtout de les catégoriser d'après leur importance et leur authenticité ; dans ce discours , les principes nettement posés , les conséquences rigoureusement déduites prouvent la nécessité de la *Statistique médicale* envisagée sous ce point de vue, et renfermée dans les sages limites établies par l'auteur.

M. Quentin lit à la société le 2.^e chapitre d'un ouvrage inédit, intitulé: *De la Numismatique et de la Glyptique aux différentes époques de l'art , chez les anciens et chez les modernes.*

Ce chapitre traite de l'importance de la Numismatique et de la glyptique dans l'iconographie de l'antiquité ; l'auteur a établi les diverses raisons qui rendent l'iconographie intéressante aux yeux des savants et des amateurs de l'antiquité. Il a démontré que la Numismatique et la glyptique étaient, avec la sculpture, les fondements de l'iconographie des anciens. Il a cité Varron comme l'inventeur de cette science qui réunit les monuments de l'art à l'histoire des hommes illustres. Il a cité Visconti comme celui de tous les modernes qui a apporté la critique la plus judicieuse dans l'étude de cette science , et son iconographie comme le plus beau monument littéraire et artistique qui ait été fait en l'honneur des Grecs.

SÉANCE DU 5 DÉCEMBRE 1838.

Présidence de M. Dagoneau.

M. Bouvet , professeur de philosophie au collège du Mans , demande a être admis comme membre résidant de la société ; à l'appui de cette demande il présente un livre dont il est l'auteur , intitulé : La raison de la foi au catholicisme , ou Démonstration des fondements de la foi. La société nomme pour examiner l'ouvrage de M. Bouvet et pour faire son rapport , tant sur son ouvrage que sur sa demande , une commission composée de MM. Boyer , Verdier , Richelet et Tournesac.

M. Anjubault fait son rapport sur le guêpier envoyé à la société par M. le Maire de Cherancé. Ce rapport sera imprimé dans le bulletin.

M. Cauvin termine la séance par la lecture d'une Notice sur les Etats du Maine et les Députés du Maine aux parlements et états généraux du Royaume. Ce travail est imprimé dans l'Annuaire du département pour l'année 1839.

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1838.

Présidence de M. Dagoneau.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre par laquelle MM. les secrétaires provisoires du congrès scientifique de France , engagent la société à soumettre à la décision de ce congrès , diverses questions à résoudre dans l'intérêt des arts , des sciences et de la littérature.

La société arrête que les commissions nommées l'an dernier pour le même objet , resteront chargées de présenter à la société les questions demandées par le congrès prochain ; elle apporte néanmoins à la composition de cette commission les changements ci-après :

La section d'agriculture est aujourd'hui composée de MM. Trotté-Delaroche , Berard et Quentin.

Et dans celle de littérature , M. Piquet remplace M. Lau-
mier qui a quitté le Mans.

MM. de Saint-Maixent et de Perrochel , membres cor-
respondants , s'excusent l'un sur sa mauvaise santé , l'autre
sur un voyage qu'il est obligé de faire , de ne pouvoir ac-
cepter les fonctions de commissaires aux concours des comices
agricoles de l'arrondissement de Mamers.

M. Boyer fait un rapport favorable sur l'ouvrage présenté
par M. Bouvet , à l'appui de sa demande d'admission comme
membre résidant.

La société procède à un premier tour de scrutin sur la
demande de M. Bouvet ; ce premier tour de scrutin est
favorable au candidat.

M. Bédel fait son rapport sur le Poème de M. Boyer.
Ce livre fruit d'une longue vie d'étude et d'expérience ,
est déjà suffisamment connu par les éloges qu'il a reçus
dans les journaux de la Capitale ; il envisage d'ailleurs
l'éducation dans trop de détails pour qu'on puisse en
donner une juste idée dans une analyse aussi brève que le
comporte ces comptes-rendus. Il faudrait pour cela repro-
duire presque en entier le rapport de M. Bédel.

M. Blavier propose à la société de souscrire à l'acqui-
sition de la carte topographique de la ville du Mans , que
publie en ce moment M. Lombard , capitaine aide-de-camp
du général commandant le département.

La société arrête qu'elle souscrira pour deux exemplaires
de cette carte.

La société procède au renouvellement de ses bureaux.

Sont nommés aux bulletins secrets :

M. Cauvin , président ;

MM. Dagoneau , vice-président ; (1)

Bédel , secrétaire ;

Berard , trésorier ;

Verdier , sous-trésorier.

SÉANCE DU 29 DÉCEMBRE 1838.

Présidence de M. Etoc-Demazy père , vice-président.

M. Blisson , naturaliste à Sainte-Croix , fait hommage à la société d'un mémoire dont il est l'auteur, concernant la fabrication et l'usage des instruments qui lui ont paru convenables aux entomologistes. M. Blisson demande à être admis comme membre résidant de la société.

La société nomme une commission , composée de MM. Edouard Guéranger, Frédéric Guéranger et Cauvin , à l'effet d'examiner le mémoire de M. Blisson et de faire son rapport tant sur le mémoire que sur la demande d'admission de l'auteur.

La société procède au second tour de scrutin sur la demande de M. Bouvet , tendant à être admis comme membre résidant.

Ce second tour de scrutin étant favorable au candidat , M. Bouvet est proclamé membre résidant de la société.

M. Richelet fait observer que depuis plusieurs années , le président de la société a présidé les commissions , sans qu'aucun article du règlement lui conférât ce droit ; il demande qu'une commission soit nommée à l'effet de faire un rapport sur la question de savoir si cet usage sera abrogé ou passera en force d'article réglementaire.

La société prend cette demande en considération et compose,

(1) M. Dagoneau n'ayant pas accepté sera remplacé dans une prochaine séance.

en procédant par voie de scrutin secret et à la majorité relative, la commission demandée par M. Richelet de cinq membres qui sont : MM. Edouard Guéranger, Etoc-Demazy père, Anjubault, Richelet, Quentin.

COMICES AGRICOLES

DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE.

La Société d'agriculture, sciences et arts du Mans, considérant la fondation des comices agricoles, dans le département, comme une des institutions les plus utiles à l'agriculture du pays, se propose de tenir les lecteurs de son bulletin au courant des améliorations importantes que ces sociétés sont appelées à introduire chez nos cultivateurs. Elle publie aujourd'hui : I, les différents arrêtés de la préfecture qui ont sollicité leur formation. II, le résumé des travaux auxquels elles se sont livrées pendant le cours de l'année 1838.

Extrait du Recueil des Actes Administratifs de la préfecture de la Sarthe.

AGRICULTURE. — COMICES AGRICOLES.

Le Mans, 28 juin 1837.

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, CHEVALIER DE LA
LÉGION D'HONNEUR,

A Messieurs les Maires,

Messieurs,

L'administration, toujours empressée de favoriser les intérêts du pays, a essayé plusieurs fois de créer, dans ce

département , des comices agricoles , et si un succès complet n'a pas répondu de suite à ses efforts , au moins ces essais ont-ils servi à éveiller l'attention de quelques agriculteurs qui , aujourd'hui pénétrés des avantages de ces réunions , et voulant suivre l'exemple donné par plusieurs départements voisins , demandent la création de comices agricoles sur les principaux points de ce département.

C'est afin de satisfaire à ce désir et de mettre le gouvernement , ainsi que le conseil général , à même de donner à l'agriculture de puissants encouragements , que j'ai arrêté les dispositions suivantes :

1.^o Il est créé dans ce département douze comices agricoles ;

SAVOIR :

Un pour les trois cantons du Mans et le canton de Ballon.

Un pour les cantons de Conlie et de Sillé.

Un pour les cantons de Loué et de la Suze.

Un pour les cantons de Montfort et d'Ecommoy.

Un pour les cantons de Beaumont , Marolles et Fresnay.

Un pour les cantons de Bonnétable et de Mamers.

Un pour les cantons de la Ferté , Montmirail et Tuffé.

Un pour les cantons de la Fresnaye et St.-Patern.

Un pour les cantons de Sablé , Brûlon et Malicorne.

Un pour les cantons de la Flèche , Pontvallain , Mayet et le Lude.

Un pour les cantons de St-Calais , Bouloire et Vibraye.

Un pour les cantons de Château-du-Loir et de la Chartre.

2.^o Ces comices ont pour but d'établir des rapports fréquents entre les agriculteurs d'une même contrée ; de leur donner ainsi les moyens de conférer sur les meilleures méthodes de culture pour les mettre ou les faire mettre en

pratique, et constater les résultats obtenus ; d'aider à l'introduction des procédés et des instruments aratoires perfectionnés ; d'améliorer l'éducation des bestiaux, enfin, de faire prospérer, autant que possible, toutes les branches de l'agriculture, par des exemples, des préceptes et surtout par des encouragements, qu'ils seront appelés à proposer et même à décerner, dans certains cas, aux cultivateurs, valets de ferme, etc.

Chaque comice correspondra avec la Société royale d'agriculture, sciences et arts du Mans, ainsi qu'avec le sous-préfet de l'arrondissement où il sera placé, pour donner les renseignements qui seraient demandés et faire les propositions jugées favorables à l'agriculture.

3.^o Pour faire partie d'un comice, il suffira de se faire inscrire sur les listes ouvertes à cette préfecture, bureau du secrétariat général, aux sous-préfectures ou à la mairie de chaque chef-lieu de canton, et de s'engager à payer une cotisation annuelle de 3 fr., laquelle, avec les fonds qui seront accordés par le gouvernement et le département, servira à acquitter les frais divers des comices, et à distribuer des primes d'encouragement aux cultivateurs.

4.^o En attendant que chaque comice puisse se constituer définitivement et adopter un règlement particulier, ce qui n'aura lieu qu'autant que ce comice sera composé de 12 membres au moins, des réunions se feront tous les mois, et successivement dans chacun des chefs-lieux de canton compris dans la circonscription dudit comice, ainsi qu'elle est établie ci-dessus, sous la présidence de M. le maire dudit chef-lieu, qui demeurera toujours membre de droit dudit comice, et se chargera de procurer un local convenable pour les réunions.

Ces dispositions générales pourront être complétées ultérieurement, et subir quelques modifications, mais elles

me semblent suffisantes, quant à présent, pour atteindre le but qu'on se propose.

Votre concours, Messieurs, sera acquis, je n'en doute pas, à une œuvre toute d'intérêt public, et que j'entreprends avec l'espoir qu'elle aura d'heureux résultats pour ce département, dont l'agriculture, trop négligée jusqu'à ce jour, forme la principale richesse.

Veuillez, je vous prie, donner à la présente la plus grande publicité, et la communiquer même aux principaux propriétaires et cultivateurs de vos communes respectives.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée,

Signé FAYE.

Le Mans, ce 2 mai 1838.

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, CHEVALIER DE LA
LÉGION D'HONNEUR,

A Messieurs les Maires,

Messieurs,

Je viens vous entretenir de nouveau des comices agricoles qui ont fait l'objet de ma circulaire du 28 juin dernier, insérée au *Recueil des actes administratifs*, n° 22, page 175.

J'ai lieu de croire que vous aurez tous fait des efforts pour aider à la formation de ces réunions si utiles pour l'amélioration de l'agriculture du département. MM. les maires des chefs-lieux de canton s'en seront sans doute plus particulièrement occupés ; toutefois quelques-uns seulement m'ont envoyé la liste des souscripteurs qu'ils ont réunis.

Aujourd'hui il devient urgent de former ces comices , pour qu'ils s'occupent de la distribution des fonds assez considérables que je vais mettre à leur disposition.

Ces fonds consistent, d'une part, dans une somme de 2,600 francs, dont 1,000 francs sur l'exercice 1837, et 1,600 francs sur l'exercice 1838, accordée par le gouvernement, pour encouragements divers aux cultivateurs, ci. 2,600 fr.

De son côté, le conseil général a voté, sur ma proposition :

1.° Pour premiers frais d'établissement de comices. 800 fr.

2.° Pour primes destinées à encourager l'éducation des chevaux. 1,000 fr.

3.° Pour primes destinées à l'amélioration de la race bovine. 800 fr.

4.° Pour encouragements divers. 1,200 fr.

TOTAL. 6,400 fr.

(*Nota.* Les encouragements divers pour lesquels il est alloué, d'une part 2,600 francs, et de l'autre 1,200 francs, seront affectés, pour la plupart, aux objets que les comices détermineront, suivant les besoins des localités. Ainsi, par exemple, la culture du colza, de la betterave champêtre, du lin, du mûrier, etc., les prairies artificielles permanentes et annuelles, l'éducation des abeilles, etc. On accorderait aussi des récompenses honorifiques et pécuniaires au cultivateurs, garçons de ferme, etc., qui se distingueraient, par leur intelligence et leurs succès, dans tout ce qui est du domaine d'une exploitation rurale. L'introduction de nouvelles cultures, de nouveaux instruments, l'adoption d'un meilleur système d'assolements, etc., seraient également récompensés.)

La majeure partie des sommes ci-dessus sera distribuée directement par les comices agricoles, et le reste par la Société royale d'agriculture, sciences et arts du Mans, qui y joindra une somme de 1,000 francs, qu'elle a reçue à cet effet du gouvernement.

Avant de faire la répartition de ces fonds entre tous les comices du département, j'ai besoin de connaître, d'une manière bien précise, 1.^o la circonscription définitive de chaque comice, (celles indiquées dans ma circulaire précitée n'étaient que provisoires. Il faut, autant que possible, que toutes les communes du même canton fassent partie du même comice, mais des cantons appartenant à des arrondissements différents ont la faculté de se réunir entre eux, pour former un seul comice). 2.^o les noms, prénoms, profession et demeure des membres faisant partie de chaque comice; 3.^o qu'elle a été jusqu'à ce jour l'objet des travaux du comice. MM. les maires des chefs-lieux de canton voudront bien donner ces renseignements à MM. les sous-préfets, et à moi, pour l'arrondissement du Mans.

La répartition dont il s'agit sera faite en raison de l'importance de la circonscription des comices, et du zèle qu'on aura mis à les établir. Les cantons dans lesquels aucun comice, comptant au moins douze membres, n'aurait été créé avant un mois, ne seront pas compris dans la distribution des sommes ci-dessus mentionnées, et ne participeront par conséquent à aucun encouragement pour l'agriculture.

Je vous prie de vouloir bien, Messieurs, donner la plus grande publicité à la présente circulaire ainsi qu'à celle du 28 juin dernier, afin que les propriétaires et les cultivateurs connaissent les encouragements accordés à l'agriculture et s'efforcent d'en mériter. Je recommande principalement à MM. les maires des chefs-lieux de canton

de se concerter, pour arrêter la formation et la circonscription définitive des comices agricoles.

Agréé, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée,

Signé FAYE.

Le Mans, ce 7 juin 1838.

LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, CHEVALIER DE LA
LÉGION-D'HONNEUR,

A Messieurs les Maires,

Messieurs,

J'ai eu l'honneur de vous faire connaître par ma circulaire du 2 mai dernier, insérée au *Recueil des actes administratifs* n° 17, page 107, le montant des fonds accordés par le gouvernement et votés par le conseil général pour encourager l'agriculture du département, et j'ai ajouté que la majeure partie de ces fonds serait distribuée par les comices agricoles.

Aujourd'hui je m'empresse de vous informer que M. le ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce, vient encore de mettre à ma disposition une somme de 1,000 francs destinée pour moitié à l'amélioration des bestiaux et pour l'autre moitié à l'entretien d'élèves dans des fermes modèles. Il m'a en outre envoyé 25 kilogrammes de graine de pin Laricio, que les comices distribueront.

Vous saurez apprécier, Messieurs, cette nouvelle faveur qui doit nous déterminer à faire de nouveaux efforts pour organiser les comices. Déjà quelques-uns sont définitive-

ment constitués, et je leur allouerai très-prochainement des fonds assez considérables dont l'emploi doit être fait cette année.

Il paraîtrait, d'après les renseignements qui m'ont été fournis, que le plus grand obstacle à la formation des autres comices proviendrait de la difficulté de s'entendre avec les divers cantons qui composent chaque circonscription. On tendrait d'ailleurs généralement à former un comice séparé par canton, afin que son action fut plus directe et les rapports entre ses membres plus fréquents. Je n'ai point l'intention de m'opposer à cette tendance aujourd'hui surtout que les fonds d'encouragement, dont la distribution sera faite par les comices, sont plus considérables qu'on n'avait pu l'espérer d'abord. Toutefois lorsque deux ou trois cantons ont entre eux des relations habituelles et que leur sol ainsi que leurs cultures présentent de l'analogie, ils me semblent avoir intérêt à rester réunis, parce qu'alors il s'établira entre les cultivateurs une plus grande concurrence. Les récompenses aussi auront plus d'importance et de rétentissement.

Au surplus, Messieurs, il importe avant tout d'appeler, pour faire partie des comices, les personnes qui, par leur sèle, leur instruction et leur expérience, peuvent y rendre le plus de services. Plusieurs de MM. les maires de chefs-lieux de canton ont fait à cet égard des convocations d'office pour une réunion préparatoire dans laquelle on a discuté et arrêté non seulement les principales bases de l'association, mais encore le programme des encouragements à accorder cette année. Le procès-verbal qui en a été rédigé, a été transmis à cette préfecture, ainsi qu'à la Société d'agriculture, sciences et arts du Mans. Je ne puis trop recommander de suivre immédiatement cet exemple. Le moindre retard m'empêcherait d'accorder cette année les fonds d'en-

couragements aux cantons qui n'auraient point de comice agricole organisé.

Agréez , Messieurs , l'assurance de ma considération distinguée ,

Signé FAYE.

RÉSUMÉ DES TRAVAUX

DES COMICES AGRICOLES DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE,

PENDANT L'ANNÉE 1838.

COMICE AGRICOLE DU MANS ,

Comprenant les trois cantons du Mans et celui de Ballon.

PRIMES PROPOSÉES

Pour être décernées au Concours du 2 novembre 1838.

Chevaux.

1.^o Aux meilleurs poulains, espèce de trait, nés d'élèves chez le propriétaire, depuis le 1.^{er} janvier 1838.

2.^o Aux meilleurs pouliches, aux mêmes conditions.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Vu le mérite et le nombre des animaux présentés, le comice a fondé un 2.^e et 3.^e prix, ainsi que des mentions honorables.

Poulains.

1. ^{er} Prix.	MM.	Loyer, Jacques, de Neuville-sur-Sarthe.	f. 100
2. ^e Prix.		{ Besnard, François, de Pontlieue.	40
		{ Bouttier, François, du Mans.	40

3. ^e Prix.	MM.	Guitton, Etienne, de Montbizot.	20
Mentions honorables.	{ Vannier, Louis, de Soulligné-s.-Ballon. Rousseau de Milette.		

Pouliches.

1. ^{er} Prix.	N'a pas été remporté.		
2. ^e Prix	M. ^{me} V. ^e	Divaret, à St.-Saturnin.	40

Bêtes à cornes.

1.^o Aux meilleurs taureaux d'un an à 18 mois nés ou élevés chez le propriétaire depuis l'âge de deux mois. Seront considérés comme ne dépassant pas ce dernier âge ceux qui n'auront pas poussé leur deux premières dents. Le propriétaire devra s'obliger à garder le taureau primé jusqu'au mois d'août 1839.

2.^o Aux meilleures génisses, pleines ou non pleines, aux mêmes conditions, moins l'obligation de les garder.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux.

f.

1. ^{er} Prix partagé	{	Gautier, Yvré-l'Evêque.	50
entre MM.		Bouttier, le Mans.	50
2. ^e Prix.		Couret, Pontlieue.	30
3. ^e Prix.		Guérin, Savigné-l'Evêque.	20
Mention honor.		Lonchamp, Eugène, Yvré-l'Evêque.	

Génisses.

1. ^{er} Prix.	MM.	Foulard, meunier au Mans.	100
2. ^e Prix.		Dangeul, de Montbizot.	40
3. ^e Prix.		Hubert, à Ruaudin.	20
Mentions honorables.	{ De Vauguyon, à Neuville-sur-Sarthe. Gasse, à Sargé.		

PRIMES A DÉCERNER EN 1839.

Le comice agricole du Mans, dans sa séance du 30 septembre 1838, a proposé les primes suivantes pour être décernées en 1839.

Culture.

1.^o *Luzerne.* Pour les luzernières anciennes et pour les nouveaux semis, eu égard à l'étendue, qui devra être d'un 20.^o au moins des terres labourables de l'exploitation, et à la beauté des produits relativement à la qualité du sol.

2.^o *Trèfle incarnat.* Mêmes conditions; seulement le 30.^o de l'exploitation. Le comice se propose de publier une instruction pour convertir ce trèfle en excellent fourrage sec.

3.^o *Betterave champêtre et carotte.* Mêmes conditions; un 30.^o de l'exploitation, sans que cette étendue puisse être moindre de 44 ares.

4.^o *Colza.* Pour un journal de colza, au moins. On considérera seulement la beauté du colza eu égard à la qualité du sol.

4.^o *bis.* M. Mauboussin, propriétaire à Joué-l'Abbé, a fondé un prix de 100 f. pour être décerné au cultivateur de cette commune qui présentera au concours le journal de terre le mieux cultivé en colza, eu égard à la qualité du sol.

PRIMES PROPOSÉES POUR LA RÉCOMPENSE

et l'encouragement des bons domestiques de ferme.

1.^o Aux garçons de ferme qui seront restés le plus longtemps dans la même exploitation et s'y seront distingués par leur moralité et leur travail. Le comice exige au moins six années de service. 100 f.

2.^o Aux filles de ferme, aux mêmes conditions. 100 f.

COMICE D'ECOMMOY,

formé pour le canton seul, en décembre 1837.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 2 octobre 1838.

Chevaux.

Pour le plus beau poulain ou la plus belle pouliche âgés d'un à deux ans, élevés dans le canton.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Poulain.

Prix unique	MM. Blin, de Laigné-en-Belin.	100
-------------	-------------------------------	-----

Pouliche.

Prix unique.	Boulay.	25
--------------	---------	----

Bêtes à cornes.

1.° Pour le plus beau taureau, de dix-huit mois à deux ans, élevé dans le canton, sous la condition que le propriétaire le fera servir pendant un an et n'exigera qu'un franc par saillie.

2.° Pour la plus belle génisse de dix-huit mois à deux ans.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux.

Prix unique.	M. Heurteloux, de St-Ouen-en-Blin.	80
--------------	------------------------------------	----

Génisses.

1.° Prix.	MM. Barboult, de Brette.	50
2.° Prix.	Loiseau.	40

Culture.

Aux cultivateurs exploitant eux-mêmes, qui auront le mieux réussi dans la culture des terres, soit en faisant usage

des engrais calcaires, végétaux ou autres, soit surtout en se rapprochant du système des assolements qui n'admettent ni friches ni ensemencés redoublés, de même espèce.

Le comice désigne à cet effet cinq membres chargés spécialement de visiter les exploitations rurales du canton.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Prix partagé { Louis Lejeune, de St-Mars-d'Outille. 50
entre MM. { Hemont, de Laigné-en-Belin. 50
Ment. honor. 33 fermiers ont été cités honorablement.

Dans sa séance du 2 octobre 1838, le comice agricole du canton d'Ecommoy a formé une commission chargée de rédiger un code cantonnal, dans lequel seront fixés, non seulement les assolements des terres, mais encore les usages divers auxquels on est obligé de référer dans le silence de la loi.

COMICE DE LOUÉ,

formé pour le canton seul, en juin 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 30 octobre 1838.

Chevaux.

Pour la plus belle jument de deux ans à deux ans et demi, élevée pendant un an chez le concurrent, à la charge par lui de la conserver, dans le canton ou dans un rayon de deux à trois lieues, un an après la distribution des primes.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

f.

1. ^{er} Prix.	MM.	Emery, cultivateur à Amné.	100
2. ^e Prix.		Briffault, cultivateur à Tassillé.	50

Bêtes à cornes.

1.^o Pour le plus beau taureau de dix-huit mois, élevé un an, au moins, chez le concurrent ; à la charge de le conserver jusqu'au mois de juillet suivant chez lui ou chez un autre propriétaire du canton, dans un rayon de trois lieues.

2.^o A la plus belle génisse de dix-huit mois, aux mêmes conditions.

RÉSULTAT DU CONCOURS.*Taureaux.*

f.

1. ^{er} Prix.	MM.	Bouttier, Maire d'Amné.	50
2. ^o Prix.		Guiet, cultivat. à St-Denis-d'Orques.	25

Génisses.

Prix unique M.	Bouttier, d'Amné.	50
----------------	-------------------	----

Porcs.

Pour le plus beau verrat et la plus belle truie de l'année.

Verrat.

Prix unique. M.	Besnier, cultivat. à Joué-en-Charnie.	15
-----------------	---------------------------------------	----

Truie.

Prix unique. M.	Besnier déjà nommé.	30
-----------------	---------------------	----

COMICE DE MONTFORT,

formé pour le canton seul, en août 1837.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 2 septembre 1838.

Chevaux.

1.^o Pour le meilleur étalon élevé dans le canton.

2.^o Pour la meilleure pouliche *idem*.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Étalon.

Le prix n'a pas été décerné.

Pouliche. f.

Prix unique, M. Vallée , propriétaire à Connerré. 80

Bêtes à cornes.

1.° Pour le meilleur taureau d'un an à dix-huit mois
élevé dans une des *bonnes contrées* du canton. 75

2.° Pour le meilleur taureau du même âge élevé dans
une des *mauvaises contrées*. 75

3.° Pour la meilleure génisse du même âge élevée dans
une *bonne contrée*. 50

4.° Pour la meilleure génisse *idem* élevée dans
une *mauvaise contrée*. 50

5.° Pour le meilleur verrat âgé de plus d'un an. 25

6.° Pour la meilleure truie *idem*. 25

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux élevés dans de bonnes contrées. f.

Prix. M. Suavin , de Sillé-le-Philippe. 75

Taureaux élevés dans de mauvaises contrées.

Prix. M. Rocher, d'Ardenay. 75

Génisses élevées dans de bonnes contrées.

Prix. M. Martin, du Pont-de-Gennes. 50

Génisses élevées dans de mauvaises contrées.

Prix. M. Langlais , du Pont-de-Gennes. 50

Verrats et Truies.

Les prix n'ont point été décernés.

PRIMES PROPOSÉES POUR LA RÉCOMPENSE

et l'encouragement des bons domestiques de ferme.

1.° Pour le garçon de ferme ou de bordage (1), le plus estimable par sa conduite, son attachement à ses maîtres et son assiduité au travail. 25

2.° Pour la fille de ferme ou de bordage qui réunira les mêmes qualités. 25

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Garçons.

Prix unique. Renou, domestique depuis 14 ans chez le sieur Bezoult, du Breil. 25

Filles.

Prix unique. Renée Lecomte, domestique depuis 45 ans chez les époux Girard, du Breil. 25

(1) Le comice de Montfort a arrêté que, lors de la distribution des primes, les domestiques des bordagers seront préférés, à mérite égal.

COMICE DE BEAUMONT,

formé pour le canton seul, en août 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 2 octobre 1838.

Chevaux.

1.° Au plus beau cheval de trois à cinq ans.

2.° A la plus belle jument du même âge.

3.° Au plus beau poulain de 2 à 3 ans.

4.° Au plus beau poulain d'un an.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Chevaux de 3 à 5 ans.

1. ^{er} Prix.	N'a pas été décerné.	f.
2. ^o Prix partagé	M. Grassin, d'Assé-le-Riboul.	20
entre	M. ^{me} V. ^o Percheron, de Vivoin.	20

Juments de 3 à 5 ans.

Point de prix décerné.

Poulains de 2 à 3 ans.

1. ^{er} Prix.	MM. Fouqué, de Vivoin.	20
2. ^o Prix.	Ermenault, d'Assé-le-Riboul.	10

Poulains d'un an.

1. ^{er} Prix.	M. Tessier, d'Assé-le-Riboul.	20
2. ^o Prix.	M. ^{me} V. ^o Percheron, de Vivoin.	10

Bêtes à cornes.

- 1.^o Aux plus beaux bœufs de 4 à 5 ans, par couple.
- 2.^o A la plus belle vache de 4 à 6 ans.
- 3.^o A la plus belle génisse d'un à deux ans.
- 4.^o Au plus beau taureau d'un à 2 ans.
5. Au plus beau veau de lait.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Bœufs. f.

1. ^{er} Prix	MM. Monthean, de Maresché.	30
2. ^o Prix.	Hullot, de Beaumont.	20

Vaches.

1. ^{er} Prix.	Jouanneaux, de Beaumont.	25
2. ^o Prix.	Minier, de Vivoin.	15

(188)

	<i>Génisses.</i>	f.
1. ^{er} Prix.	M. Garnier, de Maresché.	15
2. ^e Prix	M. ^{me} V. ^e Corbin, de Doucelles.	10

Taureaux.

1. ^{er} Prix	MM. Boulay, de Maresché.	15
2. ^e Prix.	Fouquet, à Doucelles.	10

Veaux de lait.

1. ^{er} Prix.	Fouquet, à Doucelles.	10
2. ^e Prix.	Besnier, de Maresché.	5

PRIMES POUR LA RÉCOMPENSE

et l'encouragement des bons domestiques de ferme.

Le comice de Beaumont a fondé un 1.^{er} prix de 15 fr. et un second de 10 fr. pour les deux garçons de ferme qui, ayant 2 années consécutives de condition chez le même maître, se seront le plus distingués par leur bonne conduite et leur intelligence.

COMICE DE LA FERTÉ - BERNARD

formé pour le canton seul, en juin 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 30 septembre 1838.

Chevaux.

1.^o Pour la plus belle jument poulinière accompagnée de son poulain.

2.^o Pour la plus belle pouliche de l'âge de 2 à 3 ans.

RÉSULTAT DU CONCOURS.*Jument poulinière.* f.**Prix unique MM.** Boulay, de Préval. 80**Ment. honor.** Fleurida aîné, de la Ferté-Bernard.*Poulliche de 2 à 3 ans.***Prix unique.** Couronne, de Souvigné. 50**Ment. honor.** Petitgars, de Cherreau.*Bêtes à cornes.*

1.° Pour le plus beau taureau d'un an. Seront admis au concours tous ceux qui n'auront encore que leurs dents de lait.

2.° Pour le plus beau taureau de deux ans. Seront admis au concours ceux qui n'auront poussé que leurs deux premières dents.

3.° Pour la plus belle génisse de 18 mois à deux ans. Seront admises au concours celles qui n'auront encore que leurs dents de lait.

RÉSULTAT DU CONCOURS.*Taureaux d'un an.* f.**Prix unique MM.** Passe père, de S.-Antoine-de-Rochef. 40
Mentions honorables. { Richard, de Cherreau.
 { Tacheau, de Souvigné.
*Taureaux de 2 ans.***Prix unique.** Pennetier, de Cherreau. 40*Génisses.***Prix unique.** Neveu, de Cherré. 40
Mentions honorables. { Fleurida aîné, de la Ferté.
 { Richard, de Cherreau.

PRIMES POUR LA RÉCOMPENSE

et l'encouragement des bons domestiques de ferme.

Le comice de la Ferté a fondé deux prix de 25 fr. chacun, l'un pour le garçon de ferme qui, étant resté au moins quatre années consécutives dans la même exploitation rurale, se sera le plus distingué par sa moralité et son travail. L'autre pour la fille de ferme qui aura rempli les mêmes conditions.

COMICE DE NAMERS,

formé pour le canton seul, en octobre 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 2 décembre 1838.

- 1.^o Pour la meilleure jument, de trait, qui aura eu un poulain dans l'année et qui sera âgée de 4 à 9 ans.
- 2.^o Pour le plus beau poulain, de trait, de 2 à 3 ans.
- 3.^o Pour la plus belle pouliche de 2 à 3 ans.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

<i>Juments de trait.</i>			f.
1. ^{er} Prix	MM.	Legendre, Gervais, de Marollette.	80
2. ^o Prix.		Lamarre, Eugène, de Saint-Remy-des-Monts.	40

Poulains de trait.

Prix unique	M. ^{me} V. ^e	Fleury, de St.-Remy-des-Monts.	70
-------------	----------------------------------	--------------------------------	----

Pouliches.

1. ^{er} Prix	M.	Perrotet, Pierre, de Saint-Longis.	60
2. ^o Prix	M. ^{me} V. ^e	Renard.	40
Ment. honor.	M.	Marchand, Jacques.	

(191)

Race bovine.

1.^o Pour le plus beau taureau d'un à deux ans.

2.^o Pour la plus belle génisse du même âge.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux.

1. ^{er} Prix	MM. Brissard, Jacques.	f. 60
2. ^e Prix.	Plessis, Jacques.	30
Ment. honor.	Lamarre, Eugène.	

Génisses.

1. ^{er} Prix.	Brissard-Paty.	50
2. ^e Prix.	Poisson, Mathurin.	30
Ment. honor.	Delorme.	

Race ovine.

Pour le plus beau bélier qui n'aura pas plus d'un an.

Prix unique	M. Girard, Pierre, de Mamers.	15
-------------	-------------------------------	----

PRIMES POUR LA RÉCOMPENSE

et l'encouragement des bons domestiques de ferme.

1.^o Un prix de 40 fr. et une mention honorable aux deux garçons de ferme qui se seront le plus distingués chez leurs maîtres, tant par leur moralité que pour leur assiduité et la durée de leurs bons services.

2.^o Un prix de 30 fr. et une mention honorable aux deux filles de ferme qui réuniront les mêmes qualités.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Garçons de ferme.

Prix.	Maillard, Pierre, domestique depuis 14 ans consécutifs, chez le sieur Rioussé, cultivateur à Saint-Côme.	40
-------	--	----

Ment. honor. Fagot, domestique depuis douze ans, chez le sieur Lunel, cultivateur à Commerveil.

Filles de ferme.

Prix. Françoise Crestol, domestique depuis dix-neuf ans, chez le sieur Lépine, meunier, cultivateur à Mamers. 30 f.

Cette fille a sauvé par ses soins, d'une maladie épizootique, une partie des bestiaux de son maître.

Ment. honor. Louise Langlais, domestique depuis quinze ans, chez le sieur Ropiquet, cultivateur à Saint-Longis.

COMICE DE MAROLLES - LES - BRAUX,

formé pour le canton seul, en mai 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 9 septembre 1838.

Chevaux.

1.^o Pour le plus beau poulain né en 1837 et élevé par le concurrent depuis l'âge de 8 mois.

2.^o Pour la plus belle pouliche dans les mêmes conditions.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Poulains.

Prix unique MM.	Lecureuil, d'Avennes.	f. 80
Ment. honor.	Tison, de Courgains.	

Pouliches.

1. ^{er} Prix	Fouqué, L., de Courgains.	50
2. ^o Prix	Martin, de Saint-Aignan.	40
Mentions honorables.	{ Lenoir, de Courgains.	
	{ Fouqué, de Marolles.	

Bêtes à cornes.

1.^o Pour le plus beau taureau né en 1837^o et élevé par le concurrent depuis l'âge de 3 mois.

2.^o Pour la plus belle génisse aux mêmes conditions.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

<i>Taureaux.</i>		f.
1. ^{er} Prix	MM. Aveline, de Saint-Aignan.	70
2. ^e Prix.	Gallet, de Ponthoin.	50
Mentions honorables.	{ Renard, de Mézières.	
	{ Goutard, de Dissé.	

Génisses.

1. ^{er} Prix.	Aveline, de Saint-Aignan.	50
2. ^e Prix.	Le même.	40
Mentions honorables.	{ Goutard, de Dissé.	
	{ Tison, de Courgain.	

Il résulte du procès-verbal de ce comice, que le concours a été remarquable par la beauté des animaux qu'on y a présenté.

COMICE DE SAINT-PATER

formé pour le canton seul, en mai 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 7 octobre 1838.

Chevaux.

1.^o Pour le plus beau cheval de trait de 2 à 4 ans, élevé chez le concurrent depuis l'âge de 6 mois.

2.^o Pour la plus belle jument poulinière de 4 ans et au-dessus, appartenant depuis un an, au moins, au concurrent et suivie de son poulain né chez lui.

(194)

3.° Pour la plus belle poulliche de 2 à 3 ans, élevée chez le concurrent depuis l'âge de 6 mois.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

<i>Chevaux de trait.</i>		f.
Prix unique	MM. Roussel, de Chevain.	30

<i>Juments poulinières.</i>		
1. ^{er} Prix.	Marchand, de Champfleu.	25
2. ^e Prix.	Maine, du Chevain.	15

<i>Pouliches.</i>		
1. ^{er} Prix.	Marchand, d'Arçonnay.	20
2. ^e Prix.	Morin, du Chevain.	10

Race bovine.

1.° Pour le plus beau taureau d'un à deux ans, élevé par le concurrent depuis l'âge de 6 mois.

2.° Pour la plus belle vache laitière, de 4 à 5 ans, appartenant au concurrent depuis un an, au moins.

3.° Pour la plus belle génisse de 2 à 3 ans, élevée par le concurrent depuis l'âge de 6 mois.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

<i>Taureaux.</i>		
1. ^{er} Prix.	N'a pas été décerné.	f.
2. ^e Prix	M. Louvet, de Saint-Pater.	10

<i>Vaches laitières.</i>		
1. ^{er} Prix.	MM. Lebreton, de Bérus.	15
2. ^e Prix.	Provost, de Champfleu.	10

(195)

Génisses.

f.

1. ^{er} Prix.	MM.	Morin, du Chevain.	15
2. ^e Prix.		Goupil, de Saint-Pater.	10

Race ovine.

- 1.^o Pour le plus beau bélier *mérinos* d'un à deux ans.
- 2.^o Pour le plus beau bélier, race française.
- 3.^o Pour le plus beau troupeau, race française ou étrangère, composé de 15 bêtes, au moins, appartenant au concurrent depuis une année.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Bélier mérinos.

Le prix n'a pas été décerné.

Bélier race française.

f.

Prix unique	M.	Morineau, de Bérus.	10
-------------	----	---------------------	----

Troupeau de moutons.

Prix unique.		Moufle, d'Arçonnay, pour un troupeau de 25 têtes.	20
--------------	--	---	----

CULTURES.

Labour en sillons.

1. ^{er} Prix	MM.	Médard, de Saint-Pater.	15
2. ^e Prix.		Prudhomme, de Cherizay.	10
Mentions honorables.	{ Beaudoin, de Champffeur. Trouillé père, de Bérus.		

Labour en planche.

Prix unique	MM.	Trouillé, de Bérus.	15
Mentions honorables.	{ Levêque, de Fyé. Médard, de Saint-Pater.		

Colza.

Le prix n'a pas été décerné.

Tubercules et racines.

Pommes de terre. f.

Prix unique. M. Médard, de Saint-Pater. 10

Betteraves.

Prix unique. Noël, de Fyè. 10

Inventions ou perfectionnements d'instruments aratoires.

Prix unique M. Lainé, maréchal à Congé. 20

Ce prix a été décerné au concurrent pour un hachepaille qu'il a perfectionné en y adaptant un mécanisme, de son invention, au moyen duquel l'instrument peut, à volonté, servir de coupe-racines.

Le même a fait exécuter par le sieur Jannequin une très-petite charrue, d'un tirage très-facile, qui a paru au comice devoir être d'une grande utilité pour les petites cultures.

Il est encore l'inventeur d'un dynamomètre propre à mesurer le tirage des charrues ; cet instrument perfectionné par l'auteur à servi au comice à apprécier la force nécessaire pour faire fonctionner celles qui ont opéré sous ses yeux.

Nota. M. de Saint-Albin, député, dans le but d'encourager la culture du colza, dont le prix n'a pas été remporté cette année, a fondé une prime d'honneur de 100 f., affectée spécialement à la culture de cette plante. Les concurrents devront offrir une étendue de 50 ares au moins.

Persuadé en outre, qu'il convient de joindre les lumières de l'enseignement aux encouragements accordés à l'agriculture, il a fait don au comice de Saint-Pater,

d'un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *La Maison rustique*
du 19.^e siècle.

COMICE DE SABLÉ,

formé pour le canton seul, en juillet 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 1.^{er} octobre 1838.

Chevaux.

- 1.^o Pour le plus beau poulain, espèce de trait, né et élevé dans le canton depuis le 1.^{er} janvier 1838.
- 2.^o Pour la plus belle pouliche, aux mêmes conditions.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Poulains.

		f. -
1. ^{er} Prix.	MM. Renard, de Précigné.	50
2. ^e Prix.	Dugast, de Souvigné.	25

Pouliches.

1. ^{er} Prix.	M. Sablé, d'Asnières.	50
2. ^e Prix partagé entre MM.	{ Gasnier, de Juigné. Duval, de Sablé. }	25

Bêtes à cornes.

1.^o Pour le plus beau taureau, *espèce mancelle*, âgé d'un an à 18 mois, n'ayant pas poussé encore ses deux premières dents, né et élevé chez le propriétaire depuis l'âge de deux mois. Le concurrent devra le garder jusqu'au mois d'août 1839.

2.^o Pour la plus belle génisse, *même espèce*, même âge et non pleine.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux.

f.

1. ^{er} Prix	MM. Lebreton, d'Auvers-le-Hamon.	90
2. ^e Prix partagé	{ Dugast, de Souvigné. entre MM. { Gouillé, d'Auvers-le-Hamon. }	60

Nota. Un très-beau taureau présenté par M. Desnoes, de la Gaudinière, commune de Précigné, n'a pas été admis attendu qu'il n'était pas de *race mancelle*.

Génisses.

f.

1. ^{er} Prix.	MM. Marchand, de Juigné.	60
2. ^e Prix.	Marçais, <i>id.</i>	40

Les différents concours de ce comice ont été remarquables par la beauté et le nombre des animaux présentés. On y comptait 27 poulains, — 7 pouliches, — 15 taureaux, — 12 génisses.

COMICE DE TUFFÉ,

formé pour le canton seul, en août 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 7 octobre 1838.

Chevaux.

Pour le plus beau poulain de lait, mâle ou femelle, élevé chez le concurrent ou dans le canton.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

f.

Prix unique	MM. Plard, de Tuffé.	40
Mentions honorables.	{ Sassier, de Beillé. M. ^{me} V. ^e Bigot, de Tuffé.	

Race bovine.

1.^o Pour le plus beau taureau, âgé de moins de 18 mois,

avec obligation de le conserver pendant les deux mois qui suivront le concours.

2.^e Pour la plus belle génisse, âgée de moins de 2 ans, élevée chez le concurrent ou dans le canton.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux.

Le prix n'a pas été décerné.

Génisses.

Prix unique MM.	Gernot, de Duneau.	f. 40
Mentions honorables.	{ Sassier, de Beillé. Ferrand, de Duneau.	

Race ovine.

Pour le plus beau bélier, âgé de moins d'un an.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Prix unique MM.	Paulin, du Luard.	20
Ment. honor.	Garniot, de Duneau.	

Culture.

Aux cultivateurs qui se seront le plus distingué, tant par la culture des céréales du pays, que par les innovations heureuses qu'ils auront pu faire.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

1. ^{er} Prix. MM.	Bigot, de Tuffé, médaille de la	f.
	valeur de	48
2. ^e Prix.	Aguinet, de Sceaux, médaille de	
	la valeur de	32
Mentions honorables.	{ Chauvel. Ferrand. Dorizon. Martin. Champion.	

PRIMES PROPOSÉES POUR LA RÉCOMPENSE

et l'encouragement des bons domestiques de ferme.

1.° Aux garçons de ferme qui se seront fait remarquer par leur assiduité au travail, leur zèle, leur intelligence, leur moralité et leur long séjour dans la même maison.

2.° Aux filles de ferme, aux mêmes conditions.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Garçon de ferme.

Prix unique. Huguin, chez M. Petitpère, à la f.
Chapelle-Saint-Rémy. 20

Fille de ferme.

Prix unique. • Françoise Busson, chez M. Ches-
neau, cultivateur à Tuffé. 20

COMICE DE SAINT-CALAIS,

formé en septembre 1837 pour les cantons de Saint-Calais,
Bouloire, Vibraye et le Grand-Lucé.

Ce comice a établi des concours partiels, pour chacun de ses cantons, et un concours général, où n'ont été admis que les animaux primés dans les concours particuliers.

CANTON DE SAINT-CALAIS.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 26 août 1838.

Chevaux.

1.° Pour la plus belle jument poulinière, espèce de charge ou de trait, de 4 ans au moins, élevée depuis un an

chez le concurrent , accompagnée de son poulain de l'année.

2.° Pour la plus belle pouliche d'un à trois ans , née et élevée chez le concurrent.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Juments poulinières. f.

Prix unique M. ^{me} V. ^e Beauchamp, de Saint-Calais.	40
Ment. honor. M. Bellair, de Sainte-Cérotte.	

Pouliches.

Prix unique MM. Forgeart , de Rahay.	20
Ment. honor. Guettier, de Saint-Calais.	

Bêtes à cornes.

1.° Pour le plus beau taureau , d'un à deux ans , élevé depuis six mois , au moins , par le concurrent ; avec obligation de le conserver pendant l'année qui suivra ce concours.

2.° Pour la plus belle génisse , de deux à trois ans , née et élevée chez le concurrent.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux. f.

Prix unique MM. Lehoux.	20
Ment. honor. Janvier, de Rahay.	

Génisses.

Prix unique. Servain , de Sainte-Cérotte.	20
Ment. honor. Mauciere.	

CANTON DE BOULOIRE.

Chevaux.

Même programme que pour le concours de St.-Calais.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

		<i>Juments poulinières</i>	f.
Prix unique	M.	Vimont, de Coudrecieux.	40
		<i>Pouliches.</i>	
Prix unique.		Habert, de Coudrecieux.	20
		<i>Bêtes à cornes.</i>	

Même programme que pour le concours de St.-Calais.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

		<i>Taureaux.</i>	f.
Prix unique	M.	Fourmy, de Bouloire.	20
		<i>Génisses.</i>	
Prix unique	M. ^{me} V. ^e	Croisneau, de Bouloire.	20

CANTON DE VIBRAYE.

Chevaux.

Même programme que pour le concours de St.-Calais.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

		<i>Juments poulinières.</i>	f.
Prix unique	MM.	Le Cerf, de Vibraye.	40
Ment. honor.		Vinault, de Vibraye.	
		<i>Pouliche.</i>	
Prix unique.		Vinault, de Vibraye.	20
Ment. honor.	M. ^{me}	Quatois, de Berfay.	
		<i>Bêtes à cornes.</i>	

Même programme que pour le concours de St.-Calais.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

Taureaux.

Le prix n'a pas été remporté.

Génisses. f.

Prix unique M. Chausson, de Valennes. 20

Les concours du canton de Lucé ont été sans résultat.

CONCOURS GÉNÉRAL

Pour les 4 cantons ci-dessus, réunis à Saint-Calais,

le 3 septembre 1838.

Les animaux primés sont seuls admis, à l'exception des étalons, qui n'avaient pas été compris dans les concours partiels.

1.° *Juments poulinières.* f.1.^{er} Prix. M.^{me} V.^e Beauchamp, de Saint-Calais. 100

2.° Prix M. Bellair, cultivateur, 50

Nota. Le jury étant partagé entre la jument de M. Bellair et celle de M. Vimont, maître de Verrerie, ce dernier s'est retiré du concours afin d'encourager les agriculteurs de profession.

2.° *Pouliches.* f.1.^{er} Prix. MM. Vimont, de Coudrecieux. 60

2.° Prix. Guettier, de Saint-Calais. 40

3.° *Étalons.*Prix unique M.^{me} V.^e Beauchamp, à Saint-Calais. 1004.° *Taureaux.*1.^{er} Prix. MM. Lehoux, de Rahay. 502.^o Prix. Janvier, de Rahay. 25

		5. ^o <i>Génisses.</i>	f.
1. ^{er} Prix.	MM.	Chausson , de Valenne.	50
2. ^o Prix.		Servain , de Sainte-Cérotte.	25

COMICE DE LA CHARTRE ,

formé pour le canton seul , en mai 1838.

PRIMES PROPOSÉES

pour être décernées au concours du 30 août 1838.

Chevaux.

Pour la plus belle jument de 4 ans , au moins , accompagnée de son poulain , né dans l'année chez le concurrent.

		RÉSULTAT DU CONCOURS.	f.
1. ^{er} Prix	MM.	Bignon , de Marçon.	60
2. ^o Prix.		Tabourdeau , de Chahaignes.	30

Race bovine.

1.^o Pour le plus beau taureau , âgé de 18 mois à 3 ans , qui aura servi à la reproduction de l'espèce dans le canton , ou qui devra être employé à cet usage.

2.^o A la plus belle génisse , âgée de 3 à 4 ans , née et élevée chez le concurrent.

RÉSULTAT DU CONCOURS.

		<i>Taureaux.</i>	f.
1. ^{er} Prix.	MM.	Cartier , de Marçon.	60
2. ^o Prix.		Chignard , de Ruillé.	40
3. ^o Prix.		Baratte , de Marçon.	20

Génisses.

f.

1. ^{er} Prix M. ^{re} V.	Royer, de la Chartre.	35
2. ^e Prix.	Boulanger, de Chahaignes.	25

Race ovine.

Pour le plus beau bélier, d'un à trois ans.

Prix unique	M. Percheron, de Marçon.	15
-------------	--------------------------	----

Porcs.

Pour le plus beau verrat, d'un à deux ans.

Prix unique	M. Chalumeau, de Chahaignes.	25
-------------	------------------------------	----

Les concours d'arrondissement pour le Mans, Mamers et Saint-Calais, n'ayant donné leur résultat qu'en 1839, le bulletin n'en rendra compte que dans les numéros suivants.

Quant aux comices cantonnaux, dont il n'a pas été parlé dans ce numéro, nous sommes prêts à réparer cette omission aussitôt que leurs travaux nous seront parvenus.

NOTICE

OU RAPPORT SUR UN VASE ANTIQUE, EN VERRE,

TROUVÉ DANS UN TERRAIN,

COMMUNE DE NOYEN, DÉPARTEMENT DE LA SARTHE,

PAR M. DESJOBERT, *membre résidant.*

Messieurs,

Lors de la session de la Société établie pour la conservation des Monuments Historiques, tenue au Mans les 20,

21, 22 et 23 juin 1837 et dont je suis membre, je fis une Notice sur un vase antique, en verre, qui m'avait été communiqué par M. Nepveu de Bellefille, propriétaire à Chemiré-le-Gaudin, ami zélé de la science, membre correspondant de notre société, et à l'obligeance duquel je dois plusieurs médailles romaines que j'ai expliquées dans différentes séances de cette société.

Cette notice a été lue dans la dernière séance de l'adite session; mais le bulletin qui doit en rendre compte n'étant pas encore imprimé, j'ai pensé qu'il serait convenable de lui donner une plus prompte et plus grande publicité, en la faisant connaître à notre société.

En conséquence je vais, Messieurs, vous faire lecture de cette notice.

Il y a douze à treize ans que M. Louis d'Andigné, du Mans, fit construire sa maison de campagne d'Andigné, en la commune de Noyen, sur un terrain qui borde la route du Mans à Sablé, à deux cents pas de la Sarthe et à pareille distance de la petite rivière de Gehée; et comme il faisait faire les fondements des caves de cette maison, un ouvrier donna un coup de pioche sur un cercueil dont la pierre était si tendre que ce seul coup suffit pour la briser.

Ce monument renfermait des ossements réduits en poussière au milieu de laquelle on trouva ce vase, le 12 septembre 1826.

La couleur du verre est à-peu-près celle du verre de bouteille, mais d'une teinte un peu lavée en tirant sur le jaune; sa forme est celle d'une fiole à ventre plat; séparée du goulot, elle présenterait une figure orbiculaire; ce goulot est cylindrique, mais son orifice est évasé; la capacité de ce vase est d'un cinquième de litre ou la mesure d'un verre ordinaire; une tache qui est restée attachée à l'intérieur de la fiole et qui est probablement le résidu d'un dépôt, an-

nonce qu'elle a contenu une liqueur quelconque ; des filets de verre onvés appliqués sur les deux côtés à partir de la moitié du goulot, jusque sur le ventre du vase, forment deux anses à l'aide desquelles on pouvait le porter en sautoir ; enfin au milieu de cette forme aplatie est figuré par de pareils filets, le monogramme du christ un X et un P, les deux premières lettres grecques de ce mot ; c'est comme vous savez, Messieurs, le chiffre miraculeux qui, dit-on, apparut dans le ciel avec l'inscription : *In hoc signo vinces*, à l'empereur Constantin, lorsque, l'an 312 de J. C., il marchait à la tête de son armée pour aller en Italie, et qu'ayant fait mettre cet insigne sacré sur une enseigne, elle fut appelée *labarum* et portée pour la première fois le 28 octobre de cette même année dans un combat qu'il livra à Maxence sous les murs de Rome, où il défut entièrement l'armée de ce dernier, et le contraignit à se noyer dans le Tibre.

Il n'est pas facile, Messieurs, de fixer l'époque précise de la fabrication et de l'usage de ce vase. On sait bien que le monogramme de Jésus-Christ figure sur les diplômes et sur les médailles de Constantin et même sur ceux de plusieurs de ses successeurs ; que les évêques du quatrième siècle, depuis Constantin, étaient en usage de commencer leurs lettres par l'invocation de Jésus-Christ, qu'ils exprimaient par le *labarum* en monogramme ; qu'au sixième siècle, les rescrits impériaux sont ornés de cette marque de piété. (Voir Bauduré, *numismatique imp.* tome deux, page 637, et dom de Vaines, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maure, *dictionnaire raisonné de diplomatique*.)

Mais, Messieurs, si le Chrisme a été employé comme invocation dans les actes publics dès le sixième siècle, n'en pourrait-on pas tirer l'induction que quelques années ou

même quelques siècles après , ce signe sacré a figuré sur les monuments et enfin sur les meubles et particulièrement sur ceux qui devaient accompagner la dépouille mortelle des chrétiens ? car cette figure était un témoignage du christianisme.

Il y a donc lieu de conclure , Messieurs , que ce vase est du moyen-âge , et qu'il peut avoir été en usage dès les premiers siècles du christianisme dans nos contrées , sans toutefois lui assigner une époque précise.

Je termine par vous dire , Messieurs , que l'intention de M. d'Andigné , est de déposer ce vase au musée de cette ville.

D'après la prière qui nous en a été faite par le sieur Peltier , breveté pour une machine propre à retenir les voitures *sur les pentes les plus rapides* , sans le secours du conducteur , nous adressons à nos abonnés le prospectus qui sert d'annonce à cette découverte. Bien que nous ne prenions point sous notre responsabilité le contenu de cette pièce , nous dirons néanmoins que nous avons vu fonctionner la machine et qu'elle nous a semblé répondre au but que l'inventeur s'est proposé.

Le seul effort que fait le cheval pour retenir une voiture munie de ce mécanisme , serre les roues , et met à l'abri du danger le conducteur négligent ou endormi , qui se trouve , sans y avoir pensé , sur le penchant d'une côte.

Cette invention nous a paru assez importante pour en entretenir nos lecteurs , et c'est dans l'intention de leur être utile que nous avons pris auprès du sieur Peltier des informations d'où il résulte : que la dépense pour disposer d'après son système une voiture à un cheval , ne dépasserait pas 36 fr.

EXTRAIT DES PROCES-VERBAUX DES SEANCES DE LA SOCIETE.

SÉANCE DU 2 JANVIER 1839.

Présidence de M. Dagoneau.

M. Pallu, juge près le tribunal civil du Mans, fait hommage à la société d'un chapitre d'un ouvrage inédit, intitulé : *Fragments d'Essais Historiques sur la ville de Poitiers*, et demande à être admis comme membre résidant de la société; le travail et la demande du candidat sont renvoyés à une commission composée de MM. Boyer, Bouvet et Cauvin.

M. le comte de Mailly, membre correspondant, fait hommage à la société d'une notice dont il est l'auteur, sur les arbres résineux. Cette notice est remise au rapport de M. Berard.

M. Dagoneau n'ayant pas accepté la vice-présidence, M. Etoc-Demazy père, est nommé pour le remplacer.

M. Richelet fait quelques observations sur la nécessité de nommer un sous-bibliothécaire dont le choix sera laissé, soit à la société, soit au bibliothécaire en titre. Cette proposition est renvoyée à une commission composée de MM. Richelet, Boyer, Anjubault.

Sur l'observation de M. le président, que la commission des concours de bestiaux n'a été nommée qu'à l'effet d'arrêter les dispositions de ces concours et qu'il est bon qu'elle le soit aussi à l'effet de représenter la société à ces mêmes concours, MM. Mallet, Ménard-Bournichon et Cauvin sont nommés membres adjoints de la commission.

M. Cauvin, au nom de la commission dont il est membre, fait un rapport sur l'ouvrage de M. Blisson et conclut à l'admission de ce candidat comme membre résidant de la société; la société procède à un premier tour de scrutin sur la demande de M. Blisson, ce scrutin lui est favorable.

SÉANCE DU 19 JANVIER 1839.

Présidence de M. Dagoneau.

La société reçoit une lettre de la société d'agriculture , sciences et arts de Lille , pour demander son concours à une pétition qu'elle doit présenter à la chambre des Députés , tendant à obtenir une diminution sur l'impôt dont sont menacés les sucres indigènes. L'examen de cette pétition est prorogé par la société , jusqu'à l'installation du nouveau bureau.

M. Vétillard , propriétaire à Saint-Mars-d'Outillé , fait hommage à la société d'une Notice dont il est l'auteur, sur la Magnanerie qu'il a établie dans sa propriété de Saint-Mars-d'Outillé , et sollicite son admission dans la société comme membre correspondant. Ces pièces sont renvoyées à l'examen d'une commission , composée de MM. Ménard-Bournichon , Edouard Guéranger et Berard.

M. Boyer, au nom de M. Edom , membre correspondant, fait hommage à la société de la Notice de ce dernier, sur le phare de Gatteville. M. Boyer est prié d'en faire un rapport.

M. Thomas , préfet de la Sarthe , remercie la société du titre de membre résidant qu'elle lui a conféré dans sa dernière séance.

La société procède à l'installation de son nouveau bureau.

M. Dagoneau , en quittant la présidence fait une allocution dans laquelle il rappelle que l'agriculture est le principal but de l'établissement de la société ; il engage les membres à maintenir avec l'autorité de fréquentes relations dans l'intérêt de la science agricole.

M. Cauvin succédant à M. Dagoneau comme président , prononce un discours dans lequel il signale les progrès qu'ont dû imprimer aux sciences dans notre ville , le cours

de Physiologie de M. le docteur Lepelletier, celui d'Archéologie de M. l'abbé Tournesac, et celui de Chimie de M. Edouard Guéranger. Il cite comme preuve de ces progrès le choix qu'a fait de la ville du Mans, le congrès scientifique de France, pour lieu de sa séance prochaine.

Le secrétaire lit le procès-verbal du concours des bestiaux de l'arrondissement du Mans qu'a présidé M. Quentin.

M. Bouvet fait un rapport favorable sur l'ouvrage de M. Pallu, le premier tour de scrutin est également favorable à M. Pallu sur sa demande d'admission comme membre résidant.

Le second tour de scrutin sur la demande d'admission de M. Blisson, étant favorable, ce naturaliste est proclamé membre résidant de la société.

M. Dagoneau est nommé au scrutin secret bibliothécaire de la société.

M. Dagoneau, au nom de la commission d'abonnement aux journaux, dont il est membre, fait un rapport dans lequel il signale ceux qui ont été choisis pour 1840.

SÉANCE DU 29 JANVIER 1839.

Présidence de M. Cauvin.

M. Savardan, médecin à la Chapelle-Gaugain, fait hommage à la société, de sa notice biographique sur M. Vaidye docteur en médecine, décédé chef de l'hôpital de Lille et membre correspondant de la société. M. Savardan demande en outre à être admis comme membre correspondant de la société; l'ouvrage de M. Savardan est renvoyé au rapport de M. Vallée.

Les cantons de Mamers et de Saint-Pater, adressent à la société les procès-verbaux de leurs comices agricoles.

La société d'agriculture de Douay, demande à celle du Mans, son concours à une pétition qu'elle se propose de

présenter aux Chambres , tendant à la diminution de l'impôt dont sont menacés les sucres indigènes. Cette pétition ayant le même objet que celle précédemment envoyée par la société de Lille , elles sont toutes deux renvoyées à l'examen d'une commission, composée de MM. Trotté-Delaroche, Dagoneau , Marcellin Vétillard.

M. Etoc-Demazy père fait , au nom de son fils , hommage à la société , de la statistique de l'Asyle des aliénés pendant l'année 1838.

La société procède au deuxième tour de scrutin sur la demande d'admission présentée par M. Pallu ; ce deuxième tour de scrutin étant favorable au candidat , il est proclamé membre résidant de la société.

M. Édouard Guéranger , au nom de la commission dont il est membre , fait son rapport sur la notice envoyée par M. Vétillard , de Saint-Mars-d'Outillé , ayant pour objet l'état de la magnanerie fondée par cet agronome industriel , et conclut à son admission comme membre correspondant de la société. Un premier tour de scrutin produit un vote conforme à ces conclusions.

M. Boyer fait son rapport sur la Notice de M. Edom , pour la description du phare de Gatteville.

Une discussion s'étant engagée sur la nécessité de réviser le règlement , on nomme au scrutin secret une commission qui élaborera et soumettra à la société le projet d'un nouveau règlement. Cette commission est composée de MM. Cauvin , Anjubault , Richelet , Lepelletier et Etoc-Demazy père.

SEANCE DU 19 FÉVRIER 1839.

Présidence de M. Cauvin.

La société procède au deuxième tour de scrutin sur la demande présentée par M. Vétillard , de Saint-Mars-

d'Outillé ; ce scrutin étant favorable au candidat, il est proclamé membre correspondant de la société.

Le secrétaire lit , pour M. Desjober, sa notice sur des médailles découvertes dans les fondations de la nouvelle salle de spectacle et du quai de la rive droite de la Sarthe.

M. Blavier fait le récit d'une ascension qu'il a faite sur la montagne de la Maladetta, dans les Pyrénées ; la société arrête que cette relation sera lue dans la prochaine séance publique.

SÉANCE DU 5 MARS 1839.

Présidence de M. Cauvin.

M. Anjubault fait lecture de l'ancien règlement , afin que la société en puisse comparer les articles avec ceux du projet qui va être présenté.

M. Richelet fait ensuite lecture du projet du nouveau règlement. La société commence à en discuter les articles.

SÉANCE DU 12 MARS 1839.

Présidence de M. Cauvin.

Continuation de la discussion des articles du nouveau règlement.

SÉANCE DU 19 MARS 1839.

Présidence de M. Cauvin.

Rapport de M. Vallée sur les questions à présenter au congrès scientifique (section des sciences médicales) ; la société adopte ces questions.

Continuation de la discussion des articles du nouveau règlement.

SÉANCE DU 26 MARS 1839.

Présidence de M. Cauvin:

Continuation et fin de la discussion des articles du nouveau règlement.

M. Pesche propose d'introduire dans la société deux sections , l'une d'agriculture , l'autre de sciences et arts , cette proposition est écartée.

M. de Crochard , membre correspondant , fait un rapport sur le dernier concours de bestiaux de l'arrondissement de Saint-Calais.

M. Tournesac fait un rapport sur les questions à présenter au congrès scientifique (section d'Archéologie). Ces questions sont adoptées.

M. Quentin fait un rapport sur les questions à présenter au congrès (section de l'Industrie et du Commerce). Ces questions sont adoptées.

M. Boyer fait un rapport sur les questions à présenter au même congrès (section de la Littérature et des Beaux-Arts). Ces questions sont adoptées.

DU DANGER DES INHUMATIONS PRÉCIPITÉES ,

DE LA
NÉCESSITÉ DE FAIRE CONSTATER LES DÉCÈS
PAR UN MEDECIN.

MÉMOIRE LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE , SCIENCES ET
ARTS DU MANS , LE 28 JUIN 1838,

PAR LE DOCTEUR VOISIN.

Quod vidi scripsi.



La question médico-philosophique que je me propose de
traiter devant vous , me paraît d'autant plus digne de fixer

votre attention , qu'elle a pour elle le mérite de l'actualité ; et qu'à son examen et à sa solution nous sommes , tous , partie intéressée. Cette question se recommande encore en ce qu'elle peut être considérée , dans ses rapports avec la médecine légale et la morale publique.

La conservation de son existence est , pour chaque individu , le point principal ; vivre , et vivre le plus long-temps qu'il est possible , est le désir le plus dominant chez l'homme ; aussi , rien ne lui coûte pour prolonger le terme de sa vie , il n'est pas de sacrifice qu'il ne soit prêt à faire , s'il pouvait s'assurer une année , quelques mois , quelques jours , un instant même d'existence de plus. En un mot , ce désir , à lui seul , résume toutes ses espérances ; et cependant , par une inconséquence vraiment incroyable , après toute l'horreur qu'il montre pour sa destruction , il reste dans une sécurité complète et ne s'inquiète point s'il peut être victime d'une erreur : l'apparence de la mort prise pour la réalité même. Soit ignorance de sa part des causes qui peuvent simuler la mort , soit présomption qui lui fasse juger que ces cas exceptionnels ne peuvent l'atteindre , il demeure étranger à tout ce qui pourrait préserver sa sûreté individuelle. Malheur donc pour celui que la fatalité destine à cette cruelle épreuve ! il court risque que l'arrêt de sa vie , qui n'était que suspendu , devienne définitif. Et de quelles circonstances affreuses cette mort est accompagnée ! Qu'on se représente la situation d'un homme descendu vivant dans la tombe ; qu'il se réveille un instant dans ce lugubre asile : avec le retour de sa connaissance arrivent , dans son âme , la rage , le désespoir qui ne doivent finir qu'avec sa vie. L'air dont il a besoin lui manque. Une masse de terre pèse sur sa poitrine ; en vain cherche-t-il à s'en dégager , retenu par son linceul , il succombe épuisé au milieu d'angoisses inexprimables. Ne croyez point que je me plaise

à rembrunir ce tableau par des images aussi noires ; la possibilité de catastrophes semblables n'est que trop bien établie par des faits irrécusables. Ils ne se passe pas d'années que de pareils événements ne soient à déplorer, soit dans un pays, soit dans un autre. Ces malheurs semblent même devenir plus fréquents. Cependant leur rareté a plutôt lieu d'étonner, d'après l'indifférence que l'on apporte à faire vérifier les décès. Il est vrai que dans l'absence de toute mesure, le plus grand nombre des victimes doit passer inaperçu. Mais l'incertitude que nous laisse cette pensée, n'a-t-elle pas quelque chose qui navre l'âme et qui doit ajouter à l'amertume de nos regrets. Dans cet état de doute où nous sommes, chacun de nous ne peut-il pas craindre qu'une mère, un frère, un ami, tout ce que l'on a le plus aimé, a pu payer de sa vie notre trop coupable insouciance. Ici même l'intérêt de chacun se trouve engagé. Incertains que nous sommes des chances d'un même sort, nous ne pouvons rester impassibles devant le coup qui peut nous atteindre ; aujourd'hui, demain, notre existence peut être en cause, et nous n'avons aucun moyen d'échapper à l'éventualité d'une pareille méprise. Cette incurie, cette torpeur, sont vraiment inexplicables ; cependant il n'est plus possible d'ignorer qu'il est des maladies susceptibles d'en imposer et de faire croire à une mort réelle, quand elle n'est qu'apparente. L'apoplexie, l'épilepsie, l'hystérie, la catalepsie, la syncope prolongée sont dans ce cas. Quelquefois après un temps très-long, des individus asphyxiés par submersion, d'autres, presque gelés et jugés morts, sont revenus à la vie. De même après des pertes de sang considérables, des douleurs excessives, il peut arriver qu'un collapsus profond fasse commettre une erreur. La respiration, la circulation peuvent n'être que suspendues, et dans ces circonstances, la précipitation dans l'inhumation ne tarderait

pas à convertir promptement la mort , qui n'était qu'apparente , en mort réelle. Les signes de la mort ne sont pas , beaucoup s'en faut , toujours évidents. Excepté la putréfaction avancée , aucun des signes , pris isolément , ne fournit d'indice certain. Sans vouloir entrer dans le détail de chacun d'eux , je ferai observer que ce n'est que sur leur ensemble que l'on peut prononcer si la mort est réelle. De plus , pour qu'ils se rencontrent réunis , de manière à lever toute espèce de doute , il est besoin de plusieurs heures , et même dans certains cas de mort subite ou imprévue , d'un temps bien plus long , d'un délai même de plusieurs jours. Raulin retarda une fois les funérailles d'une fille du peuple , parce que sa couleur n'était pas entièrement changée ; quelques heures après , elle se rétablit. Un individu , rapporte Zacutus Lucinatus (*Dictionnaire des sciences médic.*) , était frappé d'apoplexie depuis vingt-quatre heures ; son corps était déjà froid et enseveli ; tout était disposé pour la cérémonie funèbre : celle-ci commence ; mais pendant qu'on le transportait au lieu de sa sépulture , on entendit un bruit sourd dans le cercueil , on l'ouvre , et des signes de vie se manifestent. Selon le même auteur , une mère vit sa tendresse pour sa fille récompensée en ne l'abandonnant point , alors même qu'elle semblait perdue pour elle depuis trois jours. L'histoire de cette femme , dont parle Rigaudeau (*Dictionn. des sciences médic.*) , n'est pas moins extraordinaire. Son authenticité ne peut être mise en doute. Ce fait arriva à Douai en 1745. Après un travail long et laborieux , la femme tomba dans une lipothymie d'une durée considérable. Nonobstant les signes de mort pour tous les assistants , le médecin conservait toujours quelque espoir ; trois fois il la fit arracher des liens de son linceul , et à force de soins , il parvint à sauver et la mère et l'enfant. Un autre fait non moins certain , et consigné dans les

annales du tems (1778), témoigne hautement des causes de méprise auxquelles peuvent donner lieu les signes de la mort. Lors de la translation des corps du cimetière qui constitue actuellement la place des Innocents, à Paris, plusieurs cadavres furent trouvés retournés dans leurs cercueils.

A une époque bien plus rapprochée de nous, en 1836, dans le canton d'Unterwald, en Suisse, un événement bien déplorable vient d'être la suite de ces inhumations trop précipitées. Un individu, un médecin, nommé Ohmlin, s'était couché immédiatement après avoir pris de l'opium pour calmer des maux de dents; le lendemain on le trouva dans son lit ne donnant aucun signe de vie. Les médecins consultés le déclarèrent mort et il fut porté en terre 24 heures après. Cependant le sacristain avait remarqué que depuis plusieurs jours le chien du défunt n'avait pas quitté le cimetière. Cette circonstance éveilla son attention et l'engagea à découvrir la tombe pendant la nuit. Qu'on juge de son étonnement, le cercueil était ouvert et le cadavre retourné sur le ventre; des marques de violences exercées sur lui constataient des efforts qu'il avait dû faire et du désespoir horrible auquel il fut réduit.

En 1837, la revue de l'Ouest, du 23 mars, rapporte le fait suivant: « Il y a quelques jours, une petite fille de Sansains-sur-Poitiers, âgée de 10 ans, tomba dans une profonde léthargie; les parents la crurent morte et la firent enterrer. Le lendemain, deux jeunes filles, en allant prier sur la tombe de leur compagne, entendirent des gémissements qui partaient de dessous terre. Effrayées, elles s'enfuirent et prévinrent le fosseyeur. Celui-ci court aussitôt, entend les mêmes cris et s'empresse d'enlever la terre et d'ouvrir le cercueil, l'infortunée jeune fille vivait encore. »

Enfin, en 1838, les journaux ont parlé d'un cas de léthargie de dix jours qu'aurait présenté un sieur Philippe

Marbois , cultivateur au village de Sisoy , à quelques lieues de Cambrai. Je ne garantis pas l'authenticité de cette histoire , cependant elle n'est pas impossible ; les auteurs en relatent plusieurs exemples. Quoiqu'il en soit , la circonstance qui donna lieu à reconnaître la méprise , est celle-ci : les corps de ceux qui avaient été enterrés depuis quelque-temps (et de ce nombre était celui du sieur Marbois ; mort depuis dix jours) , avaient été mis dans des fosses peu profondes , à raison des difficultés d'un froid de 18 degrés qui avait gelé la terre. L'homme qui fut chargé du triste soin de les exhumer et de les inhumer de nouveau , en retirant le cercueil de Marbois , crut distinguer un soupir étouffé ; effrayé , il appela son compagnon et lui confia ses craintes ; un nouveau soupir se fait entendre , alors , dominant leur frayeur , ils ouvrent la bière , et en débarrassant le corps des draps qui l'entourent , ils sont surpris d'abord de l'air de vie répandu sur la figure du mort. Portant la main à la région du cœur , ils sentent qu'il bat faiblement. Enfin après les soins qui lui sont prodigués , cette existence douteuse se manifeste d'une manière sensible. Dans les premiers moments , sa physionomie fut celle d'un homme qui sort d'un profond sommeil ; il ne se rappelait point ce qui s'était passé ; revenu entièrement à la vie , on juge qu'il apprit en tremblant le malheur auquel il avait échappé comme par miracle.

Pourquoi ne le dirais-je pas ? l'incertitude des signes de la mort est telle , qu'elle a été cause de bien funestes méprises , même de la part des médecins. Qui ne connaît l'erreur trop malheureuse de Vésale qui , en ouvrant ce qu'il croyait un cadavre , s'aperçut que l'individu vivait encore. Le célèbre Peau pratiqua l'opération césarienne sur une femme qu'il juge morte ; mais bientôt des mouvements convulsifs lui apprennent l'erreur qu'il a commise. Cepen-

dant ces catastrophes auraient probablement été évitées, si, moins confiants, ils s'étaient livrés à un examen plus attentif.

Mais si les apparences de la mort sont telles qu'elles peuvent tromper des médecins instruits, qu'est-ce donc, à plus forte raison, si l'on ne fait point la constatation du décès, ou si elle est laissée à des personnes qui n'ont aucune connaissance des lois qui président à la vie ! En présence de tant de conditions si nécessaires pour rendre l'erreur, sinon impossible, au moins plus rare, qui n'est frappé de la nullité, de l'insuffisance des mesures employées pour la prévenir. Avant de vous retracer ce qui se pratique journellement sous vos yeux, à l'occasion des décès, je m'élèverai d'abord contre l'usage indécent où l'on est de ne point assister le mourant à ses derniers moments, comme s'il ne pouvait inspirer que de la frayeur ; et contre cette autre habitude non moins blâmable, de le confier, à peine éteint, à des mains étrangères. Comment concilier des démonstrations d'affection sincère, de douleur vraie, avec cette sorte d'abandon anticipé. Ce n'est point ainsi que je conçois la véritable piété filiale : celle-ci, courageuse, résignée dans ses regrets, ne se repose que sur elle-même dans l'accomplissement de ses devoirs, quelque pénibles qu'ils soient. Si vous vous doutiez comment ces mercenaires entendent les soins à porter aux morts, vous seriez surpris de tant d'ignorance et d'oubli des plus simples convenances. Qu'il suffise de savoir que leurs manœuvres insensées ont pour effet le plus prochain d'enlever toute chance possible à un retour à la vie, si celle-ci n'était pas entièrement éteinte, c'est-à-dire de transformer la mort qui n'était qu'apparente, en mort réelle.

Examinons maintenant les mesures qui sont proposées et surtout celles qui sont mises en pratique pour ne séparer

des vivants que des individus dont la mort est bien certaine. Les dispositions de la loi sont précises à cet égard ; je vais vous les reproduire et vous jugerez d'après, si l'on s'y renferme, et alors qu'on ne s'en écarte pas, si leur interprétation, et leur application surtout, sont toujours les plus naturelles. La loi prescrit, en France, de ne faire aucune inhumation sans une autorisation de l'officier de l'état civil, qui ne peut la délivrer qu'après s'être transporté auprès de la personne décédée, pour s'assurer du décès, et que vingt-quatre heures après la mort, hors les cas prévus par les règlements de police. De plus, l'acte de décès sera dressé, par l'officier de l'état civil, sur la déclaration de deux témoins. Ces deux articles réunis, constituent dans la généralité des cas, l'ensemble des obligations relatives aux décès. Voyons comment ils sont exécutés. Le premier article est comme s'il n'existait pas, quoiqu'il soit l'âme de cette loi, qu'il en dénote l'intention. Il faut convenir qu'il est presque inexécutable dans les grandes villes et même dans les communes un peu étendues, à moins qu'on adjoigne à cet officier un expert chargé de faire la visite et de dresser le rapport. D'un autre côté, se contenter, comme on le fait, de l'article second, de la déclaration de deux témoins, n'est pas une garantie suffisante ; car cette disposition dégagée de la précédente, ne constitue plus qu'une simple formalité qui ne prévient nullement la possibilité d'une méprise, tandis que la visite préalable peut la faire éviter. Les déclarations peuvent être fausses, la moralité des déclarants ne prouve pas toujours la véracité des témoignages. Que d'intérêts peuvent engager à tromper ? N'est-il pas des circonstances où la fortune d'un individu va dépendre du soin qu'il aura mis à cacher, pendant plusieurs heures, plusieurs jours, le décès d'une personne ; tantôt au contraire, le même motif ou tout autre

va conduire à avancer , de plusieurs heures , l'instant où la mort s'est effectuée réellement ; dans le cas , par exemple , où pour recueillir une succession , l'enfant est dit avoir survécu à sa mère ; qui le prouve ? Rien n'est plus facile , en l'absence de toute vérification , que d'en imposer ; il suffit d'un peu d'assurance et de mystère. La constatation des décès ne se faisant pas , la carrière est ouverte aux fausses déclarations. On comprend l'usage que le crime , s'il est habile , peut faire de cette facilité. L'impunité qui lui est presque promise doit l'enhardir dans ses horribles tentatives. Un être faible , un enfant , un vieillard , voient ainsi leurs jours exposés à la merci de ceux qui les entourent. La qualité de parent peut encore servir à éloigner tout soupçon ; mais toujours est-il que l'inhumation accordée sur simple déclaration couvrira d'un voile impénétrable les plus noirs attentats. A Dieu ne plaise que je veuille toujours supposer des intentions criminelles , comme causes des déclarations inexactes ; assez souvent le seul but qu'on se propose est de hâter la sépulture. Parmi le peuple cette pratique est assez commune. L'empressement que mettent les malheureux à faire enterrer leurs parents morts vient souvent de la nécessité. Une seule chambre , un seul lit , servent par fois à toute une famille. Il n'y a pas un médecin au Mans qui , s'il exerce dans la classe pauvre , n'ait eu l'occasion de faire retarder de plusieurs heures et même de faire remettre au lendemain des inhumations projetées douze heures et moins encore après la mort. Cette précipitation est non seulement scandaleuse , elle insulte à la morale , et de plus elle effraie quand on songe aux affreuses conséquences qu'elle peut avoir.

Mais puisqu'on s'en tient à la simple déclaration de deux témoins pour délivrer le permis d'inhumation , il n'est pas indifférent de connaître comment elle se fait. L'état de

choses que je vais décrire existe , non seulement dans une ville de plus de 20,000 âmes , comme est la nôtre , mais encore se pratique dans d'autres cités bien plus populeuses. La marche qu'on suit est celle-ci :

Quelqu'un est-il mort ou supposé mort , le plus proche parent prie le premier individu de lui servir de témoin ; et tous les deux se rendent à l'état civil pour faire dresser l'acte de décès. Sur la demande qui leur est faite , s'ils se sont bien assurés de l'état de mort , la réponse est affirmative , quoiqu'il arrive quelquefois qu'ils n'ont pas même visité le décédé. On croirait faire injure à une famille que d'en exiger, au préalable , d'être introduit dans la chambre du défunt. La complaisance sur ce point est extrême. Admettons que dans la généralité des cas la visite ait lieu, comment se fait elle ? Soit frayeur, soit respect , ces deux témoins s'approchent avec réserve et se tiennent à distance , troublés par la vue d'un cadavre ; ils ne songent guère à s'enquérir des circonstances qui ont amené la mort. Le plus pressé pour eux est d'en terminer promptement. Dans cet examen superficiel , que peuvent-ils saisir de l'ensemble des signes qui servent à faire reconnaître que la mort est réelle ? Si cette visite n'est pas entièrement inutile , on conviendra qu'elle est au moins fort insignifiante quant aux indices qu'elle peut fournir sur la cause et le genre de mort. Mais poursuivons sur la déclaration qui lui est faite ; l'officier de l'état civil , sans plus ample information, dresse l'acte de décès et délivre le permis d'inhumation pour les vingt-quatre heures , qui sont censées s'être écoulées depuis l'instant de la mort. Cependant il ignore la maladie à laquelle a succombé le déclaré , il ne se fait pas même présenter un certificat du médecin qui l'a traité ; si le médecin n'a point été appelé , cette attestation est plus indispensable encore.

En l'absence de toutes ces garanties, qui ne tremble d'être victime d'une méprise? Qui peut calculer les suites de ces inhumations faites peu de temps après la mort, quand en se conformant au délai fixé par la loi, on n'est pas toujours à l'abri de l'erreur? Or, la possibilité des inhumations précipitées est, selon moi, un fait mis hors de doute; il suffit d'une déclaration inexacte, et il est constant qu'il y en a. Je pourrais le prouver au besoin. Cette facilité à faire recevoir des dépositions fausses, a même été exploitée, dans notre ville, d'une manière assez adroite, il y a une vingtaine d'années, par un repris de justice. Son stratagème réussit en partie. Voulant échapper à toute espèce de poursuite, cet individu imagina de se faire passer pour mort. La déclaration fut faite, reçue et signée, le permis d'inhumation fut délivré; déjà tout était disposé pour l'enterrement, quand se ravisant on eut l'idée de constater l'identité du prétendu mort. A l'ouverture de la bière, on trouva, en la place du cadavre, un sac rempli de terre. Dans l'intervalle le soit-disant décédé arrivait à la frontière. Je dois la connaissance de ce fait singulier à M. Dagoneau.

Pénétrés du danger attaché aux inhumations précipitées, en vain penseriez-vous, par des dispositions particulières, par les clauses bien circonstanciées d'un testament, pouvoir échapper à toute espèce de méprise. Toutes les précautions seront inutiles si les mesures que vous proposez pour vous seuls ne sont pas généralement adoptées. L'usage est là qui fait loi, à défaut de réglemens bien établis et que l'autorité prend sous sa sauve-garde, trop d'intérêts au mépris de la loi rendent l'erreur possible.

De ces diverses considérations ressort, il me semble, en première ligne, la nécessité de faire constater les décès par un expert préposé par l'autorité et qui ait les connais-

sances requises. Qui peut mieux que le médecin exercer cette espèce de contrôle. Déjà depuis long-temps en Angleterre, en Allemagne, et même en France dans plusieurs grandes villes il est adjoint à l'officier de l'état civil, un médecin qui est chargé spécialement de la vérification des décès ; c'est son rapport qui fait foi et sur lequel on délivre le permis de sépulture. Osons espérer que cette sage mesure ne tardera pas à être adoptée dans notre ville.

Les avantages que l'on retirerait à faire constater les décès par un homme de l'art, ne peuvent être mis en doute. Partant de ce principe, que le médecin seul est instruit des lois qui président à la vie, lui seul aussi s'explique les causes qui la font perdre. Il saura découvrir si la mort est réelle ou n'est qu'apparente ; il interrogera successivement les différents organes dont les fonctions concourent le plus puissamment au maintien de la vie ; il saisira ces quelques signes obscurs d'existence, ces frémissements intérieurs, ces pulsations éloignées, perdues pour tout autre et qui ne peuvent échapper à sa pénétration et à sa grande habitude d'observer. S'il doute, il prolongera le temps d'examen, indiquera les précautions à prendre, les soins qu'il convient d'employer pour ranimer cette existence qu'il ne croit pas éteinte ; enfin il ne cessera ses recherches qu'autant qu'il sera convaincu qu'il ne va livrer à la terre qu'un cadavre. Si dans des cas de maladies contagieuses, épidémiques, il déroge au règlement établi, il voudra concilier, autant que possible, la sûreté des vivants avec le respect dû à celui qui n'est plus. Le médecin seul encore peut être juge des circonstances qui ont accompagné la mort. Il voit si elle a été violente ou naturelle, accidentelle, instantanée, ou si elle est survenue après une longue maladie. Se réglant sur l'apparition successive des signes de la mort, il apprécie d'une manière assez

certain le temps qui a dû s'écouler entre l'instant du décès et celui où il procède à la visite. Dès-lors les fausses déclarations ne sont plus à craindre, et la précipitation dans l'inhumation devient impossible. La moindre remarque va quelquefois lui fournir un indice précieux sur le genre de mort. La plus petite tache à la peau, la blessure la plus légère en apparence peuvent ou lui faire découvrir l'empreinte du poison, ou le mettre sur la trace d'un meurtre, d'un crime qui eut passé ignoré. Dans la chambre du décédé rien n'est indifférent, le médecin sait tirer parti de la moindre circonstance qui peut compléter ses renseignements. Enfin un dernier avantage que l'on trouverait à l'établissement d'un médecin vérificateur des décès, c'est qu'il serait en position, par ses rapports avec ses confrères, par l'échange réciproque de leurs communications, de mettre l'autorité en demeure de connaître les causes qui ont contribué le plus dans un temps donné à la mortalité, en signalant les maladies régnantes qui ont été et les plus meurtrières et les plus fréquentes. Ces tableaux comparatifs constitueraient également une statistique des plus intéressantes pour la science, l'hygiène et la salubrité publique.

Mais pour remplir des fonctions aussi importantes, le médecin, inspecteur des décès, doit posséder une double qualité, l'union du savoir et d'une moralité à toute épreuve. Comprenant la délicatesse de la mission qu'on lui défère, sa conduite sera à la fois juste et ferme; sans avoir de faiblesse coupable, il saura, dans certains cas, user de ménagement, n'oubliant jamais qu'il doit se considérer comme le dépositaire des secrets des familles. C'est à ce titre que l'estime et la confiance publiques lui seront acquises.

Puissent mes faibles paroles avoir quelque écho; et devenir profitables en prévenant le retour de pareils abus. La ville du Mans ne peut rester en arrière des autres cités.

Tout ce qui décèle progrès , amélioration , est l'objet de la constante sollicitude de notre administration.

MÉMOIRE

SUR LES MOYENS

DE PRÉVENIR LES INHUMATIONS PRÉCIPITÉES,

PAR M. QUENTIN, *membre résident.*

Messieurs et chers collègues ,

Notre honorable collègue M. le docteur voisin a , dans la séance publique du 18 juin , lu un discours sur le danger des inhumations précipitées. Il a insisté sur la nécessité de constater d'une manière consciencieuse les décès , avant de procéder aux inhumations. Je n'ajouterai rien aux observations judicieuses qui sont consignées dans l'utile écrit de notre collègue ; les faits dont elles sont appuyées , ont dû porter la conviction dans tous les esprits et faire reconnaître l'énormité d'un abus qui présente les inconvénients les plus graves ; car, indépendamment de ce qu'il expose les familles à perdre les personnes qui leur sont les plus chères , il peut aussi favoriser le crime en facilitant le meurtre et l'empoisonnement.

M. Voisin s'est contenté de signaler l'abus et d'en développer les dangers ; il s'est abstenu d'indiquer les moyens d'y remédier. Un sentiment de délicatesse que vous aurez sans doute apprécié , l'a empêché de vous proposer aucun plan. M. Voisin est médecin , les mesures qu'il peut croire utiles à prendre , concernent sans aucun doute les médecins ses confrères et lui-même ; nous ne pouvons donc qu'approuver sa réserve dans cette circonstance.

Cependant , Messieurs , signaler un mal , sans indiquer les moyens de le faire cesser , c'est s'exposer à manquer le but. Le mal subsistera , et le travail philanthropique de notre collègue restera ainsi sans effet. Permettez - donc que j'essaye de remplir la lacune que M. Voisin a laissée volontairement dans son ouvrage.

La question qu'il a traitée en public , l'avait déjà été dans le sein même du conseil municipal par un autre de nos collègues , l'honorable docteur M. Vallée. Ce médecin éclairé avait présenté à l'administration des observations sur l'abus existant , et proposé un plan pour y remédier ; mais quelques dépenses à faire , ont été un obstacle à l'exécution de son plan.

Ce serait à tort , Messieurs , que l'on reprocherait à l'administration la non-exécution des dispositions de la loi sur les inhumations. Ces dispositions sont vraiment inexécutables dans les grandes villes. Les fonctions de MM. les maires et adjoints sont déjà assez pénibles , sans qu'on y ajoute encore l'obligation d'aller chaque jour visiter des maisons remplies de deuil , pour y constater des décès. A de telles conditions , qui voudrait désormais accepter les fonctions municipales ? De quelle utilité d'ailleurs seraient les membres de l'administration pour reconnaître la réalité des décès ? sont-ils plus que les autres hommes , pourvus des connaissances spéciales nécessaires pour juger avec quelque certitude des apparences de la mort , et décider si la vie est éteinte ou seulement suspendue ? Non sans doute , et chacun de nous est d'accord qu'il faut être médecin pour décider une telle question.

Pour remédier donc à ce que la loi a laissé d'imparfait , je propose qu'à l'avenir on n'accorde la permission d'inhumer que sur un certificat de médecin qui constatera le décès. Cette mesure annéantira l'abus , sans mettre l'administra-

tion en dépense. Or, ce point est très-essentiel , et je n'ai pas besoin de vous dire que souvent la dépense est la seule raison qui fait négliger les mesures les plus salutaires. Les familles gagneront à payer au médecin une visite de plus ; elles auront ainsi l'assurance que le parent qu'elles viennent de perdre, ne sera point enterré vivant, et elles seront par là délivrées d'un affreux soupçon. Cette mesure ouvrira les yeux au peuple sur la possibilité qu'un malade paraisse mort, sans l'être réellement ; ce qui pourra opérer la réforme d'un usage dangereux et très-abusif, celui d'abandonner les pauvres malades au moment critique de leur agonie. L'abandon où on les laisse , et contre lequel M. Voisin s'est si justement élevé , cessera. L'on continuera aux mourants des soins plus que jamais nécessaires , et dont le refus est une cruauté indigne de nos mœurs.

La mesure que je propose , quelque juste qu'elle puisse vous paraître, est cependant susceptible de plusieurs objections qu'il importe d'examiner.

La première et la seule, pour ainsi dire, qui ait une certaine gravité ; c'est que le certificat obligera les familles à une dépense à laquelle l'administration n'a peut-être pas le droit de les contraindre, quelque modique qu'elle soit. Mais l'administration peut se borner à inviter les familles, dans leur propre intérêt, à se procurer ce certificat. Elle les préviendra que dans la nécessité où elle est de constater religieusement les décès, les familles qui se refuseraient à fournir le certificat, seront tenues, après avoir fait à la mairie la déclaration d'un décès, de garder le mort dans son lit, en attendant le permis d'inhumer, qui ne sera délivré qu'après la visite qui aura été faite du mort par un médecin nommé par M. le maire, et le compte qui lui en aura été rendu directement par ce médecin. Ces formalités dont on ne peut contester la justice et l'opportunité,

exigeront nécessairement un temps plus long d'au moins vingt-quatre heures, qu'une visite faite par les soins directs de la famille; elles rebuteront la plupart de ceux qui seraient tentés de se soustraire à la dépense du certificat. L'administration peut d'ailleurs s'entendre avec les médecins pour régler le prix de la visite et du certificat, de manière qu'il soit accessible aux plus médiocres fortunes. MM. les médecins de la ville du Mans sont trop honorables, pour ne pas concourir en ce qui leur sera possible, à une mesure utile à toute la population.

Quant aux pauvres reconnus, l'administration les dispensera nécessairement de fournir le certificat. Elle fera constater les décès par les médecins qu'elle a préposés à l'honorable et pénible mission de donner leurs soins à cette portion malheureuse de la population.

En admettant donc qu'il y ait, année commune, sept cents décès dans la ville, dont cent tomberaient sur la classe pauvre, l'on ne peut estimer à plus d'un sixième le nombre des familles qui se refuseraient à l'invitation de l'administration; et ce nombre encore diminuerait les années suivantes. Ce serait donc une centaine de certificats au plus qui tomberaient au compte de l'administration. Cette dépense serait d'autant moins importante, qu'elle irait en décroissant.

Une deuxième objection, c'est que les certificats n'auraient réellement de valeur aux yeux de l'administration, qu'autant qu'ils seraient délivrés par des médecins investis de sa confiance; mais il est bien facile de donner à ces certificats la valeur dont ils ont besoin. La ville du Mans est partagée en quatre quartiers auxquels sont attachés huit médecins avec le titre honorable de *Médecins des pauvres*. L'administration peut ordonner que les certificats soient signés par ces médecins; s'ils ne peuvent suffire, elle leur adjoindra

quatre ou huit docteurs de son choix. Aucun praticien honorable ne refusera ces pieuses fonctions , qui seront d'ailleurs distribuées , ainsi que nous venons de le dire. L'administration , en établissant un privilège en faveur de ces seize médecins , n'en aura que plus de facilité pour régler avec eux , les certificats gratuits à donner aux pauvres et aux récalcitrans.

Une dernière objection , c'est qu'il est pénible pour un médecin qui n'a pu sauver un malade , de venir constater sa mort. Cette opération peut l'exposer à des reproches désagréables de la part d'hommes grossiers et sans éducation. Il est facile de leur épargner ce désagrément , en décidant que la visite et le certificat seront faits par l'un des médecins du quartier , qui n'aura pas assisté l'homme dans sa maladie.

Un agent de police devra toujours accompagner les médecins , ne fût-ce que pour les faire respecter dans ces visites et pour se conformer à l'article 77 de la loi et signer avec eux les certificats. Cet ordre rigoureusement établi donnera à l'administration toute la sécurité qu'elle doit avoir pour accorder les permissions d'inhumer.

Paris et d'autres grandes villes du royaume ont adopté des mesures pour que les décès soient constatés par des médecins ; c'est une juste concession à la morale publique ; et toute administration qui sera pénétrée de ses devoirs , cherchera à se décharger de l'immense responsabilité que fait peser sur elle l'inobservation de la loi sur la constatation des décès. L'on ne peut donc douter que l'administration de la ville du Mans ne prenne en considération le travail de notre honorable collègue , M. le docteur Voisin. Quant au plan que je propose pour compléter ce travail , je crois qu'il a l'avantage de remplir le but avec sûreté et économie ; mais je suis loin de prétendre qu'il ne soit pas

possible d'en adopter un meilleur. Quelque soit, au reste, celui que l'administration jugera le plus à propos de choisir, il est indispensable qu'elle en adopte un quelconque, afin que le but de la loi sur les inhumations soit rempli ; car il il importe à tous sans aucune exception, qu'il le soit.

En conséquence j'ai l'honneur, Messieurs et chers collègues, de vous proposer de nommer une commission pour examiner le travail de M. Voisin, ainsi que le supplément que je crois devoir y ajouter. Cette commission verra s'il y a lieu de communiquer ces deux pièces à M. le maire, pour qu'il les fasse connaître au conseil municipal. Il est impossible que l'administration prenne en mauvaise part une communication qui intéresse tous les citoyens de la ville, et les administrateurs eux-mêmes, comme les administrés. Le travail de M. Voisin et le mien sont purement philanthropiques, et je protesterais hautement contre toute autre interprétation ; mais je suis loin de faire à cet égard aucune supposition. Je me flatte au contraire que l'autorité accueillera favorablement des observations et un plan qui ont pour unique but un intérêt général incontestable, et qui de notre part est totalement désintéressé.

OBSERVATIONS

SUR LA PROPOSITION D'UN DÉPÔT POUR PLACER LES MORTS ;

PAR M. QUENTIN.

Lorsqu'un malade est arrivé au dernier terme de l'épuisement, un déplacement suffit pour l'achever ; le changement de température n'est pas moins fatal. Est-ce donc le cas d'enlever ce malade aux soins de sa famille pour le confier à des mains étrangères ? ainsi outre la dépense

d'un lieu de dépôt, voilà trois raisons légitimes pour repousser ce préalable aux inhumations ; la quatrième, celle de la dépense, doit aussi être comptée, non seulement comme inutile, mais comme préjudiciable.

Il y a, dit-on, des familles qui sont pressées de jouir de leur lit et de leur unique chambre ; mais des familles qui ont supporté cette privation plusieurs semaines pendant la maladie d'un père, d'une mère ou d'un enfant, doivent par devoir la supporter deux ou trois jours de plus, le temps nécessaire pour constater le décès. Celles qui s'y refuseraient, ne méritent aucunement que l'autorité ait des égards à leur refus.

Il y a des causes de mort, telles que le suicide, une maladie scrofuleuse, etc., que la famille peut désirer de tenir cachées. Il peut donc être convenable que le même médecin qui a soigné le malade, fasse aussi le certificat. (Ce certificat d'ailleurs ne doit constater que la mort, il ne doit rendre aucun compte de la maladie.) Pour donner aux familles toute la latitude qui peut se concilier avec les précautions qu'il convient de prendre, afin que les causes de mort criminelle ne restent point cachées, l'administration adjoindra aux huit médecins des pauvres tous les praticiens qu'elle jugera dignes de sa confiance. Elle est pleinement dans son droit pour cette adjonction et pour le privilège qu'elle accordera relativement aux certificats. En supposant que le chiffre des médecins monte à seize, la charge des certificats gratuits pour les pauvres sera bien légère. Admettons, par année, cent cinquante décès pour la classe pauvre, c'est à peu près neuf certificats par chaque médecin, un certificat au plus dans cinq semaines.

Je n'examinerai pas beaucoup d'autres objections insignifiantes ; mais je m'engage à répondre par écrit à toutes celles qu'on voudra me formuler aussi par écrit. Je trouve-

rai mon temps bien employé à chercher la solution d'une question qui a déjà été agitée, mais inutilement, et qui a pour objet un intérêt d'humanité général et incontestable.

Je viens d'apprendre un fait qui simplifie beaucoup la question, c'est qu'à Paris les certificats sont payés 10 francs. Ce fait que je tiens de M. le général Roger, me semble prouver que l'administration municipale a un droit plus étendu que celui d'*inviter*, et que, par mesure de police, elle a celui d'*exiger* non seulement le certificat, mais encore qu'il soit fait par un médecin de son choix. En effet l'intérêt de la société et celui des familles se trouvent ici confondus dans un seul et même intérêt. Celui de la société est de prévenir des crimes; celui de la famille est de prévenir des erreurs fatales. N'est-ce pas un étroit devoir pour les parents de s'assurer que le malade, objet de leurs soins, est réellement mort? Quelle famille, si elle n'est pas réduite à la plus extrême pauvreté, oserait répugner à une dépense de deux à trois francs pour obtenir une certitude qui est réclamée par les devoirs les plus sacrés qui peuvent lier les parents entr'eux?

Quoiqu'on en puisse dire, Messieurs, les décès sont assez rarement difficiles à constater. Ceux qui sont douteux, ne forment qu'une exception. Or dans ce dernier cas, une famille ne doit-elle pas s'estimer heureuse d'être à l'abri du reproche d'avoir contribué à hâter la mort, en déplaçant le malade et en l'abandonnant à des mains étrangères? N'est-ce pas une grande satisfaction pour elle de penser qu'elle a fait tout ce qu'il convenait de faire pour prolonger sa vie et pour le sauver?

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS,

LE 7 AOÛT 1838,

PAR LA COMMISSION CHARGÉE D'EXAMINER LES PROPOSITIONS

DE MM. VOISIN, D.^r MÉD. ET QUENTIN,

sur les moyens de prévenir les inhumations précipitées.

(Commissaires : MM. LEPRINCE, QUENTIN, LOTTIN, LAUMIER;
P. VALLÉE, rapporteur).

Messieurs,

Depuis quelques années, l'attention de nos concitoyens s'est portée avec une sorte d'anxiété sur la nécessité de mesures propres à prévenir les inhumations précipitées dont, chaque jour, quelque nouveau fait vient démontrer le danger. Diverses sollicitations ont été adressées à l'autorité supérieure pour demander l'exécution de l'article 77 du code civil, et, comme moyen de suppléer à l'insuffisance de ses dispositions, pour provoquer un règlement de police relatif à la constatation des décès. Il nous suffira de rappeler à ce sujet la démarche faite en ce sens, il y a deux ans, par la société de médecine du Mans, sur la proposition de l'un de nos collègues, M. le docteur Vallée, et les communications faites récemment dans le sein de notre société par deux autres de nos collègues, M. le docteur Voisin et M. le lieutenant-colonel Quentin. L'une de ces communications a eu en dehors de cette enceinte un tel retentissement qu'il vous a semblé indispensable de vous rendre au vœu de vos concitoyens en faisant de la question soulevée l'objet d'un

examen spécial, et, au besoin, d'une démarche formelle auprès de l'autorité. Tel a été le but de la mission que vous nous avez confiée et dont nous venons vous rendre compte.

Les notes qui nous ont été mises sous les yeux ayant traité la question à-peu-près sous toutes ses faces, notre travail ne semblait d'abord consister qu'à coordonner les matériaux que vous nous avez livrés tout prêts à être mis en œuvre. Mais en l'envisageant sous ce point de vue pratique, nous avons dû le resserrer encore pour entrer dans les vues économiques de l'administration, en faisant un choix dans les moyens qui sont développés dans les projets de nos collègues. Ces projets dont le principe commun est que nulle inhumation ne puisse avoir lieu sans la constatation préalable du décès par un homme apte à en connaître, différent dans le mode d'exécution. MM. Vallée et Voisin ont proposé simplement la nomination d'un médecin responsable, tandis que M. Quentin, dans un but d'économie et de ménagement pour les susceptibilités de quelques familles, appellerait à cette vérification tous les médecins du bureau de bienfaisance, tout en autorisant les familles à produire un certificat de leur médecin ordinaire, lorsqu'elles répugneraient à la visite d'un médecin étranger. Subsidiairement à la nomination d'un médecin spécial, MM. Voisin et Vallée ont encore émis l'idée de maisons de dépôts pour les morts dont les parents ne pourraient, sans inconvénients, les conserver, le temps nécessaire quelquefois pour constater le décès, dans la seule chambre ou même le lit unique de la famille. Quelque importance que nous ayons attachée à la réalisation de cette idée, nous avons dû l'ajourner, dans la prévision des objections que pourraient susciter contre cet établissement les mêmes considérations financières qui avaient fait refuser les fonds par le conseil municipal pour

l'innovation du médecin préposé aux décès. Toutefois nous avons pensé qu'il était du devoir de la société d'appeler l'attention de l'autorité municipale sur une institution d'une haute moralité dont l'Allemagne nous a donné le modèle.

Pour revenir au mode de constatation des décès, il nous a semblé qu'entre le système trop exclusif de MM. Voisin et Vallée, et le concours trop étendu admis par M. Quentin, nous pouvions nous fixer à un moyen terme qui concilierait les susceptibilités des familles et les vues économiques de l'administration avec les garanties que réclame la sollicitude de la société. Ce mode consisterait : à *exiger des familles, avant de donner le permis d'inhumation, un certificat de médecin délivré à la suite de la visite du corps faite en présence d'un officier de police, certificat qui serait fourni, au choix des parents, ou par le médecin qui donnait des soins au défunt au moment du décès, ou par un médecin spécial, nommé et rétribué par l'autorité municipale, tant pour les familles pauvres que pour celles qui s'abstiendraient d'en produire un du médecin ordinaire.*

Ainsi nous paraîtraient levées toutes les difficultés dont nous ont entretenus nos collègues. *L'économie* d'abord : il est hors de doute que la rétribution d'un médecin appelé seulement pour les décès de la classe indigente et pour les cas exceptionnels que nous avons indiqués, se réduirait à une somme si modique qu'il n'y aurait pas lieu de craindre de voir reculer de nouveau devant une allocation aussi bien justifiée les dépositaires de l'épargne communale. Si, en effet, nous admettons avec M. Quentin, que sur 700 décès qui affligent annuellement notre commune, 150 ou 200 au plus appartiennent à la classe pauvre, que 100 autres se trouvent dans la catégorie qu'au refus des familles l'autorité municipale aura à faire constater par son médecin préposé, il ne s'agirait pas d'un décès par jour, ce qui im-

poserait une tâche bien légère au médecin chargé de cette mission spéciale.

La répugnance des familles, dans certaines circonstances délicates, à soumettre les restes d'une personne qui leur est chère aux investigations d'un médecin étranger, n'aurait plus ici de prétexte.

La garantie de la société devrait paraître suffisante, du moment où le décès serait constaté par un homme de l'art.

L'omission de la visite que paraissait faire craindre la coupable facilité de nos mœurs en fait de témoignages, et surtout en ce qui concerne l'exécution des lois, est rendue impossible par l'assistance obligatoire de l'officier de police à la visite, quel que soit le médecin appelé.

L'objection tirée de la *lenteur* du médecin ordinaire à se rendre à l'appel de la famille et du retard qui en résulterait pour le travail de l'administration et l'enterrement, ne mérite pas non plus une grande attention. Ces retards ne préjudiciant qu'aux parents, on peut se reposer sur eux du soin de presser l'activité de leur médecin pour prévenir ces lenteurs.

Quant à la répugnance bien naturelle que peut éprouver le médecin à se présenter dans une maison ou d'injustes préventions nées d'une douleur trop légitime lui feraient appréhender un accueil désobligeant, les dispositions facultatives de la mesure que nous proposons iraient au-devant de cette objection.

Si l'on pouvait en prévoir une autre, de la part de quelques personnes plus susceptibles que raisonnables, contre la présence de l'officier de police pendant la visite du médecin, nous répondrions que cette excessive délicatesse aurait de quoi surprendre dans des familles qui généralement confient le soin des restes de leurs parents les plus chers à des mains mercenaires et presque toujours inconnues,

aux soins de gens offrant souvent moins de garanties de moralité qu'un agent de l'autorité, nécessairement investi de sa confiance. Au surplus la loi est impérative à cet égard, et ce n'est ici que pour éclairer le magistrat municipal, ou son délégué, que le médecin peut lui être adjoint.

Pour cette adjonction, que nous proposons, comme pour tout ce qui dans ce projet s'écarterait de la lettre de l'article 77 du code, l'autorité municipale arrêterait un règlement qui, d'après notre jurisprudence administrative, une fois revêtu de la sanction de l'autorité supérieure, acquerrait force de loi.

Devant nous abstenir d'anticiper sur le dispositif de ce règlement, pour lequel, sans doute, elle s'entourerait de toutes les lumières désirables, nous nous bornerons à observer, relativement au projet de M. Voisin, qu'il pourrait y avoir de graves inconvénients à ce que le certificat du médecin mentionnât *la nature de la maladie*. La date du décès ne peut non plus y figurer que comme double emploi de la mention sur le registre de l'état civil, lequel se base sur des témoignages qui manquent au médecin.

Pour nous résumer, Messieurs, nous avons l'honneur de vous proposer : d'exprimer à M. le Maire de notre ville le vœu émis par toute la partie éclairée de notre population sur la nécessité de faire constater par un médecin les décès avant de délivrer le permis d'inhumation ;

D'appeler son attention sur le mode que nous avons eu l'honneur de vous soumettre, consistant dans l'intervention d'un médecin choisi et rétribué par l'autorité ou facultativement du médecin ordinaire du défunt, l'un et l'autre assistés d'un officier de police ;

Enfin de lui adresser copie des mémoires de MM. Voisin et Quentin, ainsi que du présent rapport qui en a été la conséquence.

OBSERVATIONS

SUR LE RAPPORT DE LA COMMISSION RELATIF AUX MOYENS

A PRENDRE POUR CONSTATER LES DÉCÈS ;

PAR MONSIEUR QUENTIN , *membre résidant.*



La commission a modifié mon plan en deux points essentiels. Elle a proposé :

1.^o De permettre aux familles de faire constater les décès par leur médecin , au lieu d'exiger que cette opération fût faite par un médecin nommé par l'administration municipale.

2.^o Que l'administration paye un médecin pour constater les décès des pauvres , au lieu de faire faire cette opération gratuitement par les *huit médecins des pauvres*, chacun dans leur quartier.

Ces deux modifications auxquelles j'ai d'abord adhéré, m'ont paru, après quelques réflexions, ouvrir la porte à plusieurs inconvénients.

1.^o D'après la loi , l'administration doit constater par elle-même les décès. Comme elle ne peut le faire , il faut au moins qu'elle délègue des agens pour la remplacer. C'est ce qu'a fait l'administration de la ville de Paris, en préposant à chaque arrondissement 2 médecins pour constater les décès. L'administration de la ville du Mans ne peut consciencieusement abandonner aux familles un pouvoir dont elle doit user par elle-même, ou par ses délégués se rendrait responsable de tous les abus qui

naître de cet abandon de son droit et de son devoir ; et cette responsabilité serait d'autant plus grande , que la tolérance en pareille matière pourrait offrir au crime des facilités.

D'après les termes du rapport , le diplôme de médecin offre une garantie suffisante pour accorder aux familles la faculté de faire constater les décès par leur médecin. Mais cette garantie n'a aucune légalité. Quand même le diplôme serait une garantie de la science , il n'en serait pas une de la moralité. Nous nous abstiendrons de citer des crimes , nous nous bornerons à citer un abus : c'est que des étudiants en médecine et en droit se sont fait représenter dans les examens par des étrangers qui ont répondu en leur nom. Les diplômes ainsi obtenus donnent la mesure de la probité et du savoir de ceux qui en sont possesseurs. D'après cela, l'administration se rendrait coupable d'imprudence en abandonnant aux familles le soin de constater les décès , lors même que la loi l'autoriserait à faire cet abandon : or la loi est loin de l'autoriser.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit dans mon Mémoire : que le médecin de la famille peut répugner à visiter un mort qu'il n'a pu sauver : que la famille elle-même peut répugner à se servir du médecin : il me suffira de dire que les habitants de Paris ne trouvent point mauvais qu'un médecin étranger vienne visiter leurs morts ; et que les habitants du Mans n'ont pas moins de raisons, que ceux de Paris, pour se soumettre à cette mesure , parce qu'elle est commandée par l'intérêt général de la société.

Il y a beaucoup de décès où le médecin n'intervient pas ; les morts violentes sont presque toutes dans ce cas. Il y a des individus qui se traitent eux-mêmes , et qui meurent sans l'aide des médecins. Il y a des cas de mort chez les femmes et surtout chez les filles , où le médecin n'est point appelé. La famille alors choisiroit un médecin pour constater

ces décès. Cette latitude présente des dangers ; et l'administration se compromettrait en l'accordant.

Sur la deuxième modification, j'observerai que la dépense à faire pour payer un médecin que l'administration chargerait de constater les décès des pauvres , a déjà été un obstacle à l'adoption des mesures à prendre pour les inhumations. Afin d'éviter cette dépense , j'ai proposé de donner aux 8 médecins des pauvres le privilège exclusif de constater les décès. Sur 700 décès qui ont lieu par année, 200 au plus devront être constatés gratuitement, il en restera donc 500 qui seront payés. En fixant à 3 fr. le certificat (il coûte à Paris 10 fr.), l'on aura une somme de 1500 fr. qui , partagée également entre les 8 médecins des pauvres , formera une somme de 187 fr. 50 c. moyennant laquelle chaque médecin aura à constater 87 à 88 décès. Ce service ne sera donc pas onéreux ; il sera bien fait, et ne coûtera rien à l'administration.

Dans les saisons où les décès sont fréquents , le médecin que l'on propose de charger seul de l'emploi de constater ceux des pauvres , pourrait avoir le même jour à visiter des morts aux extrémités de la ville les plus opposées. Quand on viendra le chercher d'un côté , il sera loin de là dans un autre quartier, et des retards seront inévitables. Or c'est surtout aux pauvres familles que ces retards pèsent vu l'exiguïté de leur logement. Il est évident que la besogne partagée entre 8 médecins , 2 par quartier, sera faite plus promptement , avec plus de soin et plus d'exactitude.

En définitive la question d'économie est ici la moins importante. Je n'ai proposé un plan économique que pour faciliter l'adoption des mesures à prendre pour constater les décès. Quant à la question relative aux familles et à la permission qu'on propose de leur accorder, c'est une affaire grave. La société attend de l'administration des garanties

solides, et elles ne le seraient réellement pas, si l'on remettait aux familles le choix des hommes qui constateraient les décès. Cette concession d'ailleurs excéderait les pouvoirs de l'administration.

SOINS A DONNER AUX SEMIS DU MURIER

JUSQU'AU MOMENT DE LES ENLEVER POUR LA PÉPINIÈRE.

V. p. 70 du bulletin de 1838.



Lorsque le semis est terminé, le propriétaire, qui attend avec une vive impatience le moment de voir lever le jeune plant, visite plusieurs fois les planches pour s'assurer de leur état de tous les jours : il doit prendre cette précaution, parce que la prospérité de cette opération exige que la terre conserve un peu de fraîcheur et ne soit jamais envahie par les mauvaises herbes. Peu après la naissance du plant et lorsqu'il a déjà quatre feuilles, on juge s'il est trop épais et s'il convient de l'éclaircir pour laisser entre chaque pied environ deux travers de doigt : si on est obligé d'en arracher quelques-uns, on doit le faire avec la plus grande précaution et bien prendre garde, en châtrant le semis, de ne pas déranger les petites plantes qu'on veut conserver ; il faut encore ici de la patience et de l'adresse.

Quelques écrits signalent comme principal ennemi du jeune plant de mûrier, les cloportes qui se multiplient singulièrement dans le terreau : nous n'avons jamais remarqué le moindre dommage causé à nos semis par cet animal ; mais nous avons acquis la certitude que les limaçons sont leur plus cruel adversaire, et cependant aucun de ces écrits n'en dit mot. Faut-il croire que tel ou tel insecte a des

goûts différens dans les localités diverses ? Non , sans doute , et il est mieux de se persuader que beaucoup de faits échappent à notre observation et qu'il convient de se tenir en garde lorsqu'on est averti par celle des autres. Pour notre compte , nous surveillerons les cloportes à l'avenir et nous recommandons expressément de donner la chasse la plus assidue aux limaçons.

Il n'est pas possible d'indiquer combien de sarclages et de binages il convient de faire durant la première année , tout dépend de l'état du sol ; nous dirons seulement que ces façons doivent être renouvelées toutes les fois qu'elles paraissent nécessaires, c'est-à-dire qu'un binage est particulièrement indiqué , lorsqu'à la suite d'une pluie abondante la terre se serre et forme une croûte épaisse et dure ; mais plus le plant sera jeune , plus il faudra y porter de précautions pour ne pas briser les germes tendres du mûrier naissant , ni déranger ses faibles racines qui sont encore peu enfoncées dans la terre : ce travail doit se faire avec la binette à deux dents. La couche de fumier que nous avons recommandée suffit presque toujours pour prévenir le tassement des terres ; cependant quelques bons praticiens ont , de plus , la précaution de couvrir leurs semis d'un peu de paille hachée très-menue : cette méthode , que nous n'avons pas encore employée , paraît excellente ; elle doit empêcher non-seulement la surface de la terre de se durcir , mais elle doit préserver encore , dans les premiers jours de sa naissance , la jeune pourrette de la trop grande sécheresse , en lui formant un abri contre les ardeurs du soleil.

Les sarclages seront pratiqués sans interruption pour ne pas laisser grandir les mauvaises herbes et ne pas leur donner le temps de pousser de fortes racines ; car , dans ce cas , en les arrachant , on enlève une infinité de petites mottes de terre qui entraînent avec elles beaucoup de plants.

Dans tout le courant de la saison , il faut tenir autant que possible la terre légèrement humide par des arrosements , lorsque les pluies qui surviennent ne suffisent point ; c'est une prescription de tous nos auteurs , parmi lesquels néanmoins plusieurs recommandent de ne pas arroser trop souvent, parce qu'il convient , disent-ils, d'accoutumer de bonne heure les jeunes plants à se contenter de la fraîcheur de la terre. Nous n'avons jamais arrosé nos semis , cependant nous avons obtenu , toutes les fois que la graine a germé , des sujets d'une très-belle venue. Nous ne conseillons pas de nous imiter , nous disons seulement que nous n'avons pas fait tout ce que les livres indiquent.

Lorsque le semis est bien soigné , le jeune plant s'élève, dans la saison, à 15 ou 18 pouces de hauteur et quelques-uns jusqu'à trente. Comme la pourrette est assez forté pour être mise en pépinière , lorsqu'elle a la grosseur d'une plume à écrire , on peut faire choix , la première année , de toute celle qui a acquis cette dimension. Les plus gros plants et les plus élevés se trouvent ordinairement sur les bords des planches où ils ont eu plus d'air et leurs racines plus d'aliment , parce qu'elles ont pu vivre au dépens de la terre des petits chemins. L'enlèvement, d'ailleurs, de ce premier choix est fort utile aux mûriers destinés à rester une année de plus sur le semis : ils y seront plus au large et y trouveront plus de nourriture pour leurs racines.

On peut arracher la pourrette d'un an , en la tirant à la main sans crainte de l'endommager , pourvu qu'on fasse choix d'un jour où la terre sera extrêmement humide , ce qui arrive souvent à l'époque favorable aux plantations : c'est d'ailleurs le seul moyen convenable d'extraire ce plant qu'il faut choisir au milieu du plus grand nombre qui doit rester. S'il y a beaucoup de pourrette à arracher , l'ouvrier

devra armer sa main d'un vieux gant de peau, ce qui l'empêchera de prendre mal et lui facilitera l'opération.

Avant le renouvellement de la sève de la seconde année, on donnera un labour assez énergique à tout le terrain du semis, en ayant soin de n'employer toujours que la binette à crochet, pour ne pas couper les plants entre deux terres. Cette fois on doit craindre moins d'offenser les racines avec cet instrument, attendu que la plante n'en a qu'une principale, qui est déjà profondément enfoncée dans le sol, et si l'on coupe quelque brin du chevelu qui s'est déjà formé autour et principalement au collet de la racine mère, il s'en reproduira aisément de nouveaux, parce que la plante profitera mieux des pluies et des influences de la chaleur lorsque la terre aura été remuée à cinq ou six pouces de hauteur.

Après ce binage, on nivelle la terre le mieux possible et on coupe tous les jeunes mûriers à quelques lignes au-dessus du sol : on emploie pour cette opération la serpette, ou bien de grosses cisailles bien aiguisées, telles que celles dont on se sert pour tondre les buis ou les charmilles.

Le plant ainsi raccourci émet bientôt un nouveau jet qui doit former sa tige nouvelle, et souvent il en repousse plusieurs ; mais dans ce cas il faut laisser se développer ces petits bourgeons pendant quelques jours, afin de pouvoir distinguer celui qu'il convient de laisser à la jeune plante : presque toujours on choisit le plus près de la terre, parce que c'est ordinairement le plus vigoureux ; les autres sont supprimés sans exception au moment où ils sont encore fort tendres ; ils cèdent alors au plus léger effort de la main sans occasionner la moindre plaie.

Le semis ne réclame cette seconde année que les mêmes soins de la première, avec la seule différence que les binages doivent être pratiqués plus profondément.

A l'automne suivant et dans tout le courant de l'hiver, les

jeunes mûriers doivent être enlevés pour former les pépinières : s'ils restaient long-temps à cette place, ils s'étioleraient et perdraient beaucoup de leur valeur.

Pour les arracher, cette fois, il faut procéder d'une façon différente. On prend les planches les unes après les autres, et à chacune on pratique sur un bout et en dehors une tranchée assez large et assez profonde pour découvrir les racines des premiers plants qui se présentent : on a soin de passer la binette à deux dents entre chacune d'elles, alors la terre s'en détache et la plante cède sans le moindre effort. A mesure qu'on avance, les terres de la fouille sont poussées en arrière et, par ce moyen, la tranchée reste bien ouverte.

Quelque attention qu'on porte au choix de la graine, et malgré les soins les plus assidus donnés aux semis pendant leur existence, il est impossible de ne pas avoir des plants plus faibles les uns que les autres, mais ceux-ci s'utilisent parfaitement en leur donnant une destination différente : c'est ce que nous expliquerons quand nous arriverons à l'établissement de la pépinière.

ESSAI D'ÉDUCATION DE VERS A SOIE

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE.

C'est principalement dans l'espoir d'encourager l'éducation du ver à soie dans le département de la Sarthe, que nous publions dans le bulletin la notice de M. Vétillart, notre correspondant, sur la magnanerie qu'il a établie en 1836 à sa terre de la Fontaine-d'Outillé. Ce compte-rendu de trois années d'essais, plus ou moins heureux, qui formule par des chiffres le produit et la dépense, vaut mieux, à notre avis, que tous les raisonnements pour et contre la possibilité de

dôter notre beau pays d'une industrie aussi productive. C'est un encouragement de plus que nous donnons à ceux qui voudraient s'établir concurrents pour les prix que la société a proposés dans son dernier programme pour l'année 1841. Voyez le Bulletin, t. II, p. 295.

NOTICE

SUR LA MAGNANERIE ÉTABLIE A LA TERRE DE LA FONTAINE-D'OUTILLÉ;

PAR M. L. VETILLART, *membre correspondant.*

La terre de la Fontaine-d'Outille que j'habite depuis vingt-cinq ans, le fut il y a environ un siècle par le grand oncle de mon père (M. Veron-Duverger), sa vie entière fut employée à encourager l'industrie. Les manufactures dont il dota son pays, rendirent son nom célèbre, et l'élan qu'il sut leur imprimer porta ses fruits pendant de longues années. Il s'occupa aussi de l'art du verrier; des magnaneries s'élevèrent dans toutes ses propriétés, et la Fontaine est encore plantée de plus de cinq cents beaux mûriers qu'il y a placés.

Encouragé par l'exemple de mon aïeul, j'ai voulu marcher sur ses traces et faire revivre cette belle industrie trop longtemps abandonnée, et dont plusieurs causes me semblent avoir hâté la décadence.

Les propriétaires, encouragés autrefois par les primes accordées aux planteurs de mûriers, en couvrirent leurs terres en spéculant sur le nombre et ne considérant en rien la qualité du lieu où ils les plantaient. Les feuilles employées à l'éducation des vers, provenant d'arbres nourris sur des terres grasses ou *mouillantes*, donnèrent des maladies à ces insectes précieux; les propriétaires en grande partie peu instruits et ne connaissant pas la véritable cause qui les engendrait, fatigués des pertes qu'ils éprouvaient, renon-

cèrent aux magnaneries, et cette industrie si belle, si avantageuse si elle eût été conduite avec discernement, tomba dans nos contrées dans un entier oubli. Aujourd'hui, guidés par de nouvelles expériences et connaissant les fautes de nos pères, c'est à nous à les éviter ; nous avons d'ailleurs de si bons exemples à suivre. Les travaux de Dandola, de Camille Beauvais, de Darcet et de quelques autres ont donné des règles précieuses à l'art d'élever les vers à soie et nous ont fait faire un pas immense vers la perfection.

Heureux si je puis, quoique marchant de loin sur les traces de ces hommes judicieux, être le premier qui donne aux habitants de notre département la preuve qu'on peut aussi bien et mieux qu'autrefois réussir dans cette entreprise, et les porter à la remettre en vigueur.

C'est donc dans le seul but d'être utile à mes concitoyens que je donne aujourd'hui connaissance de mes travaux. Ils ont été jusqu'ici très-imparfaits. Le local n'ayant pas été bâti pour cette destination, ne peut que très-médiocrement répondre à mes vues ; quoique je l'aie de mon mieux adapté à ce nouvel emploi. Il consiste en quatre chambres, chacune d'environ quinze pieds carrés, deux exposées au midi et deux au nord. J'y ai établi des airs passants fermés par des châssis de toile métallique et des trappes en carreaux, qu'on élève graduellement pour donner plus ou moins passage à l'air ; deux de ces appartements ont des cheminées, les deux autres ont été jusqu'à ce moment chauffés par des poêles en fonte que je compte remplacer par un calorifère.

EN 1836.

Ma magnanière fit éclore par l'ancien procédé, trois onces moins un quart de graine originaire de Turin ; mais cette graine était un mélange de blanc et de jaune, naturalisée à Tours depuis longtemps ; les vers réussirent parfaitement et produisirent :

La plus grande difficulté à vaincre est de dresser des femmes du pays aux soins minutieux qu'exige cet état ; je suis donc obligé d'en faire venir de Tours tous les ans.

EN 1838.

Le dix mai soumis à l'éclosion 4 onces de graine blanche, au bout de cinq jours il en est éclos une faible partie.

Le 12 mai soumis à l'éclosion 1 1/2 once de graine jaune, 5 1/2 onces de graine blanche, venue cette année de Tarascon : ils ont mis 4 jours à éclore et ont laissé beaucoup de déchet. Je crois pouvoir attribuer cette perte au trop de chaleur donnée aux œufs par l'approche d'un fer trop chaud qu'on plaçait près les boîtes où ils étaient contenus.

Pour réparer ce déficit je fis venir de Tours 2 onces de graine que j'y avais fait laisser pour vendre ; ces œufs m'arrivèrent en partie éclos de manière que je ne puis avoir de données exactes sur cette opération ; cependant pour me rapprocher le plus possible de la réalité, je me servirai des calculs de Dandola. Il dit qu'une once d'œufs produit ordinairement 120 livres de cocons ; or j'en ai eu 193 liv., donc de mes 7 onces il n'en serait éclos que 1 once 2/3.

Je séparerai en quatre articles ma récolte de cette année :

1.° Les 4 onc. de graine blanche ont donné	96 l.	} 193 l. 1/2 cocons non éteints.
de cocons non éteints.		
Jaunes qui se sont trouvés mêlés parmi les blancs.	12	
2.° La demi-once graine blanche de Tarascon.	37	
3.° La demi-once jaune de Tarascon.	11	}
4.° Les 2 onc. de jaune et blanche mêlées venues en partie écloses ont donné,		
blancs.	25 1/2	
jaunes.	12	

Les 96 livres de cocons blancs ont produit		
7 livres de soie filée, ci.	7 l.	» onc.
Les 12 liv. de jaune ont produit.	1	2
Les 37 liv. de blanc de Tarascon ont produit.	3	13
Les 11 liv. de jaune de Tarascon ont donné.	1	2
Les 25 liv. 1/2 de blanc dernière venue de Tours.	1	15 1/2
Les 12 liv. de jaune dernière venue de Tours.	1	2
Fraîche filée.	16	2 1/2

Dandola dit qu'on doit obtenir en soie le douzième de la pesanteur des cocons ; d'après le tableau ci-dessus on voit que ceux qui me sont venus de Tarascon ont rendu le dixième. Les cocons que j'ai obtenus de graines de Tours m'ont donné environ le douzième.

La préférence étant donnée à ceux de Tarascon , j'en ai conservé une forte partie pour graine pour 1839.

La mesure contenant 1000 cocons provenant de la graine de Tours pèse 3 liv. et a rendu 5 onces de soie.

La soie a perdu à sécher 3 onces 1/2.

J'ai donc vendu 15 liv. 15 onc.

de soie à 29 f.	462 f. 20 c.	} 519 f. 20 c.
12 onces soie double à 12 f.	9 »	
8 onces de graine à 6 f.. . . .	48 »	

DÉPENSE.

Loyer.	50 f. » c.	} 258 f. » c.
Intérêt de la mise.	50 »	
58 journ. de la maîtresse verrière.	58 »	
19 <i>id.</i> à filer à 1 f. 50.	28 50	
77 <i>id.</i> de la 2. ^e à 75 c.	57 75	
27 <i>id.</i> d'enfants à 50 c.	13 75	} 258 f. » c.
<i>A reporter.</i>	258 f. » c.	

<i>Report:</i> . . .		258 f. » c.
24 <i>id.</i> de femmes à 60 c. . . .	14	40
12 <i>id.</i> d'hommes à 90 c. . . .	10	80
3 <i>id.</i> à 1 f. 40 c.	4	20
13 boisseaux de charbon à 35 c. . .	4	55
154 journées de nourriture des verrières à 50 c.	77	»
Voyage d'aller et venir des ver- rières.	21	»
1 charretée 1/2 de bois.	18	»
		407 f. 95 c.
La recette pour l'année 1838 est de. . .		519 f. 20 c.
La dépense <i>id.</i> est de. . .		407 95
Total du bénéfice net.		111 25

RÉCAPITULATION DES TROIS ANNÉES.

1836 bénéfice.	531 f. 25 c.
1837 <i>id.</i>	290 50
1838 <i>id.</i>	111 25
	933 »

Ce qui fait, année composée, 311 f. pour chaque.

Pour subvenir aux besoins de ma Magnanerie, j'ai 500 vieux mûriers, et pour les remplacer j'ai mis en haie environ 300 mûriers de deux ans sur un fossé de terre calcaire, où ils réussissent parfaitement, deux cents autres ont été mis en pépinière; j'ai tiré ce plant de Tours.

Espérant avoir plus beau, j'ai fait venir de Tarascon 300 mûriers blancs que j'ai fait écussonner à la sève d'août; j'ai tiré du même endroit 25 mûriers greffés, basse-tige, pour y prendre des greffes et écussons, ce qui me compose, sans compter ma haie, une pépinière de 525 mûriers en belle végétation, plantés en 1838.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE SUR UN PRODUIT PLUS AVANTAGEUX QUE L'ON
PEUT EN RETIRER DES FRUITS DU COGNASSIER.

Quoique la chimie se tienne ordinairement dans une sphère assez élevée pour ne pas être suivie dans tous ses détails par le plus grand nombre des hommes, elle ne dédaigne pas néanmoins quelquefois de descendre dans nos ménages pour y enseigner l'économie, soit en fournissant des moyens de conservation pour les substances alimentaires; tels les procédés d'Appert; soit en indiquant l'usage des objets qui auparavant étaient rejetés : tels les os dont elle a appris à faire de la gélatine et du noir-animal, etc. Cette lettre a pour but de vous entretenir de détails de ce genre, mais dont l'application, comparée à ceux que je viens de signaler, est si bornée, que je n'aurais osé aborder ce sujet si je n'avais compté sur l'indulgence avec laquelle vous accueillez tout ce qui a rapport à la science et tout ce qui peut être d'une utilité quelconque.

Depuis les recherches de MM. Guibourt et Braconnot, nous savons que les gelées végétales consistent principalement en un corps particulier que le premier a nommé *grosuline*, parce qu'il l'avait remarqué dans la groseille, et que l'autre a appelé *pectine*, après l'avoir rencontré dans un grand nombre de substances végétales et particulièrement dans les fruits charnus.

La *pectine* a la propriété de n'être dissoute dans les liquides aqueux qu'au moyen de la chaleur, et de se prendre en masse tremblante par le refroidissement. Ces mêmes liquides aqueux ne la dissolvant pas à froid, c'est ce qui m'a fait

penser que quand on exprimait le suc des fruits qui renferment cette matière, elle restait toute entière, ou à peu près, dans le marc, et que lorsqu'un fruit fournissait aux usages domestiques son suc et sa gelée, on pourrait bien obtenir d'une même quantité l'un après avoir obtenu l'autre. Cette idée qui pouvait avoir un résultat économique, avait besoin d'être sanctionnée par l'expérience.

C'est le fruit du cognassier que j'ai choisi pour être l'objet de mes tentatives à ce sujet.

Après avoir râpé des coings et en avoir exprimé le suc, comme on a coutume de le faire, pour être employé aux usages ordinaires, j'ai fait bouillir le marc dans de l'eau pendant une demi-heure, j'ai passé cette eau dans un linge en l'exprimant le plus possible, j'y ai ajouté du sucre dans les proportions convenables, et pour remplacer le goût de coing qui était en partie disparu, j'y ai mis un citron coupé par tranches. Cette opération m'a donné pour résultat une gelée très-belle, très-abondante et au moins aussi agréable au goût que la gelée de coing ordinaire, dont la saveur est généralement trouvée trop acerbe. Cette gelée de coings de nouvelle composition ne saurait remplacer l'autre comme médicament; mais elle a sur elle l'avantage comme aliment, parce que son principe astringent étant en partie écarté, elle ne saurait porter de trouble sur les voies digestives des individus même les plus délicats.

J'ai pensé que si le motif d'économie n'était pas suffisant pour vous engager à publier cette note, du moins la raison scientifique qui prouve, par une expérience directe, que la *pectine* contenue dans un fruit charnu dont on exprime le suc n'est point entraînée avec lui, qu'elle reste en très-grande partie dans le marc, d'où elle peut, par des moyens faciles, être séparée pour constituer une gelée d'un usage agréable, pouvait servir à augmenter son faible intérêt.

EXTRAIT DES PROCES-VERBAUX DES SEANCES DE LA SOCIETE.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1839.

Présidence de M. Cauvin.

M. Vié membre correspondant , donne lecture d'un projet dont il est l'auteur, concernant l'établissement d'une école pratique d'agriculture qui serait composée, pour la plus grande partie, d'élèves pris parmi les enfants trouvés. Ce projet est renvoyé à une commission composée de MM. Ménard - Bournichon , Quentin , Pesche , Troué-Delaroche.

M. Edouard Guéranger, au nom de la commission dont il est membre, pose trois questions à présenter au prochain congrès ; section des sciences Physiques et Mathématiques.

M. Quentin, au nom de la commission d'agriculture du commerce et de l'industrie, dont il fait partie, pose de nouvelles questions à présenter au même congrès.

Deux questions sont posées pour être soumises au congrès, par M. Verdier, membre de la commission de Littérature et des Beaux-Arts.

Toutes ces questions sont adoptées par la société.

SÉANCE DU 16 AVRIL 1839.

Présidence de M. Cauvin.

M. Boyer, pour M. Edom, membre correspondant, fait hommage à la société d'une notice de ce dernier, intitulée : Bienfaits des salles d'Asyle.

M. Boyer propose de nommer un ou plusieurs membres à l'effet de faire des rapports sur les ouvrages adressés à la société.

La société n'admet pas la proposition de M. Boyer, par la raison que ces rapports exposeraient les auteurs à des

éloges ou à des critiques qu'ils ne réclament pas , et parce que la bibliothèque étant ouverte à tous les membres , chacun d'eux peut y prendre connaissance des ouvrages envoyés à la société.

La société nomme au scrutin secret M. Etoc-Demazy fils rédacteur du bulletin , en remplacement de M. Dagoneau qui , nommé dans une précédente séance , n'a point accepté.

La société procède ensuite à la formation d'une commission de rédaction. Sont nommés membres , au scrutin secret , MM. Etoc-Demazy fils directeur des publications , Anjubault , Edouard Guéranger , Blisson , Quentin.

M. Mordret fait un rapport sur les vaccinations opérées en 1838 , dans le département de la Sarthe ; ces résultats quoique moins nombreux que ceux observés en 1837 sont satisfaisants. La diminution du nombre provenant de ce que les sujets à vacciner sont aujourd'hui plus rares , par suites des vaccinations opérées dans les dernières années.

SÉANCE DU 30 AVRIL 1839.

Présidence de M. Cauvin.

M. Houbert père , fait hommage à la société du rapport de l'athénée des arts sur un microscope de l'ingénieur Chevalier.

M. Etoc-Demazy fils , par l'organe du président , refuse les fonctions qui lui ont été conférées dans la dernière séance.

M. Edouard Guéranger est nommé , au scrutin secret , directeur des publications , en remplacement de M. Etoc-Demazy fils.

SÉANCE DU 14 MAI 1839.

Présidence de M. Cauvin.

M. Anjubault , écrit à la société pour s'excuser de ne

pouvoir accepter la fonction de membre de la commission de rédaction ; la société procède , au scrutin secret , à son remplacement et à celui de M. Edouard Guéranger, qui passe aux fonctions de directeur des publications.

Sont nommés : MM. Voisin et Dagoneau.

M. Richelet fait hommage à la société d'une traduction , en grec , de l'*Epitome Historiæ sacræ* , et des éléments d'arithmétique de M. de Marseul , professeur de l'établissement de Notre-Dame de S.te-Croix ; il présente aussi , de la part de l'auteur, une demande d'admission , comme membre résidant. La société nomme une commission pour lui faire un rapport sur les ouvrages de M. de Marseul et sur sa demande d'admission : cette commission est composée de MM. Richelet , Boyer et Verdier.

SÉANCE DU 28 MAI 1839.

Présidence de M. Cauvin.

M. Vétillart, propriétaire à St.-Mars-d'Outillé, adresse une lettre à la société pour la prier de nommer une commission à l'effet de visiter la Magnanerie qu'il a fondée dans sa propriété de St.-Mars et rendre compte de ses travaux.

La société nomme pour commissaires, MM. Ménard-Bournichon , Anjubault , Blisson , Edouard Guéranger.

M. Richelet fait un rapport favorable sur les ouvrages présentés par M. de Marseul à l'appui de sa demande d'admission comme membre résidant ; la société procède à un premier tour de scrutin qui est favorable au candidat.

M. Quentin lit le chapitre 6.^e de son ouvrage sur la Numismatique et la Glyptique. Ce chapitre traite de ces deux arts à la 5.^e époque et pendant le moyen-âge.

SÉANCE DU 11 JUIN 1839.

Présidence de M. Cauvin.

La société procède au second tour de scrutin sur la demande d'admission de M. de Marseul, comme membre résidant. Ce second tour de scrutin étant favorable au candidat, M. de Marseul est proclamé membre résidant de la société.

M. Pesche, au nom de la commission dont il est membre, fait un rapport favorable sur le mémoire de M. Vié, membre correspondant, ayant pour objet l'établissement d'une école pratique d'agriculture. M. Pesche termine en formant le vœu que le conseil général mette à exécution le projet de M. Vié.

Ces conclusions sont adoptées.

M. Boyer fait hommage à la société d'une notice biographique qu'il a fait imprimer, sur M. l'abbé Dubreuil, décédé principal du collège et membre résidant de la société.

SÉANCE DU 25 JUIN 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy, vice-président.

La correspondance fournit plusieurs ouvrages importants parmi lesquels on remarque une note de M. E. D. de l'académie de Rouen, sur l'opinion de M. Napoléon Landais, touchant la prononciation de L mouillé, et les mémoires de l'académie de Metz; ces mémoires sont remis au rapport de M. Pesche et la notice de M. E. D. à celui de M. Ménard-Bournichon.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre adressée à M. le vice-président, par laquelle M. Cauvin prie la société de recevoir sa démission des fonctions de président. La société exprime les regrets que lui cause la détermination de M. Cauvin, et arrête qu'il sera procédé à son remplacement

dans la prochaine séance, et que les lettres de convocation devront en faire mention.

M. Ménard-Bournichon annonce à la société que, par suite des accidents atmosphériques, M. Vétillart, de Saint-Mars - d'Outille, a perdu les espérances qu'il avait conçues, pour cette année, sur sa Magnanerie. Ce qui rend sans objet la commission nommée précédemment par la société, pour visiter cet établissement.

M. Tournesac entretient la société de quelques observations qu'il a faites sur les antiquités du canton de Fresnay et des lieux voisins.

CULTURE DU POMMIER A CIDRE.



Dans cet article, nous avons profité d'un très-bon travail que M. Brebisson, a publié sur cet objet.

Le moyen de cultiver le pommier à cidre avec succès, et de former soi-même des pépinières, est de les placer dans un sol voisin ou analogue à celui où l'on se propose de planter. Lorsque l'on aura à choisir entre un terrain très gras et très riche ou un terrain médiocre, il sera toujours sage de donner la préférence au dernier. On donnera au terrain un ou deux labours, afin de le bien nettoyer de toutes les mauvaises herbes qui pourraient nuire à la plantation que l'on se propose de faire. On dresse le terrain en planches de 2 à 3 pieds de large; on sème à la volée, avant ou après l'hiver, mais mieux avant, les pépins que l'on a choisis. Nous disons choisis parce qu'il est d'usage que l'on tire ces mêmes pépins du marc ou résidu des pommes pilées. Il en résulte qu'une partie de ces pépins, qui ont été fortement froissés ou même écrasés, lèvent fort mal ou ne lèvent

point du tout. Il vaut donc beaucoup mieux, à l'époque de la maturité des pommes, choisir sur les arbres, ou dans le monceau des pommes cueillies, les plus beaux fruits et les meilleures espèces connues, soit relativement à la qualité du cidre, soit relativement à leur fécondité, et les garder jusqu'à ce qu'elles commencent à pourrir. Alors on en ôte les pépins, que l'on sème tout de suite ou que l'on garde fraîchement dans du sable, si l'on ne sème qu'au printemps. De cette manière on aura un semis choisi, qui ne peut que contribuer plus efficacement au succès de l'opération.

Comme il arrive souvent que, par cette voie des semis, on obtient des variétés, même des espèces nouvelles, il sera à propos, si l'on a ce projet en vue, de faire un choix de pépins comme nous venons de l'indiquer; il faudra aussi que le terrain où l'on se propose de les planter soit très amélioré, ou mieux encore qu'il soit réduit en terreau. Les soins à donner au semis ne consistent qu'à le sarcler, l'arroser légèrement dans les grandes sécheresses, et éclaircir un peu le plant, s'il était trop abondant. Il sera prudent de le mettre aussi à l'abri des grands froids, en le couvrant avec un peu de longue paille.

Un an après, c'est-à-dire au printemps suivant, on arrache le jeune plant, en prenant les précautions nécessaires pour conserver les racines aussi entières qu'il sera possible. M. Brebisson excepte le *piçot*, qu'il regarde comme essentiel à supprimer. Le jeune arbre, dit-il, forcé, par le retranchement de cette racine, de tirer les sucs nourriciers dont il a besoin des racines latérales, celles-ci se multiplient, se fortifient et commencent d'avance à prendre la direction qu'elles auront dans l'arbre adulte.

En faisant le choix d'un terrain convenable pour mettre le plant que l'on vient d'arracher, ou a dû se fixer sur celui qui avait de l'analogie avec le verger que l'on se propose de

former ou de replanter. Un terrain neuf est celui qu'il faut préférer ; et , si l'on est obligé de l'améliorer , on emploiera un terreau végétal , c'est-à-dire composé de débris de végétaux , préférablement à tout engrais tiré des animaux ; et si enfin , pour rendre cet engrais plus substantiel , on était obligé de recourir au fumier , celui de vache serait le plus convenable. On doit être fort économe de cette dernière ressource , le fumier étant regardé comme une des principales causes des chancres qui attaquent souvent les pommiers.

Les préparations nécessaires à donner au terrain consistent à le fouir le plus profondément qu'il sera possible , pour bien ameubler la terre et la nettoyer de toutes les mauvaises plantes qu'elle pourrait contenir. S'il s'agit de la pépinière à obtenir des variétés ou des espèces nouvelles , il faudra encore renchérir sur les engrais et les améliorations à donner au terrain. Ensuite on procédera à la plantation des jeunes pommiers. On fera des rigoles dont la largeur sera proportionnée à leurs racines. On les y placera , en ayant soin de les tenir au moins à deux pieds de distance , en tous sens , les uns des autres. Ce travail fini , les soins se borneront à un petit labour au printemps , qu'il sera à propos de renouveler en automne. Après ce dernier , on couvre le sol avec du chaume , de la fougère , de la bruyère ou des feuilles. Cette précaution met les racines et le pied des arbres à l'abri des grandes gelées , et fournit un engrais que l'on enfouit en donnant le labour du printemps.

A deux ans de la dernière plantation , on coupe au printemps tous les jeunes arbres par le pied. Cette opération , qui se fait en bec de flûte avec la serpette , a pour but de fortifier les racines , et de donner aux nouveaux jets une tige plus élancée , plus nette , plus saine et plus vigoureuse. Quelques cultivateurs se refusent à cette pratique ; M. Brebisson la regarde comme très avantageuse.

Au mois de juillet suivant, on supprime tous les jets, excepté celui qui est le plus fort, le plus vigoureux, et dont la direction la plus droite donne les meilleures espérances. Ce dernier, étant celui sur lequel se fixe l'attention du cultivateur, sera celui qui aura tous ses soins. A ceux dont nous avons parlé, il va falloir désormais joindre la taille : le printemps est l'époque la plus favorable. La sève de cette saison étant la plus abondante, recouvrira mieux d'écorce les plaies un peu considérables que l'on aurait faites. Le but étant d'avoir des arbres droits et vigoureux, il faudra conserver, aux dépens des autres, la tige dont la direction sera la plus perpendiculaire. Si cependant, malgré tous les soins que l'on aura pris, une branche latérale, de celles que l'on appelle *gourmandes*, se trouve beaucoup plus forte et plus vigoureuse que la tige principale, il faudra lui sacrifier cette dernière, et faire prendre à celle que l'on conserve la direction à laquelle elle est destinée. Il en sera de même si votre arbre forme quelques fourches avant d'avoir atteint la hauteur d'au moins 6 pieds ; il faudra supprimer la branche la plus faible de chaque fourche. Les plaies qui résultent de ces diverses amputations doivent toujours être faites avec autant d'économie que de prudence, afin d'éviter les inconvénients qui pourraient en résulter, soit en rendant l'arbre plus faible, quelquefois difforme, quelquefois même en lui occasionnant des chancres.

Lorsque le sujet a atteint la hauteur convenable de 6 à 8 pieds, on l'y arrête en l'*étêtant*. Alors il forme une tête, et la sève, plus puissamment attirée par les nouvelles branches, fortifie et fait grossir le haut du tronc. Quand il est de grosseur à recevoir la greffe, on achève de supprimer toutes les branches qui se trouvent au dessous de la place où l'on compte greffer. Ces plaies se recouvrent dans l'année, et l'on greffe au printemps suivant.

La greffe en fente, que tout le monde connaît, est la meilleure. Quelques cultivateurs préfèrent mettre leur sujet en place, et le greffer un ou deux ans après; M. Brebisson pense qu'il est plus avantageux de greffer dans la pépinière, et mettre en place deux ans après. Sa raison est que le sujet, n'ayant pas souffert par la transplantation, doit être mieux disposé à recevoir et à transmettre à la greffe les sucs nécessaires pour la faire reprendre. La situation toujours plus soignée de la pépinière mettra aussi la jeune greffe à l'abri de beaucoup d'accidents qu'elle aurait à craindre en plein champ.

Après six ou sept ans de soins, et souvent avant, un cultivateur reçoit la récompense qu'il a lieu d'attendre d'une pépinière qui a été bien conduite. C'est à cet âge que les sujets sont bons à greffer. Un amateur de variétés ou d'espèces nouvelles attendra que ses sujets aient produit, et ne se décidera à les greffer qu'après s'être assuré de l'imperfection de ses essais. Par là il sera encore à portée de savoir plus sûrement lesquels de ces mêmes sujets sont précoces, moyens ou tardifs, et d'adapter à chacun la greffe avec laquelle il a naturellement plus d'analogie. Il n'oubliera pas davantage que les greffes doivent être choisies sur les arbres les plus sains, les plus vigoureux, et prises par préférence sur le côté exposé au midi. Il poussera l'attention jusqu'à remarquer la situation du sujet dans la pépinière; et, lorsqu'il le mettra en place, il aura soin de tourner au sud le côté de l'arbre qui, dans la pépinière, avait cette même direction.

C'est au mois de mars que l'on greffe. Une température douce, sans sécheresse comme sans humidité, est la plus convenable. Les vents d'ouest et de sud étant ceux qui contribuent à nous donner cette température, il n'est pas hors de propos de les indiquer comme ayant de l'influence sur le succès de cette opération.

C'est une chose bien connue que la greffe sert non seulement à conserver les espèces, mais qu'elle les perfectionne à tel point, qu'un arbre que l'on greffe plusieurs fois avec la même espèce va toujours s'améliorant de plus en plus, en raison du nombre de fois qu'il aura été greffé.

Il est également d'expérience que le pommier de *reinette franche*, dont les branches se couvrent fréquemment de chancres, n'a que très rarement cet inconvénient lorsque sa greffe a été placée sur un arbre précédemment greffé. On assure que le pommier de *doux-évêque* offre, plus que tout autre, cet heureux préservatif.

Si l'on a en vue de former un verger, il faut planter en quinconce ; dans les terres labourables, on doit planter en lignes croisées. Cette disposition s'accorde mieux avec les mouvements de la charrue. Quant à la distance à mettre entre chaque arbre, elle doit être relative au terrain, et telle qu'il se trouve entre chaque tête d'arbre un espace vide égal à celui qu'occupe la tête d'un pommier. Si l'on plante en avenue ou en ceinture, c'est-à-dire autour d'un champ, il suffira que les arbres soient assez éloignés les uns des autres pour que leurs branches ne se croisent pas.

Les fosses destinées à les recevoir doivent être faites quelques mois d'avance. Elles seront proportionnées et relatives au sol dans lequel on plantera. Dans un sol léger, elles seront profondes, afin que les racines trouvent et conservent plus de fraîcheur. Il en sera tout autrement si le sol inférieur est argileux. En creusant dans celui-ci au-dessous du sol cultivé, il en résultera une espèce de citerne, dans laquelle les racines pourriront. Dans un bon terrain, la fosse a ordinairement deux pieds de profondeur et quatre pieds de diamètre.

En la creusant, on fait un monceau de tous les gazons qui en couvraient la surface ; on en fait également un de la

terre végétale , et la terre que l'on tire du fond de la fosse forme un troisième tas.

L'arbre doit être enlevé de la pépinière de manière à lui conserver toutes ses racines , et à ce qu'elles soient aussi entières que possible.

Dans les terrains secs , on plantera en automne. Dans un sol frais ou humide , il vaudra mieux planter au printemps. On commencera par jeter au fond de la fosse le gazon , que l'on aura soin de briser. On le couvrira d'une légère couche de terre végétale , sur laquelle on placera le pommier , dont on étendra soigneusement les racines , ayant pour but de les tenir le plus éloignées que l'on pourra les unes des autres ; ensuite on répandra dessus le reste de la terre végétale , que l'on aura bien ameublie. S'il se trouve un second étage de racines , on doit prendre avec lui les mêmes précautions qu'avec le premier.

Parvenu à l'âge où il commence à produire , le pommier réclame encore quelques soins , tels que de donner des labours à ceux qui , plantés dans un verger ou dans un herbage , n'ont pas la ressource des engrais , dont jouissent ceux qui se trouvent dans les terres labourables. Un bon agronome ne laisse pas s'écouler trois années sans enlever les gazons qui entourent ses arbres dans un rayon de 5 à 6 pieds de diamètre. Cette opération , qui se fait avant l'hiver , a pour but de faire arriver plus directement aux racines les principes qui viennent des neiges et autres météores de l'hiver. C'est encore un moyen de détruire les chrysalides des chenilles qui s'étaient enterrées au pied de l'arbre.

Dans les terrains frais , on recommande l'usage de la marne déjà fusée à l'air pendant un hiver , et que l'on répand sur la place découverte. Dans un terrain sec , on lui substituera avec succès un terreau végétal , et notamment composé de parties égales de résidu ou marc de pommes

pourries et de terre végétale. Au printemps , on a soin de replacer les gazons enlevés avant l'hiver, et d'en couvrir les engrais que l'on a mis au pied des arbres.

En vieillissant, le tronc et les principales branches se couvrent d'une grosse écorce sèche, raboteuse, remplie de crevasses, qui donnent asile aux chenilles et autres insectes malfaisants, et contribuent à multiplier les mousses, les lichens, etc., et autres plantes parasites, qui, jointes à cette même écorce, que l'on peut regarder comme une maladie cutanée des arbres, en obstruent les pores, les privent des émanations bienfaisantes de l'atmosphère, et rendent leur végétation plus malheureuse et plus difficile.

M. de Bois-Jugan assure qu'il a débarrassé ses pommiers des mousses et écorces chancreuses, en les frottant au commencement du printemps avec un gros pinceau trempé dans un lait de chaux un peu épais.

M. Brebisson cite avec confiance un moyen qu'il a vu employer avec beaucoup de succès par quelques propriétaires du pays d'Auge. Ce moyen consiste à faire enlever toutes les vieilles écorces remplies de crevasses avec un outil connu des charpentiers sous le nom de *plane*, qui doit être beaucoup moins aiguisé qu'il ne l'est d'ordinaire. Ce travail, qui semble long et effrayant pour les cultivateurs négligents, s'exécute très promptement et a les résultats les plus avantageux.

Les arbres auxquels on donne de semblables soins, loin de dépérir, prospèrent. On n'est pas obligé de les débarrasser annuellement de cette quantité de branches sèches dont sont remplis les pommiers des cultivateurs peu soigneux. Ils ne se couvrent pas non plus avec autant de facilité de cet arbuste parasite, le gui, qui semble les métamorphoser en arbres toujours verts, lorsque ses graines, implantées dans les mousses et les crevasses des écorces, trou-

vent à la fois le moyen de s'y fixer, d'y germer et de s'y multiplier de la manière la plus préjudiciable, si on ne les en débarrasse au plus tôt.

Le produit de ce travail, exécuté sur le tronc et les plus grosses branches, est un monceau d'écorces, de mousses, etc., qui, brûlé, donne de très bonnes cendres et en grande quantité.

On doit aussi continuer de supprimer les branches trop abaissées; elles gêneraient l'agriculture, rendraient nulles ou au moins de peu de valeur les productions du sol, et donneraient aux bestiaux la facilité de les ronger et de déchirer les arbres en les tiraillant sans cesse.

M. Brebisson insiste fortement pour qu'on rejette de la formation d'un verger de pommiers à cidre toute espèce dont la saveur serait acide. Quel que soit le sol, cette espèce donne toujours une liqueur d'une qualité fort inférieure aux deux autres.

« Un des grands inconvénients attachés à la culture du pommier à cidre, dit M. Sageret, est sans contredit l'alternat de son produit. On m'a assuré que depuis quelque temps on semait beaucoup en Normandie, et qu'on obtenait ainsi des pommiers francs de pied, qui donnent un produit, sinon meilleur, au moins plus sûr que les pommiers greffés. Je le crois, ajoute M. Sageret : les arbres non greffés sont en général plus rustiques; le semis, en outre, peut produire des variétés moins sujettes à alterner, ou qui, fleurissant à des époques diverses, ont quelques chances de résister aux intempéries des saisons. »

CATALOGUE DES POMMIERS A CIDRE.

Nous terminons cet article par le catalogue que M. Brebisson a donné des pommiers à cidre. Les espèces marquées d'une astérisque (*) sont celles dont la désignation est pré-

sentée comme certaine et résultant d'une confrontation directe faite par M. Brebisson lui-même ; la désignation des autres espèces, sans offrir la même garantie, lui a cependant été indiquée par des agronomes et des observateurs dignes de confiance.

Les pommiers, selon l'usage général indiqué par la nature, sont rangés sous trois grandes classes : ceux de *première saison* ou *précoces*, ceux de *seconde saison*, enfin ceux d'*arrière saison* ou *tardifs*.

POMMIERS PRÉCOCES OU DE PREMIÈRE SAISON.

* *Girard*, amère. Bonne espèce, très productive. Cidre de bonne qualité. Pays d'Auge, Bessin, Bocage, Ille-et-Vilaine, Manche, Falaise. — *Papillon*, *Renouveaulet*, Seine-Inférieure.

Lente au gros. Deux espèces. Douces. Bonnes espèces. Cidre un peu clair. Pays d'Auge, Eure. — *Moussette*, Ille-et-Vilaine.

Louvière, amère. Mauvaise espèce. Peu productive. Cidre de peu de durée. Bessin, Cotentin, Bocage.

* *Rélet*, Deux espèces. Douces. Bonnes espèces, très fertiles. Cidre léger et bon. Bessin, Manche. — *Coqueret*, Falaise, Orne, pays d'Auge, Seine-Inférieure.

Castor, douce. Mauvaise espèce. Cidre clair et peu durable. Bessin.

Cocherie-flagellée, douce. Bonne espèce, très fertile. Cidre délicat. Avranches.

Gai, douce-amère. Petit fruit, sec, fertile. Cidre qui n'est bon que la seconde année ; se conserve trois ou quatre ans. Ille-et-Vilaine, Manche, Bessin.

* *Doux-veret*, douce. Très bonne et très féconde espèce. Cidre de bonne *qualité*. Bessin, pays d'Auge, Orne,

- Manche , Bocage. *Musel*, doux à mouton , Seine-Inférieure ; *rouge-bruyère* , Gournay , Falaise , Lisieux.
- Guillot-Roger*, douce. Bonne et très fertile espèce. Cidre délicat. Pays d'Auge , Bocage.
- Saint-Gilles* , douce. Très productive. Cidre léger. Cotentin. — *Longue queue* , Bocage.
- * *Blanc-doux* , douce. Très bonne espèce. Cidre épais qui s'éclaircit et devient bon. Bocage , Falaise. — *Blanchet* , doux de la lande , Bessin ; *gros-blanc* , Lisieux.
 - * *Haze*, douce. Très bonne espèce. Cidre excellent. Bocage, Bessin , pays de Caux , Eure , Falaise.
 - * *Renouvelet* , douce. Petite , mais très bonne et très productive espèce. Cidre excellent. Pays d'Auge. Cotentin , Ille-et-Vilaine , Eure , Orne , Falaise.
 - * *L'épicé* , douce. Bonne espèce , mais peu productive. Bon cidre , Eure , pays d'Auge. — *Bellefille*, *petit Dammeret* , *Aumale* , *petit Retel* , *Aufrielle* , Pont-Audemer ; *pomme de lièvre* , de Gournay ; *doucet* , Falaise , Lisieux.
- Fausse Varin* , amère. Bonne espèce. Pays d'Auge , Bernay.
- Orpolin jaune* , douce. Bonne espèce. Bon cidre. Pays d'Auge.
- Grefse de Monsieur* , douce. Bonne espèce. Cidre clair et léger. Cotentin , Avranches , Ille-et-Vilaine. Elle a le mérite de fleurir tard.
- Court-d'Aleume* , amère. Peu productive. Fleurit tard. Cidre bon et bien coloré. Pays d'Auge , Cotentin.
- * *Amer-doux-blanc* , douce-amère. Très bonne et productive espèce. Cidre bon et durable. Cotentin , Bessin , Eure , Orne , Seine-Inférieure , Somme , pays d'Auge , Bocage , Falaise.
- Quenouillette* , douce. Peu productive. Fruit petit. Cidre clair et bon. Orne , pays d'Auge.
- Blanc-mollet* , douce-amère. Bonne espèce , très productive

et durable, Cidre bon , qui se conserve long-temps. Pays d'Auge , Eure. — *Douce Morelle d'Aumale*, *Grande vallée* , Gournay, pays de Caux , Roumois , Oise.

Jaunet , douce. Bonne espèce , productive. Cidre bon et durable. Eure , Orne , pays d'Auge. — *Gannet* de Gournay.

Groseiller, douce. Bonne espèce , très fertile. Cidre clair et durable. Pays d'Auge , Cotentin. — *Berdouillère*, *queue de rat* , janvier, Seine-Inférieure , Oise.

Doux-agnet, douce. Bonne et fertile espèce. Cidre clair, agréable , mais de peu de durée. Bocage , Cotentin , pays d'Auge , Somme , Bessin.

POMMIERS MOYENS OU DE SECONDE SAISON.

* *Fréquin*, amère. L'une des meilleures et des plus productives espèces. Cidre excellent et durable. Pays d'Auge, Bessin , Cotentin , Manche , Ille-et-Vilaine , Orne , Eure , Seine-Inférieure , Oise , Somme , Bocage , Falaise.

* *Petit-court* , douce. Bonne et fertile espèce. Cidre bien coloré , agréable et de longue durée. Bessin , Manche , Bocage.

* *Doux-évêque* , douce. Bonne espèce. Cidre clair , léger, agréable et de peu de durée. Eure , Orne , Ille-et-Vilaine, Manche , Cotentin , Bessin , Bocage , Falaise , pays d'Auge , Seine-Inférieure , Somme , Oise.

Paradis , douce. Espèce médiocre et de peu de durée. Cidre peu estimé. Cotentin , Seine-Inférieure.

Varelle , douce. Mauvaise espèce. Cotentin , Bessin.

Herouet , douce. Bonne et fertile espèce. Cidre excellent et nourrissant. Bessin et Cotentin , Bocage , pays d'Auge.

Gros-bois ,
Mouronnet ,
Avocat , } douces. Bonnes espèces qui ne sont connues
 que dans le Bessin.

* *Amer-doux*, amer. Très bonne et très productive espèce.

- Cidre fort et durable. Eure , Cotentin , Bessin. — *Gros-amer*, Falaise.
- Saint-Philibert*, douce. Bonne espèce, très fertile. Cidre fort, très coloré et de longue durée. Pays d'Auge , Cotentin , Eure. — *Bonne sorte*, *Grande sorte*, Seine-Inférieure.
- Douce-ente*, douce. Espèce médiocre , assez productive. Cidre léger, peu durable. Pays d'Auge , Cotentin. — *Clos-ente* de l'Eure ; *Verte-ente* de Bernay.
- Chargiot*, douce. Mauvaise espèce. Pays d'Auge.
- * *Long-pommier*, douce. Bonne espèce , fertile. Cidre délicat. Pays d'Auge , pays de Caux , Manche , Eure. — *Étiolé* de Falaise.
- Cimetière*, douce. Bonne , très productive. Cidre très coloré et durable. Pays d'Auge , Bernay. — *Blagny*, Eure.
- * *D'avoine*, douce. Bonne espèce , produit beaucoup. Cidre ambré. très bon et très durable , Eure , Orne , Ille-et-Vilaine , Cotentin , Bocage , pays d'Auge , Seine-Inférieure , Somme. — *Grosse queue*, Falaise.
- * *Ozanne*, douce. Très bonne espèce , charge beaucoup. Cidre excellent et bien coloré. Pays d'Auge , Bessin , Seine-Inférieure , Oise , Somme , Falaise. — *Orange*, Manche et Bocage.
- * *Gros doux*, douce. Bonne et fertile espèce. Cidre bon et agréable. Bessin , Manche , Ille-et-Vilaine , Falaise. — *Binet*, *Gros-binin*, Seine-Inférieure.
- * *Moussette*, amère. Bonne espèce , très productive. Cidre bon et durable. Manche , Bocage , Orne. — *Amermousse*, *Noron*, Falaise.
- Cusset*, amère. Espèce peu connue. Environs d'Avranches.
- De roi*, douce. Avranches.
- * *Gallot*, douce. Petite , mais bonne espèce , très fertile. Cidre ambré , agréable , mais de peu de durée. Orne , Manche , Bessin , Bocage , Falaise.

- * *Pépin-percé*, ou doré, ou noir. Douce. Espèce qui produit beaucoup. Cidre léger, bon, peu durable. Eure, Orne, Manche, Bessin, Falaise, Somme, Oise.
- * *Damelot*, amère. Bonne espèce, bon cidre, léger, mais durable. Orne, pays d'Auge, Bocage, Falaise.
- * *Rouget*, douce. Espèce très productive. Cidre agréable, mais peu coloré et de courte durée. Eure, Manche, Orne, Cotentin, Falaise. — *Rouge-pottier*, pays d'Auge; *Gros-écarlate*, *Gros-rouget*, Seine-Inférieure.
- Cul-noué*, amère. Bonne espèce, produit beaucoup. Cidre excellent et très durable. Cotentin, pays d'Auge, Eure, Ille-et-Villaine. — *Ennouée*, *Queue-nouée*, Seine-Inférieure.
- Piquet*, amère. Espèce médiocre. Cidre pâle et peu durable. Seine-Inférieure.
- Menuet*, douce. Espèce peu fertile. Cide de bonne qualité. Manche, Ille-et-Vilaine.
- Peau-de-vache*. Variété précoce. Douce. Bonne espèce. Cidre bon et agréable. Environs de Lisieux.
- Souci*, douce. Bonne, mais petite espèce, fruit abondant. Cidre bon et durable. Cotentin, pays d'Auge, pays de Caux, Eure, Ille-et-Vilaine.
- Chevalier*, douce. Bonne espèce. Cidre agréable à l'œil et au goût. Contentin, pays d'Auge.
- Blanchette*, douce. Bonne et fertile espèce. Cidre excellent. Environs de Lisieux et de Bernay.
- Jean-Almi*, douce. Espèce qui donne de bon cidre. Cotentin.
- Turbet*, douce. Bonne et productive espèce. Cidre très spiritueux. *Turbat caput*, Cotentin, Eure, pays d'Auge, Oise.
- Becquet*, douce. Bonne et très fertile espèce. Cidre excellent, riche en couleur et durable. Manche, Eure.
- * *Cappe*, douce. Bonne espèce, produit peu. Cidre bon et durable. Bessin, Cotentin, pays d'Auge, Falaise.

- Doux-ballon*, douce. Bonne espèce. Bon cidre, Cotentin.
- * *L'Épicé*, douce. Bonne espèce. Très bon cidre. Manche, Orne, Ile-et-Vilaine. — *Doucet*, Falaise, pays d'Auge.
- Doux-Dagorie*, douce. Espèce aussi peu estimée pour sa qualité que pour son produit. Cidre coloré mais faible. Bessin, Orne, Bocage.
- Feuillu*, douce-amère. Espèce médiocre. Cidre épais qui s'éclaircit. Pays d'Auge, Bessin.
- De rivière*, douce. Bonne espèce. Cidre délicat et ambré. Bocage, Orne, Bessin, Manche.
- Préaux*, douce. Bonne, mais petite espèce, très fertile. Cidre clair, ambré et durable. Bessin, Cotentin, pays d'Auge, Bocage.
- Guibour*, douce. Espèce peu connue, dont on vante le cidre dans le Bessin.
- Varaville*, douce. Bonne et fertile espèce. Cidre coloré, fort et durable. Cotentin, pays d'Auge, Bessin, Eure.
- Colin-Antoine*, douce. Espèce médiocre. Cidre peu estimé. Seine-Inférieure. — *Colin-Jean*. Environs de Lisieux.
- Hommée*, douce. Grosse et bonne espèce. Cidre léger, peu durable. Orne, Bocage, Ile-et-Vilaine, Somme.
- * *De côte*, douce. Grosse et bonne espèce, très productive. Bon cidre. Pays d'Auge, Orne, Bocage, Falaise.

POMMIERS TARDIFS OU DE TROISIÈME SAISON.

- * *Germaine*, douce. Bonne espèce, très productive. Cidre excellent, bien coloré et durable. Pays d'Auge, Seine-Inférieure, Somme, Oise, Bocage, Bessin, Manche, Ile-et-Vilaine, Orne, Eure, Falaise.
- * *Réboi*, douce. Bonne et productive espèce. Cidre bon et durable. Orne, Falaise, Bocage, Manche, Ile-et-Vilaine, Eure.
- * *Marin-Onfroi*, douce. Très bonne espèce, très fertile. Cidre excellent. Eure, Orne, Ile-et-Vilaine, Manche,

Bessin , Bocage , Falaise , pays d'Auge , Seine-Inférieure , Oise , Somme.

* *Sauge* , amère. Bonne espèce , produit peu. Cidre clair et agréable. Eure , Orne , Manche , Bocage , Falaise , pays d'Auge , Seine-Inférieure.

* *Barbari* , douce. Espèce très fertile. Cidre fort en couleur , s'éclaircit la seconde année. Eure , Orne , Ille-et-Vilaine , Manche , Bessin , Bocage , Falaise , pays d'Auge , Seine-Inférieure , Somme , Oise.

* *Peau-de-Vache* , douce. Bonne et féconde espèce. Cidre excellent et dura'le (on en connaît deux variétés dans le pays d'Auge). Eure , Orne , Manche , Bocage , Falaise , pays d'Auge , Seine-Inférieure , Oise.

Messire-Jacques , amère. Bonne , mais peu fertile espèce. Cidre clair , délicat et peu durable. Orne , Manche.

* *Bédan* , douce. Bonne espèce , produit beaucoup. Très bon cidre , mais un peu clair. Ille-et-Vilaine , Manche , Bessin , Bocage , Orne , pays d'Auge , Eure , Seine-Inférieure , Somme , Oise , Falaise.

* *Bouteille* , douce (deux variétés). Bonne espèce , très fertile (à piler avant sa maturité). Cidre agréable et coloré. Pays d'Auge , Bocage , Orne , Seine-Inférieure , Falaise.

La Petite ente , douce. Espèce extrêmement tardive. Bon cidre , très coloré. Pays d'Auge.

Duret , douce. Espèce très vantée pour son cidre clair et spiritueux. Bocage , Eure.

Œil de bœuf , amère. Espèce médiocre , mais fertile. Cidre faible et peu durable. Bocage.

Haute-Bonté , amère. Bonne et fertile espèce. Cidre délicat , bien coloré , peu durable. Bocage , Seine-Inférieure , pays d'Auge.

* *De Chenneville* , amère. Espèce très productive. Cidre clair et de médiocre qualité. Manche , Orne , Bocage , Falaise.

* *De Massue*, douce, bonne et féconde espèce. Cidre très fort et durable. Bessin, Bocage, Manche, Ille-et-Vilaine, pays d'Auge, Falaise.

De cendres, amère. Bonne et fertile espèce. Cidre ambré, très agréable au goût. Bessin, Bocage, Orne.

Aufriche, douce. Bonne espèce, peu fertile. Cidre excellent, ambré et durable. Eure, Orne, Ille-et-Vilaine, Manche, Bessin, Bocage.

* *Fossetta*, douce. Bonne et fertile espèce. Bessin, Falaise;

Ros, douce. } Espèces estimées dans le Bessin.
Prépetit, amère. }

Grimpe-en-haut, amère. Espèce peu productive. Arbre ayant un port élevé. Cidre agréable et durable. Bessin. — *Long-bois*, pays d'Auge; *Haut-bois*, *Menerbe*, Seine-Inférieure.

Saux, douce-amère. Bonne, mais peu fertile espèce. Cidre excellent et durable. Bessin, Manche.

Pétas, amère. Espèce connue et estimée dans le Bessin.

Doux-bel-heur, douce. Bonne et fertile espèce. Cidre clair et durable. Cotentin, pays d'Auge, Eure.

Camière, douce. Grosse et bonne espèce. Cidre très bon et durable Bessin, Cotentin, Eure, pays d'Auge.

Sauvage, douce. Grosse et bonne espèce, très fertile. Cidre très coloré, excellent et de longue durée. Cotentin, Bessin, Orne, pays d'Auge.

* *Gros-doux*, douce. Belle et bonne espèce. Cidre bon et agréable. Bessin, Bocage, Orne, Eure, Seine-Inférieure, Falaise.

Sapin, douce. Belle et bonne espèce. Cidre de belle couleur et durable. Bessin, Eure, Manche, Seine-Inférieure.

Doux-Martin, douce. Bonne espèce. Cidre excellent, ambré et durable. Manche, Ille-et-Vilaine, Eure, Orne. — *Saint-Martin*, *Rouge-mulot*, pays d'Auge.

Muscadet, douce. Bonne, mais petite espèce, très féconde.

Cidre bon et durable. Eure, Manche, Orne, pays d'Auge.

Boulemont, douce. Espèce médiocre. Cidre clair et peu durable. Pays d'Auge.

Tard-fleuri, douce. Deux variétés bonnes et fertiles. Cidre bon et agréablement coloré. Ille-et-Vilaine, Manche, Eure, Seine-Inférieure, pays d'Auge.

A-coup-venant, douce. Belle et bonne espèce, très fertile.

Cidre clair, délicat, mais peu durable. Manche, Orne, Seine-Inférieure.

Adam, douce. Bonne espèce, peu fertile. Cidre riche en couleur, fort et durable. Bessin, pays d'Auge.

De suie, amère. Espèce médiocre, peu productive. Cidre fort, épais, qui s'éclaircit la troisième année. Pays d'Auge, Bernay.

Gros Charles, douce. Espèce peu prisee quoique fertile. Cidre clair et peu durable. Seine-Inférieure, Somme.

La sonnette, douce. Espèce médiocre. Cidre sans qualité. Seine-Inférieure, Somme, Oise, Eure.

Jean-huré, douce. Espèce très vantée, peu connue en Normandie. On la dit très bonne, très fertile, et donnant un cidre excellent.

RAPPORT

DES VACCINATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE

PENDANT L'EXERCICE DE 1838;

PAR M. MORDRET, DOCTEUR EN MEDECINE, *membre résident*,

directeur des opérations vaccinales du département,



Chargé depuis plus de dix ans de la direction générale des opérations vaccinales du département, je viens, comme

les années précédentes , vous rendre compte de nos travaux pendant l'exercice de 1838.

Après avoir mis sous vos yeux le tableau général des vaccinations pratiquées cette année , qu'il me soit permis de vous rappeler une question du plus haut intérêt pour la société , et qui vient naguère d'occuper très-sérieusement notre savante académie de médecine ; cette question a provoqué dans son sein de graves discussions pour la solution desquelles cette illustre compagnie a besoin de nouveaux et consciencieux travaux. Je veux parler des ré vaccinations dont plusieurs états du nord de l'Europe ont cru devoir adopter la mesure , pour prévenir à jamais le retour de la hideuse maladie que le *Cow-pox* est appelé à faire disparaître peut-être pour toujours.

Comme nous le savons tous , les ré vaccinations n'ont été proposées et mises en pratique , que parce que en Allemagne , en Hongrie , en Prusse , en Hollande , en Angleterre et même en France , un grand nombre d'individus bien *vaccinés* , nous dit-on , n'en ont pas moins contractés la variole , dix , douze et même quinze ans après avoir subi l'opération , et que cette maladie a régné épidémiquement depuis peu d'années dans plusieurs états de l'Europe. Naguère encore , Vous avez dû lire dans la *gazette médicale* , du samedi 16 février 1839 , que , dans une discussion qui eut lieu à la société médico-chirurgicale de Londres , M. le docteur Gregory , rendant compte d'une épidémie variolique qui se manifesta vers la fin de 1837 , et qui fut assez considérable , assure que du 1.^{er} janvier 1838 au 11 décembre de la même année , le nombre des varioleux s'est élevé à 681 , sur lesquels 281 avaient été vaccinés , mais on ne dit pas si l'opération avait été légitime chez tous. Cependant il résulte de ses recherches que sur 100 sujets vaccinés , la maladie avait été modifiée sur 60 , il reste donc 40 cas où la vaccine

n'aurait apporté aucune modification. La mortalité a été, d'après ce rapport, de 9 sur 100 pour les sujets vaccinés et de 25 sur 100 pour ceux qui ne l'avaient pas été. N'est-il pas présumable que les 40 individus, chez lesquels la variole n'a pas éprouvé de modification, pourraient bien n'avoir pas été vaccinés avec succès. Nous sommes d'autant plus porté à le penser que sur 100 vaccinés, par exemple, il s'en trouve souvent un 15.^e et même plus chez lesquels l'opération ne réussit qu'imparfaitement ou même pas du tout, et que plusieurs de ces sujets ne sont plus soumis à une seconde vaccination.

De semblables faits, cependant, n'ont pas laissé que de fixer l'attention des médecins observateurs qui ont été témoins de ces épidémies, et ils ont dû se faire cette question toute naturelle, sans doute :

Le virus vaccin se serait-il altéré, par sa transmission, depuis son origine jusqu'à ce jour, au point de ne plus être un sûr préservatif de la petite vérole?

D'un autre côté sa puissance préservatrice s'affaiblirait-elle au bout d'un certain temps chez les individus vaccinés?

Ce sont là les questions sur lesquelles l'académie a eu à se prononcer et dont la solution est peut-être plus difficile qu'on ne le pense. Ce qui le prouve c'est que les uns soutiennent que le virus vaccin s'est évidemment altéré et qu'on doit le renouveler au moyen du *Cowpox* primitif. Les autres ont dit au contraire que ce fluide était toujours le même, mais que sa vertu s'affaiblissait, avec le tems, chez l'individu vacciné et qu'enfin elle pouvait se réduire à zéro après dix, douze ou vingt ans. De-là, dans ce dernier cas, la nécessité des ré vaccinations et, dans le premier, celle de recourir au vaccin primitif.

Vous connaissez, Messieurs, les expériences consciencieuses, faites par M. le docteur Bousquet, sur le *Cowpox*

découvert à Passy ; vous savez que cet honorable médecin a constaté que , non-seulement le nouveau vaccin paraissait plus vite , donnait des pustules plus profondes ; mais encore qu'il réussissait plus souvent , puisque ; « Sur un nombre « égal d'enfants vaccinés avec l'ancien et le nouveau virus » il a trouvé que « le premier n'a donné que 628 boutons ; « tandis que le second en a donné 776. Ce qui fait une différence de 148 en faveur du dernier » et cependant l'auteur nous dit avoir toujours fait plus de piqûres avec l'ancien qu'avec le nouveau vaccin , ce qui , sans aucun doute , milite en faveur du *Cowpox* primitif , sans cependant prouver évidemment que l'ancien virus ne soit plus un préservatif aussi certain et qu'il soit altéré dans sa nature.

D'ailleurs un virus peut-il s'altérer ? voilà la première question à se faire. On comprend qu'ici nous parlons d'un virus pris chez un sujet et passé chez un autre presque instantanément ; car, exposé à l'air ou mis en contact avec des corps oxidables , il peut s'altérer avec le tems. Aussi recommande-t-on , pour le vaccin ; de se servir, de préférence de lancettes d'ivoire ou d'écaille , pour être plus sûr de ne point l'altérer en le conservant pendant quelques jours avant de le transmettre.

Les virus rabiques , syphilitiques se sont-ils altérés en se transmettant depuis tant de siècles ? Remarque-t-on que la rage soit moins dangereuse maintenant qu'autrefois ? s'il se rencontre des sujets chez lesquels cette cruelle maladie se développe moins promptement et moins activement , n'en doit-on pas attribuer la cause , plutôt à l'énergie de l'organisme qui réagit et tend à repousser l'ennemi , qu'à l'altération du virus rabique ? si la syphilis fait moins de ravages qu'autrefois , n'en trouve-t-on pas la raison dans la facilité avec laquelle les malades en font maintenant l'aveu , pour ainsi dire , dès qu'ils en sont atteints , et ,

surtout, dans les progrès de la science qui nous ont appris à mieux traiter cette affreuse maladie, dont les suites étaient encore si graves dans le siècle qui vient de s'écouler ?

Pour revenir au virus vaccinal, n'est-il pas présumable que, s'il produit moins promptement son effet, s'il est moins actif dans sa marche, chez certains individus, cela tient, dans la généralité des cas, plutôt à la différence de constitution, à l'idiosyncrasie enfin, qu'à l'altération de ce fluide ? Quel est le médecin, s'il a voulu observer, qui, dans tous les tems n'a pas remarqué cent fois, pour ne pas dire plus, le même vaccin présentant, inoculé le même jour, chez des sujets de constitution, d'âge, de sexe différents, une remarquable variété dans son activité, dans son développement, dans l'aspect des boutons produits et dans leur durée ; enfin dans la forme, dans la profondeur des cicatrices toujours plus ou moins gaufrées ? A-t-on jamais eu l'idée, alors, de l'altération du virus chez les sujets où sa marche et son développement avaient été moins rapides et les cicatrices moins apparentes ? N'a-t-on pas eu au contraire, la pensée, dans ce cas, que l'enfant chez lequel les choses se passaient ainsi, pouvait être moins apte à la contagion ? ne sait-on pas que les malades atteints de la variole ne l'ont pas tous au même degré de gravité ? Et cependant jamais on n'a pensé que le virus variolique se fut altéré parce que le sujet contaminé avait été moins gravement malade !... Si, pour nos opérations vaccinales, nous choisissons de préférence le fluide provenant des plus belles pustules et des sujets les plus vigoureux, combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'être obligés de nous servir de boutons bien inférieurs en développement et de n'en pas obtenir de moins beaux résultats !

Chargé d'entretenir, pendant toute l'année, du vaccin au

dépôt des enfants trouvés , afin d'être en mesure de fournir aux demandes qui me sont faites par les vaccinateurs du département , nous vaccinons constamment à la fois deux enfants tous les huit jours et , comme on le pense bien , ces enfants , qui viennent de chez les nourrices , ne sont pas tous vigoureux ; il s'en trouve assez souvent de fort chétifs. Hé bien ! nous avons , avec intention , plusieurs fois vacciné des sujets vigoureux et très-bien portants , avec du virus provenant d'un enfant chétif , dont les boutons très-peu volumineux offraient cependant toutes les conditions du vaccin légitime , et toujours nous avons eu de très-belles pustules et largement développées. En faisant l'expérience contraire , nous n'avons presque jamais eu d'aussi beau vaccin que celui qui avait servi à l'opération.

Le virus vaccin aurait-il besoin , comme les graines des végétaux , d'un meilleur sol pour mieux se développer , être plus actif , avoir plus de vertu ? Si on admettait cette idée et qu'elle fut vraie , on pourrait assurer que ce fluide peut s'altérer par sa transmission d'un individu fortement constitué , sur un sujet faible , délicat , malade même et ensuite n'être plus un préservatif sûr ; mais il n'en est pas ainsi ; car nous avons plusieurs fois pris du vaccin sur des enfants dont la santé n'était pas très-vigoureuse et nous n'en avons pas moins obtenu de très-beaux succès en l'innoculant sur des sujets forts et bien portants. Ce n'est donc pas parce qu'il est moins actif que le virus vaccin développe moins bien ses phénomènes ; mais bien parce qu'il est en rapport avec une constitution moins vigoureuse et d'autant moins apte à favoriser son développement qu'elle offre moins de réaction. N'a-t-on pas le plus souvent remarqué , dans les temps d'épidémie variolique , que les sujets les plus vigoureux étaient ceux chez lesquels elle sévissait plus fortement ? et cependant il n'est jamais venu à la pensée d'aucun pra-

ticien , que le virus varioleux ne fût pas le même chez ceux qui n'éprouvaient qu'une variole discrète.

On pourrait peut-être invoquer en faveur de l'altération du virus vaccin par sa transmission successive, l'hypothèse qu'une goutte de *cowpox* primitif qui a d'abord suffi pour inoculer , par exemple , deux enfants d'ailleurs bien portants et fortement constitués , auxquels on aura pratiqué chacun quatre piqûres qui auront développé huit très-beaux boutons , lesquels , à leur tour, serviront à vacciner successivement un très-grand nombre d'enfants , et ainsi de suite pendant dix, douze, quinze et vingt ans, finira par être tellement divisée, qu'à la fin elle sera réduite à sa plus simple expression , ou pour mieux dire , elle se réduira en fractions cent millions de fois plus minimes que jamais l'homéopathie ne pourrait l'imaginer (1). Alors , dans ce cas , on ne craindrait pas d'affirmer que le fluide fourni par les pustules finirait par être usé et ne plus avoir de vertu contre la petite-vérole ; enfin ce ne serait plus du vaccin , bien qu'il en eut , en apparence , tous les caractères physiques. Mais il n'en est pas ainsi : loin d'être réduit à zéro , comme cela devrait être arrivé déjà , le *cowpox* , au contraire , semble puiser chaque fois dans l'économie un nouvel aliment qui perpétue ses propriétés , comme si chaque sujet portait en lui le germe , qu'on me passe l'expression , de la maladie que ce fluide est appelé à détruire , en l'attirant , pour ainsi dire , vers le lieu des piqûres pour se combiner avec lui , l'éliminer et l'éteindre entièrement par la dessiccation des boutons. Enfin si le *cowpox* peut s'altérer à la longue , ne pourrait-on pas en dire autant du virus variolique ? Ce dernier ne devrait-il pas aussi s'altérer , s'user par sa transmission , et la variole finir par disparaître entièrement ? Cependant cette

(1) Les homéopathes affirmeraient qu'il en a d'autant plus de vertu.

cruelle maladie n'est pas moins grave aujourd'hui qu'autrefois, seulement elle est moins fréquente, et si elle fait moins de victimes, c'est qu'elle ne peut sévir que sur le petit nombre des individus non vaccinés ou sur ceux qui l'ont été sans succès ou qui n'ont éprouvé qu'une fausse vaccine prise, trop souvent par des personnes peu exercées, pour du vaccin légitime et probablement communiquée de même.

Toutefois, Messieurs, nous ne pensons pas que dans l'état actuel de la science, on puisse hardiment décider la question ardue de l'altération du fluide vaccin, et nous n'oserions pas regarder la chose comme impossible; mais de ce qu'une chose n'est pas impossible, peut-on affirmer qu'elle existe ou n'existe pas? Où il n'y a rien de rigoureusement démontré, on ne peut rien affirmer et l'on doit rester dans le doute; mais ce doute peut-il faire négliger l'occasion de renouveler le vaccin au moyen du *cowpox* primitif? Nous ne le pensons pas, malgré la confiance que nous accordons à l'ancien virus.

Maintenant, il nous reste à vous soumettre quelques considérations sur l'utilité des revaccinations chez les sujets vaccinés depuis dix, douze, quinze ans et même plus, parce que, nous dit-on, la vertu préservatrice du vaccin s'use avec le temps chez les personnes les mieux vaccinées, et qu'alors elles sont encore exposées à contracter la variole; seconde question non moins ardue que la première et qui jette tout autant de crainte dans les esprits.

Si nous remontons à l'introduction de la vaccine en France et dans toute l'Europe, nous verrons que cette précieuse découverte a eu, pendant long-temps, ses détracteurs; peut-être en a-t-elle encore, car il y a toujours des hommes qui, par système, ne veulent jamais se rendre à l'évidence, et qui seraient fâchés de n'avoir plus rien à contester. Ces

médecins , comme on le sait , ne vaccinaient , le plus souvent , que pour satisfaire aux exigences des parents dont ils cherchaient à détourner la confiance peu affermie , et ne s'inquiétaient que fort peu du résultat de leurs opérations. Le plus souvent , d'ailleurs , ils ne revoyaient plus les enfants vaccinés assez à temps pour constater la qualité du vaccin ; et beaucoup de parents , de leur côté , n'en soupçonnant pas toutes les conséquences , restaient dans la plus grande sécurité. Combien pouvait-il se trouver d'enfants chez lesquels l'opération n'avait pas réussi et qui restaient exposés à contracter la variole ? Et ceux-là alors diminuaient d'autant plus la confiance dans le préservatif , qu'ils étaient plus nombreux ou qu'ils avaient été pris de la maladie plus ou moins long-temps après avoir subi l'opération vaccinale. Plusieurs années , à cause de ces obstacles , s'écoulèrent avant que la vaccine fut assez répandue pour convaincre les incrédules ; mais les gouvernements ayant reconnu combien cette pratique était avantageuse et combien les peuples y avaient gagné , la favorisèrent de tout leur pouvoir , et pour augmenter la confiance , les souverains ne balançèrent pas à faire vacciner leurs enfants. Le nombre de ses détracteurs s'affaiblit progressivement , et depuis plus de trente ans on vaccine presque par toute la terre , et presque tous les enfants sont soumis à cette salubre opération. Mais son extrême simplicité l'a rendue si familière , qu'elle n'est plus , depuis bien long-temps , le domaine exclusif des hommes de l'art. En France surtout , les dames de charité , les sœurs hospitalières , des maîtres et maîtresses d'école , quelques maires et beaucoup d'autres personnes encore , s'occupent , par philanthropie , de cette facile opération. En supposant , ce qui n'est pas admissible , que tous ces individus ne puissent jamais se tromper sur la nature du vaccin et qu'ils n'emploient jamais le fluide provenant de boutons douteux ; qui

peut assurer qu'ils en ont scrupuleusement constaté le résultat, dans les huit jours de l'opération, quand nous savons, nous, par une expérience qui date de plus de vingt-cinq ans, que près de la moitié des enfants vaccinés, soit par nous, soit par d'autres vaccinateurs, ne se représentent plus après avoir subi cette opération? Nous savons tous, Messieurs, qu'il est fort difficile de faire entendre raison aux parents à ce sujet; les uns ne reviennent pas par insouciance, les autres parce qu'ils ne veulent pas fournir du vaccin; enfin il y en a beaucoup qui pensent encore qu'il suffit d'une légère éruption dans le lieu des piqûres, pour être préservé, et qui se donneraient bien garde de faire recommencer l'opération. Ainsi sur cent vaccinés, par exemple, pris au hasard dans notre département, où les vaccinations se font tout aussi bien qu'on peut le désirer, surtout depuis une dizaine d'années que l'administration s'en est sérieusement occupée, il appert, pour nous, que près de la moitié ne sont pas visités par les vaccinateurs; et c'est dans les campagnes surtout, que les médecins éprouvent les plus grandes difficultés pour constater le résultat de leur opération. Si les médecins, qui en sentent si bien toute l'importance, ne peuvent, malgré leur zèle, arriver à ce résultat, que peut-on espérer des personnes entièrement étrangères à la médecine? Trois de nos vaccinateurs cantonneaux dignes de foi; MM. Lonchamp, Fisson et Voisin nous ont assuré dernièrement que malgré leurs efforts pour convaincre les parents de l'importance qu'il y a de constater le résultat du vaccin, il leur est impossible de le faire même sur la moitié des enfants; il résulte de là que l'autre moitié reste douteuse. Ainsi, Messieurs, prenons seulement le quart de cette dernière moitié, comme ayant été vacciné sans succès (et certes ce n'est pas faire une trop grande réduction), supposons ensuite qu'on vaccine en France 30,000 individus par année, on ne pourrait raisonnablement compter

que sur 26,300 bonnes vaccinations, les 3,700 autres resteront comme non vaccinés et seront exposés à contracter la petite-vérole, bien qu'ayant subi l'opération que les parents auront cru suffisante, surtout si ces enfants ont offert les apparences même du faux vaccin, qui, comme on le sait, laisse souvent une légère cicatrice, laquelle peut en imposer aux personnes peu expérimentées, et les engager à donner un certificat de bonne vaccination. Une fois ce certificat obtenu, on se présente dans une école ou dans un pensionnat qui vous reçoit avec la plus grande sécurité. Que la variole vienne à se développer chez un de ces sujets ou chez tout autre enfin, et qu'elle atteigne tous les vaccinés sans succès, bien que munis d'un bon certificat visé par le maire de la commune, on ne manquera pas d'assurer que la vertu du vaccin inoculé depuis plus ou moins long-temps était entièrement détruite chez ces individus, et qu'on les aurait préservés de la maladie en les revaccinant.

Prévoyant le danger qui pouvait résulter pour l'avenir des fausses vaccinations pratiquées par des personnes étrangères à la médecine, je vous le signalai dans un de mes rapports annuels; et pour y obvier, vous arrêtâtes, dans une de nos séances, qu'à l'avenir tous les enfants vaccinés par des individus étrangers à la science, devraient être présentés le huitième jour de l'opération, à un médecin qui en constaterait le résultat, donnerait de suite un certificat et contre-signerait l'état des vaccinations. Eh bien! cette sage mesure n'est point exécutée scrupuleusement, et elle est fort difficile dans les campagnes, surtout où les vaccinations se font *perdomos* par la plupart de ceux qui s'en occupent. Nous sommes si convaincus pour notre compte que beaucoup d'enfants sont encore vaccinés sans succès, que nous avons eu l'occasion de refuser cette année une vingtaine de certificats à des sujets vaccinés depuis long-temps (5 à 6 ans

et plus), soit par nous, soit par des confrères ou autres personnes, et dont le résultat n'avait pas été constaté, par la négligence ou le mauvais vouloir des parents. Les uns ne conservaient aucune trace de l'opération, les autres, et c'était le plus petit nombre, offraient les marques trop peu apparentes pour ne pas laisser quelques doutes. Alors nous avons proposé de les revacciner, mais nous n'avons pu l'obtenir que sur six sujets vaccinés la première fois par nous et douteux, et nous n'avons eu aucun résultat. Les parents des autres enfants ayant fortement repoussé notre proposition, se sont voués ailleurs et ont obtenu ce que nous avions cru devoir leur refuser, tant dans leur intérêt que dans celui de la société. N'est-il pas à craindre, n'est-il pas probable même que si la variole se manifestait dans notre département, comme cela est arrivé en 1818, 1819 et 1820, où elle fit tant de victimes dans notre ville, tous les individus dont nous parlons seraient exposés à la contracter. S'ils la contractaient, se croirait-on en droit d'assurer que les revaccinations sont indispensables chez tous ceux qui ont été *vaccinés* avec succès depuis un temps plus ou moins long ?

Nous ne voulons pas nier, cependant, que quelques sujets bien vaccinés ne puissent contracter la petite vérole ; cela est incontestable et assez rare heureusement. Mais on a remarqué aussi que, dans ces cas très-malheureux d'ailleurs, puisqu'ils tendent à jeter des doutes sur la persistance de la vertu préservatrice du vaccin après un certain laps de temps, la maladie était moins grave et qu'un très-petit nombre de malades succombaient.

De ces réflexions, Messieurs, que sans doute nous ne sommes pas les seuls à avoir faites, nous concluons : qu'il n'y a pas encore lieu à prétendre que le vaccin s'altère en passant d'un individu chez un autre, ni que sa vertu s'use avec le temps ; enfin que les sujets bien vaccinés depuis

dix ans et plus , doivent être revaccinés. Nous sommes d'autant moins fondés à admettre la nécessité des revaccinations , que nous ne croyons pas toujours inutiles dans les cas douteux , que depuis vingt-cinq ans que nous pratiquons, nous n'avons eu connaissance que de trois personnes qui aient eu la variole après une vaccination regardée comme légitime ; et M. le docteur Dagoreau fils , de Saint-Calais , médecin consciencieux et l'un de nos plus zélés vaccinateurs cantonnaires , vient de nous assurer, dans son excellent rapport sur ses opérations de l'année 1838, que malgré ses recherches à ce sujet , il n'a pas encore rencontré un seul cas de variole et même de varioloïde chez des individus vaccinés. Toutefois , nous ne nierons pas que cela ne puisse arriver, mais nous ne balançons pas à ranger ceux qui ont été et pourront encore être contaminés , dans la catégorie des personnes qui sont destinées , on ne sait par quelle fatalité , à contracter la variole plusieurs fois , comme il s'en trouve qui ont eu la rougeole jusqu'à trois et même quatre fois. Quant aux revaccinations , qui jettent dans les esprits beaucoup de doutes et d'inquiétudes , nous ne les admettons que dans les cas de premiers succès douteux , qui sont encore très-nombreux en France et en Europe ; et ces cas se multiplient d'autant plus que l'on éprouvera davantage de difficultés à vaincre la répugnance ou l'insouciance qu'ont encore certains parents pour faire vérifier les piqûres après le huitième jour de l'opération.

Quelle mesure générale , demandera-t-on , doit-on prendre pour arriver à cet heureux résultat ? Ici nous ne nous dissimulerons pas toutes les difficultés à vaincre ; mais cependant nous osons penser qu'il serait possible d'y arriver avec le temps : 1.^o si l'opération vaccinale était exclusivement le domaine de la médecine ; 2.^o si les médecins en constataient scrupuleusement le résultat au bout de huit ou dix jours tout

au plus , donnaient de suite le certificat de succès ; 3.° si dans toutes les petites écoles , des campagnes surtout , les maîtres et maîtresses exigeaient toujours ce certificat donné par un médecin ; 4.° enfin si MM. les pasteurs et desservants des communes , en y apportant tout le zèle que leur inspire leur saint ministère , faisaient à tous leurs paroissiens une obligation sacrée de toujours soumettre à cette salutaire opération , les enfants avant la fin de la deuxième année de leur naissance. De cette manière , peut-être , on arriverait à n'avoir plus que des vaccinations bien constatées , et les revaccinations ne seraient plus admises que pour les sujets dont le vaccin aurait été douteux.

RAPPORT

Des vaccinations faites dans le département de la Sarthe , pendant l'exercice de 1838 , par M. Mordret , docteur en médecine , directeur des opérations vaccinales du département.

ARRONDISSEMENT DU MANS.

Canton de Baillon.....	101	}	2,060
— Conlie.....	317		
— Ecommoy.....	437		
— Loué.....	241		
— Mans (ville).....	329		
— 1. ^{er}	44		
— 2. ^e	95		
— 3. ^e	160		
— Montfort.....	128		
— Sillé.....	•		
— la Saze.....	208		

A reporter..... 2,060

ARRONDISSEMENT DE MAMERS.

<i>Report</i>	2,060	
Canton de Beaumont.....	201	} 2,189
——— Bonnétable.....	109	
——— la Ferté.....	106	
——— Fresnay.....	335	
——— la Fresnaye.....	111	
——— Mamers.....	480	
——— Marolles.....	365	
——— Montmirail.....	123	
——— Saint-Pater.....	219	
——— Tuffé.....	140	

ARRONDISSEMENT DE LA FLÈCHE.

Canton de Brûlon.....	100	} 894
——— la Flèche.....	29	
——— le Lude.....	84	
——— Malicorne.....	294	
——— Mayet.....	70	
——— Pontvallain.....	186	
——— Sablé.....	131	

ARRONDISSEMENT DE SAINT-CALAIS.

Canton de Bouloire.....	36	} 762
——— la Chartre.....	180	
——— Château-du-Loir.....	110	
——— le Grand-Lucé.....	168	
——— Saint-Calais.....	243	
——— Vibraye.....	25	

Total général..... 5905

Vous voyez, Messieurs, par ce tableau, que le chiffre des vaccinations de 1838 est au-dessous de celui de 1837 de 1916. Cette grande différence peut s'expliquer par le nombre moins grand des sujets qui restent à vacciner dans la deuxième enfance. Il y a donc réellement toujours progrès dans

le but que nous nous sommes proposés , puisqu'on ne trouve que fort peu d'enfants au-dessus de trois ans point vaccinés. Mais il nous reste encore à vaincre une assez grande difficulté , celle de convaincre les parents de la nécessité de ramener leurs enfants dans la huitaine pour constater le résultat de l'opération vaccinale ; ce que vos vaccinateurs cantonnaux n'obtiennent que fort difficilement et ce qu'ils obtiendront sans aucun doute , plus tard si les autorités locales les secondent à l'avenir mieux qu'elles ne le font dans quelques-unes de nos communes. On trouve encore quelques maires qui ne comprennent pas bien tous les avantages que doivent retirer les enfants de leurs communes , à ne pas s'écarter des sages mesures que vous avez adoptées pour assurer le succès du vaccin qui , lorsqu'il est douteux , laisse les sujets exposés aux plus grands dangers si une épidémie de variole venait à se développer dans notre département. Une semblable calamité , Messieurs , ne manquerait pas de jeter encore beaucoup de doute sur les avantages d'un moyen contre lequel on trouve encore quelques répugnances parmi certains habitants des campagnes encore trop peu civilisés.

RAPPORT

DE M. ANJUBAULT, *membre résidant*;

SUR UN GUÉPIER, TROUVÉ A CHÉRANCE ,

PAR M. DE TOUCHECOUR, MAIRE,

ET COMMUNIQUÉ A LA SOCIÉTÉ PAR M. ETOC-DEMAZY FILS, AVEC LES OBSERVATIONS DE
L'AUTEUR DE LA DÉCOUVERTE.

Le guépier soumis à votre examen est un des plus intéressants produits des guêpes qui vivent en société. Cette

singulière habitation d'insectes, est de forme conique, sa hauteur est de huit pouces, et son plus grand diamètre, de dix-huit. Elle était fortement attachée par sa base très-arrondie, le sommet tourné vers la terre, aux branches et sous l'abri du feuillage d'un poirier. La partie extérieure est une enveloppe papyracée, percée, vers la pointe, d'un trou servant à pénétrer dans l'intérieur, qui est occupé par trois gâteaux circulaires surposés horizontalement, les alvéoles renversées.

Le premier gâteau, suspendu à la base interne du cône, a, comme le second, environ quatre pouces de largeur; il ne contient que des nymphes de guêpes femelles et de quelques mâles, avec plusieurs individus de ces deux sexes nouvellement transformés, tandis que dans l'autre on ne trouve que des ouvrières à ces divers états. Les cellules du troisième gâteau, qui n'a que deux pouces et demi de diamètre, ne renferment que des œufs et de jeunes larves; d'après leurs dimensions semblables à celles du premier gâteau, je crois qu'elles étaient destinées aux femelles.

Quelques guêpes ouvrières, plusieurs mâles et des femelles que j'ai trouvés dans les cellules et dans les compartiments de l'enveloppe, m'ont fait reconnaître la *guêpe-frélon-moyen* de Degée, *vespa crabro medius* de Retz, *vespa media* d'Olivier, *vespa Geerü* du comte de Saint-Fargeau. Cet hyménoptère méritait d'avoir de nombreux observateurs et des historiens habiles; aussi les auteurs que je viens de citer ont-ils consigné dans leurs ouvrages une foule de détails sur son industrie et ses mœurs. L'ingénieur Réaumur a consacré une bonne partie du sixième volume de ses mémoires à décrire l'architecture et la vie des guêpes sociales. Là se trouvent la confirmation et le complément des observations pleines de justesse rapportées dans la lettre de M. le Maire de Chérancé, et la réponse aux questions qu'il s'est proposées.

Un des faits de cette lettre encore peu connu, me paraît cependant devoir être remarqué. Suivant M. de Touchecour, les femelles seules passent la nuit dans le guêpier, et sa preuve, c'est qu'après s'en être emparé en l'exposant à la vapeur de soufre, il y a trouvé seulement, je cite ses expressions, environ deux cents pondeuses reconnaissables à leur grosseur, et que dès le lendemain les ouvrières se mirent à construire une nouvelle demeure dont la grosseur, au bout de dix ou douze jours, égalait celle du poing. Il est à regretter que l'envoi des deux cents insectes ne nous ait pas permis de constater leur sexe, et l'absence ou la présence des mâles, toujours aussi beaucoup plus gros que les ouvrières.

Je le repète, j'ai retrouvé quelques-unes des trois sortes de guêpes enfoncées, la tête la première, dans les cellules, et témoignant par cette position qu'elles avaient joui de l'existence et avaient été membres actifs de la république. D'un autre côté, les nombreuses ouvrières du lendemain, si diligentes, si empressées au travail, devaient être mues, selon l'instinct commun à tous les hyménoptères sociaux, par l'espoir de la postérité de quelques femelles restées parmi elles, soit déjà fécondes, soit susceptibles de le devenir, en s'accouplant avec des mâles réunis au nouvel établissement. Ainsi, en attendant des renseignements plus précis, on doit s'en tenir à admettre que la majeure partie des ouvrières étaient hors du guêpier au moment de la nuit où il a été enlevé. Il serait important de rechercher si cette absence est constante ou accidentelle, et à quelle cause elle est due.

La guêpe de Degéer, dont la taille et la force ne le cèdent qu'à celles de la guêpe-frélon, semble être rare partout; elle n'avait encore été remarquée, je crois, qu'une seule fois dans le département de la Sarthe. Pendant le cours de l'été (1838), M. Blisson, naturaliste, mon ami, me fit voir dans son jardin de la commune de Sainte-

Croix, un guêpier qui m'a paru peuplé de la même espèce.

Si cet hyménoptère promet à l'entomologiste des traits curieux d'instinct à recueillir, il faut aussi le compter pour un nouvel ennemi. Malheureusement on n'a pas observé si notre espèce, indépendamment des fruits qu'elle est accusée d'attaquer, ne se nourrit pas aussi de substances animales. Bien que toutes les guêpes soient réputées carnassières, elles ne le sont pas au même degré. Quoiqu'il en soit de la guêpe de Degér, je suis porté à la croire aussi carnivore et aussi pillarde que ses congénères les plus communes et les plus dangereuses, auxquelles elle ressemble sans doute autant par le caractère que par sa conformation extérieure. Il peut donc être utile de la signaler à la vigilance de ceux qui cultivent les fruits, les abeilles et même les vers à soie. La connaissance des retraites de ces petites voleuses est la plus sûre garantie des moyens de les détruire, et toute découverte de ce genre est un service rendu à plusieurs sortes d'industrie.

Huit espèces de guêpes sociales, plus ou moins nuisibles aux travaux de l'homme, habitent le centre de la France; toutes ont été rencontrées aux environs du Mans, excepté la germanique, que l'on aura peut-être confondue avec la vulgaire, à laquelle elle ressemble beaucoup. Leurs habitations ont aussi été reconnues, cependant celle de la guêpe rousse (*vesparufa*, Linn.), laisse encore des doutes sur sa structure et sur sa situation. Les entomologistes recevraient avec plaisir, relativement à cet insecte, des indications bien justifiées, comme les observations dues à la patience et à la sagacité de M. le Maire de Chérancé, sur la guêpe de Degér.

Le guêpier, objet de ce rapport, pouvant servir à l'étude de l'une des plus intéressantes familles des hyménoptères, j'ai l'honneur de proposer à la Société d'en autoriser le dépôt au Musée de la ville du Mans.

CINQUIÈME NOTICE

SUR DES MÉDAILLES

DÉCOUVERTES A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE ;

PAR M. DESJOBERT , *membre résidant.* (1)

Messieurs ,

Les médailles romaines, découvertes dans ce département pendant l'année 1838 , que j'ai recueillies , ou dont j'ai eu connaissance , sont encore assez nombreuses , mais presque toutes oxidées.

Elles proviennent , en grande partie , des déblais qu'ont occasionné les fondations de la nouvelle salle de spectacle et du quai de la rive droite de la Sarthe , près le Pont-Napoléon.

Elles appartiennent principalement au Haut-Empire ; quelques-unes seulement sont du Bas-Empire ; ce sont des Auguste , Néron et Drusus fils de Germanicus ; Caligula , Néron , Vespasien , Titus , Domitien , Nerva , Trajan , Hadrien , Antonin-le-Pieux , Marc-Aurèle , Gordien Pie , Valérien jeune , Gallien , Postume père , Constantin , Magnence et Constantius fils.

La majeure partie présente des revers intéressants , mais un certain nombre porte le même type que quelques-unes de celles dont je vous ai déjà entretenu dans mes précédentes notices.

Je vais vous faire l'explication , seulement , de celles dont les revers m'ont paru les plus dignes d'être connus ; elles sont au nombre de dix , savoir :

(1) *Erratum.* A la dernière notice de M. Desjobert , page 207 , ligne 27 , lisez *Banduri* , au lieu de *Banduré*.

Médailles trouvées au quai du Pont-Napoleon.

I.^{re} (Moyen bronze).

CAESAR PONT. MAX.

César Grand Pontife.

La tête d'Auguste couronnée de laurier.

Au revers est un autel entre deux colonnes sur lesquelles sont des Victoires qui portent des palmes; sur le devant de l'autel deux génies supportent une couronne placée entre deux pins; l'exergue présente la légende ROM. ET. AVG. à Rome et à Auguste.

Cet autel existait à Lyon; il avait été consacré à Rome et à Auguste par soixante nations gauloises au confluent de la Saône et du Rhône.

Cette médaille est d'une belle conservation.

II.^e (Moyen bronze).

DIVVS. AVG.

Le divin Auguste.

La tête d'Auguste couronnée d'une auréole et les deux lettres S. C. par ordre du sénat.

Au revers l'Empereur assis sur une chaise curule, une branche d'olivier dans la main droite, un globe dans l'autre et la légende CONSENSV SENAT. ET EQ. ORDIN. P. Q. R.

Du consentement du sénat, de l'ordre des chevaliers et du peuple Romain.

Ce revers nous transmet l'apothéose d'Auguste et nous rappelle les circonstances de cet événement.

Dion-Cassius, liv. VI, chap. XLVI, p. 843, nous apprend qu'un sénateur, Numerius Atticus, gagné par l'Impératrice Livie, annonça au peuple, au moment de la cérémonie de l'apothéose, et à l'instant où le bûcher était au feu, qu'il avait vu l'âme de l'Empereur monter au ciel; ce mensonge

atroce s'acrédita et porta la populace à adorer ce nouveau dieu; et par la suite, lors des funérailles de chaque Empereur, un aigle placé sur le haut du bûcher prenait son vol, pour ainsi dire, au milieu des flammes, et disparaissait aux yeux des spectateurs qui croyaient que cet oiseau emportait l'âme du défunt.

Cette médaille est bien conservée.

III.° (Moyen bronze).

**C. CAESAR AVG. GERMANICVS PONT. M. TR.
POT.**

Caius Caesar Germanicus Pontifex maximus tribunitia potestate.

Caius César Auguste Germanicus Grand Pontife tribun du peuple.

Dans le champ, S. C. par ordre du sénat.

Au revers, Néron et Drusus à cheval, avec la légende **NERO. ET. DRUSUS. CAESARES.**

Néron et Drusus Césars.

Ils étaient tous deux fils de Germanicus et d'Agrippine.

Le 1.^{er} naquit l'an 760 de Rome et 7 de J.-C. sous le consulat de Quintus Cæcilius Mellus Curtius; et l'autre, l'an 761 ou 8, sous le consulat d'Antonius Licinius Nerva et de Marcus Furius Camillus; ils occupaient tous les deux de grands emplois quoique fort jeunes encore, mais ils furent sacrifiés à la rage de l'impitoyable Tibère par l'artificieux Séjan son infâme ministre.

Drusus fut renfermé dans une cave de la maison de Tibère et y mourut de faim au bout de neuf jours, après avoir mangé la boue de ses matelots.

Néron est mort aussi de faim l'an 784 ou 91, dans l'isle de Ponce où il avait été exilé par Tibère.

Voir Tacite, livre III. III et IV.

IV.° (Grand bronze).

HADRIANVS. AVGVSTVS. COS. III.

Hadrien Auguste consul trois fois.

La tête d'Hadrien ceinte d'une couronne de laurier.

Au revers **EXERCITVS GERMANICVS**, l'armée de Germanie.

A l'exergue, S. C. par ordre du sénat.

Dans le champ, l'Empereur à cheval, faisant une harangue aux légions de Germanie.

V.° (Petit bronze).

POSTVMVS P. F. AVG.

L'Empereur Postume pieux, heureux, auguste.

La tête de Postume couronnée de rayons.

Le revers représente Hercule debout, tenant sa massue de la main droite et, de sa gauche, un arc avec la légende **HERCVLES DEVSIONENSL**.

Ce revers confirme ce que nous apprend l'histoire, qu'Hercule était particulièrement honoré dans les Gaules et que Postume avait beaucoup de dévotion pour cette divinité.

Le surnom donné à Hercule par cette médaille, vient du nom d'un temple qui était situé, à ce qu'il paraît, sur la rive gauche du Rhin près de Cologne (Voir Dom Martin, Religion des Gaulois, tome II, page 49).

VI.° (Petit bronze).

CONSTANTINVS AVG.

Constantin Auguste.

La tête casquée de Constantin.

Au revers le *labarum* planté entre deux esclaves assis par terre et sur lequel est inscrit **VI. XX. Votis vicennalibus** : Vœux faits pour vingt ans.

La légende **VIRTVS EXERCIT.**

Virtus exercitûs, le courage de l'armée.

Flavius Valerius Constantinus, dit le Grand, était fils unique de Constantius Chlorus et de Julia Helena; il naquit à Naïssus en Dacie, ou en Thrace suivant Stephanus; l'an de Rome 1024 ou 272 de J.-C., le 24 juillet; Aurelianus et Bassus étant consuls.

Cette médaille semble rappeler la victoire que Constantin remporta sur Licinius; à la suite du combat qu'il lui livra près de Calcédoine, l'an 323 de J.-C.

Médailles trouvées dans les fondements de la nouvelle salle de spectacle.

VII.° (Moyen bronze).

NERO. CLAVD. CAES. AVG. GERM.

Néron Claude César Auguste le Germanique.

La tête de Néron ceinte d'une couronne de laurier.

Le revers nous transmet la figure du temple de Janus; il est orné de guirlandes de laurier dont il avait coutume d'être décoré après la victoire; ses portes à deux battants sont fermées et on lit autour **PACE. P. R. TERRA. MARIQ. PARTA JANVM CLVSIT.**

Après avoir procuré la paix au peuple Romain, sur terre et sur mer, il a fermé le temple de Janus.

On sait qu'à Rome le temple de Janus était toujours ouvert pendant la guerre et qu'on le fermait lorsque la paix était proclamée.

Cette médaille nous apprend que, sous le règne de Néron, il fut fermé une fois.

VIII.° (Moyen bronze).

IMP. CAESAR VESPASIANVS. AVG. P. M. TR. P. COS. VIII.

L'Empereur César, Vespasien, Auguste, Grand Pontife, tribun du peuple, consul pour la huitième fois.

La tête de Vespasien couronnée de laurier.

Au revers un autel, à l'exergue la légende **PROVIDEN-**

TIA, et dans le champ **S. C.** *senatus consulto* par ordre du sénat.

Vespasien était fils de Titus Flavius Sabinus et de Vespasia Polla.

Il naquit à Phalacrine, village situé près Reate, pays des Sabins, qu'Antonius appelle Palacrinum, le 30 décembre de l'an 761 de la fondation de Rome et 10 de J.-C., sous le règne d'Auguste; Quintus Sulpicius Camerinus et Poppæus Sabinus étant consuls.

Le revers atteste la piété de Vespasien, dont il a donné tant de preuves pendant son règne en faisant réédifier plusieurs temples après le grand incendie qui eut lieu à Rome, quelque temps avant son avènement à l'empire, tels que ceux de Vesta, de Jupiter Capitolin et celui de la Paix qu'il fit rétablir sur la fin de son règne.

IX.^e (Moyen bronze).

IMP. NERVA CAES. AVG. P. M. TR. P. COS. III.

L'Empereur Nerva César Auguste, Grand Pontife, tribun du peuple, consul pour la troisième fois.

La tête de Nerva couronnée de rayons.

Au revers une figure représentant la Liberté avec tous ses attributs et la légende **LIBERTAS PVBLICA**, dans le champ **S. C.** par ordre du sénat.

Nerva naquit à Narnia, ville du pays des Sabins, le 7 novembre de l'an 784 de Rome et 33 de J.-C. sous le consulat de Furius Camillus Scribonianus et de Cneius Domitius Ahenobarbus.

Il était fils de Marcus-Cocceius Nerva et de Sergia Plautilla.

Ce revers nous enseigne que Nerva fut le restaurateur de la liberté.

Il méritait cet éloge à plusieurs titres, car non-seulement il rendit la liberté aux Romains, mais même, il fit annuler

aussi les fausses accusations qui avaient été portées contre l'honneur des plus dignes citoyens de Rome, et rappela par un édit, tous ceux que Domitien avait banni injustement et leur rendit leurs biens qui avaient été confisqués.

X.^e (Petit bronze).

GALLIENVS P. F. AVG.

Gallien, pieux, heureux, auguste.

La tête de Gallien couronnée de rayons.

Au revers un trophée entre deux captifs assis par terre et la légende GERMANICVS MAXIMVS.

Publius Licinius Ignatius Gallienus était fils de Valérien, le nom de sa mère est resté inconnu; il naquit à Rome l'an 971 de la fondation et 218 de J.-C. sous le consulat de Diadumenianus et d'Antoninus.

Le revers de cette médaille confirme la gloire que s'acquît Gallien dans la guerre contre les Allemands, qui lui mérita le surnom de Germanicus.

Associé de bonne heure à l'empire par son père, il ne manqua pas d'occasions de montrer son courage.

Il soutint l'honneur des armées romaines contre les nombreux faux empereurs qui s'élevèrent sous son règne.

Ces nouvelles découvertes sont d'une grande importance pour les localités où elles ont été faites. En les joignant à celles dont je vous ai rendu compte par mes précédentes notices, qui ont en grande partie pour objet des médailles du Haut-Empire, qu'on disait avant, ne pas se trouver au Mans, elles donnent à penser de plus en plus; Messieurs, que cette cité qui jadis renfermait dans ses murs, des temples, des arènes et des thermes existait avant Allonnes, qui probablement n'a été bâti par les Romains que bien des années après et lorsqu'ils furent assez forts pour conserver leurs conquêtes.

NOTE SUR UN NOUVEL INSTRUMENT

PROPRE A RECONNAITRE LA PURETÉ DU LAIT.

A la suite d'un nouveau mémoire très-étendu sur le lait, MM. Chevallier et Henry, viennent de donner la figure et la description d'un appareil au moyen duquel on peut reconnaître à la simple vue si du lait a été *écrémé* ou *additionné d'eau* et dans quelles proportions.

Cet appareil se compose de deux instruments, l'un ayant la forme d'un aréomètre, mais différant du *galactomètre* de Cadet de Vaux, en ce que les divisions au lieu de présenter d'une manière exacte la densité absolue du liquide, ne l'indiquent que comparativement, par des espaces diversement colorés. Ainsi il suffit de plonger l'instrument dans du lait et d'observer la couleur de la division à laquelle il s'est arrêté, en l'enfonçant, pour apprécier si le liquide que l'on examine est du lait écrémé, du lait de chèvre, du lait d'ânesse, du lait de vache naturel ou mélangé d'eau.

L'autre est un cylindre en verre divisé en 100 parties. En l'emplissant de lait et l'examinant au bout de quelque temps, l'on voit tout de suite combien la crème qui s'est séparée par le repos occupe de divisions dans l'instrument. Le lait pur devant en fournir de 10 à 12, il est facile de juger sous ce rapport, la qualité de celui soumis à l'épreuve.

Quoique l'idée première de ces deux instruments ne soit pas nouvelle, les perfectionnements que MM. Chevallier et Henry viennent d'y apporter, en les rendant en quelque sorte la contr'épreuve l'un de l'autre, en faciliteront l'usage et devront les faire adopter, surtout dans les cités populeuses où le lait, ce précieux fluide alimentaire, est si souvent dénaturé.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 9 JUILLET 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

Le secrétaire lit une lettre de M. le Préfet de la Sarthe ; par laquelle ce magistrat apprend à la société , que son nouveau règlement a été examiné dans les bureaux du ministère de l'intérieur , et dans ceux du ministère du commerce et que le résultat de ce double examen serait complètement approbatif , sans la lacune que forme l'absence d'une section d'agriculture dans le sein de la société.

La société renvoie à la commission du règlement l'observation transmise par M. le Préfet ; et l'approbation de ce règlement se trouvant différée , la société pense que la commission devra profiter de cette circonstance , pour réviser quelques articles qui peuvent avoir besoin d'interprétations , et délibérer sur le titre que M. Etoc père pense devoir être pris par la société en remplacement de l'ancien. Ce titre serait celui de *Société agricole et académique du département de la Sarthe*.

M. Savardan , docteur-médecin à la Chapelle-Gaugain , demande à être admis dans la société comme membre correspondant , il rappelle à l'occasion de sa demande une Notice biographique sur M. Vaidie décédé membre correspondant de la société , dont il a déjà fait hommage.

Une commission est nommée pour examiner de nouveau l'ouvrage de M. Savardan , et en faire un rapport ainsi que sur sa demande.

Cette commission est composée de MM. Cauvin, Dagoneau et Vallée.

SÉANCE DU 23 JUILLET 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

Le secrétaire lit une lettre de M. André Mourre, médecin, membre de la société linnéenne de Bordeaux, par laquelle il fait hommage à la société d'une Notice dont il est l'auteur, intitulée : *Résumé analytique et méthodique des dix premiers volumes, bulletins et actes de la société linnéenne de Bordeaux, de 1826 à 1837.* L'auteur demande en outre à être admis dans la société du Mans, comme membre correspondant.

MM. Lepelletier, Pesche et dearseul, sont nommés commissaires à l'effet de faire un rapport sur l'ouvrage et la demande de M. Mourre.

Le secrétaire lit une lettre adressée à la société par M. le Préfet de la Sarthe, et dans laquelle ce magistrat s'informe de l'emploi qui a été fait des fonds alloués, sur les exercices 1837 et 1838, des demandes que la société croit devoir faire pour 1839, et sollicite en outre tous les renseignements qu'elle peut lui communiquer dans l'intérêt de l'agriculture et de l'industrie.

MM. Anjubault, Pesche et Dagoneau, sont nommés commissaires pour rendre compte de ces différents objets.

M. Vallée, au nom de la commission dont il est membre, fait un rapport favorable sur l'ouvrage de M. Savardan, et conclut à son admission comme membre correspondant.

La société procède à un premier tour de scrutin sur la demande de M. Savardan, ce premier tour de scrutin est favorable à ce candidat.

M. Richelet, au nom de la commission du règlement, dont il est membre, fait un rapport sur les modifications apportées par cette commission, au règlement, et sur la

proposition d'établir dans la société une commission spéciale d'agriculture.

Ces modifications et proposition sont adoptées. Elles seront mentionnées sur le registre de la société, après l'adoption définitive du règlement par l'autorité compétente.

SÉANCE DU 6 AOUT 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

A l'occasion d'ouvrages intéressants que fournit la correspondance, un membre propose de remettre ces ouvrages au rapport d'un de ses collègues.

Un autre membre repousse cette proposition en alléguant un article du nouveau règlement qui ne permet de faire de rapports sur les ouvrages communiqués à la société que d'après la demande des auteurs. Il signale en outre l'inconvenance d'exposer à la critique, des auteurs qui, en faisant hommage de leurs œuvres, n'ont pas réclamé cette sorte d'examen.

Après une discussion assez longue, la société arrête qu'il ne sera fait aucun rapport, ni rendu aucun compte analytique des ouvrages présentés à la société que sur la demande des auteurs.

M. Dagoneau, au nom de la commission dont il fait partie, rend compte des travaux de cette commission, ayant pour objet de répondre à la dernière lettre de M. le Préfet, cette commission a rédigé un état contenant le budget de la société pour 1840. Un autre état indicatif de ses dépenses pour 1839. Enfin une notice contenant des vues d'amélioration sur diverses branches de l'agriculture et de l'industrie.

M. Pesche, au nom de la commission dont il est membre, fait un rapport favorable sur l'ouvrage de M. Mourre de Bordeaux et conclut à son admission comme membre correspondant de la société.

La société procède à un premier tour de scrutin sur la

demande de M. Mourre, ce premier tour de scrutin est favorable au candidat.

M. Berard lit une notice dont il est l'auteur sur les sucres indigènes et coloniaux; il déplore le tort qu'éprouvent ces derniers par suite des droits d'exportation dont ils sont grévés, pour établir une heureuse concurrence entre ces sucres et ceux de la Métropole. M. Berard propose de doubler l'impôt sur les terres ensemencées en betteraves et de diminuer les droits dont sont grévés les sucres coloniaux.

SÉANCE DU 20 AOUT 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

La société procède à un second tour de scrutin sur la demande de M. Mourre, de Bordeaux, comme membre correspondant; ce second tour de scrutin étant favorable au candidat, M. Mourre est proclamé membre correspondant de la Société.

M. Cauvin fait hommage à la société du volume contenant les travaux du dernier congrès scientifique de France; et demande à la société si son intention est d'adhérer au prochain congrès, la société se prononce pour l'affirmative, et délègue pour la représenter à ce congrès: son président, son secrétaire et son vice-président.

M. Ménard-Bournichon fait un rapport ayant pour objet la notice où M. E. D. de Rouen refute l'opinion de M. Napoléon Landais, sur la prononciation de L. mouillée. M. Ménard-Bournichon ne partage pas entièrement la manière de voir de l'auteur. La société ordonne le dépôt de ce rapport dans ses archives.

M. le président annonce à la société qu'elle va entrer en vacance pour ne reprendre ses séances que dans le mois de novembre, sauf à se réunir, si par suite de cas imprévus, cette mesure devenait nécessaire.

COMICES AGRICOLES

DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE.

CONCOURS D'ARRONDISSEMENT.

C'est dans l'intention d'encourager de plus en plus l'éducation des bestiaux dans le département de la Sarthe, que M. le Préfet a créé ces concours dont le but est de récompenser, par des primes plus honorables, les propriétaires des animaux reconnus supérieurs parmi ceux auxquels les comices ont déjà décerné des prix. Trois arrondissements sont entrés dans les vues de progrès de l'administration; ce sont ceux du Mans, de Mamers et de Saint-Calais; et c'est le résultat de leurs travaux que nous publions aujourd'hui.

CONCOURS DE L'ARRONDISSEMENT DU MANS,

ouvert le 4 janvier 1839,

Sous la présidence de M. Quentin, membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du Mans

1. RACE CHEVALINE.

Chevaux.

f.

1. ^{er} Prix.	MM. Besnard, de Pontlieue.	80
2. ^e Prix.	Emery, d'Amné.	50

2. RACE BOVINE.

Taureaux.

1. ^{er} Prix.	Bouttier.	70
2. ^e Prix.	Gautier, d'Yvré-l'Evêque.	40
3. ^e Prix.	Cœuret, de Pontlieue.	30

Génisses.

f.

1. ^{er} Prix.	M. Foulard , du Mans.	60
2. ^e Prix partagé	} Barboult, de Brette.	25
entre MM.		25
	Hubert, de Ruandip.	

Le jury d'examen de ce concours a cru devoir se plaindre du peu d'empressement qu'ont mis les cultivateurs à y amener leurs bestiaux. Il y a tout lieu d'espérer qu'à mesure que l'on pourra apprécier les avantages de cette institution, ses résultats exciteront parmi les agronomes une plus grande émulation.

CONCOURS DE L'ARRONDISSEMENT DE MAMERS,

ouvert le 17 décembre 1838,

Sous la présidence de M. le sous-Préfet de Mamers.

1. RACE CHEVALINE.

Chevaux.

f.

Prix unique.	MM. Moufle , d'Arçonnay.	80
--------------	--------------------------	----

Juments poulinières.

1. ^{er} Prix.	Marchand , de Champfleür.	60
2. ^e Prix.	Boulay, de la Ferté-Bernard.	40
3. ^e Prix.	Legendre , de Mamers.	30

Pouliches.

1. ^{er} Prix.	Martin , de Saint-Aignan.	40
2. ^e Prix.	Couronne , de Souvigné.	30
3. ^e Prix	Fouquet , de Courgains.	20

2. RACE BOVINE.

Taureaux.

1. ^{er} Prix.	Aveline , de Saint-Aignan.	60
2. ^e Prix.	Passe , de la Ferté.	40
3. ^e Prix.	Brissard, de St.-Galez-en-Sonneis.	30

Génisses.

f.

- | | | |
|------------------------|------------------------------------|----|
| 1. ^{er} Prix. | Aveline, de Saint-Aignan. | 40 |
| 2. ^e Prix. | Bressard, de St.-Galez-en-Sonnois. | 30 |

On voit que les prix ci-dessus ont été distribués entre les cantons de Mamers, la Ferté, Marolles et Saint-Pater. Nous ignorons s'il a été présenté des animaux appartenant aux cantons de Beaumont, la Fresnaye et Tuffé, qui possèdent des Comices.

Dans le canton de Bonnétable un Comice vient d'être organisé tout récemment, et il n'a pas encore eu le temps d'établir des concours. Quant aux cantons de Fresnay et de Montmirail, ils ne possèdent point encore de Comices, et, par conséquent, aucun animal de ces contrées ne pouvait être présenté au concours d'arrondissement.

CONCOURS DE L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-CALAIS,

ouvert le 7 mars 1839,

Sous la présidence de M. le sous-Préfet de Saint-Calais.

1. RACE CHEVALINE.

Juments.

f.

- | | | |
|------------------------|--|----|
| 1. ^{er} Prix. | M. ^{me} V. ^e Beauchamps. | 80 |
| 2. ^e Prix. | M. Bellair, cultivateur, à Ste.-Cérotte. | 50 |

Pouliches.

- | | | |
|------------------------|----------------------------|----|
| 1. ^{er} Prix. | MM. Vinault, de Vibraye. | 50 |
| 2. ^e Prix. | Guettier, de Saint-Calais. | 40 |

Etalons.

Un seul étalon ayant été présenté et étant hors d'âge n'a obtenu qu'un encouragement de 20 f. 20

Il appartient à M.^{me} V.^e Beauchamps.

2. RACE BOVINE.

Génisses.

		f.
Prix unique.	M. Chausson, de Valennes.	50

Taureaux.

1. ^{er} Prix.	MM. Janvier, de Rahay.	50
2. ^e . Prix,	Lehoux, de Rahay.	20

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. DE CROCHARD, *membre correspondant,*

A L'OCCASION

DU CONCOURS DE L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-CALAIS.

Messieurs,

Pour répondre à la confiance dont vous nous aviez honorés, M. de Seillac et moi, tous deux membres correspondants de la société d'agriculture et des arts, dans l'arrondissement de Saint-Calais, nous nous sommes rendus au chef-lieu de cet arrondissement, sur la convocation de M. le sous-préfet, le jeudi 7 mars dernier, et là, dans l'enceinte de la mairie de cette ville, nous avons assisté à l'examen et coopéré à la désignation des vaches, chevaux et pouliches dont les propriétaires devaient recueillir les primes d'encouragement.

M. Lérét-Daubigny sous-préfet, ayant eu l'obligeance de me faire délivrer une copie du procès-verbal de sa séance, je pourrais me borner à déposer simplement cette copie sur votre bureau.

Mais, Messieurs, devant à votre choix le droit de participation dont j'ai joui dans cette circonstance, je ne crois

pas oiseux de vous faire part de mes faibles observations sur la branche importante de la prospérité publique, dont la distribution des primes est le noble encouragement.

Appelés seulement au concours entre les chevaux et bêtes à cornes déjà choisis par les comices agricoles et par eux aussi déjà signalés par une prime, le nombre de ces deux espèces d'animaux, soumis à notre examen était peu nombreux.

Situé proche le Perche et aux portes de la Normandie, pays déjà si avancés dans l'art d'améliorer les chevaux et les bêtes à cornes, l'arrondissement de Saint-Calais est loin encore de rivaliser avec ces heureuses contrées.

Nous en attribuons la faute à la médiocrité des pâturages, à l'exiguité des exploitations et, disons-le, quoiqu'avec peine, au peu d'encouragement dans la propagation des éléments d'amélioration.

Le gouvernement envoie, il est vrai, cà et là, des étalons pour la propagation des chevaux; le prix de sa saillie, sans être excessivement élevé, est encore trop supérieur à celui que perçoivent les propriétaires de chevaux entiers qui les livrent à la saillie.

De plus cette ressource est trop bornée pour les besoins de l'agriculture.

La propagation des vaches est encore plus abandonnée aux ressources mesquines des localités.

Dans les cantons de Vibraye, le Grand-Lucé, Bouloire, les veaux destinés à la saillie y sont livrés avant même l'âge d'un an révolu. Cet usage ne saurait produire des sujets vigoureux.

Nous, Messieurs, qui avons l'honneur de vous entretenir en ce moment, nous nous sommes procuré des taureaux de la race poitevine; acclimatés dans nos contrées, ils se retrouvent dans leurs productions, de manière à faire naître

l'espoir d'une amélioration prochaine dans la race bovine de notre étroite sphère. (La commune de notre résidence).

Dans l'extrémité de l'arrondissement de Saint-Galais vers le département de Loir-et-Cher, un propriétaire, m'assure-t-on, a fait venir un taureau suisse.

Mais que seront ces ressources, si le gouvernement demeure apathique sur le développement de cette richesse agricole?

Dès que dans la contrée, il apparaît un taureau de race plus distinguée que celle de l'endroit, quelques agriculteurs se livrent à la spéculation d'obtenir des résultats de cette heureux événement.

Mais, Messieurs, la masse reste en dehors de cet avantage, par l'argent qu'il faut déboursier pour y participer.

Le propriétaire de la génisse, objet de la prime au concours, dont je dépose en ce moment le procès-verbal sous vos yeux, m'a dit qu'elle provenait d'une vache qui était là dans la cour de la mairie, et d'un taureau superbe dont un riche voisin avait doté le canton; « mais, ajouta le « propriétaire, il en coûte cher! »

Voilà, Messieurs, l'obstacle qui sera toujours invincible, si le gouvernement n'y remédie pas en faisant parvenir des taureaux dans le pays, à l'époque des saillies et surtout, s'il ne fixe pas la rétribution à percevoir au taux modique perçu ordinairement dans les localités.

J'ai cru, Messieurs, devoir vous soumettre ces réflexions; à vous d'aviser s'il vous est utile, dans l'intérêt de l'agriculture, de former des demandes en ce sens au gouvernement.

Nous, l'un des membres honoré de votre confiance dans cette circonstance, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de vous signaler le mal, et dans vos prérogatives de vous occuper de l'amélioration de cette branche de la richesse agricole.

HORTICULTURE.

NOTICE SUR LE PRUNIER-ROBE-DE-SERGEANT, VULGAIREMENT
PRUNE D'AGEN,

PAR M. TOUBRÈS,

propriétaire-directeur des pépinières de Macheteaux, près Tonneins (Lot-et-Garonne).

De tous les arbres fruitiers dont la culture forme une branche spéciale de richesse agricole, le prunier-robe-de-sergent est peut-être l'un des plus utiles, et celui dont les produits présentent au cultivateur les avantages les plus positifs.

Bien que la culture de cet arbre, usitée dans le département de Lot-et-Garonne, remonte à la plus haute antiquité, elle n'en est pas moins restée, jusqu'à ces dernières années, enveloppée d'obscurité, et ce n'est guère que depuis qu'on le multiplie de rejetons ou franc de pied qu'elle s'est généralisée et qu'on en obtient des avantages immenses, tant sous le rapport de l'abondante fructification que sous celui de la vigueur et de la grande dimension des individus élevés de cette manière. Cultivé de rejeton, le *prunier-robe-de-sergent* forme un arbre de plein vent à tête conique, volumineuse, et d'une fertilité extraordinaire. Il n'exige que quelques soins pendant ses 1.^{res} années pour l'aider à former sa tête avec régularité. Franc de pied, c'est de tous les arbres fruitiers celui qui est le moins délicat sur le choix du sol et de l'exposition. La pente rapide du rocher calcaire, patrie du genévrier et du *rhus coriaria*, la plaine siliceuse, berceau du *rumex acetosa*, localités réputées jadis improductives, sont aujourd'hui transformées en vignobles, où le

prunier-robe-de-sergent végété avec une vigueur étonnante, et où ses produits semblent acquérir une qualité et un parfum préférables à ceux récoltés dans les terres franches ou privilégiées.

Le produit annuel des pruneaux-robe-de-sergent livrés au commerce et exportés dans tous les pays est incalculable; et ce fruit délicieux, que nous voyons toujours avec un nouveau plaisir sur nos tables, est aussi agréable au goût que d'une digestion facile : il a le mérite de pouvoir se conserver, sans nulle altération, pendant près de 2 années, avantages que peu d'autres espèces de fruits possèdent.

Cette variété se reconnaît facilement à son port vigoureux, à ses rameaux droits et élancés, de couleur marron violacé; son fruit est gros, ovoïde, aplati et partagé d'un côté par un sillon longitudinal; sa couleur est d'un rouge vif violacé du côté du soleil; sa chair, jaune foncé, très-sucrée, pleine d'eau, se détache facilement du noyau, qui est aplati, très-long, contenant une amande très-douce. Ce fruit a des rapports, par sa forme, avec les dattes du commerce; mais il est beaucoup plus gros.

La fécondité de cet arbre élevé franc de pied est véritablement extraordinaire; il existe un individu de cette espèce dans les environs de Monclar, qui, dans une seule récolte, a produit 52 kil. $\frac{1}{2}$ de pruneaux à livrer à la vente, ce qui représente, terme moyen, une valeur de 50 à 60 f. Il n'est point rare de voir dans nos environs des plantations effectuées en 1815 et 1816, époque où la culture de cet arbre a commencé à faire des progrès rapides ici (1); il n'est point rare, dis-je, de voir dans toutes les communes des planta-

(1) Cette culture s'est tellement généralisée dans le département de Lot-et-Garonne, que beaucoup de propriétaires, payant à peine le cens électoral, vendent annuellement pour 2 et 3,000^f nets leurs récoltes de pruneaux.

tions effectuées à ces époques, où chaque arbre donne de 20 à 30 kilogr. de pruneaux.

La transplantation de ce prunier rentre évidemment dans la catégorie de celle des autres arbres à fruit ; aucun de ses congénères n'est plus apte à croître et prospérer partout. Dans toutes les localités, n'importe la latitude, où la *reine-claude*, la *mirabelle*, les *damas* et autres mûrissent leurs fruits, nul doute que celui-ci ne fût merveille ; mais il est hors de doute que, dans les régions septentrionales de l'Europe, la culture en espalier donnerait des résultats plus positifs.

Quoique très-peu délicat sur le choix de la terre où la plantation doit s'effectuer, cet arbre réclame pourtant quelques soins dans sa jeunesse.

La terre est-elle légère, sablonneuse, il est essentiel de planter depuis novembre jusqu'à la mi-février ; est-elle forte, il est alors prudent, même indispensable de creuser les trous 2 ou 3 mois à l'avance, afin que, soumise aux influences atmosphériques, aux alternatives du chaud, du froid, de la chaleur et de l'humidité, les racines puissent s'y développer plus facilement ; dans les terres très-humides, on peut encore bien réussir en mettant deux fagots soit en sarments de vigne, épines ou autres bois quelconques, dans le fond du trou, et recouvrir ensuite par de la terre bien meuble ; 10 à 12 pouces de terre au plus sur les racines, de l'arbre suffisent : trop s'écarter de ce précepte peut faire manquer une plantation.

Plus le trou sera grand, plus la chance de réussite sera certaine. Des pierrailles ou gros graviers peuvent, dans certains cas, être substitués aux fagots en servant de filtres pour l'écoulement des eaux, avec cette différence, néanmoins, que les premiers, par leur décomposition, deviennent un puissant engrais dont l'arbre profite pendant plusieurs années.

De la taille. C'est en plein vent que cet arbre est exclusivement cultivé ici, et, comme je l'ai précédemment dit, le tout se borne à donner à l'arbre, dans sa jeunesse, la forme convenable en le maintenant par un tuteur, supprimant par le palissage ou la taille les branches inutiles et les disposant de manière à ce que toutes simultanément jouissent des bienfaisantes influences de l'air, de la lumière et du soleil.

Préparation du fruit. Vers la fin de juillet, les fruits commencent à mûrir; ce sont, en général, les plus défectueux, mais dont on trouve facilement le débit; on aura, à l'avance, construit des claies en roseau, ou avec des lattes que l'on recouvre d'un peu de paille, élevées toujours à 2 ou 3 pieds au-dessus du sol; à mesure que les prunes tombent naturellement des arbres, on les transporte sur ces claies pour les laisser se ressuyer pendant 2 ou 3 jours, époque où elles seront mises sur d'autres claies, et transportées au four, dont la chaleur ne sera élevée qu'environ au quart de celle nécessaire à la cuisson du pain; cette opération renouvelée successivement deux autres fois, les pruneaux seront suffisamment desséchés et pourront être livrés à la vente; ceux que l'on destinera pour la consommation du ménage seront placés dans un local plus sec qu'humide, bien aéré surtout; ceux que l'on destine pour expédier seront placés dans des caisses ou boîtes en carton plus ou moins grandes, dont l'intérieur sera garni de papier gris; quelques feuilles de laurier, mises dans les caisses, donneront à ce fruit un agréable parfum.

Insectes nuisibles. Les chenilles sont le fléau le plus redoutable; malgré toutes les précautions de l'échenillage, cet insecte se reproduit avec tant de facilité que, dans certaines années, on leur fait la chasse en secouant les arbres, et écrasant toutes celles que l'on peut atteindre; les hannetons ne paraissent point être friands des feuilles de cet

arbre; ce qui est un grand avantage; ils s'abattent de préférence sur les taillis de chêne.

Le prunier-robe-de-sergent; franc de pied, est celui de tous les arbres à fruit qui nuit le moins aux vignes, aux céréales ou autres récoltes; son feuillage léger tombant de bonne heure et ses racines peu nombreuses n'effritant que peu ou point la terre, des contrées en France, réputées incultes, pourraient être avantageusement utilisées; celui qui introduira en grand cette culture, dans les départements où elle n'est point pratiquée, aura la douce satisfaction de léguer à ses descendants une source de prospérité et de richesse aussi honorable que sûre, et celle plus grande encore d'avoir contribué à la prospérité future et au bien-être de ses concitoyens.

Nous ajoutons à la fin de cet article, que nous empruntons tout exprès au journal *le Cultivateur*, que des essais de culture ont été faits sur cet arbre dans notre département et qu'ils y ont parfaitement réussi. M. Bruzon de la Ferté-Bernard, l'un de nos correspondants les plus zélés pour l'agriculture, a planté depuis plusieurs années sur ses propriétés le prunier d'*Agen* ou de *Robe-de-Sergent*. Cet arbre s'y est parfaitement développé et s'est promptement mis à fruit.

DE LA MANIÈRE

DE RECONNAITRE LA MARNE; ET DE SA VALEUR

COMME AMENDEMENT.

On a beaucoup écrit sur la marne, et les immenses avantages du marnage des terres sont aujourd'hui au nombre des faits agricoles hors du domaine de la discussion. Parmi les

auteurs qui ont le mieux traité ce sujet , nous devons mettre en première ligne Thaër en Allemagne , et M. Puvis en France. L'*Essai sur la Marne* de ce dernier est un traité complet et vraiment classique , que tout agriculteur , jaloux d'améliorer sa pratique et ses produits , doit avoir entre les mains. Nous ne nous attacherons donc pas ici à donner une analyse détaillée de cet ouvrage , analyse qui devrait être trop étendue si nous voulions qu'elle pût le remplacer ; nous nous bornerons à emprunter au *Calendrier du bon cultivateur*, de M. de Dombasle , un très-bon article , dans lequel son savant auteur a résumé les instructions de Thaër et de M. Puvis sur la matière.

Cet article nous a paru tellement approprié à l'agriculture de notre pays , où l'usage de la marne commence à être très-répandu , sans que pourtant son emploi soit toujours dirigé avec tout le discernement désirable , que nous avons cru devoir l'enregistrer dans notre bulletin afin qu'il pût y être consulté. Quoique le recueil d'où nous l'avons extrait ne soit pas nouveau , il suffit pour nous que le plus grand nombre de nos lecteurs n'en ait pas eu connaissance ; et que les procédés indiqués soient ce qui jusqu'à présent a été publié de plus clair sur la matière , et de plus à la portée du cultivateur praticien.

En suivant *exactement* les procédés indiqués dans cet article les personnes les moins familiarisées avec les manipulations chimiques peuvent acquérir des données , si non parfaites , du moins suffisantes pour leur usage.

Dans quelques pays , *la marne* est considérée comme un des plus précieux moyens de fertiliser les terres ; on n'épargne pas des dépenses , souvent très-considérables , pour extraire et conduire cet amendement sur le sol ; dans d'autres , le plus grand nombre des cultivateurs ne connaissent pas même le nom de cette substance. Il serait naturel de

croire, d'après cela, que la marne est un trésor que la nature n'a accordé qu'à quelques cantons privilégiés; cependant il est certain que la marne existe presque partout, car on en trouve dans presque toutes les localités où l'on se donne la peine de la chercher : l'ignorance sur les moyens de la reconnaître ou de l'employer est donc la seule cause qui en restreint l'usage à quelques cantons. Depuis une trentaine d'années, on l'emploie avec le plus grand succès dans plusieurs pays où l'on ne soupçonnait pas même qu'elle existât. Cette extension d'une des pratiques les plus utiles de l'agriculture est due aux progrès de la chimie, qui fournit aujourd'hui les moyens certains de reconnaître la marne, de distinguer ses diverses variétés et de déterminer dans quels sols chacune d'elles peut être employée avec succès. Les connaissances relatives aux propriétés de la marne et à son emploi dans la culture des terres, forment certainement la branche dans laquelle la chimie a rendu jusqu'ici le plus de services à l'agriculture.

Les personnes qui ont employé ou vu employer cet amendement sont ordinairement disposées à ne regarder comme *marne* que ce qui ressemble à celle dont elles ont vu faire usage : c'est une erreur très-grave, car rien n'est plus variable que l'aspect de la marne. Relativement à la couleur, on en voit de grises, de blanches, de verdâtres, de violettes, de bleues, de noires et de toutes les nuances entre ces couleurs; la couleur est uniforme ou variée de diverses nuances : les unes sont à grain fin, d'autres présentent une pâte grossière; quelques-unes sont feuilletées, comme des schistes à ardoises, tandis que d'autres forment une masse compacte. On y remarque souvent des débris de coquillages; mais d'autres fois, on n'y en voit aucune trace : enfin les unes sont tellement tendres et friables, qu'elles s'écrasent facilement entre les doigts, tandis que d'autres sont presque aussi dures que la pierre.

Cette extrême diversité des caractères extérieurs de la marne est une des principales causes qui en ont empêché l'usage dans un grand nombre de localités ; car il est absolument impossible de la reconnaître, si l'on n'a pas recours à quelques procédés chimiques. Au reste, les moyens de reconnaître ces propriétés sont tellement simples, qu'il n'est aucun cultivateur qui ne puisse, sans posséder aucune connaissance en chimie, reconnaître d'une manière certaine si telle ou telle terre est de la marne, et si elle est propre à être employée comme amendement dans les sols qu'il cultive. Ce que je vais en dire suffira, je l'espère, pour mettre tout homme en état d'acquérir, sur les marnes qui peuvent se trouver dans son voisinage, toutes les connaissances dont il peut avoir besoin dans la pratique.

La marne est un composé de *carbonate de chaux*, d'*argile* et de *sable*, dans diverses proportions. C'est au carbonate de chaux que sont dus principalement ses effets dans l'amendement des terres : ainsi, on peut dire qu'en général les marnes les plus riches sont celles qui contiennent cette substance en plus grande proportion.

Un des principaux caractères de la marne est la propriété qu'elle a de se déliter dans l'eau et d'y tomber en bouillie, ainsi que de tomber en poudre lorsqu'elle est exposée pendant quelque temps à l'air. Ainsi, la première chose qu'on doit faire, lorsqu'on soupçonne qu'une terre est de la marne, est d'en faire sécher un morceau, soit devant le feu, soit sur un poêle, sans cependant lui faire prendre un trop fort degré de chaleur ; on en met ensuite, dans un verre, un petit morceau gros comme une noisette, ou un peu plus, et l'on verse dans le verre assez d'eau pour que le morceau y baigne à moitié ou aux trois quarts : quelques espèces de marnes absorbent très rapidement l'eau, et en peu d'instants tombent en bouillie au fond du verre ; d'autres ne produi-

sent cet effet que plus lentement ; mais toutes se délitent ainsi dans l'eau sans qu'on les touche , en sorte que toute substance qui ne produit pas cet effet n'est pas de la marne. Souvent les marnes en pierre ne se délitent que très lentement et successivement ; la première fois qu'on les humecte , le morceau se divise seulement en plusieurs parties ; si on le laisse ensuite se sécher , et qu'on l'humecte de nouveau , chacune des parties se divise encore , et ainsi successivement , jusqu'à ce que le morceau qui paraissait une pierre se réduise en poudre fine. De l'argile traitée ainsi absorbe aussi l'eau et s'y détrempe ; mais elle ne tombe pas en bouillie , et ne se réduit en pâte qu'en la pétrissant. Il y a cependant quelques argiles très maigres qui se délitent à peu près comme la marne : ainsi , l'on ne peut être assuré qu'une terre est de la marne , parce qu'elle présente ce caractère. Pour s'en assurer positivement , on verse dans le verre dans lequel se trouve la marne , avec un peu d'eau , quelques gouttes d'eau forte (*acide nitrique*) , et on agite l'eau avec une baguette de verre ou de bois , mais non de métal ; la marne produit alors une vive effervescence , c'est à dire un bouillonnement qui amène à la surface de l'eau une grande quantité d'écume.

On peut être assuré que toute terre qui , après s'être délitée dans l'eau , comme je l'ai dit , produit cette vive effervescence avec l'acide , est bien de la marne. Certaines substances qui ne sont pas de la marne peuvent présenter l'un ou l'autre de ces caractères : ainsi , les pierres calcaires et les craies font aussi une vive effervescence avec les acides ; mais elles ne se délitent pas dans l'eau ni à l'air. Quelques argiles se délitent dans l'eau , sans faire effervescence avec les acides ; mais la réunion de ces deux caractères ne se rencontre que dans la *marne* , et s'y rencontre toujours.

On conçoit bien que je n'entends parler ici que des terres

vierges qui se trouvent au-dessous du sol cultivé, et qui n'ont jamais été remuées et mélangées par la main de l'homme ; car la terre végétale des champs ou des jardins , qui est formée d'un mélange de diverses substances qui y ont été apportées par les procédés de la culture , pourrait souvent présenter ces deux caractères , sans être cependant de la marne.

Si l'on n'avait pas d'*acide nitrique* à sa disposition , on pourrait aussi employer à cette expérience du vinaigre , pourvu qu'il fut très fort. Dans ce cas , au lieu de le verser dans le verre après que la terre s'est délitée dans l'eau , on la ferait déliter dans le vinaigre au lieu d'eau ; on observerait alors une effervescence à peu près aussi vive qu'avec l'acide nitrique.

Il ne suffit pas encore de savoir qu'on a de la marne : pour l'employer utilement , il faut savoir distinguer ses diverses qualités ; car toute espèce de marne ne convient pas à toute espèce de terre. Toutes les marnes ne contiennent pas la même quantité de *carbonate de chaux* , c'est cette différence de proportions qui constitue principalement les diverses qualités de marne , relativement à l'agriculture ; car le carbonate de chaux est la seule partie par laquelle la marne agit chimiquement pour améliorer les terres.

On appelle *marnes proprement dites* celles qui contiennent environ moitié de leur poids de carbonate de chaux , c'est à dire de quarante à soixante parties sur cent ; celles qui en contiennent une moins grande quantité , comme de vingt à quarante pour cent , lorsque le reste est formé d'argile et d'un peu de sable , s'appellent *marnes argileuses* ; lorsqu'au contraire c'est le carbonate de chaux qui domine , comme l'orsqu'il forme soixante à quatre-vingt-dix pour cent du tout , on les appelle *marnes calcaires*. Lorsqu'elle contient moins de vingt pour cent de carbonate de chaux , elle prend le nom d'*argile marneuse*.

Les moyens par lesquels on peut connaître exactement la proportion de carbonate de chaux qui existe dans une marne, sont très simples et à la portée de tout cultivateur. On pèse exactement cent parties de la marne qu'on veut essayer, après l'avoir fait parfaitement dessécher, par exemple cent grains ou cent décigrammes ; on les met dans un verre à boire ordinaire, avec un peu d'eau pour les faire déliter ; on y verse ensuite quelques gouttes d'eau forte, on agite avec une baguette de verre ou de bois, et l'on attend que l'effervescence soit passée. Alors on verse encore quelques gouttes d'acide, et l'on continue ainsi d'en verser, jusqu'à ce que les dernières gouttes ne produisent plus aucune effervescence ; mais on n'en verse toujours que peu à chaque fois, parce que, sans cela, les écumes pourraient monter trop et sortir du verre.

Lorsque l'acide qu'on ajoute ne produit plus aucune effervescence en agitant avec la baguette, on peut être assuré que tout le *carbonate de chaux* est dissous. On emplit alors le verre avec de l'eau ordinaire bien claire ; on agite toute la masse avec la baguette, et on laisse déposer ; et lorsque la terre est bien déposée au fond du verre, et que l'eau est bien claire, on la verse doucement et avec précaution, pour ne pas entraîner la terre avec elle ; on verse encore de nouvelle eau dans le verre, et l'on continue ainsi trois ou quatre fois, en emplissant le verre d'eau à chaque fois, et en le vidant avec beaucoup de précaution, lorsque la terre est bien déposée et l'eau qui la surnage parfaitement claire. Ces divers lavages entraînent le sel qui a été formé par la décomposition du carbonate de chaux, et ce qui reste au fond du verre n'est plus que l'argile et le sable qui existaient dans la marne. Pour s'assurer si tout le sel a été bien dissous et enlevé par l'eau, on met sur la langue quelques gouttes du dernier lavage, et si l'on s'aperçoit qu'elle a en-

core une saveur âcre ou acide , on continue les lavages jusqu'à ce que l'eau qui en sort n'ait plus aucune saveur : alors on jette dans une soucoupe la terre qui est au fond du verre ; on rince celui-ci avec un peu d'eau pour ne perdre aucune partie de terre , et on la laisse bien déposer dans la soucoupe ; on l'incline ensuite légèrement , pour verser l'eau claire qui surnage la terre , et on la fait bien sécher ; après quoi , on détache avec soin la terre de la soucoupe , et on la pèse exactement. La diminution de poids que la terre a éprouvée indique la quantité de carbonate de chaux qui y existait , et qui a dû être en totalité dissoute par l'acide et enlevée par les lavages. Ainsi , les cent grains se trouvant réduits à vingt-cinq , on en conclura que la marne contient soixante-quinze pour-cent de carbonate de chaux ; de sorte que c'est une *marne calcaire*.

Pour faire cette expérience commodément , il faut mettre l'acide dans un flacon dont le goulot a un bord plat , comme l'ont ordinairement ceux qui se ferment avec un bouchon de verre ; sans cela , il serait impossible de verser l'acide goutte à goutte sans en répandre sur le dehors du flacon , ou sur les mains ou les habits de celui qui opère.

Le vinaigre ne pourrait pas servir à cette expérience ; mais on peut y employer , au lieu d'*acide nitrique* , de l'*esprit de sel* (*acide muriatique* ou *hydrochlorique*).

Il y a encore une manière beaucoup plus prompte d'essayer les marnes : en l'employant on peut , en très peu de temps , reconnaître les qualités de plusieurs espèces de marnes ; mais elle exige plus d'exactitude que celle que je viens d'indiquer , et surtout une balance plus sensible. Pour comprendre le procédé que je vais décrire , il suffit de savoir que le *carbonate de chaux* est composé de *chaux* et d'*acide carbonique*. Cette dernière substance lorsqu'elle est isolée , est *gazeuse* ou *aéiforme* , c'est-à-dire qu'elle pré-

sente la même apparence que l'air que nous respirons ; mais, dans le carbonate de chaux, elle existe dans un état de condensation et sous forme solide : c'est cette substance qui, en se dégageant au moment où elle prend l'état gazeux, produit l'effervescence qu'on observe lorsqu'on verse de l'acide nitrique sur du carbonate de chaux. Le *carbonate de chaux* est toujours composé des mêmes proportions de *chaux* et d'*acide carbonique* : il contient environ quarante pour cent d'acide ; le reste est de la chaux et un peu d'eau. Il résulte de là que le *carbonate de chaux* diminue de quarante pour cent de son poids, lorsqu'on en chasse l'acide carbonique, soit par le moyen de la chaleur, comme lorsqu'on fait la chaux avec la pierre calcaire qui est aussi du carbonate de chaux, soit par le moyen d'un acide plus fort que l'acide *carbonique*, comme l'acide nitrique ou muriatique. Cette diminution de poids qu'éprouve le carbonate de chaux nous fournit un moyen de connaître combien il en existe dans la marne, en observant le poids qu'elle perd par l'action de l'acide nitrique. Pour faire cette expérience, voici comme on doit s'y prendre :

On se procurera un petit flacon à goulot plat, à peu près de la contenance d'un petit verre à liqueur, et on l'emplira, aux deux tiers et aux trois quarts, d'acide nitrique ou muriatique. On pèsera, avec beaucoup d'exactitude, cent grains de marne bien sèche, qu'on fera déliter dans un verre ordinaire, en y ajoutant de l'eau commune à peu près à la hauteur d'un travers de doigt ; on mettra, sur le plateau d'une balance très sensible, ce verre avec ce qu'il contient, et on laissera dedans la baguette de verre ou de bois avec laquelle on doit remuer la matière ; on mettra, *sur le même plateau*, le petit flacon d'acide, et ensuite, sur l'autre plateau, des poids ou toute autre chose pour établir parfaitement l'équilibre, comme si l'on voulait faire *la tare*

de ce qui se trouve sur le premier plateau. Lorsque la balance sera bien en équilibre, on prendra le verre et le flacon, et l'on versera dans le verre quelques gouttes d'acide du flacon, en ajoutant successivement peu à peu, et remuant à chaque fois, comme je l'ai dit plus haut. Lorsqu'on verra que les dernières gouttes d'acide ne produisent plus d'effervescence en remuant avec la baguette, on soufflera assez fortement avec la bouche, dans le verre, pour en chasser tout l'acide carbonique gazeux qui peut y rester, parce que ce gaz, étant beaucoup plus pesant que l'air, y resterait sans cela; on remettra le verre avec la baguette et le petit flacon sur le même plateau de la balance, et l'on ajoutera sur ce plateau des poids en quantité suffisante pour rétablir parfaitement l'équilibre.

On conçoit que les poids qu'on aura ajoutés ainsi indiquent, avec précision, la diminution de poids qu'a éprouvée la matière qui est dans le verre: en effet, quoiqu'une partie de l'acide qui était dans le flacon soit maintenant dans le verre, cela ne change rien à *la tare*, puisque le verre et le flacon sont sur le même plateau de la balance; la diminution de poids ne peut être produite que par le dégagement de l'acide carbonique qui a été chassé par l'acide nitrique. Lorsque l'on connaît la quantité d'acide carbonique, on connaît facilement la quantité de carbonate de chaux, puisqu'on sait que cette dernière substance contient à peu près quarante pour cent de son poids d'acide carbonique. Les personnes qui savent faire une *règle de trois* feront facilement ce petit calcul; quant à celles qui n'en ont pas l'habitude, elles y arriveront avec autant d'exactitude *en doublant le nombre de grains qu'on a été obligé d'ajouter pour rétablir l'équilibre, et y ajoutant la moitié de ce nombre*; le total indiquera le nombre de grains de carbonate de chaux qui existaient dans les cent grains de marne.

Ainsi , en supposant qu'il a fallu mettre dix-huit grains sur le plateau , à côté du verre et du flacon , pour rétablir l'équilibre après le dégagement de l'acide carbonique, c'est-à-dire qu'il y ait eu dix-huit grains d'acide carbonique dégagé et chassé , on dira : le double de dix-huit est trente-six; en y ajoutant neuf, moitié de dix-huit , cela donne quarante-cinq pour la quantité de grains de carbonate de chaux qui existaient dans les cent grains de marne qu'on a essayés : c'est donc une *marne proprement dite*, puisqu'elle contient à peu près la moitié de son poids de carbonate de chaux.

Cette méthode est très simple , et à la portée de toute personne qui voudra y apporter un peu d'attention et qui a une bonne balance. Quelques minutes suffisent pour faire cette expérience; de sorte qu'en une demi-heure on peut essayer quatre ou cinq espèces de marnes.

Lorsqu'on a employé l'une ou l'autre des deux méthodes que je viens d'indiquer pour connaître la quantité de carbonate de chaux qui existe dans une marne , on doit examiner le dépôt de terre qui reste , pour voir s'il est argileux ou sablonneux. Pour cela , après l'avoir bien lavé à plusieurs eaux , comme je l'ai indiqué dans le premier procédé , on le fait sécher , en le maniant entre les doigts et en l'humectant d'un peu d'eau , et on voit facilement s'il est composé en plus grande partie de sable ou d'argile.

Je recommande aux personnes qui se livrent aux expériences de cette espèce de tenir note , *aussitôt après chaque expérience* , des diverses propriétés de chaque espèce de marne ; ces notes contiendront le lieu où chacune a été trouvée , la profondeur à laquelle elle a été extraite , sa couleur et ses autres apparences extérieures , la quantité de carbonate de chaux qu'elle contient , la nature argileuse ou sablonneuse du dépôt. Si l'on n'a pas cette précaution , on perd facilement tout le profit de ses recherches , parce que

la mémoire ne peut conserver long-temps tous ces détails , surtout lorsqu'on veut répéter ces expériences sur plusieurs espèces de marnes , ce qui est presque toujours nécessaire pour chercher celle qui a les qualités les plus convenables pour chaque espèce de terrain.

Lorsqu'on connaît la nature des marnes qu'on a à sa portée , il est facile de déterminer à quelle espèce de terrain chacune peut convenir. La marne qui contient à peu près moitié de son poids de carbonate de chaux peut s'appliquer avec avantage à toute espèce de sol qui ne contient pas naturellement de carbonate de chaux ; indépendamment de l'*action chimique* que produit le carbonate de chaux , elle ameublit les terrains argileux par la propriété qu'elle a de se déliter facilement , et donne plus de consistance aux terrains sablonneux , si c'est de l'argile qui y accompagne le carbonate de chaux. Ce sont ces dernières espèces d'améliorations qu'on appelle l'*action mécanique* produite par la marne , et qui sont indépendantes de son *action chimique* , qui est produite uniquement par le *carbonate de chaux* qu'elle contient.

La *marne calcaire* , qui contient de soixante à quatre-vingt-dix pour cent de carbonate de chaux , convient spécialement aux sols argileux , à cause du grand ameublissement qu'elle y produit ; on peut l'employer aussi sur des sols sablonneux , mais en petite quantité , et elle ne contribue pas à leur donner plus de consistance , comme celles qui contiennent une plus grande proportion d'argile. -

Les *marnes argileuses* , qui contiennent de vingt à quarante pour cent de carbonate de chaux , sont celles qui améliorent de la manière la plus durable les terrains sablonneux ; on peut même y employer avec grand avantage les *argiles marneuses* qui ne contiennent que douze ou quinze pour cent de carbonate de chaux : alors il faut en mettre une

grande quantité ; mais le terrain se trouve amélioré pour toujours par l'effet de la consistance que lui procure l'argile.

On ne doit jamais donner de marne à un terrain déjà marneux par lui-même ; car si le carbonate de chaux dans le sol contribue beaucoup à sa fertilité, il ne faut pas qu'il y en ait trop. Dans le voisinage des couches de marne, ou dans les cantons crayeux, il se trouve souvent des terrains *brûlants*, d'un très-faible produit, parce qu'ils contiennent trop de carbonate de chaux. Marner ces terrains, ce serait augmenter le mal : c'est une grande abondance de fumier qu'il leur faut. En général, lorsque la terre cultivée d'un champ contient quatre ou cinq pour cent, ou davantage, de carbonate de chaux, je ne crois pas qu'on puisse lui appliquer de la marne avec avantage. On s'assurera de la quantité de carbonate de chaux qui existe dans la terre des champs, par les mêmes moyens que j'ai indiqués pour la marne. Dans la plupart des cas, il suffit de délayer un peu de terre du champ dans une petite quantité d'eau et dans un verre ; on y versera quelques gouttes d'acide nitrique, et s'il ne se produit pas d'effervescence, on peut être sûr qu'elle ne contient pas de carbonate de chaux, ou du moins qu'il n'en existe qu'en très-petite quantité. On peut alors marner en toute assurance.

La quantité de marne qu'on emploie sur une certaine étendue de terrain, varie infiniment, selon la nature du sol et de la marne, et aussi selon la durée qu'on veut donner à l'amélioration du terrain. Lorsqu'on emploie de la marne calcaire sur un sol argileux ou de consistance moyenne, on en met ordinairement de cent à cent-vingt voitures à quatre chevaux par hectare. Plus la marne est calcaire, moins on doit en mettre ; quelquefois on n'en met que soixante à quatre-vingts voitures. Lorsque c'est un terrain sablonneux qu'on veut amender avec de la marne argileuse, on en met

souvent une bien plus grande quantité , et jusqu'à quatre ou cinq cent voitures ; on peut cependant en mettre beaucoup moins ; alors l'amendement est moins durable. L'effet du marnage se fait sentir ordinairement pendant dix , vingt et même trente ans , selon la quantité qu'on a employée.

La grande quantité de marne qu'il faut employer pour le *marnage* rend l'opération fort dispendieuse ; cependant partout où l'on en connaît les effets , on fait volontiers cette dépense. Dans plusieurs localités , on est forcé d'aller chercher la marne jusqu'à deux lieues , de sorte que les voitures ne peuvent faire qu'un ou au plus deux voyages par jour , et cependant on l'emploie avec profit. Il est fort important , comme on voit , de tâcher de se procurer la marne à proximité des terrains qu'on veut amender ; on en trouvera presque dans toutes les localités , si l'on se donne la peine de la chercher. C'est surtout sur les bords escarpés des ravins , des chemins creux , dans la terre qu'on tire des fossés , des fondations , des puits , qu'il est le plus facile de découvrir les bancs de marne ; un excellent moyen aussi de se livrer à cette recherche est d'y employer la *sonde* ou *tarière de terre*. Un de ces instruments , suffisant pour pénétrer à huit ou dix pieds de profondeur , n'est pas très-coûteux , et est utile à un cultivateur dans bien des circonstances : non seulement il sert à découvrir la marne , mais par ce moyen on acquiert en quelques instants la connaissance de la nature des couches de terre qui existent sous le sol des champs , ce qui présente souvent de grandes ressources pour leur amélioration.

La marne est infertile par elle-même , quoiqu'elle soit très propre à rendre fertile les terrains d'une autre nature , lorsqu'on l'y mêle en quantité modérée ; c'est une circonstance qui peut encore , dans beaucoup de cas , aider à la faire connaître : ainsi , lorsque le banc de marne se présente à la surface du sol , il n'y croît aucune plante.

Certaines plantes se plaisent de préférence sur les sols qui recouvrent les bancs de marne : ainsi , lorsque quelques espèces de *sauge*, le *tulissage* ou *pas d'âne*, les *ronces*, etc., croissent abondamment et vigoureusement dans un sol , on peut présumer qu'on y trouvera de la marne en y creusant.

La marne se trouve soit en *bancs* ou *couches*, soit en *rognons* isolés , dans des terres d'autre nature : quelquefois les *bancs* n'ont que quelques pieds d'épaisseur ; d'autres fois , leur épaisseur est de plusieurs toises. Il arrive souvent que , dans un banc de marne , les diverses parties ne sont pas de même qualité ; en général , on la trouve plus calcaire à mesure qu'on s'enfonce plus profondément. Ainsi , si le haut de la couche n'était pas assez calcaire , c'est-à-dire ne contenait pas assez de carbonate de chaux , on ferait bien d'approfondir les fouilles ; il est probable qu'on en trouvera de meilleure qualité.

Je répéterai encore ici qu'on ne doit nullement s'arrêter à l'apparence d'une terre , pour juger si elle est ou n'est pas de la marne , ou si elle est de bonne ou mauvaise qualité ; car rien n'est plus variable que les apparences des marnes , et très souvent deux espèces , qui sont de même qualité , ne se ressemblent en aucune façon.

Quant à la manière d'employer la marne à l'amendement des terres , on le fait ordinairement sur une jachère ; on conduit la marne sur les champs avant de les labourer , soit en automne , soit dans le courant de l'hiver , et on l'y dépose en petits tas. Les marnes dures , qui se *délitent* difficilement , doivent y être conduites plus tôt que celles qui n'ont besoin que de peu de temps pour se déliter. Au printemps , lorsque la marne est bien délitée , on étend les tas le plus également possible sur la surface de la terre , et l'on herse à plusieurs reprises pour mêler la marne en poudre à la terre ; s'il restait encore quelques morceaux que la herse ne pût réduire

en poudre , on la ferait suivre par le rouleau , et l'on réitérerait ces opérations jusqu'à ce qu'il ne restât plus aucun morceau gros ou petit. On donne alors un labour très peu profond , et l'on en donne encore , dans le courant de l'été , deux ou trois autres plus profonds , afin de bien incorporer la marne avec le sol. On peut ensuite y semer du blé ou toute autre chose. La marne produit ordinairement peu d'effet la première année qui suit celle où on l'a appliquée ; quelquefois même ce n'est qu'à la troisième année que son effet est complet.

L'extirpateur est très propre à mélanger la marne avec la surface du sol , sans l'enterrer très profondément ; lorsque la marne a été bien divisée par plusieurs hersages successifs , aidés de l'action du rouleau si cela est nécessaire , on la mélange plus intimement avec la terre , au moyen d'un ou deux traits d'extirpateur. Si le sol est trop dur pour permettre l'emploi de cet instrument , on donne d'abord un léger labour , après lequel l'extirpateur travaille avec succès ; on laboure ensuite plus profondément , et l'on peut semer. Cette méthode étant beaucoup plus expéditive que l'emploi de la charrue seule , elle peut dispenser de la jachère , et permettre d'ensemencer en orge ou de planter en pommes de terre un terrain marné pendant l'automne précédent.

La plus grande faute qu'on puisse commettre en employant la marne est de croire qu'elle peut remplacer le fumier ; la marne est un *amendement* , ce n'est pas un *engrais*. On appelle *AMENDEMENT* tout ce qui contribue à rendre la terre fertile , mais sans lui fournir les principes qui forment la nourriture des plantes , principes qui sont contenus dans le fumier et les autres *ENGRAIS* proprement dits : ainsi les labours sont des *amendements* , de même que le *plâtre* sur les trèfles , ainsi que l'opération par laquelle on saigne une

terre trop humide , etc. Il ne vient à l'idée de personne que ces amendements dispensent de fumer les terres ; il en est de même de la marne. C'est un moyen de faire produire , par le fumier qu'on donnera aux terres , de plus abondantes récoltes ; mais il faut bien se garder de croire qu'on n'aura pas besoin de fumer les terres marnées. On peut comparer les effets de la marne sur la végétation des plantes à ceux du sel dans la nourriture des hommes et des animaux ; le sel ne nourrit pas , mais il facilite la digestion , et rend ainsi , dans plusieurs cas , les véritables aliments auxquels il est joint plus nutritifs. Dans quelques cantons où l'on avait commis cette faute , parce qu'on n'était pas habitué à l'emploi de la marne , on s'est aperçu qu'après avoir obtenu des terres marnées plusieurs riches récoltes , ces terres s'appauvri-saient sensiblement ; on en a accusé la marne , et l'on a dit que la *marne enrichit les pères et appauvrit les enfants*. Ce n'était pas la faute de la marne , mais bien du mauvais usage qu'on en avait fait.

Lorsque la terre qu'on marne est encore en bon état de fertilité , on peut se dispenser de mettre du fumier la première année et même la seconde ; mais ensuite il ne faut pas manquer de fumer , aussitôt qu'on s'aperçoit que les récoltes diminuent , et si on le peut , on ne doit pas même attendre cette marque d'appauvrissement. C'est surtout aux sols sablonneux qu'il ne faut pas laisser attendre le fumier après le marnage. Lorsqu'on marne une terre déjà épuisée ou pauvre par sa nature , elle doit être fumée en même temps que marnée , et ensuite entretenue dans le meilleur état de fertilité possible par des engrais , toutes les fois que le besoin s'en fait sentir. Avec ces soins , on obtiendra des terrains marnés des récoltes beaucoup plus considérables qu'on n'aurait pu le faire sans la marne.

Dans beaucoup de cas , on peut obtenir , par l'emploi de

la chaux calcinée, surtout sur les sols argileux, des effets analogues à ceux de la marne : cette pratique peut être plus économique lorsqu'on n'a pas de marne à proximité.

On emploie la chaux en beaucoup moins grande quantité que la marne; quelquefois on n'en met que cinquante à soixante-dix hectolitres par hectare, mais souvent on en emploie beaucoup plus, surtout sur de nouveaux défrichements. On dispose la chaux vive sur le terrain en petits monceaux qu'on recouvre de terre, et qu'on laisse ainsi jusqu'à ce que la chaux soit complètement éteinte et réduite en poudre. On la répand alors bien également à la pelle sur toute la surface du sol; on la mélange avec la terre par plusieurs hersages et par un léger labour, en ayant soin de l'enterrer très peu profondément; ensuite on donne des labours plus profonds.

L'attention que j'ai recommandée, de rendre promptement et profondément des engrais aux sols marnés, est encore plus rigoureusement nécessaire avec la chaux.

STATISTIQUE MÉDICALE

DE L'ASYLE DE LA SARTHE

PENDANT L'ANNÉE 1838,

PAR M. G. ETOC-DEMAZY FILS, *membre résident,*

MÉDECIN EN CHEF DE L'ASYLE.



I. *Admissions des Aliénés.*

Le 1.^{er} janvier 1838, 113 aliénés des deux sexes existaient à l'Asile : 47 hommes et 66 femmes.

Dans le cours de cette année, 70 admissions ont eu lieu : 42 pour les hommes et 28 pour les femmes.

Du nombre des entrées nous devons retrancher 1 homme et 3 femmes admis par erreur comme aliénés.

Reste 66 aliénés : 41 hommes et 25 femmes.

Nous devons noter, parmi les hommes, quatre réintégrations pour cause de rechute : 2 survenues, l'une dans la même année que l'admission, l'autre dans la même année que la guérison ; 2 qui ont eu lieu deux ans après la guérison ; enfin 1 réintégration, parmi les femmes, dans la même année que la guérison.

Les 66 admissions ne comprennent donc, en réalité, que 65 individus : 40 hommes et 25 femmes, puisque 1 homme est entré deux fois dans la même année.

Les entrées, dans les douze mois de l'année, ont suivi la progression suivante, différente pour les hommes et pour les femmes :

<i>Division des hommes.</i>		<i>Division des femmes.</i>	
Avril.	1	Juillet.	0
Septembre.	2	Octobre.	0
Novembre.	2	Janvier.	1
Janvier.	3	Février.	1
Mai.	3	Avril.	1
Juin.	3	Novembre.	1
Juillet.	4	Mai.	2
Octobre.	4	Décembre.	2
Décembre.	4	Septembre.	3
Février.	5	Août.	4
Mars.	5	Mars.	5
Août.	5	Juin.	5
Total.	41	Total.	25

Sur ce nombre d'aliénés, 6 hommes et 2 femmes sont étrangers au département de la Sarthe. Les 57 autres lui appartiennent par leur naissance ou par leur domicile.

Leur répartition a lieu de la manière suivante entre les quatre arrondissements :

population :			
Le Mans :	164,667 a fourni 21 hommes et 9 femmes.	30	
Mamers :	133,444 6 4 10		
La Flèche :	97,343 4 7 12		
St.-Calais :	70,834 3 3 6		
Total. . . 34		Total. . 23	Total. 57

II. Age des Aliénés.

Les âges, lors de l'invasion de la folie, se rangent dans l'ordre suivant d'après le nombre des aliénés correspondant à chacun.

Division des hommes.		Division des femmes.	
Age de 35 à 40 ans. . .	8	Age de 25 à 30. . .	7
— 40 à 45. . .	8	— 20 à 25. . .	6
— 20 à 25. . .	5	— 50 à 55. . .	4
— 25 à 30. . .	5	— 35 à 40. . .	3
— 30 à 35. . .	4	— 55 à 60. . .	2
— 45 à 50. . .	4	— 60 à 65. . .	2
— 55 à 60. . .	3	— 65 à 70. . .	1
— 15 à 20. . .	2	Total. . .	25
— 50 à 55. . .	1		
Total. . .	40		

III. Etat civil des Aliénés.

Division des hommes.		Division des femmes.	
Mariés.	19	Célibataires.	13
Célibataires.	18	Mariées.	7
Veufs.	3	Veuves.	5
Total. . .	40	Total. . .	25

IV. Professions des Aliénés.

Division des hommes.

Journaliers.	10
Marchands.	7
Rentiers.	4
Tisserands.	3
Médecin.	1
Clerc de notaire.	1
Officier de cavalerie.	1
Percepteur.	1
Etudiant.	1
Horloger.	1
Imprimeur.	1
Jardinier.	1
Ménisier.	1
Serrurier.	1
Tuillier.	1
Boulangier.	1
Cloutier.	1
Meunier.	1
Postillon.	1
Cabaretier.	1
Total.	40

Division des femmes.

Domestiques.	8
Journalières.	7
Sans profession.	3
Femmes d'ouvriers.	2
Ouvrières.	2
Fileuses.	2
Garde-malade.	1
Total.	25

V. Causes de l'aliénation mentale.

Division des hommes. Division des femmes.

1.° Causes prédisposantes.

Caractère bizarre.	6	Caractère bizarre.	4
Hérédité paternelle.	5	Hérédité paternelle.	2
Hérédité maternelle.	5	Hérédité maternelle.	1
Causes inconnues.	19	Causes inconnues.	12
Point de renseignements	5	Point de renseignements	8
Total.	40	Total.	25

2.^e Causes déterminantes.

Chagrins domestiques.	12	Amour contrarié.	6
Revers de fortune.	8	Chagrins domestiques.	5
Ambition déçue.	2	Revers de fortune.	1
Jalousie.	2	Scrupules religieux.	1
Ivrognerie.	2	Ivrognerie.	1
Remords de conscience.	1	Misère.	1
Amour contrarié.	1	Epilepsie.	1
Scrupules religieux.	1	Causes inconnues.	3
Frayeur.	1	Point de renseignements	6
Epilepsie.	1	Total.	25
Masturbation.	1		
Causes inconnues.	5		
Point de renseignements	3		
Total.	40		

VI. Caractères de l'aliénation mentale.

Division des hommes.

Monomanie simple.	3
Monomanie avec hallucinations.	10
Monomanie avec penchant à l'homicide.	2
Monomanie avec hallucinations et penchant à l'homicide.	1
Manie simple.	8
Manie avec hallucinations.	2
Manie avec épilepsie.	3
Démence simple.	3
Démence avec épilepsie.	1
Démence avec paralysie générale.	7
Total.	40

Division des femmes.

Monomanie simple.	2
Monomanie avec hallucinations.	2
Monomanie avec penchant à l'homicide.. . . .	1
Manie simple.	5
Manie avec épilepsie.	1
Manie avec hallucinations.. . . .	3
Folie raisonnante.	2
Démence simple.. . . .	8
Démence avec paralysie générale.. . . .	1
Total.	25

VII. Résultats du traitement des aliénés.

Nous avons vu que, le 1.^{er} janvier 1838, 113 aliénés des deux sexes existaient à l'asile : 47 hommes et 66 femmes.

De ce nombre doivent être retranchées 4 femmes retirées par leurs familles après avoir éprouvé une amélioration sensible dans leur état mental.

Reste 109 aliénés entièrement soumis au traitement : 47 hommes et 62 femmes.

Sur ce nombre, 14 sont sortis guéris : 8 hommes et 6 femmes.

Dans le cours de l'année 1838, 66 admissions d'aliénés ont eu lieu : 41 pour les hommes et 25 pour les femmes.

Du nombre des entrées nous devons retrancher 1 homme retiré par sa famille.

Reste en traitement 65 individus : 40 hommes et 25 femmes.

Sur ce nombre nous avons obtenu 18 guérisons : 14 pour les hommes et 4 pour les femmes.

Il résulte de ces calculs que le chiffre des guérisons rapproché de celui des entrées en 1838, joint au nombre des

aliénés existant à l'asile le 1.^{er} janvier de cette même année ,
donne les proportions suivantes :

Pour les hommes. 1 sur 3, 9.

Pour les femmes. 1 sur 8, 7.

Pour les deux sexes. 1 sur 5, 7.

La proportion des guérisons pour les aliénés admis en
1838 , seulement est de :

Pour les hommes. 1 sur 2, 9.

Pour les femmes. 1 sur 5, 2.

Pour les deux sexes. 1 sur 3, 5.

La somme des guérisons obtenues en 1838 est donc :

Pour les hommes. 22

Pour les femmes. 10

Pour les deux sexes. 32

Ces trente-deux cas de guérison sont répartis de la ma-
nière suivante entre les divers genres d'aliénation mentale :

Division des hommes.

Monomanie simple. 3

Monomanie avec hallucinations. 4

Monomanie avec penchant au suicide. 1

Monomanie avec penchant à l'homicide. 2

Manie simple. 8

Manie avec hallucinations. 4

Total. 22

Division des femmes.

Monomanie avec hallucinations. 3

Manie simple. 4

Manie avec hallucinations. 3

Total. 10

Les guérisons se rangent dans l'ordre suivant d'après l'âge des aliénés lorsque leur raison s'est rétablie :

<i>Division des hommes.</i>		<i>Division des femmes.</i>	
Age de 20 à 25 ans. . .	5	Age de 20 à 25 ans. . .	2
— 25 à 30. . .	5	— 25 à 30. . .	2
— 30 à 35. . .	3	— 30 à 35. . .	2
— 35 à 40. . .	3	— 35 à 40. . .	2
— 40 à 45. . .	3	— 45 à 40. . .	1
— 45 à 50. . .	2	— 50 à 55. . .	1
— 50 à 55. . .	1		
		Total. . .	10
Total. . .	22		

Le tableau suivant représente les guérisons qui ont eu lieu dans chacun des trimestres de l'année.

<i>Division des hommes.</i>	
Janvier, Février, Mars.	4
Avril, Mai, Juin.	3
Juillet, Août, Septembre.	7
Octobre, Novembre et Décembre.	8
Total.	22

<i>Division des femmes.</i>	
Janvier, Février, Mars.	3
Avril, Mai, Juin.	2
Juillet, Août, Septembre.	4
Octobre, Novembre et Décembre.	1
Total.	10

Ce nombre de guérisons mérite de fixer notre attention. Comparé à la totalité des aliénés soumis au traitement en 1838, il égale les résultats les plus favorables obtenus dans les établissements d'aliénés que la France compte au premier

rang. Considéré seulement chez les hommes admis dans le cours de cette année, il surpasse toutes nos espérances.

Quand on se rappelle que, dans une année, sur 174 aliénés des deux sexes, parmi lesquels plus de cinquante, lors de leur entrée à l'asile, étaient incurables en raison de leur âge avancé et de l'ancienneté de leur maladie, que sur 174, dis-je, trente-deux aliénés ont été rendus à la société; que sur 40 hommes admis dans la même année et dont plusieurs, à leur entrée, étaient également incurables pour les mêmes causes, quatorze, c'est-à-dire plus d'un tiers ont recouvré leur raison, on se demande quelle est la maladie grave dont les guérisons soient plus nombreuses; on admire les ressources que l'intelligence de l'homme conserve encore dans ces égarements pour revenir à elle-même lorsqu'elle est convenablement dirigée, et l'on comprend combien est grande, pour notre pays, l'utilité d'un établissement où tant de familles trouvent, pour elles-mêmes, des garanties de sécurité, et, pour ceux qu'elles nous confient, l'espérance du retour à la vie sociale.

VIII. *Décès des aliénés.*

Le 1.^{er} janvier 1838, 47 hommes éliénés existaient à l'asile.

Pendant le cours de cette année, 40 ont été admis : Total 87.

Sur ce nombre, 4 ont succombé.

A la même époque, l'asile renfermait 66 femmes. 25 sont entrées en 1838. Total 91.

6 sont décédées dans cette même année.

La proportion des décès calculée d'après le nombre des individus existant à l'asile le 1.^{er} janvier 1838 et de ceux entrés dans l'année, divisé par le nombre des morts est de :

Pour les hommes: 1 sur 21, 7.

Pour les femmes. 1 sur 15, 1.

Pour les deux sexes. 1 sur 17, 8.

Le tableau suivant représente l'âge des aliénés au moment de leur décès, le genre de leur aliénation, le mois où la mort est survenue, et la maladie qui l'a causée :

Division des hommes.

45 ans. Démence.. . . . Mars. Encéphalite chronique.

48 ans. Démence.. . . . Avril. Gangrène extérieure.

42 ans. Démence.. . . . Nov. Entérite chronique.

37 ans. Dém. Epilepsie. Déc. Endurcissement du cerveau.

Division des femmes.

40 ans. Démence.. . . . Janv. Encéphalite chronique.

28 ans. Démence.. . . . Août. Entérite chronique.

56 ans. Manie. Oct.. Entérite chronique.

52 ans. Démence.. . . . Oct.. Entérite chronique.

51 ans. Démence.. . . . Nov. Entérite chronique.

41 ans. Démence.. . . . Déc. Entérite chronique.

NOTICE

SUR

DES DÉCOUVERTES DE MONNAIES FRANÇAISES

ET DE MÉDAILLES ROMAINES,

*lue à la séance du 12 juillet 1837, de la Société royale d'Agriculture,
Sciences et Arts du Mans;*

PAR M. DROUET, *membre résident.*

— 00 —
MONNAIES FRANÇAISES.

Messieurs,

Depuis l'année 1835, le département de la Sarthe a été singulièrement favorisé par des découvertes de médailles et

de monnaies anciennes que les travaux et les défrichements de notre agriculture, toute en progrès, nous ont si heureusement révélés et que, sans cette circonstance, nous ignorions encore.

Vous vous rappelez sans doute ce trésor trouvé à *Macaire*, commune d'Aigné, au mois d'avril 1836, composé de 840 médailles romaines impériales en grand bronze, et de 60 environ en moyen. M. Desjobert vous en a déjà entretenu en vous lisant, sur vingt de ces médailles, une fort instructive dissertation.

Tout récemment, j'avais eu l'honneur de vous faire part de la découverte faite le 14 avril 1837 à Saint-Michel-de-Chavaignes, d'un petit trésor comprenant 450 deniers et 8 oboles d'argent, tous frappés sous l'empereur Charles-le-Chauve, dans les quatre hôtels de monnaies suivants;

Savoir : 4 deniers dans celui d'Orléans.

2 deniers dans celui de Chartres.

3 deniers dans celui de Bayeux.

441 deniers } dans celui du Mans.
8 oboles }

En tout quatre cent cinquante-huit monnaies de l'époque Carlovingienne.

Mais j'avais omis de vous signaler ce qui rendait cette découverte si précieuse pour nous; c'était, au milieu de cette grande quantité de deniers d'argent de l'hôtel des monnaies existant au Mans sous la deuxième race des rois de France, la présence d'une monnaie inédite et bien importante pour l'histoire monétaire de notre ville, c'était, dis-je, une obole royale, d'argent, frappée au Mans, sous le règne de Charles-le-Chauve.

D'un côté, cette obole offre une croix placée au milieu d'un grenetis entouré de la légende : CINOMANIS CIVI, et de l'autre, dans le milieu aussi, le monogramme de

Charles-le-Chauve, séparé par un grenetis de la légende : **GRATIA D-I REX**. Sur les deux côtés, il y a une petite croix qui sépare les mots **CIVI** et **CINOMANIS**, ainsi que ceux de **REX** et **GRATIA**. Voir la planche, fig. 14 (1)

Comme cette obole, tous les deniers de cette trouvaille, frappés au Mans, présentent les mêmes légendes, excepté qu'après **CINOMANIS** on lit tout entier le mot **CIVITAS** qui, dans les oboles, se trouve réduit à **CIVI**.

Les variétés que j'ai remarquées dans cette quantité de deniers et d'oboles d'argent ne sont pas nombreuses. Les deniers m'en ont offert deux et les oboles une.

VARIÉTÉS DES DENIERS.

La première présente dans le mot abrégé **D^I** (pour celui de *Dei* ou *Dominī*) l'absence de l'*I sic* : **D^IREX** ; le graveur l'ayant omis sans doute pour abréger son travail et avec l'intention que le premier jambage de l'*R* en servit (pl. fig. 7).

La deuxième variété se reconnaît à l'*S* de **CINOMANIS** qui est placée à rebours (pl. fig. 6).

Je ne tiens pas compte et je n'ai pas cru devoir faire figurer une autre sorte de ces deniers frappés au Mans qui, au lieu d'avoir le trait d'abréviation placé supérieurement entre les lettres **D^I**, l'a au contraire au milieu entre les lettres **D-I** du mot abrégé *Dei*.

VARIÉTÉ DE L'OBOLÉ.

Elle a pour caractère d'avoir l'*S* couché dans le mot **CINOMANIS**, et de manquer de trait d'abréviation entre les lettres **D** et **I** du mot *Dei* (pl. fig. 15).

(1) *Nota.* Ayant fait graver, pour un autre travail, ces oboles et deniers, nous en avons détaché les figures que nous donnons ici par un extrait de la planche où elles sont comprises; cette observation fera bien concevoir pourquoi elles y sont placées avec si peu de symétrie.

Quant aux légendes des deniers des hôtels des monnaies de Chartres, d'Orléans et de Bayeux, elles sont conformes à celles des deniers du Mans; du côté du monogramme de Charles-le-Chauve, c'est celle de GRATIA D'I REX, et du côté de la croix, *Carnotis civitas* pour celui de Chartres, *Aurelianis civitas* pour celui d'Orléans, *Baiocas civitas* pour Bayeux, comme *Cinomanis civitas* pour le Mans. Vérification faite de leur poids, il s'est trouvé de 33 grains, sauf quelques rares exceptions; car en général ils étaient de la plus belle conservation. Pour les oboles, elles pesaient 16 grains un peu forts, ce qui confirme tout ce que Le Blanc et autres auteurs nous ont dit sur la valeur de l'obole: qu'il en fallait deux pour un denier.

MÉDAILLES ROMAINES.

Dans son intéressant mémoire sur la découverte d'une chaussée romaine rencontrée sur la commune de la Quinte, par MM. Piel et Tendron, au commencement de 1837, ce premier vous avait signalé aussi dans le même lieu une trouvaille de médailles romaines qui furent déterrées dans le bois des Ténieres, le 9 février de la même année; mais il ne donna que les noms de quelques empereurs auxquels il crut devoir les rapporter.

Pour compléter donc, autant qu'il est possible, tous les documents qui se rattachent à cette découverte, grâce à la communication que MM. Piel et Tendron me firent de 74 de ces médailles romaines trouvées aux Ténieres, et à l'achat d'une quarantaine d'autres de ces médailles, que je fis, huit jours après, de l'un des journaliers employés au défrichement de ce bois des Ténieres, je me suis occupé de l'étude de ces monnaies et je vais essayer d'en décrire quelques-unes.

Ces médailles romaines, au nombre de 275, sont toutes de grand bronze, et ont un état de conservation bien diffé-

rent; car sauf les 74 que MM. Piel et Tendron jugèrent dignes d'attention et celles qui me furent vendues plus tard, ils trouvèrent les autres si oxidées, si muettes dans leurs légendes toutes effacées, si rongées sous le côté de la tête, si *frustes* en un mot qu'ils dûrent les négliger. M. de Beauregard, voisin du bois des Ténrières, n'a pas voulu toutefois que le restant de ce trésor disparût dans le creuset des fondeurs; il en a traité, mais je doute que, vu leur état, on puisse jamais en retirer quelques documents.

Celles que j'ai pu déchiffrer m'ont donc offert 14 têtes différentes d'empereurs et d'impératrices, savoir celles

de Domitien.

de Trajan.

d'Hadrien.

d'Ælius César *adapté par*

Hadrien.

d'Antonin le Pieux.

de Faustine mère.

de Marc-Aurèle.

de Faustine jeune.

de Lucius Verus, *collègue*
de Marc-Aurèle.

de Lucille, *femme de Lucius*
Verus.

de Commode.

de Crispine.

de Sévère Alexandre.

de Gordien le Pieux.

D'où il résulte que le trésor des Ténrières embrasse une période de 160 ans environ formant la durée des règnes des empereurs que je viens de citer, et que, la pièce la plus ancienne pouvant remonter à l'an 81 de notre ère, époque où le cruel Domitien parvint à l'empire, et la plus moderne, à l'an 244, date de l'assassinat du jeune et pieux Gordien, 3.^e du nom: les médailles de ce trésor furent probablement enfouies, il y a environ 1600 ans.

Voici l'explication de quelques médailles que leur état m'a permis de reconnaître et dont plusieurs sont rares et conséquemment fort estimées. Il serait impossible de vous les décrire toutes, puisque le nombre de celles qui sont bien

conservées n'est pas considérable, et que, celles dont les têtes, les légendes ou les types sont effacés ou illisibles, sont au contraire fort nombreuses.

DOMITIEN, Empereur en l'an 81 de notre ère,
assassiné par un affranchi, en 96.

1. IMP. CAES. DOMIT. AUG. GERM. COS. X. Tête laurée de Domitien.

REVERS. GERMANIA CAPTA. S. C. Un trophée auquel sont attachés un captif debout et une femme assise.

Cette médaille établit le fait d'une expédition de Domitien contre les Germains; mais il ne les combattit pas; repassant le Rhin et prenant cependant le nom de Germanique, il eut la démente de se faire donner les honneurs du triomphe. Notre médaille est un monument qui l'atteste.

2. MIT. AVG. GER Tête laurée de Domitien assez bien conservée.

REVERS. Entièrement fruste.

TRAJAN, Empereur, succède à Nerva l'an 98,
meurt à Sélinunte en Cilicie, l'an 117.

3. IMP. CAES. NER. TRAJANO. AUG. GER. DAC... Tête laurée de Trajan.

REVERS. REX PARTHIS. DATUS. L'Empereur, assis sur une estrade, met le diadème sur la tête du nouveau Roi devant lequel une femme Parthe se prosterne. — A l'exergue : S. C.

Cette médaille représente l'une des scènes que recherchait tant l'orgueil Romain, car Trajan, ayant vaincu les Parthes et détrôné leur roi Cosroës, leur imposa un nouveau souverain.

4. Tête laurée de Trajan et même légende.

REVERS. S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI. Une colonne surmontée de la statue de Trajan.

Superbe monument qui fut élevé par le sénat en l'honneur de cet empereur.

5. Même tête et même légende.

REVERS. Une femme assise à terre ayant la main droite sur une roue et appuyant la gauche, qui tient un rameau, sur un rocher. — A l'exergue : VIA TRAJANA, S. C.

Cette médaille retrace l'un des importants travaux que Trajan fit pour l'embellissement de Rome, elle indique la grande route qu'il fit ouvrir à travers les marais pontins, la roue semble marquer la viabilité de la nouvelle route.

HADRIEN, succède à Trajan l'an 117,

meurt en l'an 138.

6. HADRIANUS AUGUSTUS. Tête laurée d'Hadrien.

REVERS. L'empereur debout harangue des soldats. — A l'exergue ? ADLOCUTIO.

7. HADRIANUS AUG. COS. III. Tête laurée d'Hadrien.

REVERS. L'empereur et le génie de la province, debout, entre deux enfants, sacrifient sur un autel. — A l'exergue : S. C. ADVENTUI. AVG. JUDÆAE.

Cette médaille explique l'arrivée d'Hadrien dans la Judée. Parcourant sans cesse les provinces du vaste empire romain ; on retraça ainsi sur les médailles ou monnaies toute sa sollicitude pour ses peuples.

8. HADRIANUS AUG. COS. III. P. P. Tête laurée d'Hadrien.

REVERS. S. C. L'empereur est en marche suivi de quatre soldats. — A l'exergue : DISCIPLINA.

On reconnaît par ce type, comme par le précédent, que

ce que les historiens nous ont dit d'Hadrien est vrai : « Que
 « le cours de son règne fut presque un voyage continuél ;
 « qu'il le passa à visiter toutes les provinces où il *discipli-*
 « *naît* les troupes ».

9. HADRIANUS AUGUSTUS. Tête laurée d'Hadrien.

REVERS. S. C. HILARITAS. Une femme debout, entre
 deux enfants, ayant une palme à la main droite et une
 corne d'abondance à la gauche. — A l'exergue : COS. III.

10. Tête laurée d'Hadrien.

REVERS. LIBERALITAS. L'empereur assis sur une es-
 trade distribue des dons.

Il s'agit ici d'une distribution faite au peuple romain,
 de ces largesses extraordinaires que les empereurs lui fai-
 saient, soit en argent, soit en denrées.

11. HADRIANUS AUG. COS. III. P. P. Tête laurée
 d'Hadrien.

REVERS. RESTITUTORI AFRICAE. L'empereur re-
 lève une femme à genoux, ayant sur la tête une trompe d'é-
 léphant, et des épis dans la main gauche. — A l'exergue :
 S. C.

Comme on le voit, l'Afrique est caractérisée dans cette
 médaille, par la trompe d'éléphant qui orne sa tête à cause
 de la quantité d'Éléphants qu'elle nourrit, et par les épis
 qu'elle tient, pour en désigner la fertilité. Elle nous con-
 firme ainsi le voyage d'Hadrien en Afrique, comme le rap-
 porte Spartianus.

AELIUS CÉSAR, adopté par Hadrien l'an 136,

meurt au commencement de l'an 138.

Nous en avons distingué seulement deux médailles dont
 la tête n'est pas laurée, et ayant pour légende autour

ÆLIUS CAESAR. Les revers différents en sont cependant tellement frustes que nous nous abstenons de les décrire.

Ici nous devons faire remarquer que plusieurs ouvrages de Numismatique considèrent comme très-peu rares , *en France* , les médailles d'Ælius ; je ne puis être de cet avis ; car , si j'en juge d'après mon expérience , depuis une trentaine d'années dans le département de la Sarthe , elles le sont au contraire beaucoup , puisqu'il ne m'est pas parvenu un Ælius sur 200 autres têtes.

ANTONIN LE PIEUX , monte sur le trône l'an 138 ,

et meurt le 7 mars de l'an 161.

12. **ANTONINUS. AVG. PIUS P. P. TR. P. COS. III.** Tête laurée d'Antonin le Pieux.

REVERS. S. C. APPOLLINI AVGVSTO. Appollon debout , en habit de femme , tient une patère de la main droite , et de la gauche une lyre.

Cette médaille fait foi de la vénération que l'empereur Auguste , depuis la bataille d'Actium , et presque tous ses successeurs portèrent à Appollon , dont le temple dominait le lieu du combat.

13. **ANTONINUS. AUG. PIUS. P. P. TR. P.** Tête laurée d'Antonin le Pieux.

REVERS. COS. IIII. L'empereur dans un quadriges.

14. **DIVUS ANTONINUS.** Tête nue d'Antonin le Pieux.

REVERS. S. C. DIVO PIO. Une colonne surmontée d'une statue.

Cette colonne dite Antonine , existe encore à Rome , elle fut élevée à la mémoire d'Antonin le Pieux , par Marc-Aurèle son successeur.

15. **DIVUS ANTONINUS.** Tête nue d'Antonin le Pieux.

REVERS. S. C. CONSECRATIO. Un bûcher à quatre étages.

Ce type, frappé après la mort d'Antonin le Pieux, nous rappelle, comme le précédent, son Apothéose ou Consécration.

FAUSTINE la mère, sœur d'**Ælius César**,
épousa **Antonin le Pieux** avant qu'il fut empereur,
elle mourut l'an 141.

Les médailles de cette impératrice sont trop frustes pour vous les décrire.

MARC-AURÈLE, empereur, succède à **Antonin le Pieux**,
l'an 161 de notre ère.

Il le remplace dignement et meurt l'an 180.

16. IMP. M. ANTONINUS. AUG. TR. P. XXV. Tête laurée de Marc-Aurèle.

REVERS. PRIMI DECENNALES COS III. S. C.

Cette médaille présente dans une couronne de chêne, une inscription qui rappelle les sacrifices décennaux que les Romains, peuple religieux, offraient pour la conservation du prince et le bonheur de l'empire. Mais cette mention ne commença à paraître sur les médailles, que sous le règne d'Antonin le Pieux, prédécesseur de Marc-Aurèle.

17. IMP. CAES. M. AVREL. ANTONINUS. AUG. P. M. Tête laurée de Marc-Aurèle.

REVERS. S. C. CONCORDIA AUGUSTOR. TR. P. XVI. COS. III. Marc-Aurèle et Vérus son collègue, debout et en toge, se donnent la main. Rare exemple ! que les vertus et la sagesse de Marc-Aurèle, sût maintenir malgré le caractère et les mœurs tout à fait opposés de son collègue.

18. AVRELIVS CAESAR. Tête jeune et nue de Marc-Aurèle César.

REVERS. S. C. PIETAS. AVG. Vases et instruments de sacrifice.

Ce revers se trouve fréquemment sur les médailles ou monnaies des jeunes princes créés *Césars*. On les adjoignait alors au collège des prêtres, et c'est à quoi font allusion ces instruments de sacrifice.

FAUSTINE la jeune, fille d'Antonin le Pieux, épouse
Marc-Aurèle, vers 140;

*indigne de lui; elle ne mourut, malgré tous ses désordres,
que l'an 175.*

Ses médailles, peu nombreuses dans ce trésor et d'ailleurs fort maltraitées, ne mériteraient pas une mention sans la belle conservation d'une où on lit:

19. FAUSTINA AUGUSTA. Tête de Faustine la jeune.

REVERS. S. C. FECUND. AUGUSTAE. Une femme porte deux enfants sur ses bras et elle en a deux debout à ses pieds.

LUCIUS VERUS, collègue de Marc-Aurèle en l'an 161,
meurt en l'an 169.

Un seul revers de cet Empereur est remarquable par sa riche et belle patine brune.

20. IMP. CAES. L. AVREL. VERVS. AVG. Tête nue de Lucius Verus.

REVERS. CONCORD. AVGVSTOR. TR. P. II. COS. II. Marc-Aurèle et Verus, debout et en toge, se donnent la main.

Ce revers que j'ai décrit à l'art, de Marc-Aurèle, est une

preuve que lorsqu'il y a deux collègues à l'empire, les mêmes types se retrouvent aux monnaies des deux princes.

LUCILLE, femme de Lucius Verus, en 164,
meurt en 183.

Toutes ses médailles étant frustes, je ne puis les décrire.

COMMODE, empereur, succède à Marc-Aurèle l'an 180,
et meurt en l'an 192.

Au milieu de revers fort communs, nous avons à vous en signaler deux fort intéressants.

21. **M. COMMODUS. ANTONINUS. AUG.** Tête laurée de Commode.

REVERS. L'empereur est assis sur une estrade entre deux figures, celles de la libéralité et du préfet du prétoire, il fait remettre ses dons à un romain qui monte l'échelle de l'estrade et tend les mains. Ce méchant empereur cherchait, plus qu'un autre, à capter la patience du peuple et sa faveur par des largesses souvent répétées. — A l'exergue : **LIBERALITAS.**

22. La tête en est un peu fruste ainsi que la légende.

REVERS. S. C. Janus debout dans un temple distyle.

CRISPINE, femme de l'empereur Commode en l'an 177,
meurt vers l'an 183.

Dans ses médailles, qui se sont trouvées en petit nombre dans le trésor des Ténières, je n'ai rien vu que de commun.

SÉVÈRE ALEXANDRE parvint à l'empire en 222,
et meurt en 235.

23. **IMP. ALEXANDER. PIUS. AUG.** Tête laurée de Sévère Alexandre.

REVERS. S. C. PROVIDENTIA AUG. Une figure debout , portant de la main gauche une corne d'abondance et de la main droite des épis tombant sur un boisseau placé à ses pieds.

Cette médaille est remarquable par sa riche conservation et par sa belle patine.

24. IMP. CAES. M. AUR. SEV. ALEXANDER. AUG. Tête laurée de Sévère Alexandre.

REVERS. S. C. FIDES MILITUM. L'empereur tenant en ses mains deux enseignes.

Comme tous les empereurs romains , Alexandre Sévère , par cette légende invoquait et préconisait la fidélité de l'armée , il célébrait sur ces monnaies leurs promesses en sa faveur ; vaines promesses que Maximien , Got de naissance , leur fit oublier en faisant tremper leurs mains dans le sang de ce prince , qui égala Titus et les Antonins par sa douceur , par son affabilité et la pureté de ses mœurs.

Cette médaille est aussi belle que la précédente.

**GORDIEN PIE , 3.^e du nom , succède aux empereurs Balbin et Pupien , en 238 ,
et meurt en 244.**

Enfin , dans ce trésor des Ténières , il ne s'est trouvé qu'une médaille de Gordien le Pieux.

25. IMP. GORDIANUS. PIUS. FELIX. AUG. Tête laurée de Gordien le Pieux.

REVERS. S. C. COS. II. P. P. L'empereur marchant , portant la haste de la main droite et un globe de la main gauche.

Ainsi , Messieurs , en examinant la bonne et belle conservation de ces médailles et des revers que je viens de vous décrire , qui est telle que l'oxide de cuivre ne les a pas al-

térées, mais seulement couvertes d'une belle patine-brune, et en considérant aussi la beauté, la netteté de leurs reliefs qui, après environ 1600 ans, nous reproduisent si bien les événements les plus remarquables du règne de ces empereurs, et, à défaut de l'histoire, viennent encore nous instruire, combien nous devons déplorer aussi de ne pas voir nos monnaies enrichies des beaux faits de notre histoire, au lieu d'être réduites à n'offrir qu'un seul type uniforme; souvent bien muet, et dont les reliefs ont trop peu de saillie pour transmettre leurs figures et leurs légendes à notre postérité!

Certes, on ne peut contester toute l'utilité que, depuis 300 ans, on a retiré de l'étude de la numismatique ancienne; sans elle, aurions-nous tous les documents que nous possédons maintenant sur l'état des arts dans l'antiquité? Que de points obscurs d'Histoire, de Mythologie, de Géographie, de Chronologie ont été rectifiés par elle! et n'est-ce pas elle qui, en nous transmettant les portraits des anciens hommes illustres avec leurs noms, nous a appris à les reconnaître? Et ne lui devons-nous pas d'avoir augmenté nos connaissances sur les mœurs, sur les usages de ces Grecs, de ces Romains qui nous apparaissent toujours si grands et dont les noms viennent porter à nos oreilles le rétentissement de ces actions célèbres, de ces faits glorieux, de ces monuments si étonnants et si parfaits que, malgré nos progrès, nous avons encore bien de la peine à imiter, à reproduire aujourd'hui?

Que le Gouvernement, que nos *monétaires* comprennent donc mieux leurs fonctions, qu'ils reconnaissent du moins tous les avantages qu'il y aurait, dans l'intérêt de nos descendants, à varier les types de nos monnaies, à leur donner plus de relief et à les charger de rappeler le souvenir des faits principaux de notre histoire! quand peut-être un jour

la torche sacrilège des conquérants aurait incendié nos monuments, nos bibliothèques, quand peut-être les ronces de la barbarie auraient couvert tout notre sol, alors nos monnaies ainsi reconstruites et mieux gravées, plus tard exhumées aussi par le soc des charrues, viendraient du moins, chargées de types divers, révéler notre civilisation aux regards étonnés des peuples qui nous auraient remplacés, et proclamer dans tous les siècles l'existence de notre belle patrie, et la gloire de ses braves et généreux enfants!

NOUVELLES ZOOLOGIQUES.

Trois espèces nouvelles sont venues s'ajouter cet automne à la faune de notre pays : deux oiseaux et un mammifère ; nous croyons utile de donner une courte description de ces animaux qui nous visitent si rarement.

I.

L'AIGLE CRIARD, *Tem.* PETIT AIGLE, *Buff.* AIGLE TACHETÉ, *Cuv.*

Falco naevius, *Linn.* *Falco naevius* et *maculatus*, *Gmel.*

Tarses courts, emplumés jusqu'aux doigts dont les deux extérieurs sont réunis à leur base par une membrane.

Toutes les couvertures des ailes sont marquées vers le bout de grandes taches blanchâtres, ovales. Le reste du plumage est plus ou moins parsemé de taches de la même couleur. Ce qui annonce le jeune âge.

D'après Temminck cet oiseau habite les lieux boisés et montueux de l'Allemagne. Il est très rare en France.

M. Millet, dans son excellente faune de Maine-et-Loire, en signale trois apparitions dans l'Anjou : une en 1818, une en 1821 et une en 1825. Cet aigle a été tué au commencement de novembre dans les bois de Funsy, commune de Pontlieue.

II.

L'AIGLE A TÊTE BLANCHE : *Falco Leucocephalus*. *Linn.*

Longueur totale : 2 pieds 11 pouces ; envergure : 6 pieds 9 pouces ; longueur de la queue : 15 pouces. Doigts complètement détachés, bas du tarse non emplumé. Les serres ouvertes embrassent une étendue de 6 pouces.

Plumes de la tête et du cou effilées, d'un blanc pur à la base, brunes à l'extrémité, ce qui donne à ces parties cette dernière couleur. Lorums couverts de poils, dos et couvertures des ailes d'un roux jaunâtre pâle, varié de brun, parties intérieures plus foncées, remiges noires. La première plus courte que la seconde de 3 pouces $\frac{1}{2}$, la seconde plus courte que la troisième, la troisième et la quatrième les plus longues de toutes. Les cinq

premières fortement échancrées sur la barbe interne, les 2, 3, 4, 5 et 6.^{es} fortement ébranchées sur la barbe externe.

Queue dépassant les ailes d'un pouce. Rectrices au nombre de 12, très-étagées et disposées dans l'ordre indiqué à la figure ci-contre, barbe intérieure des plumes d'un blanc sale taché de noirâtre, barbe extérieure et extrémité noire.

5. 6. 7. 8.
4. 9.
3. Figure 10.
2. des 11.
1. Rectrices. 12.

Cet aigle qui a été confondu avec le Pygargue; *falco Albicilla* en diffère néanmoins par la longueur de la queue. Voici ce qu'en dit Temminck, 1.^{er} vol. p. 51 : « S'il est facile de distinguer le vieux du *falco Albicilla* et du *falco Leucocephalus*, il n'en est pas ainsi des jeunes qui se ressemblent jusqu'à s'y méprendre, la seule différence un peu marquée réside dans la longueur de la queue qui l'est un peu plus dans le *f. Leucocephalus* que dans le *f. Albicilla*.

Il habite les régions du cercle arctique, dont il paraît ne point s'éloigner beaucoup, très-rare et accidentellement partout ailleurs. Nous n'avons encore, ajoute Temminck, que deux exemples de l'apparition de cet aigle dans le centre de l'Europe.

La faune de Maine-et-Loire n'en fait pas mention.

Il se pourrait que la grande similitude qui existe dans le jeune âge entre le Pygargue et l'aigle à tête blanche les eût fait confondre quelquefois et fût la raison pour laquelle Temminck n'en signale que deux apparitions dans le centre de l'Europe.

Quoiqu'il en soit : l'individu dont il est question a été apporté au Mans vers la mi-novembre, par un conducteur de diligence qui l'avait acheté à vil prix, un peu au-delà de Durtal.

Ces deux beaux aigles font partie de la riche et intéressante collection de M. Toupionne naturaliste, à qui le pays doit déjà plusieurs bonnes espèces.

III.

LE LOUP NOIR : *Canis Lycaon*.

Longueur : 3 pieds 9 pouces 6 lignes, de la queue 1 pied, des oreilles 4 pouces 9 lignes, de la tête 8 pouces 9 lignes.

Pelage d'un noir profond et uniforme, une ligne étroite de poils blancs sur la poitrine se prolonge un peu entre les pattes de devant. Quelques poils blancs sous les aisselles.

Cuvier dit dans son Règne animal, en parlant de la rareté de cette espèce : « Nous en avons vu quatre individus pris ou tués en France.

Lesson dans ses suites à Buffon, le considère d'après Richardson comme une des variétés du *Canis lupus occidentalis*; lequel se rapproche de notre loup d'Europe, mais sans être identique avec lui. Il se rencontre dans les plaines du Missouri.

Fred. Cuvier, dans son article chien, du Dictionnaire des sciences naturelles, se demande s'il est espèce ou variété et ne décide pas la question; seulement il ajoute, il paraît qu'il ne se rencontre en France qu'accidentellement.

M. Millet le signale dans sa faune de Maine-et-Loire, comme ayant eu l'occasion de l'observer une seule fois dans l'Anjou.

D'après ces savants témoignages; que le loup noir soit espèce ou variété, toujours est-il : que sa rareté ne saurait être l'objet d'aucun doute, et que la circonstance qui nous a permis d'en constater la présence dans nos limites, est une bonne fortune pour l'histoire naturelle du pays.

Ce loup a été tué au commencement de ce mois de décembre, aux environs de la Flèche, dans le bois de Beugle, près la forêt de Melinet.

EDOUARD GUÉRANGER.



EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 5 OCTOBRE 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

Lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Intérieur, portant approbation du Règlement de la Société, avec les modifications qu'elle avait cru devoir faire à son premier projet.

M. Lecomte, chef de bureau à la préfecture, fait hommage à la Société de sa Notice sur les Comices Agricoles du département.

M. le président annonce à la Société que le Gouvernement lui fait une allocation de 500 fr. qui devront être employés avant le 1.^{er} de novembre prochain.

La Société arrête que pour fixer ses idées sur l'emploi de ces 500 fr., elle prendra des renseignements sur les objets auxquels il lui paraîtra le plus avantageux de consacrer cette somme.

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

M. l'abbé Guyard, qui déclare fixer son domicile au Mans, rentre dans la Société comme membre résidant. Il était auparavant membre correspondant, après avoir déjà été membre résidant.

M. Lacour, sous-intendant militaire, présente une demande d'admission comme membre résidant. Il appuie cette demande de deux ouvrages dont il est l'auteur et dont il fait hommage à la Société, intitulés; l'un, *Excursion en Grèce*, et l'autre, *Voyage dans les Basses-Pyrénées*.

Une commission, composée de MM. Quentin, Boyer et Tournesac, est chargée d'examiner les titres du candidat à l'admission.

M. Bourgeot-Saint-Hilaire, médecin à Paris; M. de Bois-Thibault, avocat à Chartres, et M. Lemercier, mé-

deux à Mayenne, demandent à être admis dans la Société comme membres correspondants.

La demande du premier est renvoyée à l'examen d'une commission, composée de MM. Vallée, Lepelletier et Etoc-Demazy fils; celle du second, à l'examen d'une autre commission, composée de MM. Richelet, Edouard Guéranger et Anjubault, et celle de M. Lemer cier, à l'examen d'une troisième commission, composée de MM. Vallée, Lepelletier et Edouard Guéranger.

SÉANCE DU 19 NOVEMBRE 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

La Société arrête qu'à dater de ce jour, son nouveau Règlement sera mis en vigueur.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1839.

Présidence de M. Etoc-Demazy père, vice-président.

M. Hauréau, rédacteur du *Courrier de la Sarthe*, fait hommage à la Société de son ouvrage, intitulé : *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès et de Pélage, et de l'Idéalisme transcendantal de saint Augustin.*

Premiers tours de scrutin, favorables aux candidats, sur les demandes d'admission, de M. Lacour, sous-intendant militaire, comme membre résidant, et de MM. Bourgeot-Saint-Hilaire, Lemer cier et de Bois-Thibault, comme membres correspondants.

La Société procède au renouvellement de son Bureau.

Sont nommés :

MM. Etoc-Demazy père, Président.

L'abbé Guyard, 1.^{er} Vice-Président.

Pallu, 2.^d Vice-Président.

Bédel, Secrétaire.

L'abbé Lottin, Rédacteur des Publications.

Verdier, Trésorier.

SÉANCE DU 10 OCTOBRE 1839.

Présidence de M. Eloc-Demazy père, vice-président.

Lecture d'une lettre de M. le Préfet de la Sarthe, par laquelle ce magistrat invite la Société à diriger le Concours des bestiaux de l'Arrondissement, à en fixer le jour, et à désigner l'endroit convenable pour ce concours.

La Société pense que ce jour et cet endroit seront convenablement fixés au 27 de ce mois, sur le Marché aux Porcs de la ville du Mans.

Il est procédé à la continuation de la formation du Bureau.

M. Blisson est nommé Archiviste.

Ensuite la Société compose la Commission permanente d'Agriculture, de MM. Berard, Mauduit, Ménard-Bournichon, Trotté-Delaroche, Drouet, Foulard, Vétillard et Quentin.

La Commission permanente de Rédaction, de MM. Edouard Guéranger, Quentin, Piquet et Guyard. M. le Rédacteur des Publications en est membre de droit.

SÉANCE DU 17 DÉCEMBRE 1839.

Présidence de M. Eloc-Demazy père, vice-président.

M. Blisson, nommé précédemment archiviste, propose, conformément au Règlement, trois membres de son choix, parmi lesquels la Société doit nommer l'archiviste-adjoint. Ces trois membres sont MM. Anjubault, Piquet et Boyer.

M. Anjubault est nommé Archiviste-Adjoint.

La Société compose sa Commission des Finances, de MM. Dagoneau, Richelet, Desjobert et Drouet.

La Société procède aux seconds tours de scrutin sur les demandes d'admission comme membres correspondants, de MM. Bourgeot-Saint-Hilaire, de Bois-Thibault et Lemerrier. Les scrutins leur sont favorables, et ils sont proclamés membres correspondants de la Société.

SÉANCE DU 24 DÉCEMBRE 1839.

Présidence de M. Cauvin, président.

Lecture préparatoire des morceaux destinés à la séance publique.

Fixation de cette séance publique au 31 de ce mois.

La Société désigne M. Quentin à l'effet de présider la Commission d'Agriculture et de la convoquer pour répondre aux lettres par lesquelles M. le Préfet de la Sarthe et M. le Ministre des Travaux Publics demandent à la Société des renseignements sur les moyens les plus puissants pour faire sortir plusieurs comices de l'état d'inaction où ils sont restés jusqu'à présent, et sur les allocations que la Société croira lui être nécessaires dans l'intérêt de l'Agriculture.

SÉANCE PUBLIQUE DU 31 DÉCEMBRE 1839.

PRÉSIDENCE DE M. CAUVIN,

Un nombreux et brillant auditoire remplit la vaste salle de Saint-Pierre. Des élèves du collège exécutent divers morceaux de musique.

A 7 heures, les membres de la Société se rendent aux places qui leur sont réservées. M. Cauvin occupe le fauteuil. A sa droite et à sa gauche prennent rang, M. Etoc-Demazy père, vice-président ; M. Bédel, secrétaire, et les autres membres soit du Bureau soit de la Société.

M. le Président ouvre la séance par une allocution, où il fait ressortir les bienfaits de l'Agriculture et du Commerce, et les progrès que ces deux branches de la prospérité des nations ont faits dans le département de la Sarthe, depuis quelques années.

M. le Secrétaire rend compte des travaux auxquels la Société s'est livrée depuis sa dernière séance publique. Cet

exposé rapide, qui réunit constamment le mérite d'une diction pleine de convenances à celui d'une juste appréciation des choses, reçoit l'assentiment de tous.

M. le docteur Lepelletier, lit un discours sur le Beau. Ce sujet, ardu par lui-même et jugé diversement par les grands hommes de toutes les époques, est traité par M. Lepelletier avec un talent incontestable. Des applaudissements témoignent au savant professeur de notre ville, du plaisir qu'on a toujours à l'entendre.

M. Blavier prend ensuite la parole et captive toute l'attention de l'auditoire par le récit qu'il fait de son ascension, en 1826, à la Maladetta, le pic le plus élevé des Pyrénées Gallibériques. M. Blavier sait faire partager au public les vives émotions que lui causa la mort de son malheureux guide.

Tous ces discours seront reproduits dans le Bulletin, en entier ou par extraits. Il serait donc inutile de les analyser ici.

M. Lepelletier lit deux petites pièces de vers, l'une sur le Lierre, et l'autre sur la fleur appelée *Myosotis*. Ces vers, pleins de douceur et de suavité, expriment des sentiments honorables, et sont fort applaudis.

M. le Président fait ensuite connaître les prix et les mentions honorables qui ont été accordés par le Comice Agricole de l'Arrondissement du Mans, au concours du 26 décembre courant. Ces prix et ces mentions seront relatés ci-après, lorsqu'il sera rendu compte des travaux des comices agricoles du département.

Enfin M. le Président proclame les noms de ceux à qui il a été accordé des médailles et des mentions honorables, par le Congrès Scientifique de France, dans sa dernière Session, tenue au Mans, au mois de septembre dernier.

Le Programme de ces médailles et de ces mentions honorables sera inséré ci-après.

Après cette proclamation , M. le Président distribue aux lauréats les médailles qui leur sont destinées.

Les jeunes musiciens du collège , dont on ne peut trop signaler les progrès , ont exécuté , avec un vrai talent , entre les différentes lectures , de nombreux morceaux , et n'ont pas peu contribué aussi à l'intérêt de cette solennité. M. le Président leur adresse des remerciements bien mérités , au nom de toute la Société.

La séance est levée.

ALLOCUTION DE M. LE PRÉSIDENT.



MESSIEURS ,

L'objet principal de cette réunion solennelle est de vous présenter le tableau des divers travaux de la Société pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler.

Depuis quelque temps , l'Agriculture a pris chez nous un essort admirable , grâce à l'exemple donné par plusieurs propriétaires. Des comices agricoles se sont élevés sur tous les points du département , et , comme autant de phares lumineux , ils éclairent et vivifient le pays. Leurs efforts tendent à propager les nouvelles méthodes , à encourager la culture des plantes fourragères et oléagineuses ; ces associations vraiment utiles s'appliquent à faire comprendre l'avantage de multiplier les bestiaux , de remplacer les anciennes races par de belles espèces ; elles emploient enfin les moyens d'exciter parmi les cultivateurs une noble émulation qui doit profiter à cette classe estimable.

L'Administration Supérieure a désigné la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe , comme devant être le

centre commun de la correspondance des comices agricoles. Sensibles à un témoignage de confiance aussi honorable, vous avez créé au sein de la Société une Commission nombreuse et permanente d'Agriculture, dont les membres sont chargés de s'occuper de tout ce qui se rattache à cette branche d'économie et de vous proposer les améliorations dont elle est susceptible.

La première industrie du pays, celle, qui, après l'Agriculture, occupe le plus grand nombre de bras, n'est pas restée en arrière. La fabrique de Fresnay avait déjà fait un pas immense, en confectionnant des toiles d'une largeur prodigieuse, que les peintres réclamaient avec instance pour les tableaux de la plus grande dimension. Depuis, l'emploi des fils à la mécanique a permis aux fabricants de cette contrée de produire des tissus magnifiques, capables de rivaliser avec ceux des autres fabriques, et de soutenir la concurrence, par la réduction dans les prix. Il nous est agréable de dire qu'un de nos collègues a pris une part active à cette heureuse impulsion.

Tandis qu'une portion des membres de notre Société observe la marche de l'Agriculture et suit les progrès de l'Industrie, l'autre partage son temps entre les différentes branches des connaissances humaines. Ceux-ci cultivent les Sciences et professent des cours publics; ceux-là s'occupent de Littérature: il en est aussi qui s'appliquent à l'étude de la Numismatique et de l'Archéologie, ou se livrent à des Recherches Historiques. Tel est, Messieurs, l'ensemble des travaux de notre Société.

Dans les ouvrages que j'ai publiés sur la Statistique du Département de la Sarthe, j'ai décrit l'état de son Agriculture et de son Industrie: le tableau était alors complet; mais les choses ont marché, et les améliorations introduites pendant cet intervalle, demandaient un écrivain qui voulût bien

les signaler et en faire ressortir les avantages. Cette tâche a été remplie de la manière la plus heureuse, à l'occasion d'une solennité dont la ville du Mans conservera un agréable et long souvenir.

Le Congrès Scientifique de France, en s'occupant des différentes branches des connaissances, porte spécialement son attention sur l'Agriculture et l'Industrie, qu'il considère comme les sources fécondes de la richesse des peuples, et se plaît à les encourager par tous les moyens mis à sa disposition, tels que médailles, mentions honorables et autres récompenses; il recommande des enquêtes et invoque le secours des Sociétés Académiques, afin de pouvoir parvenir à former la Statistique Agricole et Industrielle du Royaume.

La septième Session tenue en cette ville, au mois de septembre dernier, Session, à laquelle notre Société a pris une part très-active, a voulu, fidèle aux principes de son institution, connaître l'agriculture et l'industrie du département de la Sarthe. Pour atteindre ce but, elle a chargé une commission de faire un rapport sur cet objet important. Les membres auxquels était confiée cette mission honorable, ont montré dans leurs recherches le zèle et la sagacité qu'on devait attendre d'hommes capables de la remplir dignement. Le rapporteur, M. Lecomte, chef de division à la préfecture, en a tracé le tableau avec autant de précision que de lucidité.

Je crois devoir, Messieurs, placer sous vos yeux un extrait de ce travail, pour vous mettre à même d'apprécier les améliorations survenues dans notre agriculture.

« Une grande quantité de landes et de mauvais taillis ont été successivement consacrés à la culture des céréales et des plantes sarclées, ou convertis en pinières, composées de pin maritime et de quelques pins sylvestres. Ces pinières, qui servent à alimenter les fours à chaux et diverses usines,

donnent un revenu assez avantageux , lorsqu'elles sont bien dirigées , et supérieur souvent à celui des taillis de chêne de médiocre valeur. »

« Il ne se trouve plus dans la Sarthe que fort peu de terrains *communaux* , soumis à la vaine pâture ; et les communes pensent même sérieusement à changer ce mode de jouissance , si préjudiciable à leurs intérêts. »

« Après les céréales , la principale production du pays consiste dans le chanvre qui offre de si précieuses ressources à nos petits cultivateurs , à nos fileuses et à nos tisseurs. Ses produits ont au moins quadruplé depuis cinq ans , et tendent à s'accroître , surtout à raison de la variété , dite *Bremont* , aujourd'hui presque partout préférée. Les besoins de notre marine ont maintenu cet objet à des prix fort avantageux pour le cultivateur. Mais cet état de choses nuit à la multiplication et à l'amélioration des bestiaux , qui sont la base essentielle de toute bonne agriculture. »

« Le lin est cultivé en très-petite quantité , quoique beaucoup de terrains lui conviennent ; mais il exige de grands soins pour la culture et le choix de la graine : il n'entre pas non plus aussi facilement que le chanvre dans l'assolement ordinaire. Cependant sa culture bien dirigée procurerait d'énormes bénéfices , et l'on cite des cultivateurs qui , avec le produit de deux récoltes , ont payé le prix du terrain qu'ils avaient ensemencé. »

« Viennent ensuite les plantes et les graines fourragères , parmi lesquelles la graine de trèfle occupe le premier rang et donne lieu à des spéculations considérables. »

« La culture du trèfle incarnat , introduite depuis peu et presque généralisée dans le département , est un bienfait inestimable pour les contrées sableuses , où le trèfle ordinaire ne peut prospérer. »

« En général , les prairies artificielles augmentent d'une

manière frappante, indice certain des progrès de l'Agriculture. »

« Une fabrique de sucre indigène établie à Changé, il y a huit à dix ans, répand dans les environs la culture de la betterave champêtre ; on ne saurait dire combien cet établissement a favorisé l'agriculture, ni calculer les services qu'il a rendus à la classe indigente. La betterave est encore précieuse pour la nourriture des bestiaux : les petits bordagers des environs du Mans la cultivent pour leurs vaches laitières, et les grandes exploitations commencent à l'admettre. »

« Une amélioration sensible se fait remarquer dans l'élève et la qualité des chevaux. Ces avantages sont moins prononcés dans la race bovine. »

L'Administration, Messieurs, a beaucoup de part aux progrès que je viens de vous signaler. C'est par les encouragements accordés à l'Agriculture que l'habitant des campagnes se détermine à dévier un peu du sentir de la routine, pour entrer dans la voie de l'amélioration. Depuis plusieurs années, le Conseil Général du Département, sur la demande de M. le Préfet, vote des fonds, pour les concours ouverts en cette ville et aux chefs-lieux d'arrondissement. Une noble émulation stimule les cultivateurs et un grand nombre tentent de mériter les récompenses offertes à des travaux qui doivent tourner à leur avantage.

C'est aussi l'Administration qui fournit à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts les moyens de proposer des prix. Permettez-moi de rappeler les questions mises aux concours pour 1840 et 1841.

1840. — *La Société, désirant améliorer le sort de la classe ouvrière pendant les chaleurs de l'été, propose une médaille d'or, de cent francs, à celui qui aura trouvé le moyen de préparer facilement dans les ménages, une boisson peu coûteuse, salubre et d'une conservation assez longue.*

1841. — *Pour répandre la petite fabrication du sucre de betterave dans les fermes , la Société propose une médaille d'or, de cent francs, à celui qui aura introduit dans la ferme qu'il fait valoir une fabrication de ce genre.*

Une seconde médaille en or, de cinquante francs, sera remise à celui qui, répétant les travaux de M. Pallas sur le maïs, aura obtenu de cette plante, au moins cinquante kilogrammes de sucre.

COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,

PAR M. LE SECRÉTAIRE.

MESSIEURS,

Dix-huit mois se sont écoulés, depuis que dans une solennité semblable à celle qui nous réunit aujourd'hui, je vous rendis compte de vos travaux et de l'état de votre Société. Appelé de nouveau par vos honorables suffrages aux fonctions de Secrétaire, je viens aujourd'hui vous retracer la continuation de ces mêmes travaux : le tableau en sera court, et cependant jamais notre Société n'a déployé plus d'activité que dans ces derniers temps.

Mais toute corporation administrative, littéraire ou scientifique, a besoin, pour atteindre le but qu'elle se propose, d'un Règlement mûri par l'expérience, répondant aux exigences de l'époque. Celui qui vous régissait, vous a paru réclamer de nombreuses réformes. Sur plusieurs de ses articles, avaient prévalu des abus, mais aussi des usages autorisés par la raison et la nécessité. Vous avez voulu détruire les abus, donner aux bons usages le caractère sacramentel qui leur manquait, dissiper ce que ce Règlement pouvait présenter d'obscur, remplir les lacunes qui s'y remarquaient, l'ap-

propre aux idées du siècle, le porter, en un mot, à ce degré de perfection qu'il est si louable d'ambitionner, mais si difficile d'obtenir.

C'est à élaborer, discuter cette nouvelle Charte de votre Société, que vous avez employé vos plus nombreuses séances. J'entrerai donc d'abord dans quelques détails sur cette production de la Société toute entière, production qui remplace en grande partie les travaux que vous deviez attendre de chacun de vos membres en particulier.

Remercions MM. Cauvin, Richelet, Lepelletier, Anjubault et Etoc-Demazy père, membres de la Commission chargée de vous présenter le projet de votre nouveau Règlement, de la sagacité et du zèle qu'ils ont apportés dans l'accomplissement de leur mission.

Pensant avec eux que la fréquence de vos réunions exigeait cette mesure, vous avez arrêté la nomination d'un second Vice-Président. Vous avez érigé en titre les fonctions du Rédacteur de vos Publications. Cet honneur était dû au membre chargé de publier vos travaux, de les transmettre aux diverses sociétés avec lesquelles vous êtes en rapport, de les coordonner avec intelligence, et d'ajouter ainsi à l'intérêt qu'ils peuvent inspirer.

En donnant à votre Archiviste, un Archiviste-Adjoint, vous avez rendu plus accessible à vos membres le dépôt de vos richesses scientifiques et littéraires.

En fondant deux Commissions permanentes, l'une de Rédaction, l'autre de Finances, vous avez évité l'inconvénient de nommer chaque fois qu'il était nécessaire, et cette nécessité se faisait souvent sentir, des commissions temporaires, et dont les fonctions cessaient avec l'objet pour lequel vous les aviez nommées.

L'intérêt de l'Agriculture étant le principal but de votre institution, vous avez établi une Commission Agricole égale-

ment permanente , chargée de communiquer avec les comités, de traiter tous les sujets relatifs à sa spécialité ; huit membres vous ont paru provisoirement suffisants pour former cette Commission ; mais , dans votre prévision de l'accroissement progressif de ces travaux , vous vous êtes réservé de porter le nombre de ses membres à dix.

En exigeant un nombre fixe de sociétaires pour délibérer sur les demandes d'admission , vous avez obtenu de plus sûres garanties des talents et de la moralité des nouveaux élus , en même temps que vous avez rendu leurs choix plus honorables. Ces demandes d'admission devenant de jour en jour plus nombreuses , votre Société eût été trop difficile à diriger, si le nombre de ses membres résidants eût été illimité : vous l'avez restreint à cinquante.

Les morceaux destinés à vos Séances Publiques étaient soumis à une lecture préparatoire faite en présence de la Société entière ; des considérations qu'il est facile de comprendre , pouvaient faire admettre des lectures peu convenables à la solennité pour laquelle on les destinait. En renvoyant ces lectures préparatoires à la Commission de Rédaction , vous avez fait disparaître l'inconvénient que je viens de signaler, et en même temps vous avez , autant que possible , ménagé les susceptibilités des auteurs.

Vous avez banni de votre nouveau Règlement l'usage de faire des rapports sur les ouvrages qui vous étaient offerts , et ainsi de critiquer ou de louer des auteurs qui ne vous demandaient ni le blâme ni l'éloge.

Pour obtenir de vos membres résidants une plus grande assiduité , vous les avez astreints à prendre part à un certain nombre de vos séances , sous peine de perdre leur titre de membre résidant , pour prendre celui de correspondant.

Telles sont les innovations les plus importantes que contient votre nouveau Règlement. En l'adoptant , l'Autorité

Supérieure paraît en avoir reconnu la sagesse. Puisse-t-il porter d'heureux fruits et ajouter à l'état prospère de votre Société.

Fidèle au plan , que mes prédécesseurs et moi nous sommes tracé et que vous paraissez avoir approuvé , dans les comptes qui vous ont été précédemment rendus , je vous entretiendrai d'abord du mouvement opéré dans le personnel de notre Société.

M. Lepelletier n'a point voulu porter plus long-temps ailleurs le tribut de son talent et de ses connaissances. Il a rendu à sa ville natale les bienfaits de ses lumières, en même temps qu'il est revenu occuper parmi nous le rang de membre résidant.

M. l'abbé Guyard , dont la religieuse éloquence fit entendre sa voix dans plusieurs de nos églises , en venant se fixer au Mans , a fait cesser vos regrets de ne le compter que parmi vos membres correspondants.

M. Bouvet, déjà connu si avantageusement comme Professeur de Philosophie, et qui , depuis , par son administration sage et paternelle du collège de cette ville , a su adoucir les regrets qu'avait laissés son prédécesseur , vous a présenté , à l'appui de sa demande comme membre résidant , son livre intitulé : *La raison de la Foi aux Catholicisme, ou Démonstration des Fondements de la Foi*. Votre réponse à la demande de M. Bouvet ne pouvait rester indécise.

A l'admission de M. Bouvet, j'ajouterai celle de M. Blisson, à qui l'Enthomologie doit un instrument convenable à la pratique de cette science.

Celle de M. de Marseul , professeur à Notre-Dame de Sainte-Croix , l'un des auteurs d'une traduction en grec de l'*Epitome Historiæ Sacræ* , et auteur de nouveaux *Éléments d'Arithmétique raisonnée*.

Celle de M. Pallu , qui trouve un noble délassement de

ses travaux comme magistrat , dans l'étude de l'Histoire , et qui vous a offert ses *Fragments Historiques sur les Antiquités de Poitiers*.

Comme membres correspondants , vous avez admis M. Vétillard , de Saint-Mars-d'Outillé. Vous deviez ce titre à l'homme, qui, par son zèle et ses connaissances, est peut-être appelé à régénérer parmi nous l'industrie séricicole.

Et M. Savardan , médecin à La Chapelle-Gaugain, auteur d'une Notice Biographique sur feu le docteur Vaidy, l'un de vos membres correspondants les plus recommandables.

Et tout récemment, MM. de Bois-Thibault , avocat du barreau de Chartres ; Lemer cier, que la ville de Mayenne est heureuse et fière de posséder comme médecin ; Bourgeot-Saint-Hilaire, exerçant la même profession, avec non moins de distinction à Paris.

Leurs titres à leur nomination étaient les travaux dont ils ont enrichi le dernier Congrès Scientifique.

Pourquoi faut-il qu'à ce tableau des preuves de votre prospérité , celui des pertes que vous avez essuyées , vienne servir de pendant ? Mais ainsi le veulent les lois de la Providence.

M. l'abbé Dubreuil , principal du collège de cette ville , a emporté au tombeau les regrets de ses nombreux élèves , ceux de leurs parents , les nôtres. L'état florissant où il a laissé l'établissement , dira mieux que moi combien ces regrets furent mérités.

Heureux l'homme dont l'ami peut faire l'éloge sans craindre le reproche d'exagération ! cet homme fut M. Dupont aîné. En peu d'années , il put présenter comme modèle aux écoles rivales , celle dont il fut le fondateur. Je pourrais m'étendre sur les connaissances variées , sur les dons précieux de son esprit et de son cœur : mais je m'arrête ; car la modestie fut une de ses nombreuses qualités.

Vous avez encore à regretter parmi vos membres correspondants décédés, MM. de Musset, de Salverte et Desportes-Gagnemont.

Je vais énumérer maintenant les travaux de vos membres titulaires et de vos membres correspondants.

M. Quentin vous a lu ses Observations sur le danger des inhumations précipitées. Elles sont comme le complément du Mémoire que M. Voisin vous a lu dans notre dernière séance publique.

M. Vallée vous a rapporté l'opinion de la Commission que vous aviez nommée pour cet objet. Cette Commission, tout en reconnaissant les dangers des inhumations trop promptes, a jugé le système présenté par M. Voisin pour y remédier, trop exclusif, celui de M. Quentin trop étendu, et adopte un système intermédiaire.

Ce serait que l'autorité exigeât des familles, avant de donner le permis d'inhumation, un certificat de médecin, délivré à la suite de la visite du corps, faite en présence d'un officier de police, certificat qui serait délivré au choix des parents, ou par le médecin qui donnait ses soins au défunt, au moment du décès, ou par un médecin spécial, nommé et rétribué par l'autorité municipale, tant pour les familles pauvres que pour celles qui s'abstiendraient d'en fournir un du médecin ordinaire.

Vous avez accueilli ce Rapport et l'avez adressé avec les Observations de MM. Quentin et Voisin, à l'autorité compétente, dont ils éveilleront, sans doute, la juste sollicitude.

M. Quentin nous a lu aussi des fragments de son ouvrage sur la Glyptique.

Dans le premier, l'auteur met en parallèle l'opinion de Winkelmann, savant allemand, avec celle de M. Raoul-Rochette, l'un de nos plus habiles professeurs d'Archéologie.

Winkelmann a divisé en cinq époques les diverses périodes

des de l'Art , son origine , son accroissement , sa perfection , sa décadence et sa chute. Il fait remonter la première aux Egyptiens ou aux Temps Héroïques ; la deuxième , à Alexandre I.^{er} , roi de Macédoine ; la troisième , à Philippe II , père d'Alexandre-le-Grand ; la quatrième , à Auguste ; la dernière , à Justin I. Le professeur français a divisé l'Art en trois périodes , celle de l'ancien style , du grand et beau style , et du style gracieux ; il est facile de le remarquer , cette division manque de précision. Aussi M. Quentin paraît-il donner la préférence à l'opinion de Winkelman.

Dans un second fragment , M. Quentin traite de l'Art à ses différentes époques , chez les Anciens et chez les Modernes. Arrivé au Moyen-Age , M. Quentin a remarqué que les limites fixées par l'Académie établissent une confusion d'époques avec le Bas-Empire et avec la Renaissance. M. Quentin pense que le Moyen-Age doit commencer au couronnement de Charlemagne , empereur d'Italie , et finir à Côme de Médicis , dont la protection encouragea les Arts , qui avaient déjà repris naissance sous Cimabué et Giotto , pour la Peinture , Le Dante , Pétrarque et Bocace , pour la Poésie et la Littérature.

Vous devez encore à M. Quentin de hautes questions d'économie politique , sur les avantages et les inconvénients de l'établissement des chemins de fer en France , et sur la légalité , l'opportunité et les dangers de la conversion des rentes 5 %.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les développements lumineux par lui donnés à ces questions : elles étaient , ainsi que leur résolution , du domaine de notre dernier Congrès Scientifique , auquel elles ont été soumises.

Il en est de même de celles qui ont été présentées à ce Congrès , par M. l'abbé Tournesac , dans l'intérêt de l'Archéologie ; par M. Edouard Guéranger , dans celui de la

Physique et de la Chimie; par MM. Boyer et Verdier, dans celui de la Littérature et des Beaux-Arts; par le docteur Vallée, dans celui des Sciences Médicales.

M. Boyer vous a fait hommage de son *Poème sur l'Éducation*, dont il vous avait lu, dans plusieurs séances, des fragments que vous entendîtes avec intérêt.

Chargé par vous de faire, à la demande de l'auteur, un rapport sur cet important ouvrage, je vous ai exprimé une opinion favorable, qu'ont partagé les journaux et qu'auront partagé sans doute les lecteurs de M. Boyer. L'auteur prend l'Homme dès son enfance, et le guide jusqu'à l'âge viril par les conseils, les préceptes les plus propres à contribuer à son bonheur et à celui de ses semblables. Ces conseils sont exprimés en vers souvent heureux; et d'intéressants épisodes, empreints de la morale la plus pure, viennent animer plusieurs Chants du Poème.

M. Edom, dans une première Notice intitulée : *Visite au Phare de Gatteville*, fait partager au lecteur son admiration à la vue de ce hardi monument, ainsi que son opinion sur son utilité. Dans une autre Notice intitulée : *Essai sur les Salles d'Asyle*, M. Edom développe cette précieuse vérité, que de la direction donnée aux plus tendres impressions de l'enfance, dépend le bonheur de l'homme.

Déjà auparavant, M. Boyer vous avait lu un autre rapport sur l'ouvrage présenté par M. Bouvet, à l'appui de sa demande d'admission. L'ouvrage de M. Bouvet, vous disait M. Boyer, est bien intitulé, *La Raison de la Foi*; car les procédés de l'art de raisonner y sont mis en pratique, de la manière la plus propre à mettre la vérité dans une parfaite évidence.

M. Lepelletier a signalé son retour au milieu de vous par le Discours qu'il avait lu précédemment à l'Académie royale de Médecine de Paris, sur les avantages de la Statistique Mé-

dicale. L'orateur prouve combien est précieuse la constatation des cas de maladie , et des moyens curatifs , leur numération , leur cathégorisation , toutes opérations tendant à une statistique éclairée de l'art. Il déplore l'aveuglement de ces praticiens , qui , disent-ils , admettent l'induction , mais rejettent l'énumération ; bien plus , il prouve que ces mêmes praticiens , d'accord sur l'avantage de mettre les faits en masse , mais sans les compter , font de la statistique médicale , malgré leur antipathie pour ce système. Il est facile de comprendre, et l'on ne peut , d'ailleurs , que partager l'opinion de M. Lepelletier ; il n'est pas besoin pour cela d'être médecin. Car c'est un des talents de l'auteur , de rendre la science intelligible pour tous ceux qui l'écoutent.

M. Blavier vous a lu son *Ascension sur la Maladetta*, l'un des monts Pyrénées. Son genre rappelle celui d'Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de Voyage*, avec cette différence, tout à l'avantage de notre collègue, qu'à l'esprit, il sait joindre le sentiment : vous suivez M. Blavier dans son périlleux voyage , vous partagez toutes ses sensations.

Et quand le malheureux qui lui sert de guide, est englouti dans un abyme de glaces , aux émotions d'un vif intérêt succèdent celles de la douleur. Vous étiez fiers d'accompagner M. Blavier dans ses investigations scientifiques ; vous vous trouvez ensuite oppressés des sentiments qu'il vous fait éprouver.

M. Vié , l'un de vos membres correspondants , toujours animé du même zèle pour la science agricole , vous a communiqué son projet d'établissement d'une École pratique d'Agriculture, qui serait composée, pour la plus grande partie, d'élèves pris parmi les enfants trouvés. Ce projet a été pour la Commission chargée de l'examiner, le sujet d'un Rapport que M. Pesche termine en ces termes :

« Le nouveau plan présenté par M. Vié semble offrir de grands avantages au département. »

« D'abord , pour un avenir peu éloigné , une pépinière
 « de jeunes cultivateurs habiles et instruits, qui seraient très-
 « propres à répandre les bonnes méthodes de culture , et par
 « ce moyen à donner une impulsion puissante aux amélio-
 « rations agricoles. Ensuite , le modèle d'une bonne ferme
 « expérimentale , qui manque dans le département. »

« Il aurait , en outre , l'avantage d'ouvrir à un certain
 « nombre d'enfants trouvés une carrière agricole bien supé-
 « rieure à celle qui les attend , dans l'état de choses actuel ;
 « une instruction , une moralisation précieuse pour ceux qui,
 « instruits pendant quatre ans dans l'école primaire seulement
 « (cette école ferait partie de cet établissement), ne seraient pas
 « admis , au bout de ce temps, dans l'Ecole d'Agriculture. »

Un tel projet ne pouvait manquer d'obtenir votre appro-
 bation. Il a , de plus , obtenu celle du Conseil Général du
 Département, toujours si prompt à adopter les améliorations
 qui lui sont soumises, et qui bientôt , sans doute , ordon-
 nera l'exécution du projet de M. Vié.

M. le docteur Mordret, dans l'un des deux Mémoires qu'il
 vous a lus, examine la question de savoir si la vaccine s'altère,
 en passant d'un individu à un autre. Après avoir donné à
 la question tout le développement qu'elle exige, M. Mordret
 conclut qu'il n'y a pas encore lieu à constater cette alté-
 ration. Cependant notre collègue est de trop bonne foi,
 pour ne pas reconnaître que la petite vérole s'est , depuis
 quelques années , surtout , manifestée chez des individus
 vaccinés. Comment remédier à cet inconvénient , et à cet
 autre mal non moins grave, signalé dans le second Mémoire,
 savoir, que le nombre des vaccinations , du moins dans notre
 département , décroît annuellement ?

Pensant que , si des petites véroles se manifestent encore,
 même après la vaccine , on doit s'en prendre à la répug-
 nance , à l'insouciance qu'ont encore plusieurs parents

à faire vérifier les piqûres , après le huitième jour de l'opération ,

M. Mordret propose :

1.^o Que l'opération vaccinale soit exclusivement du domaine de la médecine ; 2.^o que les médecins en constatent scrupuleusement le résultat , au bout de huit ou dix jours , au plus , et donnent de suite un certificat de succès ; 3.^o que dans toutes les petites écoles , des campagnes surtout , les maîtres et les maîtresses exigent toujours un certificat de vaccination , délivré par un médecin ; 4.^o enfin que MM. les Curés soient invités à engager fortement leurs paroissiens , par toutes les considérations que leur zèle pourra leur suggérer , à soumettre toujours leurs enfants à cette salutaire opération.

Un guêpier , d'un énorme volume , vous a été envoyé , en novembre 1838 , par M. le maire de Chérancé , et vous l'avez soumis à l'examen de M. Anjubault. Notre collègue a reconnu que l'espèce de guêpe , habitant ce nid , était la guêpe moyenne de Degéer , dont la taille et la force ne le cèdent qu'à la guêpe frélon. Cette guêpe de Degéer est assez rare partout , et n'avait été observée , jusqu'à ce jour , dans le département de la Sarthe , que chez M. Blisson , à Sainte-Croix. Du reste , elle n'est ni moins carnassière ni moins pillarde , que ses congénères. M. Anjubault termine , en faisant remarquer qu'il existe huit espèces de guêpes connues jusqu'à ce jour , qui , toutes , si ce n'est la guêpe germanique , ont été observées dans l'arrondissement du Mans.

M. Etoc-Demazy fils vous a fait hommage de la Statistique , année 1838 , de l'Asyle de la Sarthe , qu'il dirige comme médecin.

Si le nombre des infortunés auxquels les portes de cet établissement ont été ouvertes , nous fait gémir sur la fragilité de la raison humaine , félicitons-nous , d'un autre côté , des guérisons nombreuses opérées par le secours de la science.

M. Dagoneau vous a lu ses Observations sur l'ouvrage de M. Philippart, de Versailles, intitulé , *Traité organographique et Physiologie Agricole*.

Dans ce traité, l'auteur indique les maladies dont peuvent être attaquées les céréales. A la méthode de M. Philippart , M. Dagoneau joint celle de M. Lombard : tous deux indiquent, comme préservatif, le chaulage , d'après certains procédés , que vous avez fait connaître aux campagnes.

Toujours adonné à l'étude de l'Histoire , et spécialement de l'Histoire de son pays , M. Cauvin a exhumé , interrogé les vieilles archives de votre ancienne Province, et avec cette netteté , cette précision , ce mérite de détail qu'on ne saurait trop admirer dans notre vénérable collègue , il a composé une Notice dont il vous a fait hommage, sur les Etats du Maine et les Députés de cette province aux Parlements et aux Etats-Généraux du Royaume.

Cette Notice mentionne les renseignements que les recherches, faites depuis 1833, ont procurés à l'auteur, et qui viennent se joindre à ceux qu'il vous avait déjà communiqués dans son Essai sur la Statistique de l'Arrondissement du Mans.

M. Desjobert vous a lu sa cinquième Notice sur les Médailles Romaines , trouvées à différentes époques dans le département de la Sarthe.

Cette Notice a pour objet des médailles provenant des déblais qu'ont occasionnés, l'an dernier, les fondations de la nouvelle salle de spectacle , et les travaux du quai de la rive droite de la Sarthe , près le pont Napoléon.

Il vous a fait l'explication de celles de ces médailles dont les revers sont le plus intéressants , et il a terminé cette Notice , en faisant observer , que ces médailles sont d'une grande importance pour l'histoire du pays ; que , jointes à celles dont il vous a rendu compte dans ses précédentes

Notices et qui sont en grande partie du Haut-Empire , médailles , du reste , qu'on disait avant ne pas se trouver au Mans , elles donnent à penser de plus en plus , que cette Cité existait antérieurement à l'établissement d'Allonnes.

M. Berard vous a communiqué sur les sucres un Mémoire dont il est l'auteur. Il déplore le tort que font aux sucres coloniaux les droits auxquels ils sont soumis pour leur importation en France , et l'établissement des sucreries indigènes; et, pour créer une heureuse concurrence entre les sucres des colonies et ceux de la métropole , M. Berard propose de doubler l'impôt sur les terres ensemencées en betteraves , de diminuer les droits dont sont grevés les sucres coloniaux , et, afin que le gouvernement ne souffre pas de la diminution de ces droits , d'augmenter ceux auxquels les cafés sont soumis.

M. Ménard vous a fait connaître son opinion sur la brochure où M. E. D. , de l'Académie de Rouen, refute le mode de prononciation de l'L mouillée , adoptée par M. Napoléon Landais. La Notice de M. Ménard-Bournichon prouve , de la part de l'auteur , une grande étude de la langue française.

Je ne terminerai pas cette énumération de vos travaux , sans vous rappeler que M. Etoc-Demazy père , après avoir largement payé sa dette à la Société par la Rédaction de votre Bulletin , dont il s'est chargé pendant longues années , vous pria de remettre ce travail à un autre de nos collègues. L'espoir que vous conservâtes de voir M. Etoc retirer sa démission de Rédacteur , vous empêcha de lui nommer immédiatement un successeur; pendant ce temps , votre Bulletin languissait. M. Edouard Guéranger prit la place de M. Etoc-Demazy : aujourd'hui , grâce au zèle de votre nouveau Rédacteur , il n'y a plus de retard dans la publication de votre Bulletin. Je ne terminerai pas non plus , sans vous rappeler

les éminents services qu'ont rendus à la Société , M. Dagonneau , qui vous présida jusqu'à la fin de 1838 ; M. Cauvin , qui lui succéda ; M. Etoc-Demazy père , dans lequel , comme vice-président , M. Cauvin trouva toujours l'aide qu'il devait en attendre , au cours de vos séances , souvent répétées , de 1839.

A ces travaux , je ne puis m'empêcher d'en joindre d'autres , qui , sans être personnels à votre Société , ont des rapports trop immédiats avec elle , pour les passer sous silence. Je veux parler des Comices Agricoles. Chaque canton de ce département s'est empressé de former le sien. Dans ces utiles établissements , des rapports sont faits sur les innovations , les améliorations agricoles ; le laboureur vient s'y éclairer des lumières de l'expérience , de l'instruction ; de solennelles récompenses y sont décernées à l'intelligence , aux vertus des domestiques , employés au service des campagnes , aux propriétaires des plus beaux bestiaux.

Précieuses institutions , dont l'idée est également honorable et pour ceux qui l'ont conçue et pour ceux qui l'ont exécutée. Les uns et les autres ont senti que , parmi tous les genres d'industrie , l'industrie agricole est la plus solide , le plus à l'abri des vicissitudes politiques ; bien plus , que , chez nous , c'est de cette industrie mère que découlent presque toutes les autres. Heureuse la nation , qui trouve dans le sol de la patrie les éléments de sa prospérité !

PROGRAMME

*Des Médailles et Mentions honorables accordées par le
Congrès Scientifique, dans sa septième Session, tenue
au Mans, au mois de septembre 1839.*

PREMIÈRE ET SIXIÈME SECTIONS.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

1.º Mentions en dehors du Concours. — M. Desportes, pour ses travaux en Histoire Naturelle et pour *La Flore du Maine*;

M. Blavier, Ingénieur des Mines au Mans, pour son *Essai sur la Statistique Géologique et Minéralogique de la Mayenne*.

Concours. — Médaille. — M. Triger, de Mamers, pour sa *Carte Géologique de la Sarthe* et pour son Cours de Géologie, fait au Mans.

Mention honorable. — M.^{me} Cauvin, pour ses travaux sur la Botanique.

DEUXIÈME SECTION.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

1.º Mention honorable en dehors du Concours. — M. Gourdin, mécanicien à Mayet.

Concours. — Médaille. — M. Pichon, agronôme, maire de La Guierche, pour ses travaux agricoles.

Mention honorable. — M. Mullier, mécanicien au Mans, pour son *hache-paille*, adopté à l'école de cavalerie de Saumur, pour son *coupe-racines* et pour sa *machine orthopédique*.

TROISIÈME SECTION.

SCIENCES MÉDICALES.

Concours. — Médaille. — M. Lepelletier (de la Sarthe),

pour sa *Physiologie*, son *Traité des Scrophules*, ses autres ouvrages et son Cours de Physiologie, professé au Mans.

Mentions honorables. — M. Gendron, de Château-du-Loir, pour plusieurs Mémoires, imprimés dans les Recueils de Médecine ou séparément.

M. Edouard Guéranger au Mans, pour ses Travaux Chimiques et pour son Cours.

M. Etoc-Demazy fils, au Mans, pour sa Statistique de l'Etablissement des Aliénés, qu'il dirige avec autant de zèle que d'habileté.

M. Mordret, au Mans, pour divers Mémoires et pour ses Observations sur la Révaccination.

QUATRIÈME SECTION.

ARCHEOLOGIE, HISTOIRE.

Mentions honorables. — M. Godard, d'Angers, pour son Histoire d'Anjou.

M. l'abbé Fret, curé de Champs, près Mortagne, pour ses *Chroniques Percheronnes*.

CINQUIÈME SECTION.

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, PHILOGIE, PHILOSOPHIE, ENSEIGNEMENT.

1.^o Littérature et Poésie.

Mention honorable en dehors du Concours. — M. Boyer, du Mans, pour son *Poème sur l'Education*.

Médaille. — M.^{lle} Carpentier, de la Flèche, pour ses Poésies.

Mentions honorables. — M. Girault, de Sablé, pour ses Poésies et pour autres Œuvres Littéraires.

M.^{me} Louise Touchard, du Mans.

2.^o Philosophie.

Mention honorable en dehors du Concours. — M. Bouvet,

principal du collège du Mans , pour son ouvrage intitulé :
La Raison de la Foi au Catholicisme.

3.º Beaux Arts.

Mentions honorables en dehors du Concours. — M. Jolivard , du Mans , Peintre de Paysage.

M. Monanteuil , d'Alençon , Peintre de Genre.

Gravure sur Bois.

Mention honorable en dehors du Concours. — M. Godard fils , d'Alençon.

Sculpture.

Médaille. — M. Norietz , de Tours.

Dessin et Gravure.

Médaille. — M. Hawke , d'Angers , qui a publié des Vues Pittoresques des Bords de la Loire , et a fourni les Gravures qui accompagnent l'Histoire d'Anjou.

Musique.

Mentions honorables. — M. Martin , compositeur , au Mans.

M. l'abbé Blin , maître de chapelle , au collège du Mans.

RÉSUMÉ DES TRAVAUX

DES

COMICES AGRICOLES DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE,
PENDANT L'ANNÉE 1839.



Il y a trois sortes de Comices Agricoles ; les Comices Cantonnaux, les Comices des Arrondissements et le Comice Départemental. Les comices des arrondissements résument les travaux des comices cantonnaux, puisqu'ils n'admettent à leurs concours que les animaux déjà primés ou mentionnés dans les comices cantonnaux. Il y a cependant une exception pour les chevaux. Le comice départemental est un comice à part, établi pour l'amélioration de l'espèce chevaline.

L'on peut revoir ci-dessus (*pag.* 171) l'établissement des comices agricoles.

SECTION I.

COMICES CANTONNAUX.

Les comices cantonnaux sont rangés, d'abord, suivant l'ordre des 4 arrondissements du département ; et ensuite, dans chaque arrondissement, selon la lettre alphabétique, excepté le chef-lieu de l'arrondissement qui est toujours placé en tête.

Au 31 décembre 1839, il existait dans le département de la Sarthe, 21 comités cantonnaux.

§. I. ARRONDISSEMENT DU MANS.

Comice des 4 cantons réunis du Mans (3 *cantons*) et de Ballon.

Concours du 3 novembre 1839.**CULTURES.**

LUZERNES ANCIENNES. *L'ensemencement du 20.^e au moins des terres labourables était exigé.*

<i>Prix unique</i>	{ MM. Pichon aîné, de la Guierche. . .	30
<i>partagé entre</i>	{ Meiche, de Saint-Aubin. . .	30

LUZERNES, SEMIS DE L'ANNÉE. *Même quantité semencée que ci-dessus.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Froger, de Neuville-sur-Sarthe. . .	40
2. —	Pichon, de La Guierche. . .	20

TRÈFLE INCARNAT. *Même quantité semencée que ci-dessus.*

M. Trotté-Delaroche, président du Comice, a renoncé au 1.^{er} Prix auquel il avait droit, et il lui a seulement été décerné une Mention honorable.

2. <i>Prix.</i>	M. Mallet, de Beaufay. . .	25
-----------------	----------------------------	----

COLZA. *Ensemencement obligé de 44 ares au moins.*

<i>Prix unique.</i>	M. Pichon, de La Guierche. . .	50
---------------------	--------------------------------	----

BETTERAVES ET CAROTTES CHAMPÊTRES. *Ensemencement obligé du 30.^e au moins des terres labourables de l'exploitation, et dans tous les cas, de 44 ares au moins.*

1. <i>Prix.</i>	MM. De Vauguyon, de Neuville-sur-Sarthe.	40
2. <i>Prix.</i>	{ Hourdel, d'Yvré-l'Evêque. . .	20
	{ Abot, id. . .	20

CONCOURS D'ANIMAUX.

POULAINS. *Poulains de toute espèce, nés et élevés chez les concurrents depuis le 1.^{er} janvier 1839, et accompagnés de leur mère.*

(17 Poulains ont concouru).

1. <i>Prix.</i>	MM. Gautier, de Sargé. . .	60
2. —	Lalande, de Pruillé-le-Chétif. . .	50

3. —	Vannier, de Neuville-sur-Sarthe.	40
4. —	Dreux, de Saint-Pavace.	30
5. —	Demazy, de Neuville-sur-Sarthe.	20
<i>Mentions honorables.</i> {	Divaret, S.-Saturnin (3 poulains).	
	Pichon, de Sargé.	
	Dunas, de Saint-Pavace.	

POULIGHERS. *Mêmes conditions que ci-dessus.*

(11 Pouliches ont concouru).

1. <i>Prix.</i>	MM. Huet, d'Aigné.	50
2. —	Loyer, de Neuville-sur-Sarthe. .	30
3. —	Blin, d'Aigné.	20
<i>Mentions honorables.</i> {	Bonhommet, de Neuville-S.-Sart.	
	Guitton, de Monthizot.	

JUMENTS. *Juments accompagnant leurs poulains présentés au Concours.*

(28 Juments ont concouru).

<i>Prix unique partagé entre</i> {	MM. Demazy, de Neuville-S.-Sarthe. }	50
	Bazannier, id. }	

TAUREAUX. *Taureaux âgés d'un an à 30 mois, nés ou élevés chez les concurrents depuis l'âge de 2 mois.*

(10 Taureaux ont concouru).

1. <i>Prix.</i>	MM. Lalande, de Pruillé-le-Chétif. .	50
2. —	Vauchelle-Lonchamp, d'Yvré- l'Evêque.	40
3. — {	De Vauguyon, Neuville-S.-Sarth.	30
	Buon, Noël, de Sainte-Jammes.	30
<i>Mentions honorables.</i> {	Pichon, de Teillé.	
	Charnassé, de S.-Georg.-du-Pl.	

Les taureaux primés devront rester pendant un an dans la circonscription du Comice.

GÉNISSES. *Mêmes conditions que pour les taureaux, moins la dernière.*

(20 Génisses ont concouru).

1. <i>Prix.</i>	MM. Legoux, de Sainte-Croix.	40
2. —	Abot, d'Yvré-l'Evêque.	30
3. —	Beaulair, de Neuville-sur-Sarth.	20
4. —	Pichon, de Teillé.	10
<i>Mentions honorables.</i> {	Ambrois, de La Guierche.	
	Cornilleau, de St.-Pavin-des-Ch.	

COMICE DU CANTON DE CONLIE.

Concours du 31 octobre 1839.

RACE CHEVALINE.

POULAINS. *Poulains de 6 mois, nés et élevés chez les concurrents.*

(6 Poulains ont concouru).

1. <i>Prix.</i>	MM. Bouvet.	80
2. — {	Gouin.	25
	Gandon.	25

POULICHES. *Poulaches de 18 à 30 mois, nées dans le canton.*

(7 Poulaches ont concouru).

1. <i>Prix.</i>	MM. Bourdin.	70
2. — {	Diard.	25
	Desportes.	25

POULICHES. *Poulaches de 6 mois, nées et élevées chez les concurrents.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Lepeltier.	30
2. —	Guittet.	20

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux d'un an à 30 mois, nés ou au moins élevés depuis l'âge de 2 mois chez les concurrents.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Drouet.	70
2. —	Yvon.	50
3. —	Lesoire.	30

GÉNISSES. *Mêmes conditions que ci-dessus.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Lecornué.	70
2. —	Cherouvrier.	50
3. —	De Tourzel.	30

COMICE DU CANTON D'ECOMMOY.

Concours du 6 octobre 1839.

CULTIVATEURS.

CULTIVATEURS. *Cultivateurs qui font valoir par eux-mêmes au moins 13 hectares (30 journaux).*

1. <i>Prix.</i>	MM. Gaignon, de S.-Gerv.-en-Belin.	30
2. —	Coutable, de Théloché. . . .	25
<i>Mentions honorables.</i> {	Lejeune, de St.-Mars-d'Outillé.	
	Dhommée, d'Ecommoy.	
	Coutable, de Théloché, déjà nommé.	
	Thurault, de Moncé-en-Belin.	

CULTIVATEURS. *Cultivateurs faisant valoir par eux-mêmes moins de 13 hectares (30 journaux).*

1. <i>Prix.</i>	MM. Rocher, de Théloché.	25
2. —	Boudevin, d'Ecommoy.	20
3. —	Moncelet, de Nulsanne.	15

*Mentions
honorables.*

MM. Lechesne, d'Ecommoy.
Royer, de S.-Mars-d'Outillé.
Dubois, *id.*
Péan, de Théloché.
Alleton, de S.-Gervais-en-Belin.
Perroux, d'Ecommoy.

**GARÇONS DE FERME. Bons services agricoles, pendant
au moins 5 années consécutives.**

1. *Prix.* MM. Bordier, chez la V.^e Martineau
d'Ecommoy, depuis 25 ans. . . 25
2. — Vincent, chez la V.^e Garnier, de
S.-Ouën-en-Bel., depuis 17 ans. 20
3. — Bellanger, chez M. Gaignon, déjà
nommé. 15
- Mentions
honorables.* { Allard, chez M. Boulay, de Lai-
gné-en-Belin.
Boulmert, chez M. de Vanssay,
de Brette.
Lecoq, chez M. Gaignon, déjà
nommé.

FILLES DE FERME. Mêmes conditions que ci-dessus.

1. *Prix.* Anne Toquin, chez la V.^e Fouqueray,
de Marigné, depuis 27 ans. . . . 20
2. — Anne Chartier, chez M. Thurault, de
Moncé-en-Belin, depuis 24 ans. . 15
3. — Marié Guérin, chez M. Bazoché, de
S.-Bié-en-Belin, depuis 13 ans. . 10
- Mentions
honorables.* { Cécile Leblanc, chez son frère, de St.-
Bié-en-Belin.
Marie Chesneau, chez M. Hardouin,
d'Ecommoy.
Anne Guyet, chez M. Guyot, même
commune.

RACE CHEVALINE.

POULAINS ET POULICHES. *Poulains et pouliches de 1 à 2 ans, élevés dans le canton depuis l'âge de 2 mois au moins.*

(7 Pouliches ont concouru).

- | | | |
|-----------------|-------------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Livet, de Moncé-en-Belin. . . . | 30 |
| 2. — | Cornille, de St.-Ouën-en-Belin. . . | 25 |

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux de 1 à 2 ans, élevés dans le canton depuis l'âge de 2 mois au moins.*

(8 Taureaux ont concouru).

- | | | |
|-----------------|---------------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Cornille, de St.-Ouën-en-Belin. . | 50 |
| 2. — | Daguet, de Moncé-en-Belin. . . . | 45 |
| 3. — | Dhommée, d'Ecommoy. | 40 |

Les propriétaires des taureaux primés devront les conserver au moins un an dans le canton pour la monte, et ils ne pourront prendre au-dessus des prix ci-après fixés : Savoir,

<i>Pour le premier primé.</i>		1	25
— <i>le second primé.</i>		1	»
— <i>le troisième primé.</i>		»	75

GÉNISSES. *Génisses de 1 à 2 ans, élevées dans le canton depuis l'âge de 2 mois au moins, pleines ou non-pleines.*

(25 Génisses ont concouru).

- | | | |
|-----------------|-----------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Gaultier, d'Ecommoy. | 30 |
| 2. — | Girault, <i>id.</i> | 25 |
| 3. — | Maillard, de St.-Ouën-en-Belin. . | 20 |
| 4. — | Guyot, d'Ecommoy. | 15 |

COMICE DU CANTON DE LOUÉ.

Concours du 29 octobre 1839.

RACE CHEVALINE.

POULAINS. *Poulains de 2 ans à 2 ans 1/2.*

1. *Prix.* MM. Cocu, de Chassillé. 100
 2. — (*N'a pu être accordé.*)

POULAINS. *Poulains de moins de 1 an.*

- Prix unique.* M. Jolais, de Chassillé 30

POULICHES. *Même condition que ci-dessus.*

1. *Prix.* MM. Thébaudin, de Brains 100
 2. — Hamelin, *id.* 50

POULICHES. *Poulaches de moins de 1 an.*

- Prix unique.* M. Cocu, de Chassillé, déjà nommé. 30

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux de 1 an et au-dessus.*

1. *Prix.* MM. Chenon, d'Amné. 60
 2. — Niepceron, de Chassillé. 30

TAUREAUX. *Taureaux de moins de 1 an.*

- Prix unique.* (*Il ne s'est pas présenté de concurrents.*)

GÉNISSES. *Génisses de 1 an et au-dessus.*

1. *Prix.* MM. David. 60
 2. — Besnier, de Chassillé. 25

GÉNISSES. *Génisses de moins de 1 an.*

- Prix unique.* M. Le Roi, de Coulans. 10

PORCS.

VERRATS.

1. *Prix.* MM. Guyard, de Joué-en-Charnie. . . 30
 2. — Aubin, de Loué 15

TRUIES.

1. *Prix.* M. Guyard , déjà nommé. 20
 2. — (*N'a pu être accordé*).
-

COMICE DU CANTON DE MONTFORT.*Concours du 2 septembre 1839.***RACE CHEVALINE.**

POULAINS. *Les deux meilleurs poulains de l'année , élevés dans le canton , l'un dans un bon et l'autre dans un mauvais terrain.*

Prix (bon terrain). M. Bizeray , du Pont-de-Gennes. 50

Mention honorable. M. Busson , propriétaire à Soulitré.

Prix (mauvais terrain). M. Bouttier , de Nuillé-le-Jalais. 50

Aucune mention honorable.

POULICHES. *Mêmes conditions que ci-dessus.*

Prix (bon terrain). M. Renard , de Nuillé-le-Jalais. 50

Mention honorable. M. Péchard , de Sillé-le-Philippe.

Prix (mauvais terrain). M. Richard , de Soulitré. . 50

Aucune mention honorable.

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Les deux meilleurs taureaux , d'un an à 15 mois , élevés dans le canton , l'un dans un bon et l'autre dans un mauvais terrain.*

Prix (bon terrain). M. Lalande , de St.-Mars-la-Bruyère. 80

Mention honorable. M. Froger , de St.-Célerin.

Prix (mauvais terrain). M. Jouvet, de S.-Mars-la-Bruyère. 80

Mention honorable. M. Crinière, de Lombron.

GÉNISSES. *Mêmes conditions que ci-dessus.*

Prix (bon terrain). M. Cordier, de Connerré. 50

Mention honorable. M. Péan, de Sillé-le-Philippe.

Prix (mauvais terrain). M. Broutté, de Fatines. . 50

Mention honorable. M. Puan , du Pont-de-Genneſ.

RACE OVINE.

BÉLIER. *Le meilleur bétail du canton, de race du pays.*

Prix. V.^e Langlais, de Soultré. 20

PORCS.

VERRAT. *Le plus beau verrat du canton.*

Prix. M. Trottin, du Pont-de-Gennes. 25

TRUIB. *Même condition que ci-dessus.*

Prix. M. Cordeau, du Pont-de-Gennes. 25

ABELLES.

ABEILLES. *Le plus grand nombre de ruches du canton.*

Prix. M. Perrigne, de Soultré.

Les taureaux, le bœuf et le verrat devront être conservés dans le canton jusqu'au mois de juillet, pour la monte du printemps.

§. II. ARRONDISSEMENT DE S.-CALAIS.

*Comice des 4 cantons réunis de St.-Calais, de Bouloire,
du Grand-Lucé et de Vibraye.*

Ce Comice a établi des Concours particuliers dans chacun des 4 cantons dont il est composé, et de plus un concours

général auquel les animaux déjà primés dans l'un des concours particuliers ont seuls été admis, excepté les chevaux.

ART. I. Concours particuliers du 25 août 1839.

1. SAINT-CALAIS.

RACE CHEVALINE.

JUMENTS POULINIÈRES.

<i>Prix.</i>	MM. Bélair, de Sainte-Cérotte. . .	40
<i>Mention honor.</i>	Janvier, de Rahay.	

POULICHES.

<i>Prix.</i>	MM. Beauchamp, de Saint-Calais. .	20
<i>Mentions honor.</i>	Pilon, <i>id.</i>	
	Mauduit, de Cogners.	

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

<i>Prix.</i>	MM. Akermann, de Rahay. . .	20
<i>Mention honor.</i>	Fournier, <i>id.</i>	

GÉNISSES.

<i>Prix.</i>	MM. Akermann, déjà nommé. . .	20
<i>Mention honor.</i>	Gaulier, de Rahay.	

2. BOULOIRE.

RACE CHEVALINE.

JUMENTS POULINIÈRES.

Aucune jument poulinière n'a été présentée au concours.

POULICHES.

<i>Prix.</i>	M. Vimont, de Coudrecieux. . .	20
--------------	--------------------------------	----

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

<i>Prix.</i>	M. Touchard, de Volnay. . .	20
--------------	-----------------------------	----

GÉNISSES.

<i>Prix.</i>	M. Vimont, de Coudrecieux. . .	20
--------------	--------------------------------	----

3. LE GRAND-LUCÉ.

RACE CHEVALINE.

JUMENTS POULINIÈRES.

Prix. V.^e Bourguine, du Grand-Lucé. . . 40

POULICHES.

Prix. M. Croiseau, de Villaines-sous-Lucé. 20

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

Il n'a été présenté au concours aucun taureau, réunissant les conditions voulues.

GÉNISSES.

Prix. M. Poussin, du Grand-Lucé. . . 20

4. VIBRAYE.

RACE CHEVALINE.

JUMENTS POULINIÈRES.

Prix. M. Thibault-Goussault, de Vibraye. 40

POULICHES.

Prix. M. Vinault, de Vibraye. . . . 20

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

Aucun taureau n'a concouru.

GÉNISSES.

Prix. M. Chausson, de Valennes. . . 20

ART. II. Concours général (des 4 cantons), du 2 septembre 1839.

RACE CHEVALINE.

ÉTALONS.

(3 Étalons ont concouru).

Prix. M. Akermann. 100

Cet étalon ayant été reconnu, plus tard, atteint de cornage, le prix n'a pas été accordé.

JUMENTS POULINIÈRES.*(3 Juments poulinières ont concouru).*

- | | | |
|-----------------|--|-----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Janvier, de Rahay. | 100 |
| 2. — | Bélair, de Sainte-Cérotte. | 75 |
| 3. — | V. ^e Bourgoïn, du Grand-Lucé. | 50 |

POULICHES. Pouliches de 1 à 3 ans.*(7 Pouliches ont concouru).*

- | | | |
|-----------------|---|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Beauchamp, de Saint-Calais. | 75 |
| 2. — | Pilon, <i>id.</i> | 60 |
| 3. — | Vimont, de Coudrecieux. | 40 |

RACE BOVINE.**TAUREAUX.***(4 Taureaux ont concouru).*

- | | | |
|-----------------|---------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Akermann, de Rahay. | 60 |
| 2. — | Touchard, de Volnay. | 40 |
| 3. — | Guyon, de Dollon. | 20 |

GÉNISSES.*(4 Génisses ont concouru).*

- | | | |
|-----------------|-------------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Vimont, de Coudrecieux. | 60 |
| 2. — | Poussin, du Grand-Lucé. | 40 |
| 3. — | Akermann. | 20 |

COMICE DU CANTON DE LA CHARTRE.*1.^{er} Concours, du 2 juin 1839.***PRIMES POUR LES MEILLEURS LABOURS.**

Dix fermiers ou garçons de ferme se sont présentés au Concours, avec dix charrues attelées chacune de deux chevaux. Le Comice, assisté de dix cultivateurs, s'est rendu avec les concurrents dans une pièce de terre d'une contenance de 2 hectares, dont le guérêt n'a pas été enlevé. Cha-

*cum des concurrents a reçu le rang , que le sort lui a assigné.
Ensuite , à un signal donné , tous ont commencé leur labour
et l'ont continué pendant une heure et demie.*

1. <i>Prix.</i>	François Bignon , de Marçon. . .	40
2. —	Jean Taillard , de la Chartre. . .	20
3. —	Pierre Brossier , de la Chartre.. .	10
<i>Ment. honor.</i>	Joseph Vérité , <i>id.</i>	

2.^e Concours , du 20 octobre 1839.

GARÇONS ET FILLES DE FERME.

GARÇONS DE FERME. Bons et longs services agricoles.

<i>Prix.</i>	Jacques Chablé , chez M. Rocheron , de La Chapelle-Gaugain , depuis 30 ans.	30
--------------	---	----

FILLES DE FERME. Mêmes conditions.

<i>Prix.</i>	Marguerite Housseau , chez M. Bi- gnon , de Chahaignes , depuis 43 ans.	30
--------------	---	----

RACE CHEVALINE.

JUMENTS.

1. <i>Prix.</i>	MM. Sautereau.	60
2. —	Bignon.	40

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

1. <i>Prix.</i>	MM. Cartier.	40
2. —	Baratte.	30
3. —	Alleau.. . . .	20

GÉNISSES.

1. <i>Prix.</i>	MM. Rabeau.	35
2. —	De Lapatrière.	25

RACE OVINE.

BÉLIERS.

<i>Prix.</i>	M. Péan.	15
--------------	------------------	----

Prix. M. Maignan. 15

[illegible]

COMICE DU CANTON DE BRULON.

Concours du 9 novembre 1839.

JUMENTS. Juments de 2 ans à 2 ans et demi, élevées depuis au moins un an chez le concurrent.

Prix. MM. Trumeau (Jean), de Chantenay. 80
Mentions { Leguy, de Brûlon.
honorables. { V.^e Fortin, d'Avesé.

POULICHES. *Pouliches de 1 an à 18 mois, élevées depuis au moins un an chez le concurrent.*

Prix. M. Dubois, de Brulon. 50

POULAINS DE LAIT. *Poulains nés dans l'année et élevés chez le concurrent.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Trumeau (Casimir), de Chantenay.	40
2. —	Leguy, de Brûlon, déjà nommé.	30
<i>Mentions honorables.</i>	Trumeau (René), de Chantenay. Bourgneuf, de Mareil-sur-Loir.	

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux de 1 an à 18 mois, de l'espèce mancelle, et élevés chez le concurrent depuis l'âge de 3 mois.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Leguy, de Brulon, déjà 2 fois nommé.	60
2. —	Croyère, de Poillé	40

GÉNISSES. *Génisses de 1 à 2 ans, pleines ou non-pleines, et élevées chez le concurrent depuis l'âge de 3 mois.*

1. *Prix.* MM. Néret, d'Avesse. 50
 2. — Lebannier fils, de Fontenay. 25

VEAUX DE LAIT. *Veaux nés dans l'année et élevés chez le concurrent.*

- Prix.* MM. Droisneau, de Chantenay 20
Mention honor. Croyère, de Poillé, déjà nommé.

PORCS.

VERRATS. *Verrats élevés chez le concurrent depuis l'âge de 2 mois.*

- Prix:* MM. Droisneau, de Chantenay, déjà nommé. 40
Mention honor. Nouet, de Chantenay.

TRUIES. *Truies âgées de moins de 2 ans.*

- Prix.* M. Foucault, d'Avesse. 20

Les juments et pouliches primées devront être conservées pendant un an, dans le canton ou dans un rayon de deux à trois lieues; de plus, les taureaux et verrats primés devront faire la saillie prochaine à raison de 1 fr. En cas d'inobservation de ces dispositions, les concurrents ne seront pas admis à concourir à l'avenir.

COMICE DU CANTON DU LUDE.

Concours du 24.décembre 1839.

RACE CHEVALINE.

1. *Prix.* MM. Mabilot, de La Chapelle-aux-Choux. 40
 2. — Fresmont, du Lude. 20

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

1. <i>Prix.</i>	MM. Bourbon , du Lude.	30
2. —	Beaudoin, de Dissé-sous-Le-Lude.	20
<i>Mention honor.</i>	Verger, du Lude.	

GÉNISSES.

1. <i>Prix.</i>	MM. De Talhouet, du Lude.	30
2. —	Verger, <i>id.</i>	20
<i>Mention honor.</i>	Le Roy, <i>id.</i>	

COMICE DU CANTON DE MALICORNE.

Concours du 15 décembre 1839.

RACE CHEVALINE.

JUMENTS POULINIÈRES AVEC LEURS POULAINS.

<i>Prix.</i>	MM. Boutemy, de Noyen.	40
<i>Mention honor.</i>	Ledru, <i>id.</i>	

POULICHES.

<i>Prix.</i>	M. Robinet, de Ligron	30
--------------	---------------------------------	----

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

<i>Prix.</i>	MM. Goupil, de Mezeray.	40
<i>Mention honor.</i>	Mahuet, de Bousse.	

VACHES A LAIT. De 3 à 6 ans.

<i>Prix.</i>	M. Farcy, d'Arthezé.	40
--------------	------------------------------	----

GÉNISSES. De 2 à 3 ans.

<i>Prix.</i>	M. Cadot, de Malicorne.	30
--------------	---------------------------------	----

GÉNISSES. De 1 à 2 ans.

<i>Prix.</i>	M. Geslin, de Noyen.	30
--------------	------------------------------	----

PORCS.

VERRATS.

<i>Prix.</i>	M. Bougeaut, de Courcelle.	30
--------------	------------------------------------	----

COMICE DU CANTON DE PONTVALLAIN.

Concours du 16 décembre 1839.

RACE CHEVALINE.**POULAINS.**

Il n'a été présenté au Concours qu'un seul poulain, et encore n'avait-il aucune des qualités requises.

POULICHES. *Aucune pouliche de 2 à 3 ans n'a été reçue au Concours, mais plusieurs de 1 à 2 ans ont été admises.*

- | | | |
|-----------------|------------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Houdayer, de Château-l'Hermit. | 40 |
| 2. — | Boucheron, de Pontvallain. | 25 |
| 3. — | Houdayer, de Mansigné. | 15 |

POULICHES. *Pouliches nées dans l'année.*

- | | | |
|-----------------|----------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Pioger, de Pontvallain. | 25 |
| 2. — | Roquet, de St.-Jean-de-la-Motte. | 15 |

RACE BOVINE.**TAUREAUX.**

- | | | |
|-----------------|-------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Horeau, de Requeil. | 60 |
| 2. — | Fournier, de Mansigné. | 40 |
| 3. — | Papin, <i>id.</i> | 25 |

GÉNISSES. *Génisses de 1 à 2 ans.*

- | | | |
|-----------------|-----------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Lemonnier, de Mansigné. | 50 |
| 2. — | Perpoil, de Pontvallain. | 25 |
| 3. — | Desnos, de Foulletourte. | 20 |
-

COMICE DU CANTON DE SABLÉ.

Concours du 14 décembre 1839.

RACE CHEVALINE.**POULAINS.** *Poulains de l'année.*

(22 Poulains ont concouru).

- | | | |
|-----------------|---------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Marçais, d'Auvers-le-Hamon. | 60 |
| 2. — | Baillif, de Sablé. | 35 |

POULICHES. *Mêmes conditions que ci-dessus.*

- | | | | |
|-----------------|---|---------------------------------|-------|
| 1. <i>Prix.</i> | { | MM. Boizard, d'Auvers-le-Hamon. | 30 |
| | { | Beaumier, de Souvigné. . . | 30 |
| 2. — | { | Gasnier, de Juigné-sur-Sarthe. | 17 50 |
| | { | Tirot, d'Asnières. | 17 50 |

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

(8 Taureaux ont concouru).

- | | | |
|-----------------|---------------------------------|-----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Plaçais, d'Auvers-le-Hamon. | 110 |
| 2. — | Godivier, de Sablé. | 70 |

GENISSES.

(14 Génisses ont concouru).

- | | | |
|-----------------|----------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Lebreton, d'Auvers-le-Hamon. | 80 |
| 2. — | Freuslon, de Sablé. . . . | 50 |

Quoique le Programme ne permit pas d'admettre au Concours des races étrangères, MM. de Rougé et Chérourvriér ont cependant voulu exposer chacun deux génisses Suisses, et M. Chérourvriér, en outre, deux génisses croisées. Ces génisses ont excité l'admiration du jury : le Comice a donc cru devoir en faire une mention honorable, en exprimant le vœu que ces belles espèces se répandent dans notre pays.

§. IV. ARRONDISSEMENT DE MAMERS.

COMICE DU CANTON DE MAMERS.

Concours du 8 septembre 1839.

ENCOURAGEMENTS AUX DOMESTIQUES DE FERME.

GARÇONS DE FERME. *Bonne conduite, exactitude, adresse et longs services (de 5 ans au moins) dans la même exploitation.*

Prix unique. Pierre Chanteloup, chez M. Guiloreau,
du Val-Pineau, depuis 26 ans. . . 40

Mention honor. Marin Fagot , chez M. Lunel , de
Commerveil , depuis 17 ans.

FILLES DE FERME. Mêmes conditions que ci-dessus.

Prix unique. Louise Langlais , chez M. Ropiquet ,
de Saint-Longis , depuis 16 ans. . . 30

Mention honor. Françoise Ménager , chez M. Robert ,
de Contres , depuis 15 ans.

RACE CHEVALINE.

**JUMENTS POULINIÈRES. Juments de 4 à 9 ans , ayant eu un
poulain dans l'année.**

1. **Prix.** MM. Bellessort , du Val-Pineau. . . 80

2. — Legendre , de Marollette. . . 40

Mention honor. Touzard , de S.-Pierre-des-Ormes.

CHEVAUX. Chevaux mâles de 3 à 4 ans.

1. **Prix.** MM. Legendre , déjà nommé. . . 70

2. — Cabaret , de S.-Pierre-des-Ormes. 40

POULAINS. Poulains nés en 1839.

1. **Prix.** MM. Lecureur , de S.-Vincent-des-Prés. 50

2. — Ropiquet , de Saint-Longis. . . 40

Mention honor. Touzard , déjà nommé.

POULICHES. Pouliches de 2 à 3 ans faits.

1. **Prix.** MM. Robert , de Saint-Côme-de-Vair.. 60

2. — Cabaret , déjà nommé.

POULICHES. Pouliches nées en 1839.

1. **Prix.** MM. Lunel , de St.-Calais-en-Saônois. 50

2. — Legendre , déjà nommé. . . 40

Mention honor. Bellessort , déjà nommé.

RACE BOVINE.

TAUREAUX. Taureaux de 1 à 2 ans.

1. **Prix.** MM. Brissard , de Saint-Calais. . . 60

2. — Lamarre , de St.-Rémi-des-Monts. 30

Mention honor. Fresnehard , *id.*

GÉNISSES. *Même condition que ci-dessus.*

- | | | |
|-----------------------|--|---------------------|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Brissard, déjà nommé. | 50 |
| 2. — | Violette, de St.-Rémi-des-Monts. | 30 |
| <i>Mention honor.</i> | | Léger, de Contilly. |

RACE OVINE.

BÉLIERS. *Béliers d'un an au plus.*

- | | | |
|-----------------------|--------------------------------|----------|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Girard, de Mamers. | 15 |
| 2. — | Le même. | 10 |
| <i>Mention honor.</i> | | Le même. |

Le Comice de Mamers a émis le vœu qu'il soit établi à Mamers une station de chevaux carrossiers et que les juments primées au concours de l'arrondissement puissent être saillies gratuitement par les chevaux de cette station.

COMICE DU CANTON DE BEAUMONT-SUR-SARTHE.

Concours du 1.^{er} octobre 1839.

RACE CHEVALINE.

JUMENTS. *Juments de 3 à 5 ans.*

- | | | |
|-----------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Briolay, d'Assé-le-Riboul. | 30 |
| 2. — | Tison, de Chérancé. | 25 |
| 3. — | Fouquet, de Vivoin. | 10 |

POULAINS ET POULICHES. *Poulains et pouliches de 2 à 3 ans.*

- | | | |
|-----------------|--------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Cosson, de Vivoin. | 15 |
| 2. — | Tertereau, <i>id.</i> | 10 |
| 3. — | Laumônier, de Juillé. | 5 |

POULAINS OU POULICHES DE LAIT.

- | | | |
|-----------------|------------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Bouttier, de Maresché. | 15 |
| 2. — | Cormier, de Vivoin. | 10 |
| 3. — | Levayer, de Chérancé. | 5 |
| 4. — | Morin, d'Assé-le-Riboul. | 5 |

RACE BOVINE.

BŒUFS. *Bœufs de 3 à 5 ans.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Hamelin, de Vivoin.	30
2. —	Hersant, de Saint-Marceau	20
3. —	Besnier, <i>id.</i>	10

VACHES. *Vaches de 3 à 5 ans.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Coupvent, de Beaumont-S.-Sart.	25
2. —	Ravé, de Juillé.	15
3. —	Minier, de Vivoin.	5

GÉNISSES. *Génisses de 1 à 2 ans, pleines ou non-pleines.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Bruneau, de Maresché.	15
2. —	Guillouard, de Vivoin.	10
3. —	Maigret, de Saint-Marceau.	10

TAUREAUX. *Taureaux de 1 à 3 ans.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Boullay, de Maresché.	25
2. —	Duval, de Coulombiers.	15
3. —	Lemoine, d'Assé-le-Riboul.	10
4. —	Lemaître, de Saint-Marceau.	5

VEAUX DE LAIT.

1. <i>Prix.</i>	MM. Beauclair, de Maresché.	15
2. —	Guillouard, de Vivoin, déjà nommé.	10
3. —	Minier, <i>id.</i> , <i>id.</i>	5
4. —	Etoc, de Juillé.	5

COMICE DU CANTON DE BONNÉTABLE.*Concours du 1.^{er} septembre 1839.***CULTIVATEURS.**

GARÇONS OU FILLES DE FERME. *Domestiques qui se sont distingués par leur moralité et leur travail, pendant au moins 4 années consécutives dans la même exploitation rurale.*

Aucun domestique de l'un ou de l'autre sexe ne s'est présenté au concours, et les deux récompenses de 30 francs chacune n'ont pu être décernées.

CULTURE.

BETTERAVES CHAMPÊTRES. *Culture de 11 ares au moins.*

Prix. M. Hubert, de Bonnétable. . . . 30

RACE CHEVALINE.

ÉTALONS. *Étalons de 3 à 10 ans, élevés dans le canton, depuis au moins le 2 février 1839.*

Aucun étalon n'a concouru.

JUMENTS POULINIÈRES ACCOMPAGNÉES DE LEURS POULAINS.

Prix. M. Garreau, de S.-Georg.-du-Rosay. 70

POULICHES. *Pouliches de 2 à 3 ans.*

Prix. M. Bontemps, de Bonnétable. . . . 50

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux de 1 an.*

Prix. M. Luzu, de Jauzé. . . . 40

TAUREAUX. *Taureaux de 2 ans.*

Prix. M. Drouin, de Jauzé, ... 50

GÉNISSES. *Génisses de 18 mois à 2 ans.*

Prix. M. Chartier, de Brione. . . . 40

PORCS.

PORCS. *Trouver le moyen de préserver ou de guérir les porcs de la maladie dite le Mal de Bois.*

Aucun moyen n'ayant été présenté, la récompense de 25 francs n'a pu être accordée.

VERRATS. *Verrats de 1 an.*

Aucun verroat n'a été présenté au concours;

COMICE DU CANTON DE LA FERTÉ-BERNARD:

Concours du 21 juillet 1839.

RACE CHEVALINE.

ETALONS.

Prix. MM. Fleurida , jeune 100
Mention honor. Pannetier, de Cherreau.

JUMENTS POULINIÈRES.

(15 Juments poulinières ont concouru).

Prix. MM. Boulay, de Préal. 80
Mentions honorables. } Passe fils.
 } M.^{me} Gondouin.

POULICHES.

Prix. MM. Pichard , de Cormes. 50
Mention honor. Moulin.

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux de 2 ans.*

Prix. MM. Passe père. 50
Mention honor. Vaurayer fils.

TAUREAUX. *Taureaux de 1 an.*

Prix. MM. Pannetier , de Cherreau. 40
Mention honor. Fleurida , déjà nommé.

GÉNISSES.

Prix. MM. Passe père, déjà nommé. 40
Mention honor. Deshayes , de Cherreau.

PORCS,

VERRATS. *Verrats doux.*

Prix. MM. Vollet , de Cherreau. 25
Mention honor. Boulay, déjà nommé,

COMICE DU CANTON DE LA FRESNAYE.

Concours du 27 septembre.

CULTIVATEURS.

GARÇONS DE FERME. *Longs et loyaux services agricoles.*

<i>Récompense.</i>	Lavielle, chez M. de Chenay, depuis	
	20 ans	20
<i>Id.</i>	Lubin, chez M. d'Aillières, depuis	
	18 ans	20

• DESTRUCTION DES LOUPS.

Goupil (<i>François</i>) et Ricordeau (<i>Pierre</i>), pour avoir tué un loup, à Saint-Rigomer-des-Bois, le 29 août 1839.	15
---	----

CULTURE.

CÉRÉALES.

<i>Prix unique</i>	{	MM. Blondeau, de la Fresnaye. 10	}	40
<i>partagé entre</i>		Croisé, de Blèves. . . . 10		
		Labbé, de Lignières-la-Carelle. 10		
		Houel, d'Aillières. . . . 10		

POMMES DE TERRE.

<i>Prix unique</i>	{	MM. Hubert, de Lignières-la-Carelle, ... 10	}	20
<i>partagé entre</i>		Angoulvent, de Neufchâtel. 10		

BETTERAVES.

Le prix n'a pu être décerné.

RACE CHEVALINE.

CHEVAUX. *Chevaux entiers de 2 à 4 ans.*

<i>Prix unique.</i>	MM. Lajuppe, de Blèves.	40
<i>Mention honor.</i>	Guitton, de Roullée.	

JUMENTS. *Juments poulinières , suivies de leurs poulains , de 4 à 8 ans.*

- | | | |
|-----------------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Lévesque (François) , de S.-Paul-sur-Sarthe. | 30 |
| 2. — | Mesnages , de Montigny. | 20 |
| <i>Mention honor.</i> | Duval , de Chenay. | |

POULICHES. *Pouliches de 3 à 4 ans , sans poulains.*

- | | | |
|-----------------|-------------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Collin , de S.-Paul-sur-Sarthe. | 25 |
| 2. — | Touchard , de Chenay. | 20 |

POULICHES. *Pouliches de 2 à 3 ans.*

- | | | |
|-----------------------|---|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Lévesque (François) , de S.-Paul-S.-Sart. , déjà nommé. | 20 |
| 2. — | Godichon , de Chassé, ... | 10 |
| <i>Mention honor.</i> | Tenier , de Lignières-la-Carelle. | |

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux de 2 à 3 ans.*

- | | | |
|-----------------------|---|----|
| <i>Prix unique.</i> | MM. Lévesque (Georges) , de S.-Paul-sur-Sarthe. | 30 |
| <i>Mention honor.</i> | Cordier , de Roullée. | |

TAUREAUX. *Taureaux de 1 à 2 ans.*

- | | | |
|-----------------------|----------------------------------|----|
| <i>Prix.</i> | MM. Cœuret , de Roullée. | 20 |
| <i>Mention honor.</i> | Maine , de S.-Paul-sur-Sarthe. | |

VACHES. *Vaches laitières de 3 à 7 ans.*

- | | | |
|-----------------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Davay , de S.-Paul-sur-Sarthe. | 25 |
| 2. — | Maine , <i>id.</i> , déjà nommé. | 15 |
| <i>Mention honor.</i> | Guillet , de Louzes. | |

GÉNISSES. *Génisses de 2 à 3 ans.*

- | | | |
|-----------------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. ^{mes} V. ^e Marchand , de Chenay. | 20 |
| 2. — | V. ^e Camus , de Lignières-la-Carelle : | 10 |
| <i>Mention honor.</i> | M. Coudret , de Roullée. | |

GÉNISSES. Génisses de 1 à 2 ans.

1. <i>Prix.</i>	MM. Touchard, de Chenay. . . .	15
2. —	Touchard, de Montigny. . . .	10
<i>Mention honor.</i>	Hays, de Roullée.	

COMICE DU CANTON DE MAROLLES-LES-BRAULTS.*Concours du 8 septembre 1839.***RACE CHEVALINE.****POULAINS. Poulains nés en 1838.**

1. <i>Prix.</i>	MM. Lallouet, de Lucé-sous-Ballon.	50
2. —	Gautier, de Mezière-S.-Ballon.	30

POULAINS. Poulains nés en 1839.

1. <i>Prix.</i>	MM. Cabaret, de Nauvay. . . .	18
2. —	Poirier, de Peray. . . .	12

POULICHES. Pouliches nées en 1838.

1. <i>Prix.</i>	MM. Martin, de Saint-Aignan. . .	40
2. —	Goutard, de Dissé-S.-Ballon.	30
3. —	M. ^{me} V. ^e Fouquet, <i>id.</i> . . .	20
4. —	M. Vaucelle, de Moncé-en-Saônois,	12

POULICHES. Pouliches nées en 1839.

1. <i>Prix.</i>	MM. Ory, de Marolles-les-Braults.	15
2. —	Legendre, de Monhoudou. . .	12

RACE BOVINE.**TAUREAUX. Taureaux nés en 1838.**

1. <i>Prix.</i>	MM. Aveline, de Saint-Aignan. . .	40
2. —	Fouquet, de René. . . .	30
3. —	Fouquet, de Marolles-les-Br.	20
4. —	Langevin, de Nouans. . . .	12

GÉNISSES. Génisses nées en 1838.

- | | | |
|-----------------|---|----|
| 1. <i>Prix.</i> | M. Courtemanche , de Peray. . . | 40 |
| 2. — | M. ^{me} V. ^e Mallard, de Marolles-les-Br. | 30 |
| 3. — | MM. Labelle , de Peray : . . . | 20 |
| 4. — | Pillier , de Dissé-sous-Ballon. | 12 |

RACE OVINE.**BÉLIERS. Béliers nés en 1839.**

- | | | |
|-----------------|--------------------------------|---|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Barre , de Nouans. : . . . | 6 |
| 2. — | Lebrun , de Congé-sur-Orne. | 5 |

AGNEAUX FEMELLES.

- | | | |
|-----------------|---|---|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Lebrun , de Congé-sur-Orne ,
déjà nommé. | 6 |
| 2. — | Barre, de Nouans, déjà nommé. | 5 |
| 3. — | Morel, de Moncé-en-Saônois. | 4 |
| 4. — | Delorme , de Saint-Aignan. : | 3 |

COMICE DU CANTON DE SAINT-PATER.**Concours du 6 octobre 1839.****CULTIVATEURS.****LABOURS. Labours en planche.**

- | | | |
|--------------|--|----|
| <i>Prix.</i> | M. Poirier , domestique chez M.
Mouffle , d'Arçonnay. . . | 15 |
|--------------|--|----|

LABOURS. Labours en sillons.

- | | | |
|-----------------|---|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Vinette (Ambroise) , chez M.
Judel , de Fyé. | 15 |
| 2. — | Médard (François), de S.-Pater. | 10 |

INSTRUMENTS AGRICOLES. Inventions ou perfectionnements.

- | | | |
|--------------|---|----|
| <i>Prix.</i> | M. Laine , maréchal à Congé-sur-
Orne , pour une charrue per-
fectionnée. | 10 |
|--------------|---|----|

Mention honor. M. Dunial, de Gesnes-le-Gandelin,
pour un moulin à moudre les
- pommes de terre et le sarrazin.

CULTURES.

COLZA.

1. *Prix.* La première prime a été décernée à M. de St.-Albin. M. de St.-Albin, fondateur de cette même prime, ne l'a pas acceptée ; et, sur sa demande expresse, elle a remplacé la seconde prime, laquelle est rentrée dans la caisse du comice.
2. — M. Lebreton, de Bérus. . . . 100

SAINFOIN.

1. *Prix.* MM. Mousset-Guy, de Bourg-le-Roi. 15
2. — Goupil, de Saint-Pater. . . . 10

POMMES DE TERRES.

1. *Prix.* MM. Lévesque, de Fyé. . . . 15
 2. — Chauvel, d'Ancinnes. . . . 10
- Mention honor :** Tessier, du Chevain.

BETTERAVES.

- Prix unique.* M. Lévesque, de Fyé, déjà nommé. 15

RACE CHEVALINE.

CHEVAUX. Chevaux de trait, de race Percheronne,
de 2 à 3 ans.

1. *Prix.* MM. Mouffle, d'Arçonnay. . . . 40
2. — Loudière, id. . . . 25

JUMENTS. Juments poulinières, avec poulain.

1. *Prix.* MM. Judel, de Fyé. . . . 60
2. — Judel, d'Arçonnay. . . . 20

POULICHES. Pouliches de 2 à 3 ans.

1. *Prix.* MM. Gérard, de Saint-Pater. . . . 20

2. —	Bous, <i>id.</i>	15
<i>Mention honor.</i>	Morin, du Chevain.	

RACE BOVINE.

TAUREAUX. *Taureaux de 1 à 3 ans.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Maine, du Chevain.	30
2. —	Deshayes, d'Arçonnay.	25
3. —	Gérard, de Saint-Pater.	15

VACHES. *Vaches à lait.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Marchand, d'Arçonnay.	30
2. —	Roussel, du Chevain	25
3. —	Morin, <i>id.</i>	15

GÉNISSES. *Génisses de 18 à 30 mois.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Ludovic Martené de S.-Pater.	30
2. —	Morin, du Chevain.	20
3. —	Tessier, de Chérizay.	15

RACE OVINE.

TROUPEAUX. *Troupeaux de race française.*

1. <i>Prix.</i>	MM. Mouffle, d'Arçonnay, déjà nommé.	15
1. —	Lebreton, de Bérus, déjà nommé.	10
<i>Mention honor.</i>	Deshayes, d'Arçonnay, déjà nommé.	

BÉLIERS. *Béliers de race française.*

<i>Prix unique.</i>	M. Mouffle, d'Arçonnay, déjà 2 fois nommé	
---------------------	---	--

L'Agriculture est en progrès dans le canton de St.-Pater : l'on abandonne peu à peu le système des jachères ; l'on cultive davantage la betterave et la pomme de terre ; l'on cultive même la pomme de terre de *Rohan* et celle d'Amérique, etc. Le concours des animaux a été enfin beaucoup plus brillant que ne l'avait été celui de l'année dernière.

COMICE DU CANTON DE TUFFÉ.

Concours du 1.^{er} septembre 1839.

RACE CHEVALINE.

ÉTALONS.

Le prix n'a pu être décerné.

JUMENTS POULINIÈRES.

- | | | |
|-------------------------------|------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | Françoise Martin, de Sceaux. | 50 |
| 2. — | MM. Poupard, de Duneau. | 30 |
| <i>Mentions honorables.</i> } | Le Roux. | |
| | Duclos. | |
| | Derouineau. | |

POULICHES.

- | | | |
|-------------------------------|--------------------------------------|----|
| <i>Prix.</i> | MM. Lallier, de La Chapelle-S.-Rémi. | 40 |
| <i>Mentions honorables.</i> } | Le Roux, de Duneau. | |
| | Bigot, de Tuffé. | |

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

- | | | |
|-----------------|----------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Huet, de Beillé. | 40 |
| 2. — | Chesneau, de Tuffé. | 30 |

GÉNISSES.

- | | | |
|-----------------|---------------------------------------|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Gouhier, de La Chapelle-St.-Rémi. | 40 |
| 2. — | Bigot, de Tuffé. | 30 |

RACE OVINE.

BÉLIERS.

- | | | |
|--------------|-----------------------|----|
| <i>Prix.</i> | M. Foulard, de Tuffé. | 20 |
|--------------|-----------------------|----|

PORCS.

VERRATS.

- | | | |
|-----------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Galmard fils, de Tuffé. | 30 |
| 2. — | Lallier, de La Chapelle-St.-Rémi,
déjà nommé. | 20 |

TRAUES.

1. *Prix.* M. Le Sassier, de la Chapelle-S.-Rémi. 30
 2. — M.^{me} V.^e Papillon, de Tuffé. 20

**SECTION II.***Comices des quatre Arrondissements.***§. I. ARRONDISSEMENT DU MANS.***Concours du 26 décembre 1839.***RACE CHEVALINE.****POULICHES.**

1. *Prix.* MM. Hamelin (Jean), de Brains. 80
 2. — Bourdin (Jacques), de Tennie. 60
Mention honorable. { Diard, de Domfront.
 Desportes, *id.*

POULAINS.

- Prix unique.* M. Bouvet, de Tennie. 50

RACE BOVINE.**TAUREAUX.**

1. *Prix.* MM. Lalande, de Pruillé-le-Chétif. 80
 2. — Drouet, de Tennie. 60
 3. — Vauchelle-Lonchamp, d'Yvré-l'Ev. 50
 4. — De Vauguyon, propriétaire à Neuville-sur-Sarthe. 40
Mention honorable. { Buon, de Ste.-Gemme-sur-Sarthe.
 Charnassé, de St.-Georg.-du-Plain.

GÉNISSES.

Le concours a été peu nombreux ; ce qui doit sans doute être attribué au mauvais temps et au mauvais état

des chemins. Le jury n'a pas cru devoir décerner les prix; il a seulement accordé à titre d'encouragement les deux récompenses suivantes :

M. Beaclair, de Neuville-sur-Sarthe.	20
M. Cordier, de Montfort.	10

§. II. ARRONDISSEMENT DE SAINT-CALAIS.

Concours du 26 décembre 1839.

RACE CHEVALINE.

JUMENTS POULINIÈRES.

Prix unique. M. Janvier (François), de Rahay. . . 100

POULICHES.

1. *Prix.* MM. Beauchamp, de Saint-Calais. . . 60
2. — Pilon, *id.* 40

RACE BOVINE.

Aucun animal n'a été présenté au concours.

§. III. ARRONDISSEMENT DE LA FLÈCHE.

Concours du 26 décembre 1839.

POULAINS.

Prix unique. M. Mabileau (Pierre), de La Chapelle-
aux-Choux, ... 60

POULICHES.

1. *Prix.* MM. Trumeau (Jean), de Chantenay. . 70
2. — { Dubois (René), de Brûlon. 25 } 50
Leguy (Pierre), *id.* . . 25 }

GÉNISSES.

Prix unique. M. Geslin (François), de Noyen. : . 50

TAUREAUX.

Prix unique. M. Leguy, de Brûlon, déjà nommé. . 60

§. IV. ARRONDISSEMENT DE MAMERS.

Concours du 23 décembre 1839.

RACE CHEVALINE.

CHEVAUX ENTIERS.

- | | | |
|-----------------|---|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Mouffle, d'Arçonnay. | 60 |
| 2. — | Pennetier, de La Ferté-Bernard. | 40 |

JUMENTS POULINIÈRES.

- | | | |
|-----------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Lévesque (François), de Saint-Paul-sur-Sarthe. | 50 |
| 2. — | Bellessort, de Préval. | 30 |

POULICHES.

- | | | |
|-----------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Lévesque (François), déjà nommé. | 30 |
| 2. — | Robert, de Saint-Côme-de-Vair. | 25 |
| 3. — | Gontard fils, de Dissé-sous-Ballon. | 15 |

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

- | | | |
|-----------------|---|----|
| 1. <i>Prix.</i> | MM. Aveline, de Saint-Aignan. | 45 |
| 2. — | Fouquet, de Marolles-les-Braults. | 30 |
| 3. — | Lévesque (Georges), de Saint-Paul-sur Sarthe. | 20 |

GÉNISSES.

- | | | |
|-----------------|--|----|
| 1. <i>Prix.</i> | M ^{me} . V. ^e Marchand, de Chenay. | 30 |
| 2. — | MM. Courtemanche, de Peray. | 25 |
| 3. — | Touchard (Charles), de Chenay. | 20 |

VACHES LAITIÈRES.

- | | | |
|---------------------|----------------------------------|----|
| <i>Prix unique.</i> | M. Marchand, d'Arçonnay. | 30 |
|---------------------|----------------------------------|----|



SECTION III.

Concours départemental du 26 décembre 1839.

Concours établi, 1.° pour les juments âgées de 4 ans au moins, saillies par les étalons royaux en station dans le département de la Sarthe, et suivies de leur production de l'année (l'on a égard en même temps au mérite de la mère et à celui de la production); et 2.° pour les pouliches de 1 à 3 ans, provenant desdits étalons. Tous les sujets doivent être sains et exempts de tares héréditaires.

- | | | |
|----------------------------------|---------------------------|-----|
| 1. Prix (Pouliche). | MM. Touchard, de Chenay.. | 250 |
| 2. — (autre pouliche). | Le même. | 150 |
| 3. — (Jument). | De Vauguyon, de Neu- | |
| | ville-sur-Sarthe. . . . | 100 |
| <i>Ment. hon.</i> (2 Pouliches). | De Saint-Maixent. | |

Le concours a été peu nombreux; ce qui doit sans doute être attribué au mauvais temps et au mauvais état des chemins. Par suite, le jury n'a accordé que 500 f. de primes, au lieu de 800 f. qui avaient été remis à sa disposition.



 OUVRAGES PUBLIÉS EN 1838 ET EN 1839,

 PAR DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

I. *Essai Statistique , Minéralogique et Géologique du département de la Mayenne , Le Mans , 1837* (omis dans le Bulletin) , 1 vol. in-8.°, avec une Carte et une Pl.

II. *L'Éducation, Poème en douze Chants, par M. Boyer, ancien professeur de Rhétorique au collège du Mans , officier de l'Université, membre de plusieurs Sociétés Savantes , au Mans , Fleuriot , 1838 , 2 vol. in-8.°* — III. *La Raison de la Foi au Catholicisme , ou Démonstration des fondements de la Foi , par l'abbé Bouvet , professeur de Philosophie , au Mans , chez Ch. Richelet , 1838 , 1 vol. in-12 ,*

pag. 456. — IV. *Flore de la Sarthe et de la Mayenne , disposée d'après la méthode naturelle , avec l'indication des propriétés médicales des plantes et leur usage dans les Arts , par N. Desportes , conservateur du Musée, membre de la Société , etc. , Le Mans , Ch. Richelet , 1838 , 1 vol. in-8.°*

pag. LX-528. — V. *Description Topographique et Industrielle du Diocèse du Mans, suivie du Guide du Voyageur dans la Sarthe , la Mayenne et les départements limitrophes , par le même , 2.° édit. , Le Mans , 1838 , 1 vol. in-18. —*

VI. *Cours d'Antiquités Monumentales, par M. de Caumont, 3.° Partie, Ère Gallo-Romaine , Paris , chez Derache , 1838 , 1 vol. in-8.° , pag. X-552. — VII. Traité général de Botanique , par M. Desvaux , Angers , 1838 , 2. vol.*

in-8.° — VIII. *Observations Topographiques sur le Diocèse du Mans , par M. Cauvin (insérées dans l'Annuaire du département de la Sarthe pour 1838) . — IX. Notice sur le Calendrier , les Ères des différents peuples et le Comput*

Ecclésiastique, par M. Dagoneau , (insérée dans l'*Annuaire du département de la Sarthe pour 1838*). — X. Un Voyage à Solèmes , par M. Edom , 1838. — XI. Notice sur le Phare de Gatteville , par le même , 1838. — XII. Du Rétrécissement de l'Œsophage , par M. Gendron , Médecin à Châteauduloir , 1839.

XIII. *Cantiques du Jeune Age*, par M. l'abbé Guyard, Chanoine Honoraire du Mans, au Mans , 1839, chez Fleuriot , 1 vol. in-18, pag. X-192. — XIV. *États du Maine : Députés et Sénéchaux de cette Province*, par M. Cauvin (insérés dans l'*Annuaire du département de la Sarthe pour 1839*). — XV. *Éléments d'Arithmétique Raisonnée*, à l'usage des Frères de Saint-Joseph , par l'abbé S. A. de Marseul, 1.^{re} Partie, Le Mans, imprimerie de Ch. Richelet, 1839, 1 vol. in-12, de 1V-172 pag. — XVI. Bienfaits des Salles d'Asyle, par M. Edom , 1839. — XVII. Sur l'Action du Froid, par M. Beunaiche-Lacorbière, 1839. — XVIII. Sur les Machines à Vapeur, par M. Guyonneau-de-Pambourg , 1839.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
<i>Abonnés (avis aux).....</i>	69
<i>Accord de la parole et de l'écriture, par M. Ménard- Bournichon.....</i>	9
— <i>Introduction.....</i>	11
— <i>Écriture des voix.....</i>	19
— <i>Valeur des tildes.....</i>	24
— <i>Syllabisation.....</i>	27
— <i>Valeur et usage des lettres et des tildes.....</i>	29
— <i>Enseignement.....</i>	39
— <i>Notes explicatives.....</i>	43
— <i>XVI.^e Tableau : Valeur des caractères.....</i>	53
— <i>XVII.^e Tableau : Appellation et valeur des tildes.....</i>	54
— <i>XVIII.^e Tableau : Usage des lettres et des tildes..</i>	56
— <i>Parallèle tildé des bizarreries de l'orthographe...</i>	66
— <i>Copie tildée d'une fable de La Fontaine.....</i>	67
— <i>Errata.....</i>	52
<i>Acier le fer, voyez fer.</i>	
<i>Agriculture (Extrait d'une lettre de M. Sasson, curé de la Baconnière, sur l').....</i>	115
<i>Allocution du Président, dans la séance publique de 1839.</i>	366
<i>Appareil, voyez Chaleur.</i>	
<i>Asyle de la Sarthe, voyez Statistique médicale.</i>	
<i>Bulletin de la Société (son établissement).....</i>	8
<i>Chaleur (de la perte de la) dans l'économie domestique, et rapport sur un appareil économique de M. Sorel, par M. Verdier.....</i>	90
<i>Chaux (bons effets de la) pour détruire les limaces et les insectes nuisibles à l'horticulture.....</i>	108
<i>Cognassier (produit plus avantageux que l'on peut retirer des fruits du).....</i>	255
<i>Comices agricoles, en 1838.....</i>	171 et 309
— <i>(en 1839), Cantonnaux.....</i>	388
— <i>— des 4 Arrondissements.....</i>	419
<i>Comice Départemental.....</i>	422

<i>Compte rendu des travaux de la Société, en 1838.....</i>	126
— <i>en 1839.....</i>	371
<i>Concours pour les prix des Comices agricoles, voyez Comices agricoles.</i>	
<i>Congrès Scientifique (Programme des médailles et mentions honorables, accordées dans la 7.^e Session du)....</i>	385
<i>Correspondance de la Société, voyez Procès-Verbaux.</i>	
<i>Coupe-Racines, de l'invention du sieur Mullier, coutellier et mécanicien (M. Laumier, rapporteur).....</i>	78
<i>Décès, voyez Inhumations.</i>	
<i>Dépôt, voyez Morts.</i>	
<i>Éclosion des Hanneçons, voyez Hanneçons.</i>	
<i>Économie domestique, voyez Chaleur, Cognassier.</i>	
<i>Écriture, voyez Accord.</i>	
<i>Engrais Jauffret (M. Édouard Guéranger, rapporteur)...</i>	83
<i>Extraits des Procès-Verbaux de la Société, voyez Procès-Verbaux.</i>	
<i>Fer (procédés économiques pour acier le).....</i>	93
<i>Ferme, voyez Agriculture.</i>	
<i>Guépier (Rapport sur un), par M. Anjubault.....</i>	293
<i>Hanneçons en 1839 (Note sur l'éclosion des).....</i>	107
<i>Horticulture, voyez Chaux, Robe-de-Sergent.</i>	
<i>Inhumations précipitées (du danger des), par le Docteur Voisin.....</i>	214
— <i>(Moyens de prévenir les), par M. Quentin.....</i>	227
— <i>(Rapport sur les propositions précédentes), par M. Platon Vallée.....</i>	235
— <i>(Observations sur le rapport précédent), par M. Quentin.....</i>	240
<i>Insectes, voyez Chaux.</i>	
<i>Jauffret, voyez Engrais.</i>	
<i>Lait (Note sur un nouvel instrument propre à reconnaître la pureté du).....</i>	304
<i>Laitières, voyez Vaches.</i>	

Lespine (Notice sur le Docteur), par M. Platon Vallée... 148
Limaces, voyez Chauv.

Magnanerie, voyez Vers à soie.

*Marne (de la manière de reconnaître la), et de sa valeur
 comme amendement* 319

*Médailles Romaines (IV.^e Notice sur des), trouvées à dif-
 férentes époques dans le département de la Sarthe,
 par M. Desjobert:* 95

— (V.^e Notice), par le même. 297

— (Notice sur des découvertes de monnaies françai-
 ses et de), par M. Drouet..... 345

Médicale, voyez Statistique.

Membres de la Société (Liste des), au 1.^{er} janvier 1838. 1

*Monnaies françaises et médailles Romaines (Notice sur
 des découvertes de), par M. Drouet.* 345

*Morts (Observations sur la proposition d'un dépôt pour
 placer les), par M. Quentin.....* 232

Mûrier (du semis du)..... 70

— (soins à donner aux semis du), jusqu'au moment
 de les enlever pour la pépinière..... 243

Notice historique, voyez Lespine.

*Ouvrages publiés par des membres de la Société, pendant
 les années 1838 et 1839.....* 423

Parole, voyez Accord.

Perte, voyez Chaleur.

Pommier à cidre (Culture du)..... 261

Pommiers à cidre (Catalogue des)..... 269

Prix aux Agriculteurs, en 1838..... 124

— en 1839, voyez Comices et Congrès
 Scientifique.

Procédés économiques pour aciérer le fer..... 93

*Procès-Verbaux de la Société (Extrait des), 104, 157, 161,
 209, 257, 305, 361*

Prune d'Agen, voyez Robe-de-Sergent.

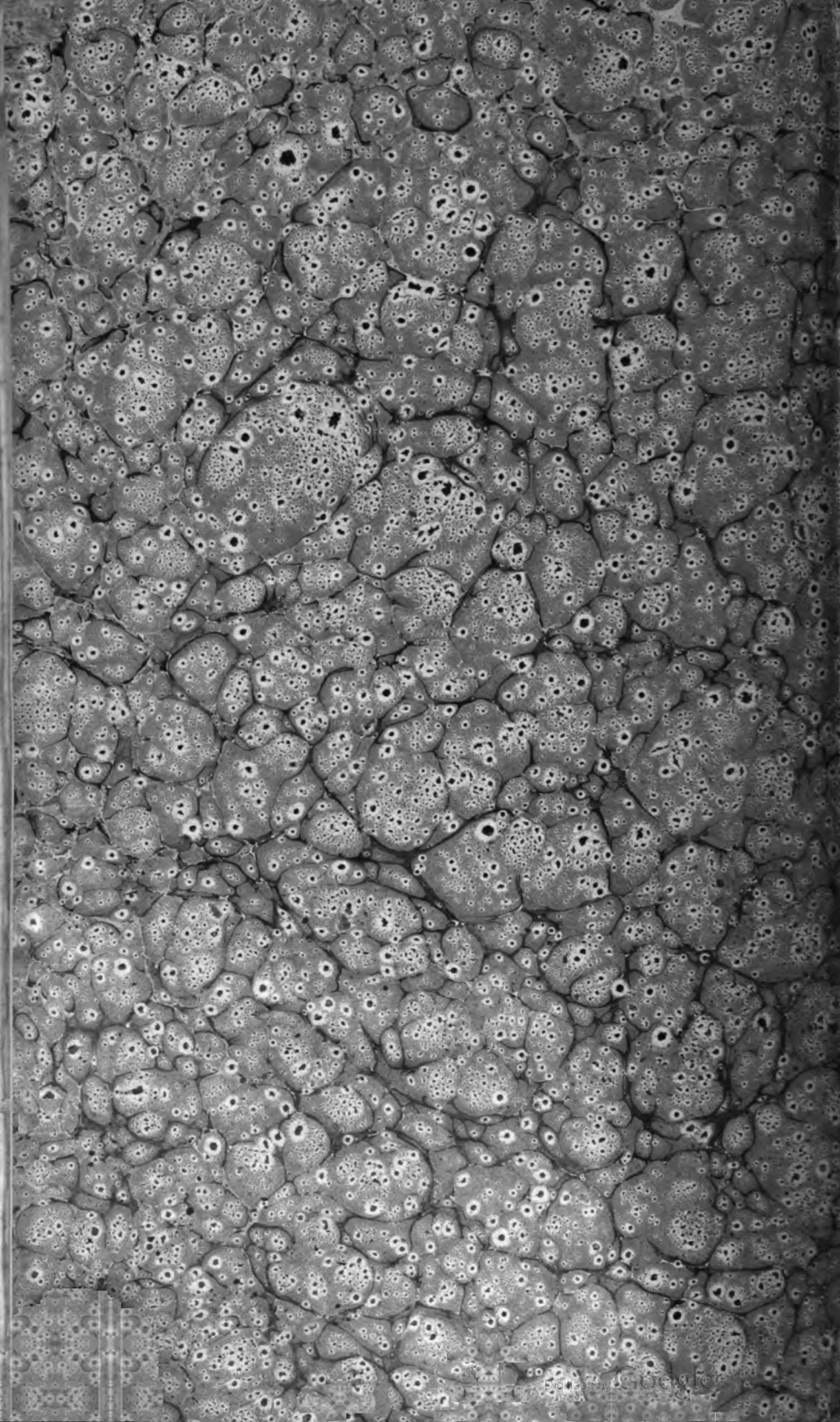
Robe-de-Sergent (Notice sur le prunier), vulgairement

Prune d'Agen, par M. Toubres..... 315

<i>Séance publique de la Société, du 18 juin 1838.....</i>	120
— <i>du 31 décembre 1839.....</i>	364
<i>Semis du Mûrier.....</i>	70
<i>Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, voyez</i> <i>Séance publique.</i>	
<i>Statistique Médicale de l'Asyle de la Sarthe, pendant l'an-</i> <i>née 1838, par M. Etoc-Demazy fils.....</i>	336
<i>Tildes, voyez Accord.</i>	
<i>Travaux de la Société, voyez Procès-Verbaux, Compte</i> <i>rendu.</i>	
<i>Vaccinations (Rapport des), faites dans le département</i> <i>de la Sarthe, en 1838, par M. Mordret.....</i>	278
<i>Vaches laitières (Recherches de M. Guénon pour la connais-</i> <i>sance des).....</i>	109
<i>Vase antique (Notice sur un), en verre, par M. Desjobert.</i>	205
<i>Verre, voyez Vase antique.</i>	
<i>Vers à soie (Essai d'éducation de), dans le département</i> <i>de la Sarthe, par M. Vétillart.....</i>	247
<i>Zoologiques (Nouvelles).....</i>	359

FIN DE LA TABLE.





Stanford University Libraries

3 6105 121 194 661

Dec
6/11
S35195
U.3
1838/37

[illegible]

Digitized by Google

